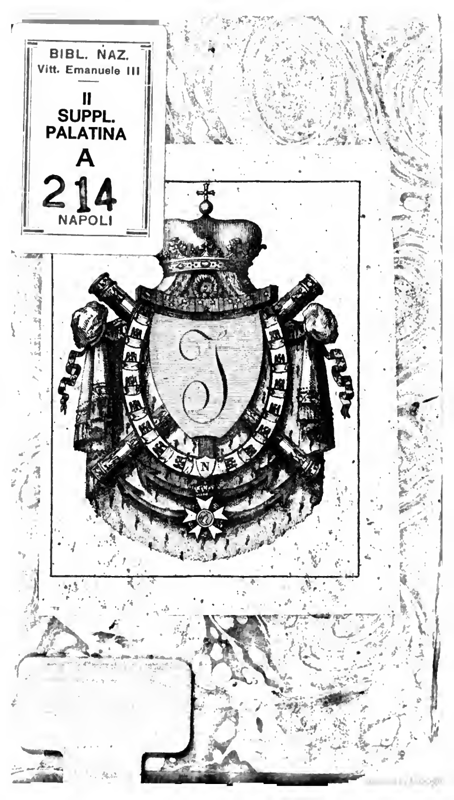



N



HISTOIRE

DES

ARABES.

TOME II.

HISTOIRE

DES

ARABES

SOUS LE GOUVERNEMENT

DES CALIFES.

Par M. l'Abbé de Marigny.

TOME II.

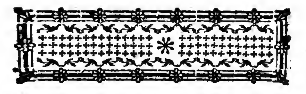


A PARIS,

Chez
- La veuve Estienne & Fils, rue S. Jacques.
- Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.
- Jean-Thomas Herissant, rue S. Jacques.

M. D C C. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE
DES ARABES
SOUS LE GOUVERNEMENT
DES CALIFES.

A L I
IV. CALIFE.


N a vu jusqu'à présent les Arabes uniquement appliqués à faire des conquêtes, se servir utilement de leur épée pour établir leurs dogmes fanatiques dans toutes les dépendances de leur domination: tout change de face sous le Calife dont je vais parler.

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Le feu de la révolte avoit commencé à s'allumer sous l'infortuné Othman; les troubles augmentent

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655.

sous son successeur. Les Musulmans tournent leurs armes contre eux-mêmes : de-là naît un schisme cruel, qui se fortifiant avec le tems, subsiste encore aujourd'hui parmi les Sectateurs de Mahomet.

Ces divisions intestines auroient suffi pour ruiner entièrement leur Empire, encore mal affermi ; mais cette main puissante qui dispose des Couronnes comme il lui plaît, protégeoit ces Peuples dans sa colère, & les destinoit à être l'instrument dont elle vouloit châtier les désordres des Grecs, & les scandales des Chrétiens.

Ali est nommé Calife par acclamation

Le jour même de la mort d'Othman, il n'y eut qu'une voix à Médine pour le choix de son successeur. On ne se donna pas le tems de délibérer, Ali fut nommé par acclamation.

Il semble que cet illustre Musulman devoit être bien flaté d'être enfin parvenu à une dignité qu'il avoit paru souhaiter autrefois avec tant d'ardeur. Cependant il fit beaucoup de difficultés pour l'accepter ; & lorsque les Députés allerent chez lui pour lui annoncer son élection, il protesta

qu'il ne se sentoit point disposé à se charger du Califat, & qu'il se contenteroit d'avoir le second rang, si on vouloit le lui accorder.

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Les Députés redoublerent leurs instances, & parlerent si vivement au nom de la Nation, qu'Ali promit enfin de se rendre. Mais il assura en même-tems que ce ne seroit qu'en conséquence d'une délibération de l'assemblée des Electeurs; parceque c'étoit à eux seuls qu'il appartenoit de choisir un Calife, & que toute autre élection étoit irrégulière.

Difficultés d'Ali pour accepter le Califat.

Ali ne pouvoit prendre trop de précautions pour faire observer dans cette importante conjoncture, toutes les formalités nécessaires. C'étoit mettre ses ennemis dans le cas de ne pouvoir réclamer contre son élection : ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, s'il s'y étoit trouvé quelque chose de défectueux.

Il y avoit en effet contre Ali un parti formidable, qui ne cherchoit que les occasions de lui nuire. Il étoit d'abord détesté depuis très-long-tems par la fameuse Aiésha, veuve de Mahomet. Elle avoit à lui reprocher un trait que les fem-

Plusieurs Partis s'élevent contre Ali.

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655.

mes ne pardonnent jamais : * aussi eut-elle toujours pour lui l'aversion la plus marquée; & elle avoit eu soin en particulier de lui faire donner l'exclusion toutes les fois qu'il s'étoit agi d'élire un Calife.

C'étoit déja beaucoup d'avoir contre soi une femme de cette considération; mais il y avoit de plus une forte cabale absolument déclarée contre Ali. Tellah & Zobéir, personnages très-distingués parmi les Musulmans, prétendoient au Califat, & avoient pour eux un parti assez nombreux. Un troisiéme s'étoit mis sur les rangs, avant même la mort du dernier Calife, & il avoit quelque espérance de réussir, ou du moins de causer de furieux troubles au cas qu'on lui donnât l'exclusion. C'étoit le fameux Moavias, Gouver-

* Aiésha qui avoit été la femme la plus chérie du Prophéte, n'avoit pas été la plus fidéle. Elle fut accusée d'adultère; il y eut des informations. Ali fut assez indiscret pour se mêler dans cette affaire, & donna quelques preuves contre Aiésha : Mahomet en eut suffisamment pour croire sa femme coupable; mais il eut assez d'esprit pour dire qu'il n'en étoit rien : il fit même quelque chose de plus, il le prouva par une révélation qui arriva exprès pour lever tous les doutes : elle est contenue fort au long dans le chapitre XXIV. de l'Alcoran, qui est intitulé *la Lumière*, à cause des éclaircissemens qu'elle donna dans une affaire aussi délicate.

neur de Syrie, qui par l'importance de sa place, & par ses immenses richesses, pouvoit exciter de grands mouvemens, si on le mécontentoit.

ALI. Hégire 35. Ere Chrét. 655.

Ali qui connoissoit parfaitement les dispositions & le crédit de chacun de ces prétendans, comptoit bien se mettre en état de se soutenir contre eux, s'il parvenoit au Trône; mais il ne vouloit y monter que par la voie usitée, afin d'ôter du moins tout prétexte de réclamer contre son élection.

Ali est élu Calife.

Telle fut la raison qui le détermina à demander que les Electeurs s'assemblassent, & que l'on procédât selon les loix. L'assemblée se tint en effet. Tellah & Zobéir s'y trouverent, en qualité d'Electeurs, & se réunirent avec les autres pour l'élection d'Ali. Quoiqu'ils fussent ses concurrens, ils n'oserent rien entreprendre contre l'avis commun, parce qu'ils s'apperçurent bien qu'ils n'auroient pas été les plus forts à Médine, & que les habitans de cette ville auroient pu s'en venger sur eux, avant que leurs partisans, qui étoient éloignés, fussent en état de les secourir.

ALI.
Hégire 35.
De J. Chr. 655.

Auſſi-tôt l'élection faite, les plus conſidérables d'entre les Médinois coururent chez Ali pour lui prêter ſerment de fidélité; mais le nouveau Calife ne voulut pas permettre que cela ſe paſſât dans ſa maiſon : il leur dit qu'une cérémonie auſſi eſſentielle devoit ſe faire en public, & qu'ainſi il ne recevroit leurs hommages que dans la Moſquée, en préſence de l'aſſemblée du peuple.

Le jour pris pour cette ſolemnité, Ali vêtu d'une longue robe de coton fort légère, & un gros turban ſur la tête, partit de chez lui dès le matin, tenant d'une main ſes mules, & de l'autre un arc au lieu de bâton, & ſe rendit à la Moſquée. Les Muſulmans y aborderent en foule pour rendre leurs hommages au nouveau Souverain; mais avant de commencer, Ali ayant remarqué que Tellah & Zobéir n'étoient point dans la Moſquée, il les envoya prier de s'y tranſporter.

Ali ſe fait prêter ſerment par les Chefs du parti qui lui étoit oppoſé.

Ils y vinrent auſſi-tôt, & dès qu'Ali les apperçut, il leur demanda s'ils avoient quelques difficultés à former contre ſon élection, & s'ils n'étoient pas diſpoſés à lui prêter ſerment : il

ajouta qu'il exigeoit d'eux qu'ils parlassent sincèrement ; parce que n'étant point du tout attaché à la place dont on venoit de l'honorer, il s'en démettroit à l'instant, s'il se trouvoit la moindre opposition de leur part, & qu'il la céderoit à celui des deux qui voudroit l'accepter.

Ils la refuserent l'un & l'autre, & témoignerent au Calife, que bien loin d'ambitionner sa place, ils venoient contribuer à l'y affermir, en lui prêtant, avec toute la sincérité & la soumission possible, le serment de fidélité que des Sujets doivent à leur Souverain.

Tout le monde, & Ali lui-même, savoit bien à quoi s'en tenir sur les protestations de ces deux Musulmans : mais on affecta de ne point douter de leurs dispositions, & on procéda à la prestation du serment.

Dans le tems de cette cérémonie, il y eut quelqu'un dans l'assemblée, qui dit assez hautement un bon mot, qui fit connoître le peu de fond que l'on devoit faire sur les belles promesses que Tellah venoit de donner. Il faut observer que l'usage chez les Arabes étoit de présenter la main

Ali. Hégire 35. Ere Chr. 655.

droite à celui à qui on prêtoit serment. Tellah qui avoit le bras droit un peu racourci à cause d'une blessure considérable qu'il y avoit reçue dans une bataille, ne put avancer la main aussi loin que les autres. Un des spectateurs dit à cette occasion, que la fidélité de ce Musulman seroit aussi courte que son bras. Cette espéce de prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

Tellah & Zobéir se joignirent ensemble, & résolurent de perdre le Calife: mais avant d'agir à force ouverte, ils chercherent à le faire tomber dans quelque piége, pour tâcher de lui enlever ses créatures, & le décréditer dans l'esprit de ceux qui paroissoient lui être les plus attachés.

Tellah & Zobéir veulent engager Ali à venger la mort d'Othman.

Quelque-tems après qu'il eut pris possession de l'autorité souveraine, ils allerent le trouver pour lui renouveller leur soumission & leur attachement, & lui offrir leurs services. Après ces propositions générales, ils entrerent dans le détail de ce qu'ils croyoient qu'il étoit à propos de faire pour rendre son gouvernement agréable aux peuples. Ils lui propo-

ferent entr'autres, de venger la mort d'Othman, & lui promirent de le servir avec le plus grand zéle dans cette entreprise, qui intéressoit son honneur & la dignité de la place qu'il occupoit.

Ali. Hégire 35. Ere Chr. 655.

De quelque façon qu'Ali pût tourner sa réponse, ils s'attendoient d'en profiter également pour accélérer sa perte. En refusant, c'étoit confirmer dans le public les soupçons qui s'étoient répandus, qu'il avoit eu grande part dans l'assassinat du Calife. D'un autre côté, en consentant de punir les meurtriers & leurs complices, il encouroit la haine de tous les ennemis d'Othman qui étoient en très-grand nombre, & très-puissans, & dès-là fort capables de faire un mauvais parti au Calife pour se soustraire à ses poursuites.

Réponse d'Ali.

Ali sut adroitement éluder la difficulté. Il parut d'abord très-porté à punir les assassins d'Othman : il parla de leur complot, comme de l'attentat le plus infâme, & qui méritoit le plus d'être sévèrement puni ; mais il insista sur la difficulté qu'il y avoit d'en tirer vengeance, à cause du nombre prodigieux de mécontens

Ali I. Hégire 35. Ere Chr. 655.

qui avoient tous approuvé cet assassinat, & qui l'avoient même conseillé; desorte qu'en punissant ceux qui avoient osé porter leurs mains criminelles sur Othman, il étoit indispensable de châtier aussi très-rigoureusement tous les complices: ce qui ne manqueroit pas d'exciter les plus grands troubles, & peut-être même une guerre civile qui causeroit la ruine de l'Etat.

Il ajouta que s'ils pouvoient cependant lui nommer ceux qui avoient porté les coups à Othman, ou se charger eux-mêmes de les découvrir, il agiroit en conséquence, & auroit soin de punir les coupables.

Tellah & Zobéir, qui ne vouloient point être nommément impliqués dans une affaire aussi grave, ne crurent pas devoir insister davantage. Ils se retirerent, satisfaits en apparence de la conduite prudente du Calife; mais au fond un peu déconcertés de n'avoir pas réussi à le faire tomber dans le piége qu'ils lui avoient tendu.

Rien n'étoit plus sage que de s'appliquer d'abord à se concilier les esprits, & à éloigner tout sujet de

trouble, sur-tout dans un tems où tous les membres de l'Etat ne paroissoient que trop disposés à prendre des partis violens. Ali auroit pu espérer de réussir, s'il se fût toujours comporté avec la même prudence qui l'avoit guidé dans la réponse qu'il venoit de donner au sujet de l'assassinat d'Othman; mais il se démentit bien-tôt dans sa conduite: & ce Calife si réservé en apparence, & si attentif à ménager les esprits, fit enfin tout ce qu'il falloit pour allumer le feu de la guerre civile.

Ali prend la résolution de déplacer les Gouverneurs des Provinces.

Il résolut d'ôter les Gouvernemens des Provinces à tous ceux qui en avoient été pourvus par son prédécesseur. Il conféra de ce dessein avec Mogaïrah-ebn-Saïd, l'un des principaux d'entre les Arabes, qui lui représenta sur le champ avec beaucoup de vivacité, qu'il alloit tout perdre, s'il exécutoit ce projet; il le pria instamment de ne rien précipiter dans une affaire de cette conséquence, & d'attendre du moins que son autorité fût bien affermie.

Ali eut quelque peine à goûter cet avis: cependant il eut l'attention de ne point donner ses ordres aussi

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655.

promtement qu'il se l'étoit proposé. Quelques jours après, Mogaïrah étant retourné voir le Calife, la même matiere fut remise sur le tapis. Ali parut reprendre son premier objet, & il en parla à Mogaïrah, comme d'une entreprise qu'il croyoit devoir exécuter promtement.

Mogaïrah qui avoit tant fait de difficultés peu auparavant sur un projet dont les suites pouvoient être très-funestes à l'Etat, & au Calife en particulier, changea tout-à-coup de sentiment, & dit à Ali, qu'ayant bien réfléchi sur cette affaire depuis la dernière fois qu'il lui en avoit parlé, il trouvoit en effet que le parti qu'il se proposoit de suivre étoit le meilleur, & qu'en mettant en place toutes personnes dont il seroit sûr, ce seroit le véritable moyen d'établir solidement son autorité, & la faire respecter dans toutes les Provinces de l'Empire des Musulmans.

Abdallah-ebn-Abbas, personnage très-distingué, étant arrivé sur ces entrefaites, Mogaïrah sortit pour le laisser en liberté avec le Calife. Ali fit part à Abdallah du dessein qu'il avoit de changer les Gouverneurs,

& lui dit en même-tems, que Mogaïrah avoit témoigné d'abord beaucoup d'opposition pour ce projet; mais qu'enfin il l'avoit approuvé, & que c'étoit ce qui avoit occasionné la visite qu'il venoit de lui rendre.

Abdallah, étonné de voir que le Calife ne s'appercevoit pas du piége que lui tendoit ce Musulman, dit à Ali, qu'il devoit bien prendre garde à ce qu'il avoit dessein de faire; que le premier conseil que Mogaïrah lui avoit donné étoit celui d'un zélé citoyen qui aimoit la tranquillité de l'Etat & celle du Souverain; mais que la réflexion qui l'avoit fait changer d'avis, ne partoit que d'un traître, qui avoit apparemment quelque intérêt à mettre le trouble dans sa patrie.

Il ajouta, que pour lui son avis étoit qu'il ne falloit absolument rien innover; & comme il savoit que le Calife en vouloit nommément à Moavias, Gouverneur de Syrie, il insista pour qu'il fût conservé dans ce Gouvernement; parce qu'il étoit impossible de le déplacer, sans risquer de faire prendre les armes à toute la Syrie, dans laquelle ce Mu-

ALI. Hégire 35. Ere Chr. 655.

sulman avoit un nombre infini de gens qui lui étoient absolument dévoués.

Abdallah dit ensuite à Ali ce qu'il pensoit des dispositions de Tellah & de Zobéir. Il l'avertit de se défier de ces deux Musulmans, parce qu'il savoit, à n'en pas douter, qu'ils avoient de très-mauvais desseins; & qu'il étoit sûr, que s'il arrivoit quelque mouvement, ils seroient les premiers à prendre les armes contre lui. Il termina ce qu'il avoit à dire au Calife, par lui faire de nouvelles représentations au sujet de Moavias. Il conjura encore une fois Ali de ne rien faire à la hâte, & d'attendre que ce Gouverneur eût déclaré s'il reconnoissoit ou non l'autorité du Calife : *Alors il sera tems d'agir*, ajouta-t'il, *& je me charge moi-même de vous l'amener pieds & mains liées, dès que vous m'aurez donné vos ordres.*

Toutes ces remontrances ne furent point capables de faire faire de sages réflexions à Ali : il suivit sa première idée, renouvella tous les Gouverneurs; & par un changement aussi extraordinaire, il excita dans l'Etat Musulman, des troubles funestes qui

agiterent cruellement tout le tems de son regne.

Voici quels furent les Gouverneurs qui furent nommés pour remplacer les anciens. Othman-ebn-Hanif fut envoyé à Basrah ; Ammarah-ebn-Sahal à Couffah ; Abidallah dans l'Yémen ; Sahel-ebn-Hanif dans la Syrie, & Saad-ebn-Kaïs en Egypte.

Les nouveaux Gouverneurs ne sont point reçus.

De tous ces nouveaux Gouverneurs, il n'y en eut qu'un qui fut reçu dans son département ; les autres ne purent pas réussir à en prendre possession, ou si quelqu'un d'eux y parvint, ce ne fut qu'après avoir essuyé bien des refus. Sahel entr'autres allant en Syrie rencontra à Tabouc, un parti qui l'arrêta. Le Commandant ayant sçu de lui qu'il étoit nommé Gouverneur de Syrie, lui expliqua si nettement les dispositions de la Province, que le Gouverneur ne jugea pas à propos d'aller plus loin. *Si vous êtes envoyé par quelqu'autre, que par Othman*, lui dit l'Officier, *vous pouvez dès-à-présent retourner sur vos pas*. Sahel ne demanda pas de plus amples éclaircissemens, il se retira aussi-tôt à Médine.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Les Egyptiens firent faire le même compliment à Saad, & lui dirent qu'ils ne reconnoîtroient Ali, ni ceux qui viendroient de sa part, que quand il auroit vengé la mort du dernier Calife. Les Communes de Basrah & de Couffah, traiterent de même leurs nouveaux Gouverneurs, & ne voulurent pas les laisser entrer dans leur pays.

Il n'y eut donc qu'Abidallah qui parvint à s'établir dans l'Yémen; mais il eût mieux valu qu'on l'eût traité comme les autres; car Yahi qu'il venoit remplacer, emporta avec lui, en quittant sa place, tout l'argent qui étoit dans le trésor, & il alla le déposer à la Mecque entre les mains d'Aiésha, de Tellah & de Zobéir.

Ali refuse à Tellah & à Zobéir les Gouvernemens qu'ils demandoient.

Ces deux derniers s'étoient retirés de la Cour du Calife, sur le refus qu'il leur avoit fait de les employer dans le tems qu'il renouvelloit les Gouvernemens. L'un avoit demandé d'être envoyé à Couffah, & l'autre à Basrah. Ali qui les connoissoit assez pour se donner de garde de leur confier aucune place, prit une tournure assez adroite pour colorer le refus qu'il fit d'accéder à leurs demandes.

Il leur dit que dans la poſition où il ſe trouvoit, il avoit un extrême beſoin de leurs lumieres & de leurs conſeils; qu'ainſi il les prioit inſtamment de reſter auprès de lui. Il ajouta que le tems qu'ils paſſeroient à ſa Cour ne ſeroit pas perdu pour eux, & qu'il ſauroit un jour les récompenſer d'une façon proportionnée à leurs mérites & à leurs ſervices.

Les promeſſes d'Ali firent peu d'effet ſur ces deux Muſulmans. Ils prévirent aiſémênt que le Calife n'avoit deſſein de les tenir auprès de lui, qu'afin d'éclairer leur conduite, & peut-être les rendre reſponſables des mouvemens qui pourroient s'élever à Médine. Ils diſſimulerent néanmoins pendant quelque-tems; & lorſqu'ils ſurent qu'Aiésha s'étoit rendue à la Mecque, ils demanderent la permiſſion d'y aller, ſous prétexte d'un pélerinage de dévotion. Ce fut-là que de concert avec la veuve du Prophéte, ils éleverent un parti formidable, contre lequel le Calife fit de vains efforts pour ſe ſoutenir. L'argent que le Gouverneur d'Yémen vint leur apporter, fut d'un grand ſecours pour entretenir des intelligen-

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

ces de toutes parts ; & ils dresserent si bien leurs intrigues, qu'en peu de tems la révolte se manifesta ouvertement, sur-tout dans la Province de Syrie.

Ils excitent une révolte contre Ali.

Ils ameuterent entr'autres les Mothazélites, c'est-à-dire, les Schismatiques. On appelloit ainsi ceux qui s'étoient déclarés contre la nomination d'Ali. Ceux-ci ayant trouvé moyen, par leurs émissaires, de faire exhumer Othman, & de lui ôter la chemise qu'il avoit lorsqu'il fut assassiné, ils firent de cette chemise ensanglantée une espéce de bannière, avec laquelle ils parcoururent les principales villes de Syrie : ils l'exposerent même dans les Mosquées lorsque le peuple s'y assembloit.

Cet horrible spectacle fit plus d'effet que les harangues les plus pathétiques n'auroient pu faire. Les Syriens, qu'Othman avoit comblés de graces, coururent aux armes pour venger la mort de leur bienfaiteur : il ne s'agissoit plus que de leur montrer la victime qu'ils devoient immoler à sa mémoire.

Ali invite Moavias à le reconnoître pour Calife.

Ali ayant été informé de ce qui se passoit dans cette Province, écrivit

à Moavias d'une façon très-modérée. Sans lui parler des mouvemens qu'on tâchoit d'exciter dans la Syrie, il l'exhorta seulement à donner des marques de soumission, en le reconnoissant pour Calife; aveu, lui disoit-il, qui devoit d'autant moins lui couter, que l'élection s'étoit faite dans toutes les regles, & qu'il y avoit eu unanimité de suffrages.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Moavias, qui connoissoit les dispositions d'Ali à son égard, fut peu touché de cette lettre: il attribua la modération du Calife à son impuissance & à sa foiblesse; & pour lui faire voir le peu de cas qu'il faisoit de ses remontrances, il lui fit réponse de la maniere la plus insultante. Il fit un paquet dans lequel il n'y avoit pas un mot d'écriture; il mit dessus pour adresse: *Moavias à Ali.* Il chargea de cette lettre un de ses gens, qui étoit bien au fait de ses intentions. Celui-ci partit avec le courier d'Ali, & il eut soin de n'entrer à Médine qu'après le soleil couché. C'est le tems où dans ces climats brulans, il y a un grand nombre d'habitans qui prennent le frais dans les rues.

Ali I.
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

En entrant dans la ville, ce courier mit la lettre de Moavias au bout d'une pique, afin que tout le monde fût instruit que le Gouverneur de Syrie avoit écrit au Calife. L'arrivée de ce courier fit d'abord beaucoup de plaisir à tous ceux qui aimoient la paix : on imagina qu'il avoit eu des ordres pour faire montre de cette lettre ; & qu'apparemment elle contenoit quelque projet d'accommodement qui alloit éteindre toute mésintelligence entre le Calife & Moavias.

On s'empressa donc, dès le soir même, pour savoir ce que contenoit cette lettre. Ali de son côté ne souhaitoit rien tant que de faire quelque accommodement avec Moavias, sur-tout dans des conjonctures où le feu de la révolte s'allumoit avec la plus grande rapidité ; mais il fut bien surpris lorsqu'en recevant ce paquet, il ne trouva d'autre écriture que celle qui faisoit l'inscription : il fut avec raison très-indigné de cet outrage ; & il regarda ce trait comme un insolent défi dont il falloit au plutôt tirer vengeance.

Le Calife fut néanmoins prendre

Ali.
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

assez sur lui, pour qu'il ne parût pas trop d'altération sur son visage; il causa même avec le courier, & lui demanda quelles nouvelles il y avoit en Syrie. Le courier lui répondit que tout y étoit dans une grande agitation; qu'il y avoit déja soixante mille hommes sous les armes, qui n'attendoient que des ordres pour se mettre en marche. Il ajouta, que ces mouvemens avoient commencé à Damas, où l'on avoit exposé en pleine Mosquée une chemise sanglante, que l'on disoit être celle qu'avoit Othman dans le tems qu'on l'avoit assassiné; & qu'actuellement elle étoit exposée à la tête du camp au lieu d'étendard.

Ali ne pouvant plus se contenir à ce récit, dit avec émotion : *Est-ce que ces gens-là veulent me rendre responsable de la mort d'Othman? je prens le Ciel à témoin que j'en suis innocent; j'espére qu'il m'assistera.*

Aïesha-Semel à la tête des séditieux.

Après un pareil éclaircissement, il n'y avoit point d'autres mesures à prendre, que d'armer promtement pour contenir les séditieux. Mais tandis qu'il travailloit à se précautionner contre un ennemi qui étoit

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

encore fort éloigné, il se formoit dans l'Arabie même un parti d'autant plus redoutable, qu'il avoit pour chef cette fameuse Aiésha, ennemie mortelle du Calife. Elle étoit l'ame & le mobile de tout ce qui se tramoit contre Ali; & ce fut chez elle que les séditieux s'assemblerent pour concerter les mesures convenables au succès de leur révolte. Là se trouverent ou par eux-mêmes, ou par leurs agens, ceux qui appartenoient à la famille d'Ommiah; qui tous ensemble conspirerent à venger la mort d'Othman, qui étoit lui-même de cette Maison.

Les Ommiades sembloient autorisés à venger sur le Calife la mort de leur parent : ils croyoient en effet que c'étoit Ali qui en étoit l'auteur; & l'on n'avoit rien épargné pour les confirmer dans cette idée. Mais à l'égard d'Aiésha, de Tellah & de Zobéir, qui étoient à la tête de cette conspiration, la conduite qu'ils tenoient dans cette conjoncture, étoit une suite de la plus affreuse perfidie.

Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Ebn-Athir, historien Arabe, Aiésha & ses deux associés avoient

été les véritables auteurs, ou du moins les complices de l'assassinat d'Othman. Eux seuls méritoient de recevoir le châtiment proportionné à un tel crime ; mais par une noirceur dont les scélérats du commun seroient peut-être incapables, ils comploterent de rejetter sur Ali toute l'horreur de ce forfait, afin de le perdre plus sûrement. Voilà quelle étoit cette vertueuse Aiésha, si vantée dans sa nation, & connue dans l'Histoire Musulmane, sous le titre de *Mère des Fidéles.* Cette qualité si respectable, auroit dû, ce semble, la dispenser de se porter pour accusatrice contre aucun de ces prétendus Fidéles, quand même il auroit été des plus coupables ; mais commettre un crime pour le faire retomber sur un autre, sur son Souverain, & pour ainsi dire, sur l'Etat en général, que l'on expose par-là aux divisions les plus cruelles, c'est le comble de la noirceur & de l'infamie.

Ali, Hégire 36. Ere Chr. 656.

Mais le complot une fois entamé, il ne s'agissoit plus que de délibérer sur les moyens de le conduire à sa perfection ; & ce fut-là l'objet des conférences qui se tinrent chez

Différens projets des révoltés.

Ali. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Aiésha. Cette femme vindicative vouloit que l'on marchât en droiture à Médine. Il falloit, disoit-elle, attaquer le mal dans sa source. D'autres opinerent pour que l'on se transportât en Syrie, afin de se joindre aux troupes nombreuses que Moavias avoit levées dans cette Province.

On fit quelques réflexions sur ces deux différens avis, & après les avoir bien discutés, on ne suivit ni l'un ni l'autre. On fit observer que le Calife avoit presque tout Médine pour lui, & qu'il seroit difficile de l'attaquer avec succès dans une ville qui lui étoit dévouée. A l'égard du voyage de Syrie, on observa que Moavias étant assez fort pour se soutenir dans son Gouvernement, on pouvoit s'en rapporter à lui pour la défense de cette Province.

On proposa un autre parti. Ce fut de porter la guerre dans les endroits où il seroit plus facile de réussir, & de commencer par s'emparer de quelques places. Tellah, qui étoit dans cette assemblée, opina aussi-tôt pour l'attaque de Basrah, dont il répondit de la conquête, à cause des intelligences qu'il avoit dans cette ville.

Ce

Ce projet fut adopté, & dès l'instant on en informa les confédérés, par une lettre circulaire qui étoit énoncée en ces termes: A. P. Hégire 36. Ere Chr. 656.

LA MERE DES FIDELES, TELLAH ET ZOBEIR, *vont en personne à Basrah; ceux qui brulent du desir de défendre la religion, & de venger la mort d'Othman, n'ont qu'à se présenter; & s'ils manquent des commodités nécessaires pour la route, on leur en fournira.* Ils assemblent des troupes, & marchent vers Basrah.

Les troupes ayant été bien-tôt rassemblées, on se prépara à partir. Aiésha, montée sur un chameau, se mit à la tête des mécontens, & prit la route de Basrah. Lorsqu'on fut arrivé dans un endroit appellé *Giouab*, on s'y arrêta quelque-tems pour faire rafraîchir les troupes. Cette halte pensa occasionner quelque dérangement dans l'entreprise qu'on étoit en train d'exécuter. Aiésha étant descendue de dessus son chameau, une grande quantité de chiens qui étoient répandus dans le village s'attrouperent dans un moment autour d'elle, & ne cesserent d'aboyer pendant fort long-tems. Cet événement lui parut d'un si malheureux augure, qu'elle Un événement singulier les arrête dans leur marche.

Ali.
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

déclara qu'elle n'iroit pas plus loin.

Les Chefs allarmés d'une résolution qui alloit tout gâter, lui firent les plus vives instances pour l'engager à ne pas les abandonner. Mais plus Aiésha faisoit de réflexion sur ces importuns aboyemens, plus elle paroissoit déterminée à ne pas suivre cette entreprise. Ce fut bien autre chose, lorsqu'ayant demandé comment s'appelloit le village, elle apprit qu'on le nommoit *Giouab*. *Ah!* s'écria-t'elle, *c'est le nom même que prononça un jour le Prophéte en me parlant d'un endroit où l'une de ses femmes seroit environnée, en arrivant, par beaucoup de chiens qui aboyeroient après elle. Il me dit qu'il ignoroit à laquelle ce malheur arriveroit; mais qu'elle seroit alors dans un danger évident, & qu'elle devoit mal augurer du parti dans lequel elle se seroit engagée.*

Il n'étoit pas aisé de détruire une telle prévention dans l'esprit d'une femme élevée dès l'enfance dans le fanatisme & la superstition: cependant les Chefs de cette armée, qui sentoient toute l'importance de ce contre-tems, imaginerent un moyen pour calmer les frayeurs d'Aiésha.

Ils aposterent un certain nombre de paysans, à qui moyennant quelque récompense, ils firent dire que l'on s'étoit trompé lorsqu'on avoit appellé leur village, *Giouab*; que jamais il n'avoit porté ce nom; & ils lui en substituerent un autre, apparemment d'un augure plus favorable. Les Chefs retournerent sur le champ auprès d'Aiésha, & lui raconterent ce qu'ils venoient d'apprendre. On fit même comparoître les témoins en sa présence, & ils assurerent avec serment tout ce qu'on étoit convenu qu'ils avanceroient. Aiésha eut encore bien de la peine à se déterminer; & comme elle avoit résolu, en conséquence de ses premieres frayeurs, de passer la nuit dans ce village, pour s'en retourner chez elle le lendemain au matin, elle voulut du moins coucher où elle se trouvoit, & prendre le tems de la nuit pour se déterminer.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Mais quelques-uns des Chefs, ennuyés de voir leur marche retardée par des difficultés aussi ridicules, imaginerent un moyen qui leva bientôt tous les obstacles. Ils donnerent le mot à quelques cavaliers, qui s'é-

Ali.
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

tant éloignés du village à une assez longue distance, revinrent quelque-tems après, courant à bride abattue, & criant de toutes leurs forces: *Alerte, alerte: Voici Ali avec ses troupes.*

Cette ruse réussit. Il n'y eut plus de prédiction qui pût se faire entendre vis-à-vis un danger présent; tout le monde se hâta de décamper, & la superstitieuse Aiésha sautant avec beaucoup de légereté sur son chameau, fut bien-tôt la premiere à la tête de la marche; & fit si bonne diligence avec sa troupe, qu'on arriva en peu de tems à la vue de Basrah.

Les Révoltés se présentent devant Basrah.

On s'attendoit que cette place feroit peu de résistance. Tellah, comme j'ai dit, y entretenoit des relations, & y avoit formé un parti de mécontens qui avoient très-mal reçu Othman-ebn-Hanif, lorsqu'il étoit venu se présenter pour en prendre possession en qualité de Gouverneur, nommé par Ali pour remplacer celui qui avoit été nommé par le dernier Calife. Othman avoit donc été obligé de s'en retourner à Médine; mais comme les habitans de Basrah étoient divisés entr'eux, il fut si

bien se faire appuyer par ceux qui étoient pour Ali, qu'il fut enfin rappellé dans la place : il retourna donc à Basrah, prit possession du Gouvernement, & s'appliqua à éteindre le feu de la division. Peut-être en seroit-il venu à bout avec le tems; mais les pernicieuses intrigues de Tellah y entretinrent toujours un parti opposé à tout accommodement.

An 1. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Dès qu'Aiésha parut avec son armée, le nouveau Gouverneur s'avança à la tête de ses troupes, pour empêcher les approches de sa Place. Mais comme il étoit moins fort que ses ennemis, il succomba au premier choc : plusieurs de ses gens resterent sur la place, & lui-même fut fait prisonnier. On le traita de la maniere du monde la plus insultante. Les Arabes ont toujours eu une ancienne vénération pour la barbe, de sorte que la couper à quelqu'un, c'est lui faire le plus grand des outrages : c'est ce que les partisans d'Aiésha firent à ce malheureux Gouverneur; on ajouta même une espéce de supplice, en l'arrachant brin à brin, aussi-bien que les poils des sourcils. On le garda

Les habitans sont défaits.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

encore quelque-tems prisonnier, après quoi on lui rendit la liberté, afin qu'il servît d'exemple à tous ceux qui voudroient faire résistance.

Ammar assemble les habitans, pour pressentir leurs dispositions.

Tandis qu'Othman étoit prisonnier, Ammar, son Lieutenant, se chargea de la défense de la place, & prit des mesures pour faire face à l'ennemi. Cependant, comme il étoit informé de la division qui partageoit les habitans de Basrah, il voulut pressentir quelles étoient leurs dispositions actuelles, vis-à-vis leurs propres compatriotes qui venoient les attaquer les armes à la main.

Il assembla donc les habitans dans la Mosquée, pour délibérer sur le parti qu'ils jugeroient à propos de prendre. L'un d'eux s'étant levé, les harangua en ces termes : *Si ces gens qui viennent nous troubler, cherchent à venger la mort d'Othman, pourquoi s'adressent-ils à nous ? Y avons-nous eu quelque part ? Croyez-moi, Citoyens, renvoyez ces gens-là : ils ont d'autres motifs que ceux qu'ils prétextent.*

Cette espece d'Orateur se feroit sans doute étendu sur les motifs qu'il présumoit qu'Aiésha & ses

Confédérés pouvoient avoir ; mais l'assemblée ne lui en donna pas le tems. Il s'éleva un murmure si tumultueux qu'il fut impossible de rien décider. Tout ce qu'on en pouvoit conclure, c'est que les habitans ne s'entendoient pas entre eux.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Cependant Aiésha & sa suite s'étant approchés de la place, quelques-uns des moins turbulens allèrent se présenter à elle, pour savoir ce qui avoit pu l'engager à exciter tant de mouvemens dans sa propre Nation. Elle voulut les haranguer, & leur parla même pendant quelque-tems ; mais soit qu'elle ne se fût pas énoncée d'une façon assez claire, soit que dans l'agitation où les esprits se trouvoient, on ne fût pas disposé à entendre comme il faut, il y eut partage de sentimens sur le discours qu'elle venoit de tenir. Les uns prétendoient qu'elle avoit raison, d'autres lui donnerent le tort ; & enfin on en vint aux mains. Ce ne fut cependant pas un combat fort dangereux : ces habitans se contenterent de se jetter du sable & des pierres au visage les uns des autres.

Ils font une députation Aiésha.

Ali.
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

Lorsque cette querelle eut été un peu appaisée, l'un d'eux s'approchant d'Aiésha, lui parla d'une maniere très-sensée sur la démarche dans laquelle elle s'étoit engagée. *Mere des Fidéles*, lui dit-il, *le Ciel vous a-t'il chargée de venger la mort d'Othman ? Pourquoi quitter votre Maison, & conduire des troupes chez nous? Vous étiez protégée de Dieu, & considérée de tous les vrais fidéles ; vous perdez aujourd'hui ces deux avantages. Pourquoi épouser une querelle qui cause tant de maux, & qui va répandre le sang des Musulmans ? Si c'est vous qui avez formé cette entreprise, abandonnez-là, & retournez chez vous ; votre exemple portera tout le monde à la paix. Si on vous y a forcée, notre secours, & celui de tous les pieux Musulmans, vous peut ramener chez vous en toute sûreté.*

Un autre habitant voulant aussi faire des reproches à cette Musulmane de ce que, contre la pudeur de son sexe, elle avoit osé se mettre à la tête d'une armée, demanda assez haut à Tellah & à Zobéir, si les officiers & les soldats avoient aussi amené leurs femmes à cette expédition.

Toute la suite d'Aiésha sentit vivement la force de ce reproche ; & comme on étoit d'ailleurs mécontent de la premiere harangue, & que cependant il n'y avoit point de bonne réponse à faire ni à l'une ni à l'autre, on en vint aux invectives, & l'on finit par se battre. L'action fut sanglante, & il resta de part & d'autre bien du monde sur la place. Le lendemain on recommença avec autant de fureur. Plusieurs des combattans périrent dans cette seconde action ; mais la plus grande perte fut du côté des partisans d'Aiésha.

ALI
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

Combat entre les Révoltés & les habitans de Basrah.

On peut dire que jusqu'à présent les deux partis s'étoient battus, sans savoir encore bien clairement dequoi il s'agissoit. Quelques-uns des habitans de Basrah, qui avoient apparemment conservé plus de sang froid que les autres, demanderent une suspension d'armes, jusqu'au retour des Députés qu'ils alloient envoyer à Médine, pour y faire des informations sur la querelle présente.

Les Révoltés tentent inutilement de surprendre le Gouverneur de Basrah.

Les partisans d'Aiésha accepterent la proposition des habitans ; mais l'esprit de révolte qui les animoit ne

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

leur permit pas de rester long-tems tranquilles. Ils projetterent de s'emparer de Basrah par surprise : & pour mieux y réussir, ils voulurent s'assurer d'abord du Gouverneur. C'étoit ce même Othman-ebn-Hanif qu'ils avoient si maltraité, lorsqu'ils l'avoient fait prisonnier à la premiere attaque de Basrah. Ils l'avoient relâché quelque-tems après, & il s'étoit retiré dans sa place, qu'il se mettoit en devoir de défendre du mieux qu'il lui seroit possible.

Ils envoyerent dire à ce Gouverneur de se transporter dans leur camp, pour y conférer avec Aiésha. On peut augurer qu'après les indignités qu'on avoit exercées à son égard, il n'étoit nullement tenté de se rendre à une pareille invitation, qu'il regardoit d'ailleurs comme un nouveau trait de perfidie de leur part. Cependant il ne fit paroître aucun soupçon dans la réponse qu'il leur rendit; de sorte qu'en refusant de se rendre à la conférence qu'on lui demandoit, il allégua pour excuse la convention qu'on avoit faite de n'agir en aucune façon de part ni d'autre, jusqu'à ce que les Députés fussent de retour.

Tellah & Zobéir, qui sous prétexte d'une conférence, s'étoient attendus à se saisir du Gouverneur, furent très-fâchés de voir que leur ruse avoit eu si peu de succès. Ils résolurent donc de s'en dédommager sur la ville même, & de tâcher de surprendre un poste aussi important, qui pouvoit servir de place d'armes à leur parti.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Une nuit extrêmement orageuse leur fournit l'occasion qu'ils souhaitoient; ils surprirent la place & s'établirent dans la Mosquée. Le Gouverneur fit des efforts surprenans pour les chasser; mais n'étant pas soutenu d'assez de monde, il se vit obligé de se battre en retraite. Les partisans d'Aiésha, encouragés par leurs premiers succès, le poursuivirent avec une extrême vivacité. Le Gouverneur, qui n'avoit qu'une poignée de soldats autour de lui, se défendit long-tems avec beaucoup de bravoure; mais enfin, quarante de ses gens ayant été tués dans cette action, il n'y eut plus d'espérance de pouvoir résister, il fut pris par les ennemis.

Les Révoltés s'emparent de Basrah.

On l'envoya aussi-tôt à Aiésha,

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

pour décider de son sort. Elle ordonna sur le champ qu'on le mît à mort ; mais heureusement pour ce malheureux Gouverneur, il se trouva quelques personnes qui s'attendrirent sur sa situation. On demanda sa grace ; on employa même le nom du Prophéte pour l'obtenir, & enfin, Aiésha commua la peine de mort en quarante coups de bâton sous la plante des pieds.

Aiésha fit ensuite son entrée dans sa nouvelle conquête, avec Tellah & Zobéir, les deux principaux Chefs du parti. Lorsqu'ils eurent pris possession de cette place, ils s'appliquerent à gagner les esprits, & à se concilier l'affection des habitans, pour les engager à se déclarer unanimement contre Ali, dont ils avoient conjuré la perte.

Ali exhorte les Médinois à prendre sa défense.

Ce Calife travailloit aussi de son côté à s'attacher de plus en plus les Médinois. C'étoit sur eux principalement qu'il pouvoit le plus compter. Son élection étoit leur ouvrage, c'étoit à eux à la soutenir. Ali leur fit sur ce sujet un discours très-éloquent, dans une assemblée générale qui se tint dans la Mosquée. Il parla

vivement contre les entreprises audacieuses des rebelles, qui refusoient de reconnoître son autorité, & qui par-là contestoient ouvertement le droit qu'ils avoient de décerner la Couronne à qui ils jugeoient à propos. Il les exhorta à ne pas souffrir une pareille insulte, & les assura que le Ciel s'intéresseroit à leur cause, s'ils vouloient prendre les armes pour la défendre.

Ann. Hégire 36. Ere Chr. 656.

La harangue du Calife n'eut pas autant d'effet qu'il auroit pu en espérer. Assuré comme il l'étoit de l'affection de ce peuple, il avoit lieu de croire qu'on ne balanceroit pas à prendre les armes pour sa défense; cependant il ne se fit aucune démonstration de la part des Médinois. La crainte d'une guerre civile parut les plonger dans un morne silence; situation désolante pour le Calife, qui avoit besoin dans ces commencemens que l'on agît avec beaucoup d'ardeur, afin d'empêcher le progrès de la révolte.

Ziad-ebn-Hentelah, personnage distingué par son rang & par sa valeur, fut si sensiblement touché de la froideur des Médinois, qu'il se

An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

leva avec vivacité, & s'avançant vers le Calife, il lui dit : *Seigneur, malheur à ceux qui manqueront de soutenir avec courage le parti de la justice. Pour moi, je vous déclare que vous me trouverez toujours plein d'affection & de zéle pour votre service.*

La démarche de ce Médinois fit beaucoup d'impression sur les esprits. Chacun se reprochoit tacitement de n'avoir pas le même courage que Ziad. Insensiblement il s'éleva un murmure dans l'assemblée en faveur du Calife, on cherchoit à s'exciter soi-même à prendre sa défense ; mais la plupart étoient retenus par les bruits qu'Aiésha & ceux de son parti avoient eu soin de répandre sur la mort du dernier Calife. Ils accusoient Ali d'avoir eu part à cet assassinat. Cette odieuse imputation révoltoit les esprits. Il est vrai que le plus grand nombre étoit bien éloigné de croire le Calife coupable d'un pareil forfait ; mais ils avoient peine à se déclarer pour un homme qui étoit soupçonné de crime.

Cet embarras fut bien-tôt levé. Deux Médinois respectables par la pureté de leurs mœurs, & par leur

qualité de Docteurs de la loi Musulmane, s'étant avancés au milieu de l'assemblée, déclarerent hautement qu'Ali étoit soupçonné à tort de l'assassinat du Calife. *Le maître des deux témoignages*, * dirent-ils, *n'a point eu de part à la mort de l'Iman* † *Othman.*

AN. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Cette décision fit tomber tous les scrupules. Abou-Kotadad, Médinois de distinction, mettant sur le champ l'épée à la main, la montra au peuple, en s'écriant : *Je tiens cette épée de la main de l'Apôtre : il est tems de m'en servir contre ceux qui divisent les fidéles Sujets, qui les séduisent, & les mettent dans la nécessité de s'égorger les uns les autres.*

Il n'y eut plus alors de partage parmi les Médinois, & chacun offrit de marcher pour la défense du Calife. Ali charmé des heureuses dispositions de ce peuple, voulut promte-

* Le maître des deux témoignages désigne le Calife, comme Chef de la religion Musulmane, qui consiste dans ces deux points fondamentaux : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu : Mahomet est l'Apôtre de Dieu.*

† Iman en Arabe signifie un *Chef*, un *Pontife*. C'est parmi les Mahométans ce qu'est un Evêque, ou un Curé parmi les Chrétiens. On donnoit aux Califes la qualité d'*Imans*, parce qu'ils étoient Chefs spirituels & temporels.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

ment en faire usage pour aller au secours de Basrah, & empêcher les rebelles d'y entrer. Il partit donc, n'ayant encore avec lui qu'environ neuf cens hommes : mais ayant appris sur la route que ses ennemis étoient maîtres de la place, il s'arrêta à Arrabdah, d'où il écrivit en différens endroits pour qu'on lui envoyât des secours.

Le Gouverneur de Couffah refuse du secours à Ali.

Il fit partir en même-tems Mahomet, fils d'Aboubecre, & Mahomet, fils de Giaffar, & les chargea de négocier avec les habitans de Couffah, pour en avoir au plutôt des renforts de troupes ; mais leurs sollicitations n'eurent aucun succès. Le Gouverneur, qui dans le commencement des divisions, avoit écrit à Ali que les Couffiens paroissoient bien disposés en sa faveur, s'étoit tout-à-coup refroidi, en apprenant la prise de Basrah par les rebelles. Il reçut les Députés d'Ali avec beaucoup de froideur ; & quelques instances qu'ils purent lui faire, il ne fut pas possible de le ramener en faveur du Calife. Les Députés n'ayant pu en rien tirer par la voie de la douceur, essayerent de l'ébranler, en lui faisant

les plus vifs reproches sur son ingratitude & son injustice ; mais cela ne servit qu'à faire connoître évidemment sa mauvaise volonté à l'égard du Calife. *Je vous déclare avec serment*, leur dit-il en les congédiant, *que ni moi, ni les habitans de cette ville, ne se mêleront point de la querelle présente, & qu'ils se croient tous obligés de s'intéresser pour venger la mort d'Othman.* Les Députés n'eurent point d'autre réponse, & ils s'en retournerent outrés de colere & de dépit.

Ils allerent au camp d'Arrabdah, comptant y trouver encore le Calife ; mais il étoit décampé pour s'approcher de Basrah, avec un secours de troupes que la tribu de Thaï lui avoit envoyé, sous la conduite de Saïd-ebn-Obéïd. Peu après, étant encore en route, il reçut d'autres renforts de la tribu d'Assed ; ce qui augmenta insensiblement sa petite armée, & lui donna de grandes espérances pour le succès de ses desseins.

Les Députés qui revenoient de Coussah l'atteignirent enfin à Doulkar, où ils arriverent dans le tems

ALI. Hégire 36 Ere Chr. 656.

même que le Gouverneur de Basrah étoit venu saluer le Calife. Après avoir beaucoup souffert dans la prison où on l'avoit tenu renfermé pendant quelque-tems ; on lui avoit enfin rendu la liberté, & il étoit venu rendre compte à Ali de tout ce qui s'étoit passé à Basrah. Le Calife voyant sur son visage les preuves de l'insulte cruelle que lui avoient faite les partisans d'Aiésha, plaignit son malheur, & fit publiquement l'éloge de sa fidélité & de sa constance.

Il écouta ensuite le rapport des Députés qu'il avoit envoyés à Couffah. Ce qu'ils lui dirent des dispositions du Gouverneur lui fit une sensible impression ; cependant, loin de se rebuter pour un refus aussi insultant, il envoya de nouveaux Députés, dont la négociation ne fut pas plus heureuse. Enfin il résolut de faire une nouvelle tentative, & il chargea Hassan, son fils aîné, de se transporter à Couffah avec Ammar-ebn-Yasser, qu'il lui donna pour collégue, avec commission de mettre en œuvre tous les moyens possibles pour attirer à son parti le Gouverneur & les habitans de cette place.

Hassan fut reçu à Coussah avec beaucoup de distinction; mais il n'en fut pas plus avancé vis-à-vis du Gouverneur ; celui-ci lui tint le même langage qu'il avoit déja tenu aux autres Députés. Cependant les choses changerent de face peu après, dans une assemblée des habitans, où l'on communiqua deux lettres qu'Aiésha avoit écrites au sujet des affaires présentes. Zéid-ebn-Saukan, qui en étoit dépositaire, étant entré dans l'assemblée, dit aux Coussiens : *Voici une lettre d'Aiésha qui m'ordonne de me tenir en repos dans Coussah, ou si je veux prendre part à la querelle commune, de ne point choisir d'autre parti que le sien, & marcher à son secours. En voici une autre*, ajouta-t'il, *qui s'adresse à l'assemblée des Coussiens, & qui contient les mêmes ordres que celui dont je viens de parler.*

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Négociations de Hassan, auprès des Coussiens, pour en obtenir du secours.

On fit la lecture de ces deux lettres, après quoi Zéid prenant la parole, dit au peuple : *Aiésha a reçu ordre de demeurer en repos dans sa maison ; & nous, de combattre jusqu'à l'extinction de la révolte. Maintenant cette Mère des Fidéles nous commande ce qu'elle devoit faire, & elle fait ce que nous devrions faire.*

ALI.
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

La liberté que prenoit Zéid de censurer la conduite d'Aiésha, occasionna d'abord quelques murmures parmi les Couffiens; on commençoit même à en venir aux invectives : mais Hassan ayant paru vouloir parler au peuple, le bruit se rallentit insensiblement, & enfin on se disposa à l'écouter. *Votre Souverain*, leur dit-il en parlant du Calife, *vous demande du secours, & il est de votre devoir & de votre intérêt de lui en donner. Eh! pourquoi lui en refuseroit-on? Peut-on lui reprocher d'avoir manqué à ses devoirs? A-t'il fait du tort à quelqu'un? Voudroit-on le regarder comme intrus dans le Califat, ou comme indigne de cette place? Les rebelles parlent toujours de venger le sang d'Othman; c'est pour cela qu'ils ont pris les armes : mais ne vous y trompez pas, Couffiens, ce n'est pas Othman que l'on veut venger, c'est Ali que l'on prétend déposer. C'est cependant ce même Ali qui a été élu unanimement à Médine, & entre les mains duquel Tellah & Zobéir ont prêté serment de fidélité, eux que l'on voit aujourd'hui à la tête des révoltés.*

Cette harangue eut plus de succès

que toutes les négociations qu'on avoit tentées jusqu'alors. Les habitans de Couffah parurent extrêmement touchés de la persécution que l'on suscitoit au Calife. Hassan qui étoit attentif aux mouvemens qui se passoient dans l'assemblée, démêla aisément les dispositions des Couffiens ; & il acheva de les déterminer en sa faveur, par les manieres affables qu'il eut avec eux pendant le peu de tems qu'il resta dans leur ville ; & lorsqu'il partit, il leur dit, en prenant congé d'eux, qu'il alloit retrouver son père ; qu'il lui rendroit compte de la façon dont ils pensoient à son égard, & qu'il lui feroit espérer qu'incessamment ils lui en donneroient des preuves. Les Couffiens s'étant offerts de marcher à l'instant pour la défense de leur Souverain, Hassan leur témoigna combien il étoit sensible à leur bonne volonté, & il partit en leur disant que tous ceux qui voudroient le suivre, rendroient un service essentiel à l'Etat, & qu'il se feroit un plaisir de marcher à leur tête.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Les effets suivirent bien-tôt les promesses que les Couffiens venoient

Les Couffiens accordent des troupes au Calife.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

de donner, & il y en eut près de neuf mille qui se mirent en marche. Hassan, aussi surpris que charmé de l'heureux succès de sa négociation, envoya au plus vîte un exprès au Calife, pour l'informer d'un événement aussi flateur.

Cette grande nouvelle répandit la joie parmi les partisans d'Ali. On fit les plus grands éloges du zéle des Couffiens, le Calife lui-même voulut leur en témoigner sa reconnoissance, en allant bien loin au-devant d'eux. Dès qu'il les eut joints, il les harangua avec cette éloquence & cette noblesse qui lui étoit naturelle. Après avoir fait l'éloge de la valeur dont ils avoient donné des preuves tant de fois, & sur-tout dans le tems de la conquête de la Perse, il leur parla en ces termes, au sujet de la situation présente des affaires :

Je vous ai appellés, leur dit-il, *braves Couffiens, pour être témoins de la conduite que je vais tenir avec nos frères de Basrah. Mon dessein est de les ramener à leur devoir par la douceur, afin d'éviter de répandre le sang des Musulmans : c'est tout ce que je desire. Je prie ceux d'entre vous qui auroient*

quelque intelligence ou quelque crédit dans cette place, ae s'unir avec moi, pour travailler à un accommodement: car je déclare ici hautement, que je préfére la paix à tous les avantages qu'on pourroit attendre du succès des armes. La guerre est toujours malheureuse pour les sujets. ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Cette harangue fut applaudie par des acclamations, qui répondirent suffisamment au Calife de ce qu'il devoit attendre d'un peuple aussibien disposé en sa faveur. Ali se mit en marche peu après pour aller à la rencontre des rebelles.

Ali vient devant Basrah.

Le bruit de cette marche, & la jonction des Coussiens aux Médinois, causérent de vives allarmes parmi les partisans d'Aiésha; mais ce fut bien autre chose, lorsqu'on vit le Calife avec ses troupes paroître devant Basrah, & établir son camp sous les murs de cette place.

Après plusieurs conférences que les rebelles avoient tenues d'une façon assez tumultueuse, Tellah & Zobéir résolurent de s'aboucher avec Ali, pour se tirer le mieux qu'ils pourroient du mauvais pas où ils se trouvoient engagés.

ALI.
Hégire 36.
Ere Chr. 655.

Conférence entre Ali & Zobéir.

Ali, qui ne vouloit que la paix, consentit volontiers à entrer en conférence avec eux. Dans la premiere entrevue, le Calife leur parla à l'un & à l'autre avec beaucoup de modération ; mais cependant d'une façon à leur faire sentir bien vivement leur infidélité & leur injustice, leur révolte enfin, à laquelle de sa part il n'avoit jamais donné la moindre occasion.

Souvenez-vous, dit-il à Zobéir, *de ce qui se passa entre le Prophéte, vous & moi, lorsqu'il vous demanda si vous aimiez son cher fils Ali. Vous lui répondîtes qu'oui ; & il vous répliqua aussi-tôt : Vous vous éleverez pourtant contre lui, & vous causerez d'étranges malheurs aux Musulmans.*

Zobéir, également frappé de la douceur avec laquelle le Calife venoit de lui parler, & du reproche qu'il lui faisoit d'avoir manqué à l'amitié qu'il sembloit lui avoir jurée en présence même de Mahomet, répondit à Ali d'un air fort pénétré : *Je m'en souviens, il est vrai ; & si je m'en étois ressouvenu plutôt, je ne me serois point engagé à prendre les armes contre vous.* Il se retira ensuite, &

Zobéir prend la résolution de ne plus porter les armes contre Ali.

résolut,

résolut, de quelque façon que les affaires pussent tourner, de ne point porter les armes contre Ali.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Aiésha l'en détourne.

Mais l'intrigante Aiésha se donna tant de mouvemens, qu'elle ramena bien-tôt Zobéir aux premieres idées de révolte qu'elle lui avoit inspirées : & pour n'avoir plus rien à craindre des variations de ce Musulman, elle eut soin d'empêcher qu'il eût davantage aucune entrevue avec le Calife. Cependant, comme Zobéir étoit toujours inquiet à cause du serment qu'il avoit prêté à Ali dans le tems de sa nomination au Califat ; Aiésha le déclara libre de tout engagement, en lui faisant mettre un esclave en liberté. C'étoit ainsi que chez les Musulmans on expioit un serment dont on vouloit se relever. Par ce moyen Zobéir rentra dans le parti des rebelles, & porta les armes contre Ali dans la bataille qui fut donnée peu après.

Comment les Musul. mans se relevoient de leurs sermens.

Car toutes les conférences furent inutiles. Le Calife qui avoit pour lui la raison & la justice, & de plus des forces nombreuses, eut beau chercher des moyens de concilier les esprits, Aiésha rompit toutes les me-

Ali I. Hégire 36. Ere Chr. 656. sures que l'on vouloit prendre, & il fallut enfin en venir à une action décisive.

Combat entre l'armée d'Ali & celle des rebelles.

Les deux armées se mirent donc en bataille. Aiésha parut elle-même à la tête des rebelles : elle étoit montée sur son chameau, & parcourut ainsi les rangs, animant les soldats à bien faire leur devoir. Dès qu'on eut donné le signal, les deux partis marcherent l'un contre l'autre avec une fureur & une bravoure égale. Cette mêlée fut terrible, & l'on fut longtems sans savoir de quel côté se rangeroit la victoire. Cependant les troupes d'Ali prirent insensiblement le dessus, par la perte que firent les rebelles de quelques-uns de leurs Généraux.

Tellah est tué.

Tellah qui étoit un des principaux, se donnoit des mouvemens incroyables pour ranimer ses troupes, qui commençoient à ne plus se battre avec la même ardeur. Mervan Hakem, qui l'observoit, dit au Calife, auprès duquel il se trouvoit alors : *Voilà un traître qu'il faut que je tue tout à l'heure.* Il tira une fléche aussitôt, & blessa mortellement Tellah à la cuisse. On le tira promtement de

la mêlée pour lui donner du secours : mais les soins furent inutiles, & il sentit bien-tôt lui-même qu'il alloit mourir. Ayant apperçu dans ces derniers momens, un des gens d'Ali, qui apparemment avoit été fait prisonnier, il l'appella, & lui dit, en mettant la main dans la sienne : *Dites à votre maître, le Calife, que je lui renouvelle le serment de fidélité que je lui avois fait, & que je me repens d'avoir eu le malheur de le violer.* Il mourut en prononçant ces dernières paroles.

An. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Ce trait ayant été rapporté à Ali, il en rendit à Dieu des actions de graces. *Le Seigneur*, s'écria-t'il, *n'a pas voulu l'appeller au Ciel avant qu'il eût effacé sa trahison par cette derniere protestation d'un repentir sincère.*

Mort de Zobéir.

Ali apprit dans le même instant, que Zobéir, autre chef des rebelles, venoit aussi de périr misérablement. On a vu qu'après l'entrevue qu'il avoit eue avec le Calife, il s'étoit laissé séduire par Aiésha, & qu'il avoit repris les armes contre Ali; mais dans le tems même qu'on se préparoit à en venir aux mains, il lui étoit venu de nouveaux scrupu-

An. 1. Hégire 36. Ere Chr. 656.

les. Ayant été informé qu'un Musulman de réputation, nommé Ammar-ebn-Yasser, étoit dans l'armée d'Ali; il se ressouvint d'avoir entendu dire à Mahomet, que ce Musulman étoit tellement dévoué à l'équité & à la justice, que le parti qu'il embrasseroit seroit toujours celui de la bonne cause. Cette idée le frappa si vivement, qu'il se retira sans rien dire. Il prit sa route vers un vallon, où il rencontra un détachement d'Arabes, commandé par Hanaf-ebn-Kaïs: celui-ci n'avoit pris aucun parti dans la querelle commune, & sachant qu'on étoit près d'en venir aux mains, il attendoit prudemment le succès de la bataille pour se ranger du côté le plus fort.

Il paroît cependant par le récit de Mirkoud, Historien Persan, que ce Capitaine étoit bien plus porté pour le Calife que pour tout autre parti: car voyant arriver de loin Zobéir, dont il connoissoit la trahison, il demanda à ses gens, si quelqu'un d'entr'eux connoissoit ce Musulman, & si l'on vouloit se charger de lui apporter sa tête.

Amrou-ebn-Giarmouz s'étant pré-

fenté aussi-tôt, dit au Capitaine qu'il se chargeoit de la commission ; & sur le champ, il poussa son cheval vers Zobéir. Celui-ci voyant venir un cavalier à sa rencontre, lui cria de loin de ne s'approcher qu'à une certaine distance. Cependant ils firent bien-tôt connoissance, & descendirent l'un & l'autre de cheval pour causer ensemble. Pendant qu'ils s'entretenoient sur ce qui se passoit à l'armée du Calife, l'heure de la priere arriva. Zobéir l'annonça, en disant : *Salat*, c'est-à-dire, *à la Priere*, & aussi-tôt il se prosterna pour prier. Amrou saisit cette occasion, & lui abatrit la tête d'un coup de sabre.

ALI.
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

Le Musulman, au lieu de porter cette tête à son Capitaine, selon l'ordre qu'il en avoit, courut à l'armée du Calife, & y arriva dans le tems que la victoire venoit de se décider en faveur d'Ali. Amrou crut ajouter encore aux avantages que le Calife venoit de remporter, en lui présentant la tête de son ennemi. Mais Ali, bien loin de témoigner la moindre satisfaction, ne put s'empêcher de s'attendrir sur le sort de Zobéir. Il parla très-durement à Am-

Sentimens d'Ali sur la mort de Zobéir.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656. rou, & le menaça même de l'enfer. Celui-ci, qui s'étoit attendu à recevoir une bonne récompense, fut très-étonné de voir les choses tourner tout autrement; il ne put s'empêcher dans sa colere d'invectiver le Calife, & il lui dit entr'autres : *Vous êtes le mauvais destin des Musulmans. Si on vous délivre de vos ennemis, vous annoncez l'enfer; si on tue quelqu'un des vôtres, on est sur le champ compagnon du Diable.* La fureur dont Amrou étoit enflammé ne lui permettant pas d'en dire davantage, il termina ses reproches par un trait sanglant contre lui-même; il se passa son épée au travers du corps.

La mort de Tellah & de Zobéir, & la défaite entiere des rebelles, procurerent à Ali la victoire la plus complette. Il n'avoit plus d'ennemis à craindre dans le sein de ses Etats; Aiésha elle-même venoit d'être faite prisonniere : en vain avoit-elle voulu se sauver avec les fuyards, ses efforts furent inutiles; son chameau ayant eu les jarrets coupés dans le fort de l'action, il avoit bien fallu rester sur le champ de bataille : ce fut-là que le Calife eut une entrevue avec elle.

La conférence s'entama par des reproches respectifs. Mais Ali qui ne vouloit pas trop faire valoir ses avantages, prit bien-tôt le parti de la douceur & de la modération. Il usa de beaucoup de politesse avec Aiésha, & la renvoya à Médine d'une façon très-honorable, en la faisant reconduire par ses deux fils. Avant de la quitter, il lui recommanda très-poliment, mais en même-tems avec un ton assez ferme, de ne plus se mêler des affaires d'Etat; & sur-tout de n'entrer désormais dans aucune faction, afin de n'avoir plus à se reprocher des désordres pareils à ceux qu'elle venoit d'occasionner.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Conférence entre Ali & Aiésha.

Après le départ d'Aiésha, Ali qui avoit donné ses ordres pour que l'on rassemblât tout le butin qu'on avoit fait sur les ennemis, pensa alors à en faire le partage. Il fit dans cette conjoncture un réglement fort sage, & très-capable de lui gagner le cœur des troupes : en divisant ce butin, il voulut qu'on en mît une portion à part, pour être distribuée aux héritiers de ceux de ses gens qui avoient péri sur le champ de bataille. Peu après il partit de Basrah, & y laissa

Ali partage le butin.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

pour Gouverneur Abdallah-ebn-Abbas.

Ali fixe son séjour à Couffah.

Le Calife alla établir le siége de son Empire à Couffah. Il voulut par cette distinction honorable, témoigner à cette ville combien il étoit reconnoissant des services que lui avoient rendu ses habitans, au secours & à la valeur desquels il avouoit qu'il étoit redevable de la victoire qu'il venoit de remporter.

Il sollicite Moavias de le reconnoître pour Calife.

Ali voyant son autorité un peu affermie, commença à ne plus tant appréhender les intrigues de Moavias. Il résolut cependant de ne point agir contre lui à force ouverte. Ainsi, oubliant l'insulte que ce Musulman lui avoit faite, en répondant d'une façon aussi indécente à la lettre qu'il lui avoit écrite il y avoit quelque-tems, il prit le parti de lui écrire une seconde lettre, pour l'engager à se soumettre à son autorité.

Amrou entre dans la révolte de Moavias.

Moavias fut quelque-tems sans répondre, parce qu'il ne voulut rien faire sans consulter Amrou-ebn-al-As, ce fameux conquérant de l'Egypte, qui après avoir été nommé Gouverneur de cette Province par Omar, avoit été destitué, & ensuite

rétabli par Othman, & qui enfin venoit encore d'être révoqué par Ali. Moavias n'avoit pas manqué de s'unir étroitement avec un mécontent de cette considération, & ils s'appliquoient chacun de leur côté à faire durer les troubles, afin de ruiner insensiblement le Calife dans l'esprit des peuples. Moavias ayant donc reçu la lettre d'Ali, en informa aussi-tôt Amrou, & le pria de ne point tarder à l'instruire de ses sentimens. Au reste, il l'assura que son dessein étoit toujours de venger la mort du Calife Othman; que toute la Syrie pensoit de même, & qu'il n'épargneroit rien pour entretenir les peuples dans ces dispositions.

Amrou reçut la lettre de Moavias en Palestine, où il étoit alors : il fut ravi d'apprendre que ce Gouverneur persistât toujours dans le dessein de s'opposer à Ali. Il lui fit dire qu'il comptoit bien-tôt seconder ses intentions, & se réunir avec lui pour venger la mort du Calife.

Il ne se souvenoit plus qu'Othman n'avoit cessé autrefois de le décrier, & qu'étant parvenu au Califat, il l'avoit privé du Gouvernement de

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

l'Egypte, dans lequel il ne l'avoit rétabli que parce que la nécessité des affaires l'exigeoit, & que d'ailleurs tous les vœux des Egyptiens s'étoient déclarés en sa faveur. Ali, en montant sur le Trône, avoit commencé par le déposer encore une fois de ce Gouvernement : c'en fut assez pour l'engager à se déclarer contre lui, & à former avec Moavias cette funeste intelligence, qui déchira l'Empire Musulman, & couta enfin au Calife la couronne & la vie.

La victoire qu'Ali venoit de remporter, serra encore bien plus étroitement les nœuds de l'amitié qu'Amrou & Moavias avoient contractée ensemble. Ils comprirent que le Calife, devenu plus puissant par un tel avantage, viendroit facilement à bout de l'un & de l'autre, s'ils se séparoient. Mais en joignant leurs forces, l'entreprise devenoit plus difficile ; & il y avoit même lieu de présumer que deux capitaines aussi renommés par leurs conquêtes, que par leur habileté dans la politique, réussiroient à contrebalancer l'autorité du Calife, & parviendroient enfin à le perdre.

Moavias, en attendant l'arrivée d'Amrou, travailla à disposer de plus en plus les Syriens à entrer dans son ressentiment contre Ali. Il affectoit de le faire passer pour l'assassin d'Othman, dont il étoit intéressé à venger la mort, tant à cause qu'il descendoit d'Ommiah, aussi-bien que ce Calife, que par reconnoissance du service signalé qu'il lui avoit rendu, en le nommant au Gouvernement de Syrie; que le nouveau Calife vouloit actuellement lui enlever.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Moavias fait entrer les peuples de Syrie dans son ressentiment.

On a vu que Moavias avoit déja mis sur pied un nombre considérable de troupes, qui auroit été plus que suffisant pour faire face au Calife, dans le tems des premiers troubles qui s'étoient élevés à Médine. Mais depuis la victoire qu'Ali avoit remportée contre les rebelles, ses forces étoient tellement augmentées, qu'on ne pouvoit s'exposer à marcher à sa rencontre, sans prendre auparavant les plus grandes précautions. D'ailleurs, Moavias méditoit un grand projet, pour la réussite duquel il lui falloit nécessairement des troupes nombreuses, qui le missent en état de

ALI.
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

soutenir ses ambitieux desseins.

Il s'appliqua donc à s'attacher les cœurs des peuples plus intimement qu'il n'avoit encore fait ; & sans rien laisser transpirer des vues secrettes qui le faisoient agir, il parut n'avoir d'autre objet que de venger la mort d'Othman. Les peuples qui avoient déja témoigné leur tendresse pour ce Calife, dans le temps que ses dépouilles sanglantes avoient été exposées en public, donnerent encore de nouvelles preuves de leur sensibilité, lorsque Moavias les harangua à ce sujet dans la grande Mosquée de Damas.

Il accusa hautement Ali d'avoir sacrifié Othman à son ambition, pour lui enlever le Trône. Il prétendoit que l'élection du nouveau Calife n'avoit point été confirmée par le suffrage de la nation ; qu'il avoit usé de violence à l'égard de plusieurs Musulmans pour les obliger à lui rendre hommage ; que Tellah & Zobéir ayant réclamé contre son élection, il les avoit poursuivis les armes à la main ; & qu'après avoir remporté la victoire sur ces généreux défenseurs du sang d'Othman, & des libertés de la nation, il avoit

osé insulter la veuve du Prophéte ; qu'à la vérité, il avoit sauvé la vie à cette Mère des Fidéles, mais que ce n'avoit été que par la crainte de révolter contre lui toute la nation : & qu'enfin ce Calife triomphant alloit se mettre en marche pour entrer en Syrie, & le dépouiller de son Gouvernement.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Cette harangue, prononcée avec beaucoup de véhémence, fit impression sur les esprits, & il s'éleva dans l'assemblée un murmure qui parut lui répondre du suffrage des peuples. Il saisit cet instant favorable pour les émouvoir encore davantage, en s'écriant : *Syriens, m'abandonneriez-vous dans une cause si juste ? En vengeant la mort d'Othman, par l'effusion de tout mon sang, s'il le faut, ne vengerai-je pas celle d'un Souverain, votre Bienfaiteur, votre Pere, &c ?*

Amrou se rend à Damas.

La fin de cette harangue fut interrompue par l'arrivée d'Amrou, qui parut tout-à-coup dans Damas, à la tête des troupes qu'il amenoit à Moavias. On prétend que cette arrivée subite avoit été habilement concertée entre ces deux Capitaines, afin que les peuples, déja vivement

ALI.
Hégire 36.
Ere Chr. 656.

affectés par la harangue de Moavias, approuvassent d'eux-mêmes par leurs acclamations, la scène dont on alloit les rendre témoins.

Dès l'instant qu'on avoit annoncé l'arrivée d'Amrou, Moavias étoit descendu de chaire pour l'aller recevoir. Tous ceux qui étoient dans la Mosquée en sortirent aussi, & suivirent leur Gouverneur, qui, en marchant au-devant d'Amrou, disoit à ceux qui étoient autour de lui, que cette arrivée étoit un miracle; & que jamais il ne se seroit attendu qu'on eût pu faire une aussi grande diligence : il s'avança ainsi jusqu'à une certaine distance dans la grande place vis-à-vis la Mosquée, où il joignit Amrou.

Moavias est reconnu Calife.

Tout le peuple fut saisi d'étonnement, lorsqu'on vit celui-ci se prosterner aux pieds de Moavias; mais la surprise fut bien plus grande, lorsqu'on entendit Amrou lui prêter serment de fidélité, en déclarant qu'il le reconnoissoit pour Calife. Les spectateurs étoient trop bien préparés, pour ne pas suivre cet exemple. On s'y porta avec une espéce de frénésie; & toute la ville de Damas re-

tentit des cris de joie & des acclamations tumultueuses des peuples en faveur du nouveau Calife. Le bruit de cette singuliere inauguration fut porté rapidement dans toutes les villes de Syrie ; & chacune envioit le sort de Damas, qui alloit devenir par cet événement la capitale de l'Empire des Musulmans.

ALI. Hégire 36. Ere Chr. 656.

Ali ne tarda pas à être informé de cette affligeante nouvelle ; mais ce qui dut lui être extrêmement sensible, ce fut la maniere insultante dont Moavias l'instruisit de ce qui venoit de se passer. Ce Gouverneur avoit gardé jusqu'alors le courier du Calife, sans vouloir lui donner de réponse ; & dès que cette grande révolution fut arrivée, il manda ce courier, & le chargea du paquet qui annonçoit à son Maître le coup funeste qu'on venoit de porter à son autorité.

Il informe Ali de cet événement.

Cette révolte étoit d'autant plus à redouter, que Moavias jouissoit de la plus grande réputation parmi les peuples qu'il gouvernoit : d'ailleurs la Syrie étoit une Province très-étendue, aussi riche que puissante, & à portée de recevoir des secours étran-

ALI. Hégire 36. Ere Chr 656.

gers par les ports de mer qu'elle avoit sur la Méditerranée.

Ali marche contre les rebelles.

Ali essaya d'abord de ramener les esprits par les voies les plus douces qu'il fut possible. Exhortations, promesses, amnistie, abolition générale de tout le passé, remontrances;en un mot, tout fut employé par le Calife : mais ce fut inutilement. Il fallut donc prendre un autre parti, & tâcher d'obtenir par la force, ce qu'on avoit refusé d'accorder à la douceur & à la modération. Il partit de Coufah à la tête de quatre-vingt mille hommes, & marcha vers la Syrie.

Lorsqu'il fut arrivé sur les frontieres de cette Province, il s'y arrêta quelque-tems, pour faire rafraîchir ses troupes qui avoient beaucoup fatigué sur la route. Ce fut-là, qu'au rapport des Historiens Arabes, il arriva un événement singulier qui frappa les Musulmans d'admiration, & augmenta de beaucoup l'attachement & le respect qu'ils avoient pour le Calife.

Il découvre un puits qui fournit de l'eau à son armée.

L'eau étant venu à manquer dans le camp d'Ali, il envoya aux environs pour chercher quelqu'un qui pût indiquer quelque source ou citerne,

suffisante pour l'usage de ses troupes. On lui amena un vieil Hermite du pays, que l'on avoit trouvé dans une caverne peu éloignée du camp. Cet Hermite, interrogé par le Calife, répondit qu'il n'avoit qu'une citerne qui contenoit environ deux ou trois muids; mais il donna en même-tems à connoître qu'il y avoit un moyen d'en trouver de plus abondantes. Là-dessus le Calife lui dit qu'il savoit bien que les anciens Patriarches avoient autrefois creusé beaucoup de puits dans ces contrées; mais que la difficulté étoit de pouvoir les trouver.

A L I. Hégire 36. Ere Chr. 656.

L'Hermite répliqua qu'il avoit toujours entendu dire que dans l'endroit même où il étoit, il y en avoit un très-considérable, dont l'entrée étoit fermée par une pierre d'une grandeur énorme, & qu'il y avoit à ce sujet une tradition immémoriale, qui portoit qu'il n'y avoit qu'un Prophéte, ou le parent d'un Prophéte, qui pût enlever cette pierre.

Ali fit creuser sur le champ au lieu où il étoit, & l'on trouva en effet à une légère profondeur cette pierre énorme, dont l'Hermite venoit de

Ali. Hégire 36. Ere Chr. 656. parler. Le Calife s'étant approché, toucha la pierre, & l'enleva sans aucune difficulté. L'Hermite frappé d'un miracle si surprenant, se prosterna aux pieds d'Ali; le reconnut pour Prophéte, & même pour confirmer l'éminente qualité qu'il donnoit à ce Calife, il courut au plus vîte à son Hermitage, d'où il revint à l'instant, apportant avec lui des preuves de ce qu'il avoit avancé : c'étoit un vieux parchemin, écrit, disoit-il, de la propre main de Simeon-ben-Safa (Simon fils de Céphas) l'un des Apôtres de Jesus-Christ, sur lequel on lisoit, dans un endroit fort usé, qu'au tems du dernier Prophéte, le puits seroit découvert, & la pierre enlevée. Les crédules Musulmans regarderent ce monument comme une piéce autentique, contre laquelle on ne pouvoit réclamer sans crime, & ils s'unirent à Ali pour rendre graces au Ciel d'un événement aussi merveilleux.

Hégire 37. Ere Chr. 657. Escarmouches entre les deux armées. Après que les troupes se furent rafraîchies pendant quelque-tems, Ali se remit en marche, & se rendit près de Saffein, où il savoit que les ennemis étoient campés. Cette

proximité n'occasionna point d'action mémorable pendant le cours de près d'une année ; il n'y eut que des escarmouches , & de petits combats entre quelques pelottons de troupes qui battoient la campagne de tems en tems. Il sembloit que chacun des deux chefs appréhendât de soumèttre la décision de son sort aux caprices de la fortune.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Cependant ces différentes escarmouches emporterent au bout d'un certain tems presqu'autant de monde, que si l'on se fût battu en bataille rangée. Ali perdit plus de cinq mille hommes , parmi lesquels on observe qu'il y en avoit trente qui avoient été compagnons de Mahomet. Le plus illustre d'entr'eux étoit Ammar-ebn-Yasser , commandant de la cavalerie du Calife. Il avoit rendu d'importans services au Prophéte dans plusieurs batailles, & s'étoit fait une grande réputation parmi les Musulmans : il avoit environ quatre-vingt-dix ans lorsqu'il fut tué.

Ali avoit essayé d'épargner le sang de ses troupes , en faisant proposer à Moavias de vuider leur différend

Moavias refuse un combat singulier avec Ali.

ALI.
Hégire 37.
Ere Chr. 657.

dans un combat ſingulier : mais celui-ci rejetta cette propoſition, malgré les remontrances d'Amrou, qui lui repréſenta qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de l'accepter. Moavias lui répondit que dans les différentes actions particulieres qu'Ali avoit eues, il étoit toujours venu à bout de tuer ſon adverſaire, & qu'il ne vouloit pas s'expoſer à ſubir le même ſort. Amrou inſiſtant toujours, lui fit faire réflexion que ce refus le deshonoreroit : Moavias en colere de ſe voir ſi fort preſſé, termina la converſation, en diſant à Amrou, d'un ton fort aigre, qu'apparemment il vouloit ſa mort, afin de s'élever enſuite au Califat.

Moavias aimant donc mieux laiſſer battre ſes gens, que de ſe battre en perſonne, eut grand ſoin de ne point s'expoſer dans les fréquentes eſcarmouches qui ſe donnerent depuis l'arrivée d'Ali. Elles furent toutes extrêmement déſavantageuſes pour Moavias, dont la perte monta, ſelon les Hiſtoriens Arabes, à près de quarante-cinq mille hommes.

Ali encouragé par les avantages journaliers qu'il remportoit, s'atten-

doit d'avoir inceſſamment une victoire complette, ſoit que l'ennemi voulût accepter la bataille, ſoit même qu'il entreprît de faire une retraite : mais Moavias ayant tenu conſeil ſur les meſures qu'il convenoit de prendre dans la triſte poſition où il ſe trouvoit, on imagina un expédient pour le tirer d'embarras, en mettant la diviſion parmi les troupes d'Ali.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Ce fut de faire attacher des Alcorans à des piques, avec une légende au-deſſous, exprimée en ces termes : *Voici le livre qui doit décider de tous nos différends, & qui défend de répandre, ſans raiſon, comme on le fait, le ſang des Muſulmans.* Ceux qui portoient ces piques étoient chargés de crier auſſi l'énoncé de cette légende, lorſqu'ils iroient à l'ennemi. Moavias comptant beaucoup ſur le ſuccès de cette ruſe, en fit uſage dans une action où ſes troupes étoient menacées d'une défaite entiere, par la fureur avec laquelle elles étoient pourſuivies. Ce fut alors qu'on fit avancer les ſoldats qui portoient ces piques, dont je viens de parler : auſſi-tôt les Arabes de l'Irak arabique, qui fai-

Stratagême dont Moavias ſe ſert pour arrêter les troupes du Calife.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

soient la principale force d'Ali, cesserent de combattre, & firent demander au Général que l'on battît la retraite. Ali fit tous les mouvemens possibles pour ranimer ses soldats, en leur représentant que c'étoit un stratagême que le désespoir avoit fait inventer à l'ennemi : ses remontrances ne furent point écoutées, & on lui déclara nettement que s'il ne faisoit pas sonner la retraite de bon gré, on alloit mettre bas les armes.

Il fallut donc se soumettre aux cris tumultueux d'une soldatesque mutinée, & consentir à faire retraite, dans le tems que sans beaucoup d'efforts, on touchoit à l'instant de remporter la victoire la plus complette.

Le combat ayant été ainsi interrompu, on entra en négociation, pour chercher des moyens capables de terminer le différend à l'amiable, puisqu'on refusoit de le décider par les armes. On proposa, selon la loi de Mahomet, de s'en rapporter au jugement de deux arbitres, dont l'un seroit nommé par Ali, & l'autre par Moavias.

On remet le différend à la décision de deux arbitres.

Ces arrangemens ayant été pris sans consulter Ali, on vint lui de-

mander s'il n'approuvoit pas cet expédient. Il répondit froidement : *Celui qui n'est pas libre ne peut pas donner son avis.* Cette réponse qui marquoit assez son éloignement pour le parti que l'on prenoit, fut cause que ceux qui avoient entamé la négociation avec Moavias, continuerent à agir, pour tâcher d'en venir à un accommodement ; & ils nommerent d'eux-mêmes pour arbitre de la part d'Ali, Abou-Moussa-al-Aschari, Musulman fort considéré pour sa probité & sa candeur, mais d'un génie assez borné & facile à surprendre.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Ali eut quelque peine de cette nomination : il en parla même au chef des Irakiens, qui s'étoit chargé de la conduite de cette affaire, & il lui proposa de révoquer Moussa, & de lui substituer Abdallah-ebn Abbas : mais on lui répondit que celui qu'il demandoit étant de ses proches parens, on ne pouvoit le choisir pour une affaire dans laquelle on vouloit un homme qui fût absolument sans partialité.

Du côté de Moavias, on nomma pour arbitre le fameux Amrou-ebn-

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.
al-As, que l'on regardoit avec raison comme le plus habile & le plus délié des Arabes. On lui remit, aussi bien qu'à Moussa, un écrit signé d'Ali, de Moavias & des principaux Officiers des deux armées, par lequel on s'engageoit de part & d'autre à exécuter fidélement tout ce qui seroit réglé par les arbitres.

Lorsqu'on fut convenu sur cet article, on dressa un traité dont l'énoncé causa quelqu'altercation. Celui qui l'avoit rédigé par écrit, avoit commencé par ces paroles : *Ali, chef & commandant général des Musulmans, accorde la paix à Moavias, aux conditions suivantes, &c.* Moavias ayant lu ce titre, refusa de signer le traité, en protestant que jamais il n'avoit reconnu Ali sous cette qualité. *Il faudroit*, dit-il, *que je fusse un bien méchant homme, si je faisois la guerre à celui que je reconnoîtrois pour chef & commandant de tous les Musulmans.* Amrou ebn-al-As se récria aussi sur ce titre, & insista vivement pour qu'il fût effacé. D'un autre côté la plupart des partisans d'Ali lui conseilloient de tenir ferme, & de ne pas permettre qu'on supprimât cette glorieuse qualité. Ali

Ali fut d'abord très-embarassé sur le parti qu'il devoit prendre, & enfin il résolut de sacrifier ce titre au bien de la paix. Il exposa les raisons de sa conduite, dans une conférence qu'il eut à ce sujet avec Hanaf-ebn-Kaïs, qui étoit d'un avis différent. ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Je me souviens, lui dit Ali, *qu'étant Secrétaire de Mahomet, mon beau-père le Prophéte ayant dressé lui-même les articles de la paix qu'il faisoit avec Sohail, qui s'étoit révolté contre lui, s'étoit qualifié d'Apôtre & envoyé de Dieu. Sohail voyant ces titres, refusa de signer la paix, en me disant: Si je reconnoissois ces titres dans la personne de votre beau-père, je n'aurois jamais pensé à lui faire la guerre. Effacez-les donc au plutôt. Mahomet me dit alors que ces titres ne dépendoient pas du traité, & que ce seroit le tems qui en prouveroit la réalité : ainsi il n'y a qu'à les rayer. Puis se tournant vers moi : Souvenez-vous bien*, ajouta-t'il, *que vous vous trouverez un jour dans un cas semblable.* Ali fit donc observer à Hanaf que le bien de la paix paroissant exiger actuellement qu'il fît un sacrifice de ses qua-

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

lités, il croyoit ne pouvoir rien faire de mieux que d'y consentir, sur-tout y étant autorisé par un exemple aussi respectable que celui du Prophéte son beau-père.

Dès que cette difficulté fut levée, on signa le traité, & quelque-tems après, Ali & Moavias se retirerent, le premier à Couffah, & l'autre à Damas. Ils laisserent à leurs Généraux la conduite des troupes; & à l'égard des affaires qui concernoient la religion, chacun nomma un Iman de son côté.

Comment les deux Arbitres se conduisent en cette occasion.

La commission qu'on avoit donnée aux Arbitres leur ayant désigné l'endroit où ils devoient se trouver pour conférer sur les intérêts des deux parties, ils s'y rendirent quelque-tems après le départ d'Ali & de Moavias. Amrou, qui connoissoit le caractère de son collégue, commença par l'accabler de politesses & d'amitiés;& par ce moyen il réussit à le gagner, de façon qu'il lui persuada que l'expédient le plus convenable dans l'état où se trouvoient les affaires, étoit de déposer les deux Califes, & d'en élire un nouveau qui fût agréable à toute la nation.

Lorsqu'ils eurent arrêté entr'eux le parti qu'ils devoient prendre, ils revinrent chacun à leur camp, & au jour désigné pour annoncer leur décision, les armées d'Ali & de Moavias s'avancerent l'une auprès de l'autre, & on éleva au milieu une espéce de tribunal, sur lequel les Arbitres devoient exposer la résolution qu'ils avoient cru devoir prendre pour le bien de la paix.

Il y eut entr'eux un débat de politesse, au sujet de celui des deux qui parleroit le premier. Moussa vouloit céder cet honneur à Amrou : celui-ci qui avoit ses vûes s'en défendit, & fit tant d'instances qu'enfin Moussa fut obligé de se rendre. Il monta donc sur le tribunal, & dit à haute voix ce peu de mots : *Je dépose Ali & Moavias du Califat auquel il prétendent, & je les prive de cette dignité, de la même maniere que je tire cet anneau de mon doigt.* Il ôta en effet son anneau, & dans l'instant il descendit du tribunal.

Amrou étant monté ensuite, tira son anneau de son doigt avant de commencer à parler, puis il dit à l'assemblée : *Vous avez tous entendu*

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

comment Abou-Mouſſa a dépoſé Ali ſa partie : quant à moi, je le dépoſe auſſi, & je tranſmets le Califat à Moavias, en lui donnant l'inveſtiture, de la même maniere que je mets cet anneau dans mon doigt. Je le fais avec d'autant plus de plaiſir & de juſtice, qu'il eſt l'héritier d'Othman, & que d'ailleurs il s'eſt porté pour vengeur de ſa mort.

Les partiſans d'Ali qui avoient été indignés contre Mouſſa, lorſqu'ils avoient entendu dépoſer leur Califе, le furent encore plus contre Amrou, qui avoit abuſé de la ſimplicité de ſon collégue pour confirmer cette dépoſition, & mettre en ſa place ſon plus mortel ennemi. Mouſſa ſe plaignit auſſi très-vivement de ce qu'Amrou n'avoit pas tenu la convention qu'ils avoient faite entre eux ; mais les partiſans de Moavias regardant cette affaire comme terminée, ne voulurent entrer dans aucune diſcuſſion, & ils ſe préparerent à ſoutenir la validité de l'élection de leur chef.

Origine du ſchiſme entre les Muſulmans.

Les deux partis commencerent dès-lors ce ſchiſme ſi célébre dans le Muſulmaniſme, en ſe maudiſſant

solemnellement l'un l'autre, au moyen d'une certaine formule que l'on prononçoit à haute voix toutes les fois que l'on haranguoit le peuple dans les Mosquées. C'est de-là que se sont formées ces deux sectes fameuses, l'une appellée Alide à cause du Calife de ce nom, & l'autre Ommiade, parce que Othman & Moavias, ennemis d'Ali, étoient de la maison d'Ommiah.

ALI. Hégire 37. Ere Chr 657.

Les Kharégites abandonnent le parti d'Ali.

Pendant qu'on avoit été occupé en Syrie à prendre les arrangemens que l'on prétendoit devoir être la source de la tranquillité des Musulmans, Ali eut le chagrin de se voir abandonné par une secte, qui jusqu'alors lui avoit été assez attachée. On appelloit ces sectaires *Kharégites* : c'étoient de vrais fanatiques, qui ne reconnoissoient aucune autorité, qu'autant qu'ils pouvoient trouver leurs intérêts à suivre un parti plutôt qu'un autre.

Lorsqu'Ali se fut retiré à Couffah, quelques-uns de ces sectaires allerent le trouver, & lui firent de vifs reproches sur la facilité qu'il avoit eue de donner son consentement à l'élection de deux Arbitres, pour ter-

ALI, Hégire 37. Ere Chr. 657. miner un différend d'une auſſi grande importance que celui qu'il avoit avec Moavias. Ils lui repréſenterent que c'étoit vouloir tout perdre, que de remettre ainſi au jugement de deux hommes, ce qui ne devoit dépendre que de Dieu ſeul. Ils ajouterent que quoiqu'il eût ſigné le traité de paix qui autoriſoit le choix des Arbitres, il n'étoit point obligé de s'en tenir à leur déciſion, & que le parti le plus honorable étoit de ſe remettre à la tête de ſes troupes, & de pourſuivre ſes ennemis ſans leur faire aucun quartier.

Ali répondit à ces remontrances, qu'il ne croyoit pas pouvoir avec honneur ſuivre le parti qu'ils lui propoſoient, parcequ'ayant ſigné le traité, & fait ſerment de l'obſerver, il ſe croyoit obligé de tenir ſa parole, comme la loi divine l'ordonnoit. Il ajouta que l'on devoit ſavoir qu'il n'y avoit nullement de ſa faute, ſi les choſes avoient tourné d'une maniere auſſi déſavantageuſe : Que la ſource de tout le mal venoit des peuples de l'Irak, qui avoient menacé de mettre bas les armes, ſi l'on continuoit à ſe battre, après que les ennemis

eurent exposé les livres de l'Alcoran à la tête de leurs troupes : Qu'il les avoit avertis alors que c'étoit un piége qu'on leur tendoit ; mais que malgré ses remontrances, les Irakiens avoient refusé de combattre : Que leurs mutineries & leurs menaces l'avoient forcé ensuite d'acquiescer à l'arbitrage dont on se plaignoit ; & qu'en conséquence de cet arbitrage, il avoit fait un traité qui lui lioit les mains actuellement, parce qu'en ayant juré l'observation, il ne pouvoit y contrevenir sans se rendre coupable d'un parjure.

ALI. Hégire 37. Ere Chr. 657.

Les Kharégites ne gouterent point les excuses du Calife ; ils répliquerent pour les réfuter ; la conférence dégénéra en dispute, & enfin ils se révolterent ouvertement contre Ali, & prirent pour leur chef Abdallah-ebn-Vaheb, qui leur assigna pour le lieu du rendez-vous général une ville nommée Naharvan, où le nombre des rebelles devint en peu de tems très-considérable par la jonction des mécontens de Couffah, de Basrah, & de plusieurs cantons de l'Arabie

Ali, plus occupé alors des affaires que lui suscitoit Moavias, ne fit pas

Ils prêchent une nouvelle doctrine.

Ali. Hégire 37. Ere Chr. 657.

d'abord assez d'attention à ce nouveau parti, & il ne pensa à remédier au désordre, que lorsque cette faction avoit déja plus de vingt-cinq mille hommes sous ses étendards. Ils se répandirent en peu de tems dans les différentes contrées de l'Arabie, où ils publierent, les armes à la main, une doctrine absolument contraire au Musulmanisme.

Hégire 38. Ere Chr. 658.

Les rapides progrès d'une secte aussi dangereuse, déterminerent enfin le Calife à ne pas différer plus long-tems d'y mettre ordre. Après avoir tenté inutilement de les ramener par la douceur, il marcha contre eux les armes à la main, & alla camper auprès de l'endroit où ces rebelles s'étoient rassemblés.

Ali dissipe le parti des Kharégites.

Pendant que ses troupes profitoient du tems qu'il leur avoit accordé pour se rafraîchir, il imagina un moyen qu'il crut capable de toucher les séditieux, & de les faire rentrer dans leur devoir, sans être obligé d'en venir à la cruelle nécessité de répandre le sang des fidéles. Il fit planter, à côté de l'étendard qui étoit à la tête de son camp, une pique à laquelle étoit attaché un écriteau qui por-

toit que le Calife accorderoit bon quartier & toute sureté à ceux qui viendroient se rendre dans son camp, ou qui voudroient se retirer à Couffah. An. Hégire 38. de J. C. 658.

Il fit publier la même chose à son de trompe ; & il eut la satisfaction de voir qu'il ne s'étoit pas trompé dans ses espérances. Les troupes rebelles se dissiperent en très-peu de tems ; desorte que de tout ce nombreux parti, il n'en resta qu'environ quatre mille, à la tête desquels Abdallah leur chef voulut tenter de faire face au Calife. Mais il fut bien puni de sa téméraire entreprise ; il périt au premier choc, & toutes ses troupes furent taillées en piéces, de façon qu'il ne resta que neuf hommes des quatre mille qui avoient commencé l'action.

Cette victoire fit revenir auprès d'Ali un grand nombre d'Arabes que les rebelles avoient indisposés contre lui ; & peu après, il vit sa domination si bien établie parmi eux, qu'il crut ne devoir plus rien en appréhender. C'étoit bien assez d'avoir des ennemis aussi formidables que les Syriens, qui toujours attachés à

An. 1.
Hégire 38.
Ere Chr. 618.

Moavias, leur Calife, persistoient constamment dans leur révolte.

Ali se prépare à marcher contre Moavias.

Ali avoit formé le dessein de retourner en Syrie, comptant que la victoire qu'il avoit remportée sur les Kharégites pourroit ébranler les partisans de Moavias, & lui préparer le chemin à de plus grands avantages: mais la plupart de ses Officiers Généraux lui ayant représenté que ses troupes avoient besoin de repos, & que la guerre qu'il méditoit devant être un peu longue, il étoit de la prudence de prendre tout le tems nécessaire pour en faire les préparatifs; il se rendit à leur avis, & prit des mesures pour mettre ses troupes en état de fournir avec honneur la carriere dans laquelle il espéroit entrer incessamment. Il rassembla toutes ses troupes à Nakilah, près de Couffah. Ce fut-là qu'il établit un camp, où les troupes eurent tout le tems de se remettre de leurs fatigues, & de se fortifier aussi de plus en plus par les recrues qu'il fit lever en Arabie, & qu'il eut soin de faire dresser au métier de la guerre par de fréquens exercices.

Tandis que le Calife rassembloit

des forces contre Moavias, ce redoutable concurrent ne négligeoit rien pour se soutenir contre Ali, & pour détourner de son obéissance les peuples qui lui étoient encore attachés : il entreprit, entre autres, de susciter des troubles en Egypte, & il en vint à bout d'une maniere assez adroite.

ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658.

L'Egypte étoit toujours soumise à Ali. Il est vrai que cette Province avoit fait des mouvemens très-vifs dans les commencemens de son Califat : elle avoit voulu qu'il vengeât l'assassinat d'Othman ; & sur les difficultés qu'il avoit faites pour éluder une entreprise aussi délicate, les Egyptiens avoient refusé de recevoir Saad-ebn-Kaïs, qu'il leur avoit donné pour Gouverneur à la place d'Amrou.

Saad s'établit dans l'Egypte pour Ali.

Les affaires s'étant un peu tranquillisées par la suite, Saad avoit tenté de retourner en Egypte, où il avoit enfin réussi à se faire reconnoître pour Gouverneur. Ce Musulman étoit un homme d'une prudence consommée, & d'une fidélité à toute épreuve. Il sut se conduire dans ce poste avec tant d'adresse & de ménagement, que quoiqu'il y eût dans

ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658.

cette Province un nombre assez considérable de personnes absolument dévouées à Moavias, il trouva moyen d'y soutenir les intérêts d'Ali, sans déplaire au parti opposé : il s'attira même les plus grands éloges de la plupart d'entr'eux.

Moavias le rend suspect à Ali.

Le rusé Moavias voyant qu'il lui seroit difficile d'exciter des mouvemens dans ce pays, tant qu'il seroit gouverné par un homme aussi prudent, entreprit de le faire révoquer ; & voici comme il s'y prit. Il fit courir le bruit dans toute la Syrie, qu'il n'avoit rien à craindre du côté de l'Egypte, parce qu'il étoit sûr que lorsqu'il en seroit tems, toute cette Province se déclareroit pour lui ; que Saad étoit un de ses plus zélés partisans, sur lequel il y avoit d'autant plus de fonds à faire, qu'il se conduisoit avec une prudence peu commune, & que l'on pourroit lui confier hardiment les secrets les plus importans, sans craindre qu'il en laissât rien transpirer.

Ces bruits jettés dans le public avec une espéce de discrétion, se répandirent insensiblement. Moavias, qui avoit des espions & des partisans se-

crets à la Cour d'Ali, trouva moyen de faire naître des soupçons sur ce Gouverneur; on tâcha de les réaliser, en faisant valoir la conduite modérée qu'il tenoit avec les ennemis d'Ali; enfin on n'omit rien de ce qui pouvoit le desservir dans l'esprit du Calife. ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658.

Le poste qu'occupoit Saad étant assez brillant par lui-même pour exciter l'envie des courtisans, il s'en trouva plusieurs qui s'attacherent à accréditer ces bruits pour perdre ce Gouverneur, & profiter de sa dépouille. Ali fut absolument la dupe de ce manége. On lui dépeignit Saad comme coupable. Il eut d'abord quelque peine à le croire; mais ceux qui avoient intérêt à le faire trouver tel, revinrent si adroitement à la charge, qu'enfin le Calife résolut de le rappeller, & il nomma pour le remplacer Mahomet, fils d'Aboubécre.

Saad est rappellé, & son Gouvernement donné à Mahomet.

La conduite que tint ce nouveau Gouverneur fit tout l'effet que Moavias espéroit de ce changement. Mahomet crut bien faire sa cour à Ali, que de poursuivre ses ennemis à toute outrance, & de ne garder aucun ménagement, sur-tout avec les par-

ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658.

tisans de Moavias. Ce zèle imprudent aigrit les Egyptiens contre Mahomet; ceux même qui étoient les plus attachés à Ali ne purent s'empêcher de condamner la rigueur dont il usoit à l'égard du parti contraire. Ils prévirent avec douleur que de tels procédés alloient ruiner entierement l'autorité du Calife, & que les troubles & les dissensions succéderoient bien-tôt à la tranquillité dont on avoit joui sous le Gouvernement de Saad.

Uschstut mis à sa place, est empoisonné.

Ali ayant été promtement informé du danger dont son autorité étoit menacée en Egypte, si Mahomet en restoit plus long-tems Gouverneur, nomma aussi-tôt Uschstut-Malec pour aller le remplacer. Ce Musulman avoit sans doute une réputation assez bien établie, pour que Moavias eût lieu de craindre son arrivée. En effet dès qu'il eut appris sa nomination, il envoya sur sa route un homme dont il étoit sûr, & il le chargea d'empoisonner ce nouveau Gouverneur. Cette infâme commission ne fut que trop bien exécutée, & l'on apprit bien-tôt que Malec étoit mort de poison, dans un endroit de la

route où il s'étoit arrêté pour se rafraîchir.

A L I.
Hégire 38.
Ere Chr. 658.

Moavias qui attendoit cette nouvelle avec impatience, dépêcha ensuite Amrou-ben-al-As avec six mille hommes de cavalerie, pour s'emparer en son nom du Gouvernement de l'Egypte. Ce Général ayant fait la plus grande diligence, arriva en peu de jours à quelque distance de la capitale de cette Province, où il trouva Ben-Scharig, chef des partisans d'Othman, qui n'attendoit qu'une occasion favorable pour se venger sur Mahomet, des violences qu'on avoit essuyées de sa part. Ces deux Généraux réunirent leurs troupes, & allerent ensemble chercher l'ennemi.

Amrou s'empare de l'Egypte pour Moavias.

Mahomet qui avoit toujours fait les fonctions de Gouverneur, en attendant celui qui devoit le remplacer, s'étoit précautionné de troupes pour contenir les rebelles de sa Province; mais il n'étoit point assez fort pour tenir contre des secours aussi considérables que ceux qu'Amrou & Scharig amenoient aux séditieux: aussi ayant été à la rencontre de ces deux Généraux, pour les combattre, avant

ALI.
Hégire 38.
Ere Chr. 658.

qu'ils eussent pénétré plus avant dans le Gouvernement, il fut battu ; & ce qu'il y eut d'affligeant pour lui, c'est qu'il tomba vif entre les mains de ses ennemis. Les partisans d'Othman le punirent alors avec la dernière cruauté, des mauvais traitemens qu'il avoit exercés sur eux. Ils l'égorgerent ; puis ayant éventré un âne, ils y enfermerent le corps de Mahomet, & jetterent le tout au feu.

Mahomet est tué.

Cette nouvelle révolution fit sur Ali l'impression la plus accablante. Il envoya aussi-tôt à Basrah, & fit dire à Abdallah-ebn-Abbas, qui en étoit Gouverneur, de se rendre à l'instant à Couffah pour conférer ensemble sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans des conjonctures aussi tristes.

Il semble que le parti le plus simple étoit de se servir de cette armée nombreuse qui étoit campée à Nakilah, où elle devoit être suffisamment rafraîchie, & de marcher au plutôt à la rencontre d'un ennemi extrêmement actif, qui mettoit à profit tous les momens, & qui déja maître de l'Egypte, alloit incessam-

ment porter plus loin ses conquêtes. Mais Ali perdit le tems en consultations inutiles. Moavias en profita pour faire marcher en diligence deux mille chevaux sous la conduite d'Hadrami. Ce Général s'avança vers Basrah, & surprit la ville pendant l'absence d'Abdallah. Ce Gouverneur avoit laissé le commandement de cette place à un de ses amis nommé Ziad. Celui-ci n'ayant point assez de forces pour se soutenir, abandonna Basrah à l'arrivée de l'ennemi, & envoya en même-tems à Ali, pour l'informer de sa situation, & de la nécessité qu'il y avoit de lui envoyer promtement des secours pour le mettre en état de tenir la campagne.

ALI. Hégire 38. Ere Chr. 658.

Hadrami s'empare de Basrah.

Le Calife fit partir sur le champ un corps considérable de troupes, au moyen desquelles Ziad marcha à la rencontre d'Hadrami, & le défit entièrement dans une action qui se passa à peu de distance de Basrah; il rentra ensuite dans la place, qui se remit sans peine sous l'obéissance d'Ali. Cet avantage, après tant de disgraces, tranquillisa un peu le Calife. Il congédia peu après Abdal-

Il est défait, & la ville reprise.

ALI.
Hégire 38.
Ere Chr. 658.

lah, qui retourna dans son Gouvernement, où il s'occupa à mettre sa place en état de défense, afin de n'être plus exposé dans la suite à de pareilles surprises.

Hégire 39.
Ere Chr. 659.

Cet événement termina l'an 38 de l'Hégire, & le 658 de Jesus-Christ. Le uuée suivante ne présente aucune action remarquable; les Syriens fatigués de la guerre, laisserent en repos les Arabes, qui de leur côté ne penserent qu'à se tenir sur la défensive.

Hégire 40.
Ere Chr. 660.
Moavias s'empare de l'Hégiaz.

Dès le commencement de la quarantiéme année de l'Hégire, Moavias se signala par de nouvelles entreprises. Les intelligences secrettes qu'il avoit eu soin d'entretenir dans la Province d'Hégiaz, lui firent prendre la résolution d'envoyer des troupes de ce côté-là, & de s'emparer des principales villes du pays, afin de s'ouvrir un chemin sûr pour se rendre ensuite maître de l'Yémen.

La conquête de l'Hégiaz ne couta qu'un voyage aux troupes de Syrie. Les Arabes qui avoient eu tout le tems nécessaire pour travailler à la défense de leurs places, & à mettre

des troupes sur pied, n'avoient pensé ni à l'un ni à l'autre ; desorte qu'à la premiere nouvelle de la marche des Syriens, les Gouverneurs des principales villes de l'Hégiaz abandonnoient leurs places. Ainsi les Généraux de Moavias s'emparerent sans aucune difficulté de toutes les villes de cette Province, & en particulier de Médine & de la Mecque, dont les habitans furent contraints de prêter serment de fidélité à Moavias.

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Les troupes Syriennes se préparant alors à porter leurs armes dans l'Yémen, Abidallah, Gouverneur de ce pays, alla à leur rencontre sur la frontière, pour tâcher de les battre, & les empêcher de pénétrer dans la Province : mais le succès ne répondit point à ses intentions. Il fut battu, & entièrement défait ; desorte qu'il fut obligé de prendre la fuite. Deux de ses enfans, encore tout jeunes, étant tombés entre les mains des Syriens, on exerça sur eux toute sorte de cruautés, & enfin on les fit mourir.

Ses troupes ravagent l'Yémen.

Les Historiens Arabes racontent qu'Ali fut si sensiblement touché du

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

fort malheureux de ces deux enfans, qu'il prononça contre l'auteur de ces cruautés les malédictions les plus affreuses, & qu'il demanda à Dieu qu'il le privât de l'esprit & de la raison. En effet, ajoutent les Historiens, Arthah, (c'est ainsi que se nommoit le Général de Moavias qui avoit été cause de ces horreurs) perdit l'esprit peu d'années après, & tomba enfin dans des accès de fureur qui le firent périr au bout de quelque tems.

Tandis que les Syriens étoient dans l'Yémen, Ali envoya dans cette Province plusieurs escadrons de cavalerie, sous la conduite d'un Capitaine nommé Giariah. Ce secours ne fut d'aucune utilité aux habitans de ce pays. Les Syriens, après y être entrés, ne s'étoient occupés qu'à ravager rapidement toute cette contrée : ils s'étoient retirés ensuite avec assez de précipitation ; desorte qu'ils avoient déja regagné leur pays, lorsque Giariah entra dans l'Yémen.

Okail se jette dans le parti de Moavias.

Au milieu de toutes ces traverses, Ali eut encore un nouveau sujet de chagrin, qui lui fut d'autant plus sensible que ce fut de la part de son

propre frère. Okail, c'eſt ainſi que s'appelloit ce Muſulman, eut la lâcheté d'abandonner Ali, pour paſſer auprès de Moavias, dont il embraſſa le parti. Il n'allégua d'autre raiſon d'une défection ſi honteuſe, ſinon que ſon frère ne lui donnoit pas aſſez pour ſoutenir le rang qu'il occupoit dans ſa nation.

Dans ce même-tems, il ſe forma une conjuration dont l'objet étoit de ſe défaire également de tous les Chefs de parti. Ce projet fut imaginé par trois Kharégites, qui ſe trouvant à la Mecque, s'entretenoient enſemble ſur la bataille de Naharvan; où quatre mille de leurs gens avoient été taillés en piéces par les troupes d'Ali.

Il ſe forme un projet de tuer tous les chefs de parti.

Après s'être épanchés en regrets ſur la perte des braves ſoldats qui avoient péri dans cette action, ils remonterent à la ſource qui avoit occaſionné les guerres inteſtines qui déchiroient l'Etat depuis quelque tems; & enfin, ayant fait réflexion qu'Ali, Moavias, & Amrou étoient la cauſe principale de tous ces déſordres, ils réſolurent de s'en défaire, comptant, par la chute de ces

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660. trois têtes, rendre le calme à leur patrie.

Le premier de ces Kharégites s'appelloit Abdalrahman-ebn-Melgen : le second, Barac-ebn-Abdallah, & le troisiéme Amrou-ebn-Béker. Lorsqu'ils se furent un peu échauffés dans la confidence réciproque de leur projet, le premier se chargea d'aller à Couffah, & d'y assassiner Ali; le second s'engagea de même à l'égard de Moavias, & le troisiéme promit de se défaire d'Amrou. *Voilà*, conclurent-ils, *les trois tyrans de la patrie, & les auteurs de tous les maux qui la déchirent.*

Cette résolution prise, on convint du jour de l'exécution; & il fut décidé, que l'on prendroit le tems de l'assemblée solemnelle des Musulmans à la Mecque, durant laquelle on étoit sûr que ces trois Chefs restant chacun chez eux, y seroient moins accompagnés que dans tout autre tems. Ces trois Conjurés voulant s'assurer du succès de l'entreprise, eurent soin d'empoisonner leurs épées : chacun partit ensuite pour se rendre où il devoit faire le coup.

Barac étant arrivé à Damas, se mit à la suite de Moavias. Au jour marqué il attendit un moment favorable, & lui donna un violent coup d'épée dont il lui perça les reins. Cet événement jetta les partisans de Moavias dans la plus grande consternation ; mais heureusement la blessure ne se trouva point mortelle ; & quoique l'épée fût empoisonnée, on apporta de si promts secours, & si à propos, qu'en peu de tems le malade fut parfaitement guéri.

ALI. Hégire 40. Ere Chr 660.

Moavias reçoit un coup d'épée, dont il revient.

On dit que le Chirurgien qui pansa Moavias lui ayant proposé de remédier à sa plaie en y appliquant le feu, ce qui le feroit beaucoup souffrir, mais sans aucune mauvaise suite, ou de prendre un breuvage, qui en le guérissant de même, lui ôteroit la faculté d'avoir des enfans, Moavias prit ce dernier parti ; & en effet, il ne laissa d'autres enfans que ceux qu'il avoit eus auparavant.

Punition de l'assassin.

A l'égard de l'assassin, on n'eut pas de peine à l'arrêter : ce fanatique ne chercha ni à se sauver ni à se défendre. Il déclara tout le complot avec une sécurité qui étonna ceux qui furent chargés de l'interroger.

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Il fut condamné à avoir les pieds & les poings coupés : après quoi on le laissa. Il y en a qui assurent qu'il vécut encore long-tems après ce supplice.

Une méprise sauve la vie à Amrou.

Amrou-ebn-Béker, qui s'étoit chargé d'assassiner Amrou, manqua son coup par une méprise. Amrou ayant été attaqué d'une violente colique, ne put pas se rendre à la Mosquée le jour qu'on avoit choisi pour l'assassiner. Il envoya en sa place un de ses amis, qu'il pria de faire la fonction d'Iman. L'assassin qui ne le connoissoit point, porta son coup sur l'Iman, & le tua sur le champ, comptant que c'étoit Amrou. Le meurtrier qui n'avoit pas quitté la place fut pris sur le champ, & lorsqu'il eut appris qu'il s'étoit trompé, il dit froidement : *J'en voulois à Amrou, Dieu en a voulu un autre.*

Abdalrahman se lie avec une femme, qui le confirme dans le dessein de tuer Ali.

Abdalrahman qui étoit le troisiéme de ces conjurés, réussit mieux que les deux autres dans son entreprise. Etant arrivé à Couffah, il logea chez une femme qui avoit eu plusieurs de ses proches parens tués à la défaite des Kharégites près de Naharvan. Cette perte lui étoit toujours

jours sensible, & dès que l'occasion s'en présentoit, elle ne s'épargnoit pas sur le compte du Calife. Abdalrahman ayant eu occasion de pénétrer les dispositions de cette femme, entra dans un plus grand détail, & lui avoua enfin que l'objet de son voyage étoit de se défaire de l'auteur de tant de maux.

An. Hégire 40. Ere Chr. 659.

Cette femme parut charmée de cette résolution, & promit même de la seconder de tout son pouvoir. Abdalrahman se lia plus particulièrement avec elle, & enfin il lui proposa de l'épouser. Elle ne s'éloigna pas de cette proposition; mais elle ajouta qu'elle exigeoit que celui qui voudroit l'avoir pour femme, lui donnât 1°. La somme de trois mille dragmes. 2°. Une servante & un esclave. 3°. La tête d'Ali.

Abdalrahman souscrivit à ces conditions, & comme le tems de l'exécution de son entreprise approchoit, il commença par penser à se défaire d'Ali. La femme y consentit avec plaisir, & elle lui donna deux hommes pour l'accompagner, & le servir s'il en étoit besoin.

Enfin le jour funeste étant arrivé,

Ali. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Abdalrahman se prépara à commettre à Couffah le même crime que les deux autres scélérats commettoient l'un à Alexandrie, & l'autre à Damas.

Pressentimens d'Ali sur sa mort.

On dit que le Calife eut un secret pressentiment du sort affreux dont il étoit menacé ; on le vit pendant assez long-tems triste & rêveur : quelquefois il parloit seul ; & ce qu'il disoit, étoit toujours l'expression de la plus sombre mélancolie. Il cherchoit cependant à surmonter ces noires vapeurs qui l'accabloient ; mais ce n'étoit qu'en évoquant son courage, pour affronter un malheur dont l'idée lui étoit toujours présente. On l'entendit un jour se dire à lui-même, en se promenant d'un air extrêmement pensif : *Eh bien, mon cœur, prens patience, puisqu'il n'y a point de reméde contre la mort que le ciel nous destine.*

Le jour même qui devoit être le dernier de cet infortuné Calife, il sortit de son palais dès le grand matin pour se rendre à la Mosquée. En passant près des basses-cours, les animaux domestiques qui y étoient, firent chacun dans leur espéce des

cris effrayans. Un de ses esclaves leur ayant jetté un bâton, pour les dissiper & les faire taire, le Calife lui dit : *Laissez-les crier, car leurs cris sont les plaintes & les chants lugubres de ma mort.* Il sortit ensuite, & marcha vers la Mosquée.

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Les trois assassins étoient à la porte qui l'attendoient. Lorsqu'il fut près d'entrer, ils feignirent d'avoir querelle ensemble, & mirent l'épée à la main. L'un d'eux, nommé Darvan, lui porta un coup & le manqua. Abdalrahman le frappa presque en même-tems, & lui fit une large blessure à la tête, précisément au même endroit où il avoit été blessé autrefois dans une bataille à laquelle il s'étoit trouvé sous Mahomet.

Ali est assassiné.

Après ce coup, les trois assassins se sauverent. Il y en eut un qui sut si bien se mettre à couvert, qu'on ne put jamais le trouver. Darvan ne chercha pas à s'échapper : il reprit tranquillement le chemin de sa maison, comme s'il ne s'étoit rien passé : mais dans le tems qu'il étoit près d'entrer chez lui, un de ceux qui l'avoient vu tirer l'épée contre Ali, le tua sur le pas de sa porte.

Deux des meurtriers sont arrêtés & punis.

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660

A l'égard d'Abdalrahman, il parut effrayé d'abord du crime qu'il venoit de commettre. Il voulut se cacher dans un coin de la Mosquée; mais il fut bien-tôt découvert, & après avoir nié pendant quelquetems, il avoua ensuite, & fut présenté au Calife, qui le donna en garde à Hassan son fils aîné, & lui recommanda de ne le laisser manquer de rien. Il ordonna de plus, qu'au cas que sa blessure fût mortelle, on ne fît point languir le criminel dans les tourmens, mais qu'on le punît d'une mort fort prompte. Ali mourut le cinquiéme jour de sa blessure, & ce qu'il avoit ordonné par rapport à son assassin fut ponctuellement exécuté.

Portrait d'Ali.

Ce Calife étoit d'une taille un peu au-dessous de la médiocre. Il avoit le visage fort rouge, les yeux grands, la tête chauve, & la barbe fort épaisse. Sa physionomie étoit gracieuse, son air riant, & son humeur fort enjouée.

Titres donnés à ce Calife.

Entre les titres honorables que les Musulmans donnoient à Ali, il y en a deux principaux, savoir *Vassi* & *Morthadi*. Le premier signifie légataire, héritier, exécuteur testamen-

naire de Mahomet. Le second veut dire, agréable à Dieu, bien reçu de Dieu. Ses sectateurs lui ont donné encore d'autres qualités ; par exemple les Schiites l'appellent *Faïz-al-Anovar*, c'est-à-dire, distributeur des lumières & des graces. Les Perses le nomment *Schad-Marduman*, ou le Roi des hommes. ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

La vénération que les partisans d'Ali ont eue pour ce Calife, n'a pas empêché que son nom, & celui de tous ceux de sa race, n'aient été en malédiction durant plusieurs années, c'est-à-dire, pendant le regne des Califes Ommiades, depuis Moavias jusqu'à Omar, huitiéme Calife de cette race, qui fit supprimer des prieres publiques, les malédictions que l'on prononçoit ordinairement dans les Mosquées aux jours des assemblées solemnelles.

Quelques Califes, de ceux qu'on a appellés *Abbassides*, témoignerent aussi beaucoup d'aversion pour Ali & pour tous ceux de sa race. Au contraire, les Princes qui regnerent en Egypte, sous le nom de *Califes Fatimites*, firent joindre son nom à celui de Mahomet dans les invita-

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660

rions que l'on fait pour la priere, du haut des Tours ou *Minarets*, qui sont auprès des Mosquées.

Lieu de la sépulture d'Ali.

Ali fut enterré auprès de Couffah; mais on eut soin de cacher le lieu de sa sépulture, & il resta ignoré durant le regne des Ommiades. Il ne fut découvert que l'an 367 de l'Hégire, par Addedoullat, Prince de la race des Bouides, qui regna à Bagdet sous le Calife Thaï. Il fit bâtir sur ce sepulcre un somptueux édifice, que les Persans appellent *Kunbud-Faïz-al-Anovar*, c'est-à-dire, le dôme du distributeur des lumières.

Il y a eu des gens de la secte d'Ali qui ont voulu faire de ce Calife une divinité. En conséquence, ils ont inventé quantité de contes ridicules, & d'apparitions singulieres, qui n'ont servi qu'à faire connoître l'extravagance de ceux qui les avoient imagin.

Ouvrages dont Ali est auteur.

Du reste, Ali a toujours passé dans sa nation pour un homme fort savant. On a de lui un *Centiloque*, c'est-à-dire, un recueil d'une centaine de maximes qui ont été traduites de l'Arabe en Turc, en Persan,

& dans les autres langues de la grande Asie. ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

L'ouvrage le plus estimé qu'on ait de lui, est intitulé *Gefr* ou *Giamé*. Il est écrit en caractères mystérieux & hyéroglyphiques: il traite des grands événemens qui doivent arriver dans le Gouvernement des Musulmans. Giafer-Sadec en a expliqué une grande partie ; mais les Persans prétendent que l'explication du tout est réservée au douziéme Iman, surnommé *Mahadi*, c'est-à-dire, le grand directeur. Cet Iman a paru parmi eux; mais ils croient que Dieu l'ayant pris sous sa protection dans le tems qu'il étoit persécuté par les Califes de Bagdet, l'enleva dans un lieu qu'on ne sait point, & d'où il ne reviendra qu'à la fin du monde, pour réduire l'univers à la religion Mahométane.

Les Auteurs Arabes rapportent communément dans leurs ouvrages, quantité de traits d'Ali fort judicieux, & des maximes très-sensées, qui font l'éloge de la bonté de son cœur aussi-bien que de la justesse & de la vivacité de son esprit, & de la pureté de ses mœurs. Maximes d'Ali.

ALI. Hégire 40. Ere Chr. 660.

On trouve dans un livre Arabe, intitulé *le Printems des Justes*, cette maxime d'Ali : *Celui qui veut être riche sans biens, puissant sans sujets, & sujet sans maître, n'a qu'à quitter le péché & servir Dieu, il trouvera ces trois choses en lui.*

Il fit un jour une réponse qui dut servir de leçon à ceux qui étoient venus pour lui faire des reproches au sujet des mouvemens qui troubloient l'Etat depuis le commencement de son regne. Un de ses capitaines lui ayant demandé avec un peu d'aigreur, pourquoi le Gouvernement d'Aboubécre & d'Omar ayant été si tranquille, celui d'Othman & le sien s'étoient trouvés si agités. *La raison en est bien évidente*, répondit Ali, *c'est qu'Othman & moi nous servions fidélement Aboubécre & Omar, au lieu qu'Othman & moi nous n'avons trouvé pendant nos regnes que vous & vos semblables.*

Il y a encore une maxime d'Ali qui a trait à la conduite de ceux, qui par un esprit de parti, formerent dans la suite la secte des Alides. Ces sectaires, pour se distinguer des autres Musulmans, prirent un turban

d'une couleur & d'une façon particuliere, & tresserent leurs cheveux d'une maniere différente des autres disciples de Mahomet. *Gardez-vous bien*, dit Ali, *de vous séparer de la communion des Musulmans; car celui qui s'en séparera appartiendra au Démon, comme la brebis qui quitte son troupeau, appartient au loup. Ne donnez point de quartier à celui qui marche sous l'étendard du schisme, quand même il se couvriroit de mon turban; car il porte la marque infaillible d'un homme qui est hors du bon chemin.*

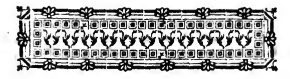
Cette sentence condamne bien ouvertement la conduite de ceux qui se vantent d'être de la secte d'Ali, tels que sont les Persans d'aujourd'hui, une partie des Princes des Usbeks au-delà du fleuve Gihon, & plusieurs Monarques puissans dans les Indes, qui en conservant le turban d'Ali, se sont séparés des autres Musulmans.

Les uns & les autres se donnent réciproquement le nom de *Schiites*, c'est-à-dire, sectaires méprisables & réprouvés. Mais il a été affecté particulièrement aux sectateurs d'Ali,

Ali I.
Hégire 40.
Ere Chr. 660.

qui ont souvent excité de violens troubles dans l'Empire Musulman, pour élever au trône les descendans de ce Calife, à qui ils prétendoient que le trône devoit appartenir de droit. On en verra de fréquens exemples dans la suite de cette histoire, lorsqu'il s'agira des dynasties qu'ils ont formées sous les diverses dénominations d'Alides, de Fatimites, d'Edrissites & d'Ismaëliens.

Ali, comme on a vu dans la vie de Mahomet, avoit épousé Fatime, fille de ce Prophéte. Après la mort de sa femme il en eut plusieurs autres; & de ces différens mariages, il laissa quinze garçons & dix-huit filles. Fatime lui donna trois garçons, savoir Hassan, Hossein & Mohassan. Celui-ci mourut dans son enfance. Les deux premiers firent souche, & sont remarquables dans l'histoire Musulmane par les grands personnages qu'ils produisirent, & par les révolutions que leurs descendans occasionnerent dans les différens siécles du Mahométisme.



HASSAN V. CALIFE.

HASSAN, fils aîné du feu Calife, fut élu d'une voix unanime pour occuper la place de son pere. On avoit voulu engager Ali à nommer lui-même son successeur, dès qu'on s'étoit apperçu que sa blessure étoit mortelle ; mais indépendamment des raisons que pouvoit avoir ce Calife de ne désigner personne pour une dignité dans la possession de laquelle il avoit lui-même essuyé tant de traverses, il fut encore retenu par l'exemple du Prophéte. C'est ce qu'il représenta à ses amis, lorsqu'ils le pressoient de penser à son successeur. Il leur dit que Mahomet n'ayant pas voulu désigner personne pour lui succéder, il feroit de même, & qu'il abandonneroit aux peuples le soin de se choisir un Maî-

HASSAN. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Ali refuse de désigner son successeur.

HASSAN. Hégire 40. Ære Chr. 660.

tre, dont le gouvernement fût moins agité que le sien.

Hassan est reconnu Calife.

Dès qu'il fut mort, les voix se déclarerent pour Hassan; & les peuples lui prêterent serment de fidélité, après qu'il eut juré lui-même de se conduire selon l'Alcoran & la tradition. Quelque flatté qu'il dût être de se voir porté sur le Trône par le suffrage des peuples, il reconnut bien-tôt qu'il étoit peu propre à soutenir avec dignité le poids d'une couronne.

Caractère d'Hassan.

Son caractère doux & tranquille lui inspiroit de l'aversion pour tous les mouvemens tumultueux, & spécialement pour le fracas des armes. Héritier de la piété de son père plutôt que de sa valeur, il figuroit assez bien dans le paisible réduit d'une Mosquée; mais il étoit extrêmement déplacé à la tête des troupes.

Il marche contre Moavias.

Il fut cependant bien-tôt obligé de prendre les armes pour satisfaire aux instances de ses nouveaux sujets, qui demandoient avec ardeur que l'on recommençât la guerre contre Moavias. Il marcha donc en Syrie à la tête d'une forte armée, qu'il fit précéder de douze mille hommes,

qui eurent ordre de s'avancer sous la conduite de Kaïs, qu'il leur donna pour Général. HASSAN. Hégire 40. Ere Chr. 660.

Moavias s'étant mis aussi en campagne de son côté, marcha à la rencontre du Calife. Kaïs, avec ses douze mille hommes, l'arrêta dans sa marche, & se conduisit avec assez d'habileté pour contenir l'ennemi, sans cependant risquer une bataille, à cause du peu de monde qu'il avoit en comparaison de Moavias. Il n'y eut donc que des escarmouches assez vives : du reste Kaïs se tint bien retranché, en attendant le gros de l'armée.

Il s'éleve une sédition dans son armée.

Hassan arriva peu après, & l'on commença à faire les préparatifs pour se présenter aux ennemis. Mais un des domestiques du Calife ayant été massacré dans ces conjonctures, il voulut punir les coupables : les troupes se mutinerent : les Officiers prirent parti dans la querelle. On s'échauffa de part & d'autre en présence du Calife, & la dispute devint si tumultueuse, qu'Hassan fut insulté en face : on le renversa même de dessus le siége où il étoit assis, & il se trouva trop heureux d'en être

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

quitte pour quelques blessures.

Le Calife se sauve à Madaïn.

Cet événement étant arrivé près de Madaïn, où le Calife avoit amené ses troupes, il profita de la proximité de cette place pour aller s'y renfermer, & se mettre à couvert de la fureur des séditieux. Mais cette retraite pensa lui être bien funeste, par les infâmes conseils du neveu du Gouverneur, qui sollicita vivement son oncle pour qu'il se défît du Calife ; heureusement le Gouverneur ne voulut pas écouter une proposition aussi indigne. Le neveu fit tout ce qu'il put pour l'engager du moins à le faire prisonnier, & le remettre entre les mains de Moavias. Le Gouverneur refusa également de prendre ce parti, alléguant les droits sacrés de l'hospitalité, les loix de l'honneur, & enfin l'indignité qu'il y auroit à trahir ainsi le petit-fils de l'Apôtre de Dieu. Il déclara donc que le Calife seroit en sureté chez lui, & qu'il lui procureroit même tous les agrémens qu'on pourroit lui procurer.

Hassan se propose d'abdiquer le Califat.

Hassan de son côté avoit l'esprit dans une cruelle agitation. L'insolence de ses troupes, le mépris qu'on

auroit pour lui à l'avenir, s'il laissoit leur insulte impunie, le danger qu'il y avoit à vouloir châtier les coupables; d'ailleurs, l'opposition qu'il ressentoit pour une guerre, dont les commencemens étoient de si mauvais augure : toutes ces réflexions lui firent prendre le parti de renoncer à une dignité qu'il n'avoit jamais ambitionnée, & pour la défense de laquelle il n'étoit pas d'humeur de sacrifier son repos, & encore moins d'exposer sa vie au hasard des armes.

Hossein son frere, à qui il communiqua cette idée, n'oublia rien pour l'en détourner : mais il eut beau lui faire des remontrances sur la honte que son abdication alloit répandre sur leur famille, & en particulier sur la mémoire d'Ali, Hassan demeura ferme dans son projet, parce qu'il pressentit qu'en abdiquant volontairement, il se feroit un ami de Moavias, qui ne manqueroit pas, par reconnoissance, de le dédommager du sacrifice qu'il lui faisoit, & lui procureroit dans une douce obscurité, un sort heureux & tranquille, tel qui convenoit à un homme

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

qui n'avoit ni courage ni ambition.

Moavias qui avoit des espions jusques dans la Cour du Calife, fut bien-tôt informé des dispositions d'Hassan. Ce fut par cette raison qu'il donna ordre à ses Généraux de ne rien entreprendre contre l'armée du Calife, & de se contenter de faire bonne contenance. Pendant ce tems, il fit agir les émissaires secrets qu'il avoit auprès d'Hassan ; & ceux-ci se comporterent si adroitement, que sans que l'on se doutât d'aucune intelligence, ils amenerent les choses au point qu'ils le souhaitoient.

Conditions que Hassan exige de Moavias, pour lui céder le Califat.

Hassan ayant donc bien pris sa résolution, écrivit à Moavias, & lui manda que le chagrin qu'il ressentoit de voir les Fidéles Musulmans exposés aux cruels malheurs d'une guerre intestine, & cela uniquement pour soutenir sa promotion au Califat, le portoit à terminer cette guerre, en sacrifiant ses propres intérêts ; qu'il étoit determiné à renoncer au Trône, & que pour empêcher que l'élévation d'un nouveau rival ne fût une occasion de continuer la guerre, c'étoit à lui-même

qu'il vouloit résigner la Couronne. Il ajouta, qu'un présent aussi considérable méritant quelque reconnoissance de sa part, il exigeoit trois conditions. 1°. Qu'on le laisseroit le maître de tout ce qui étoit alors dans le trésor public de Couffah. 2°. Qu'il auroit en propre une terre considérable dans la Perse. 3°. Que Moavias s'engageroit à ne jamais rien dire d'injurieux à la mémoire d'Ali. HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

Moavias, qui ne pouvoit payer trop cher une abdication si avantageuse pour lui, accepta les conditions; & aussi-tôt on dressa un traité qui fut signé de part & d'autre. Moavias vint alors trouver Hassan, & ils partirent ensemble pour se rendre à Couffah, où l'abdication devoit se faire.

On convoqua l'assemblée générale des Musulmans dans la grande Mosquée, & Hassan étant monté dans la chaire, commença par rendre gloire à Dieu, qui lui avoit inspiré les moyens de rendre la paix aux Fidéles; & ensuite il s'énonça en ces termes : *Musulmans, Moavias m'a disputé le Califat, auquel j'avois plus de droit que lui; j'ai mieux aimé m'en* Hassan abdique le Califat.

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

démettre en sa faveur, que de voir répandre votre sang par les armes : tout cela ne durera qu'un certain tems, car les choses du monde sont sujettes au changement.

Ces dernieres paroles penserent exciter une querelle. Moavias interrompit brusquement le Calife, & lui parla avec beaucoup de vivacité sur l'imprudence qu'il y avoit de faire entrevoir que la démarche qu'il faisoit pouvoit occasionner un jour de nouveaux mouvemens.

Hassan laissant tomber les reproches de Moavias, reprit tranquillement son discours, & le termina par dire au peuple, qu'en les quittant il y avoit trois choses qu'il ne pouvoit oublier. 1°. Le cruel traitement qu'on avoit fait à son pere. 2°. Les outrages qu'il venoit d'essuyer lui-même à la tête des troupes : & enfin le pillage qu'on avoit osé faire de ses biens, dans le tems qu'il ne cherchoit qu'à établir la paix, afin que chacun pût jouir tranquillement de ce qui lui appartenoit.

Les Confiens refusent à Hassan l'argent du trésor public.

Cette harangue terminée, Hassan se prépara à partir ; mais il voulut auparavant qu'on lui livrât, selon

les conventions, tout ce qui étoit dans le trésor public. Les Couffiens lui déclarerent nettement qu'ils ne pouvoient le satisfaire sur cet article; que ce trésor étant à eux, Moavias avoit eu tort d'en disposer; & qu'absolument ils ne permettroient pas qu'on l'emportât, ni même qu'on en enlevât la moindre chose.

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

Cette opposition des Couffiens fut sensible pour Hassan. Moavias de son côté dut en être bien mécontent. Cependant il ne jugea pas à propos de faire la moindre instance. Content d'être parvenu au but qu'il se proposoit depuis si long-tems, il ne s'occupa que du soin de bien établir son autorité. Du reste, il promit à Hassan de le dédommager amplement de ce qu'on venoit de lui refuser: en effet, il lui assigna un revenu de trois millions par année, & dans la suite il y ajouta de tems en tems des présens de très-grand prix.

Moavias l'en dédommage.

Hassan partit de Couffah, avec Hossein son frere, & ils allerent l'un & l'autre fixer leur habitation à Médine, où ils menerent une vie privée, sans vouloir en aucune façon participer aux affaires ni aux troubles

Hassan & son frere se retirent à Médine.

HASSAN. Hégire 41. Ère Chr. 661.

de l'Etat. Moavias essaya cependant de les tirer de cette inaction, lorsque les Kharégites reprirent les armes. Il écrivit à Hassan pour le prier de marcher contre eux, afin de les contenir, en attendant qu'il pût agir par lui-même; mais la réponse d'Hassan lui fit connoître qu'il s'adressoit mal. Ce Prince répondit qu'il avoit absolument renoncé à toutes les affaires publiques afin d'éviter la guerre, & que s'il avoit été d'humeur de la faire, il la lui auroit faite à lui-même.

Mort de Hassan.

Il passa ainsi sept à huit ans à Médine, c'est-à-dire, le reste du tems qu'il vécut: il mourut l'an 49 de l'Hégire, n'ayant encore que quarante-sept ans. On assure que ses jours furent avancés par Moavias, qui engagea sa femme à l'empoisonner. Il se porta, dit-on, à ce crime, pour se débarrasser d'une condition que Hassan avoit exigée de lui. Moavias s'étoit engagé à ne point se désigner de successeur pendant la vie d'Hassan, & à en remettre l'élection entre les mains d'un certain nombre de personnes que ce même Hassan devoit nommer.

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

Moavias porte sa femme à l'empoisonner.

Lorsque Moavias eut bien établi son autorité, il forma le dessein de fixer le Califat dans sa famille, & de commencer par désigner Yésid son fils pour son successeur : & afin de n'être point exposé aux reproches qu'Hassan pouvoit lui faire de manquer aux conditions qu'ils avoient stipulées entre eux, il prit le parti de se défaire de ce Prince. Pour réussir plus surement, il mit la femme d'Hassan dans ses intérêts; & il la gagna si bien, qu'elle consentit à empoisonner son mari, moyennant la promesse que Moavias lui fit de l'épouser ensuite.

Le crime commis, elle somma Moavias de tenir sa parole : mais celui-ci se mocqua d'elle, & il consentit seulement de lui donner en dédommagement une somme d'argent très-considérable.

Hassan étant près de mourir, son frere qui s'apperçut bien qu'il étoit empoisonné, le pressa très-fortement pour qu'il lui déclarât qui il soupçonnoit coupable d'un tel attentat, l'assurant qu'il en tireroit vengeance sur le champ : mais le mourant lui répondit avec beaucoup de tranquil-

HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

lité : Mon cher frère, la vie des hommes est composée de jours qui s'évanouissent bien rapidement : laissez en paix le coupable ; nous paroîtrons ensemble lui & moi devant Dieu.

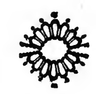
Aiésha refuse à Hassan la sépulture auprès de Mahomet.

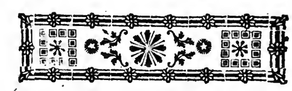
Il avoit demandé, par son testament, d'être enterré auprès de Mahomet son grand père. Aiésha y avoit consenti d'abord ; mais peu après elle changea d'avis, lorsqu'elle vit la famille des Ommiades s'y opposer : elle déclara donc que la maison où Mahomet étoit enterré, lui appartenant en propre, elle ne souffriroit point que l'on mît qui que ce soit auprès du Prophéte. Ainsi son corps fut inhumé dans le cimetière public.

La courte durée de son regne, qui ne fut que de six mois ou environ, a été cause que quelques Auteurs n'ont pas jugé à propos de le compter dans le nombre des Califes. J'ai suivi Ebn-Athir & quelques autres, qui ont cru ne devoir pas omettre ce Prince ; parce qu'en effet il a joui de la dignité Souveraine, & que le peu de tems qu'il a regné n'empêche pas qu'il n'ait été aussi-bien Calife que ceux qui ont occupé le Trône pendant plusieurs années.

Haſſan laiſſa pluſieurs enfans. Le plus célébre fut Abdallah, dont la poſtérité cauſa de grands troubles dans l'Empire Muſulman. HASSAN. Hégire 41. Ere Chr. 661.

A l'égard d'Hoſſein, ſa branche fut la principale des Alides, parce qu'elle ſe conſerva dans la poſſeſſion de l'*Imamat*, qui eſt la premiere dignité de la religion chez les Muſulmans.





MOAVIAS VI. CALIFE.

Moavias. Hégire 41. Ere Chr. 661.

Commencement de la Dynastie des Ommiades.

DEs que Hassan eut fait solemnellement sa démission du Califat, Moavias prit possession de cette dignité, & la rendit héréditaire dans sa famille, au lieu qu'avant lui elle étoit élective. C'est à lui que commence la Dynastie des Ommiades, si célébre dans l'histoire des Arabes. Elle a pris son nom d'Ommiah qui étoit bisayeul de Moavias.

Le père de ce Calife s'appelloit Abou-Sofian, & étoit l'un des chefs de la tribu des Coreischites, qui étoit aussi celle de Mahomet : lorsque ce Prophéte prit les armes pour établir sa doctrine, les Coreischites qui ne vouloient point entendre parler de cette religion, armerent aussi de leur côté, & donnerent à Abou-Sofian le commandement de leurs troupes.

Ce

Ce Général se distingua dans plusieurs occasions ; mais tous ses efforts n'empêcherent point que Mahomet n'eût presque toujours l'avantage. Il céda enfin à la fortune de ce Prophéte le jour de la fameuse victoire de Bédre, & il embrassa publiquement le Musulmanisme.

L'exemple d'un Prosélyte de cette considération décida du sort des Coréischites, & ils devinrent presque tous sectateurs de Mahomet. On dit que ce nouveau Musulman demanda trois choses au Prophéte, lorsqu'il fit profession de sa doctrine. La premiere, fut de commander les troupes qu'on feroit marcher contre les Infidéles, afin qu'il pût expier le crime qu'il avoit commis en demeurant lui-même si long-tems dans l'infidélité.

Il pria ensuite le Prophéte de prendre Moavias son fils pour Secrétaire ; & enfin il demanda que Mahomet épousât une de ses filles nommée Gasah. Cette derniere proposition fut rejettée ; mais le Prophéte accorda les deux autres. Abou-Sofian eut donc le commandement des troupes, & Moavias entra au

MOAVIAS. Hégire 41. Ere Chr. 661. service de Mahomet, sous lequel il travailla long-tems en qualité d'un de ses Secrétaires.

Après sa mort, Moavias se fit une telle réputation sous les Califes successeurs de Mahomet, qu'il fut nommé Gouverneur de Syrie, lorsqu'on eut fait la conquête de cette Province. Il s'y acquit une si grande autorité, qu'enfin il réussit à se faire proclamer Calife contre toutes les regles. Son grand courage & son habileté lui firent surmonter tous les obstacles qu'on lui opposa pour l'empêcher d'arriver au Trône; & malgré les efforts de ses ennemis, il parvint à réparer tout ce qu'il y avoit de défectueux dans sa premiere élection.

Hégire 42. Ere Chr. 662. Les Kharégites se soulevent de nouveau.

Le commencement de son regne fut violemment agité par la révolte des Kharégites, qui étoient, comme je l'ai dit, ennemis déclarés de toute subordination. On les avoit trop négligés dès leur naissance. Ali avoit, à la vérité, réussi à les battre; mais il n'avoit pu les éteindre. Le regne suivant, aussi peu redoutable par sa durée que par la foiblesse du personnage qui occupoit le Trône, releva

leur courage, & leur inspira un nouveau goût pour faire des entreprises. MOAVIAS. Hégire 42. Ere Chr. 662.

Moavias, instruit par les fautes que ses prédécesseurs avoient commises, prit au plutôt des mesures pour abatre un parti si contraire à son autorité. Il fit donc marcher contre eux les troupes qu'il avoit levées en Syrie. Mais le succès ne répondit pas à ses espérances; les Syriens furent battus en plusieurs circonstances, & les Kharégites victorieux, n'en devinrent que plus insolens, & en même-tems bien plus à craindre.

Moavias engage les Couffiens & les Irakiens à prendre les armes contre les Kharégites.

Le Calife eut recours alors aux habitans de Couffah, & aux peuples de l'Irak, & les pria de s'intéresser dans sa querelle. Il leur représenta que tout devoit les engager à prendre les armes contre des impies, qui ne connoissant ni loix ni religion, & qui n'étant ainsi retenus par aucun frein, leur feroient la guerre sans en avoir le moindre prétexte, & parviendroient peut-être un jour à s'emparer de leur pays.

Ces remontrances firent leur effet. Les Couffiens & les Irakiens prirent les armes, & marcherent en bataille

MOAVIAS. Hégire 42. Ere Chr. 662.

contre les Kharégites. Ceux-ci faisant réflexion que la jonction de ces troupes à celles de Syrie alloit former contre eux un parti formidable, firent quelques tentatives pour les engager à demeurer neutres ; & comme ils savoient que la plupart d'entre eux n'avoient reconnu Moavias que pour éteindre le feu de la guerre civile, & que du reste ils n'approuvoient nullement la façon dont il s'étoit élevé sur le Trône, ils leur envoyerent un député, qui prit une tournure assez adroite pour leur faire entendre qu'ils feroient bien de ne point se mêler dans la guerre qu'ils avoient déclarée à Moavias.

Après beaucoup de négociations, le député Kharégite leur fit voir que pensant comme ils faisoient, ils ne risquoient rien de ne point prendre part dans cette guerre : *Car*, dit-il, *on peut regarder Moavias comme notre ennemi commun. S'il tombe sous nos coups, vous serez délivrés de ce tyran : s'il nous extermine, vous serez débarrassés de toutes les inquiétudes que vous avez sur notre compte.*

Les Irakiens refuserent constam-

ment de se prêter aux idées des Kharégites ; & ils trouverent qu'il étoit d'une extrême importance que tout le monde s'intéressât à détruire une secte de gens qui affectoient une indépendance criminelle, également contraire aux loix, à la religion & à la société. Ils les attaquerent donc avec fureur ; & après plusieurs actions parfaitement soutennes par la valeur réciproque des deux partis, il y eut enfin une bataille sanglante qui décida du sort des Kharégites. Les Irakiens eurent tout l'avantage, & le parti contraire fut presqu'entierement exterminé.

MOAVIAS. Hégire 42. Ere Chr. 662. Les Kharégites sont défaits.

La destruction de ces sectaires rendit pour quelque-tems le calme à l'Arabie. Du moins l'on ne voit point dans les histoires, qu'il se soit rien passé de mémorable depuis cette bataille, jusqu'à la fin de la quarante-troisiéme année de l'Hégire. Cette année n'est remarquable que par la mort du fameux Amrou-ben-al-As, si renommé par son courage & par son intelligence dans le métier de la guerre. Il fut un des premiers héros du Musulmanisme ; & Mahomet disoit de lui, qu'il ne connoissoit per-

Hégire 43. Ere Chr. 663. Mort d'Amrou-ben-al-As.

MOAVIAS. Hégire 43. Ere Chr. 663.

sonne qui fût plus sincèrement attaché à la religion.

La vivacité de son esprit, sa valeur, sa capacité, ses exploits en Syrie & en Egypte, les disgraces même qu'il eut à essuyer ; tout cela lui a mérité les plus grands éloges de la part des Historiens. Il mourut dans son Gouvernement d'Egypte, que Moavias lui avoit abandonné avec tous les revenus de cette riche Province, à condition qu'il entretiendroit à ses dépens les troupes nécessaires pour la défense de ce pays.

Indépendamment des qualités qui annonçoient un grand Général, Amrou en avoit d'autres qui le rendoient très-recommandable dans sa nation. Il possédoit dans un degré éminent, l'éloquence & la Poësie. Avant d'embrasser le Musulmanisme, il exerça sa verve contre Mahomet, & fit à son sujet des vers extrêmement satyriques. Il en témoigna depuis un vif repentir ; & dans le tems même qu'il mourut, il fit à ses enfans un discours très-pathétique dans lequel il rappella encore le malheur qu'il avoit eu d'écrire contre le Prophéte.

Ce fut à peu près dans ce même tems, que Moavias se détermina à reconnoître pour son frere, un Musulman de mérite nommé Ziad, qui s'étoit toujours distingué parmi les Arabes par son esprit, ses talens & ses exploits militaires. Il étoit fils d'Abou-Sofian, aussi-bien que Moavias; mais il n'avoit point été reconnu, parcequ'il étoit venu d'un commerce illégitime : c'est ce qui lui avoit fait donner le nom de Ziad-ben-Abihi, c'est-à-dire, fils d'un inconnu. MOAVIAS. Hégire 43. Ere Chr. 663. Origine de Ziad.

Il donna de bonne heure les plus heureux présages de ce qu'il seroit un jour. Le brave Amrou, qui étoit connoisseur, l'ayant observé dans une assemblée des compagnons de Mahomet, où il l'entendit parler avec beaucoup de force & de solidité, fut si charmé de ce jeune homme, qu'il dit à son sujet, que sans le vice de sa naissance il auroit mérité de commander un jour les Arabes.

Les Califes sous lesquels il servit, rendirent justice à son mérite. Il se distingua sur-tout dans la conduite qu'il tint en Perse, lorsqu'il fut chargé par Ali de quelque commission dans cette vaste Province : il s'y

MOAVIAS. Hegire 43. Ere Chr. 663.

acquit bientôt la plus grande réputation, par les rares talens qu'il fit voir pour l'administration des affaires.

Il se jette dans le parti des Alides.

Lorsque Hassan eut abdiqué le Califat, Ziad refusa absolument de reconnoître Moavias, quoiqu'il fût son frere naturel. Le respect qu'il crut devoir à la mémoire d'Ali son bienfaiteur, l'engagea à s'éloigner du nouveau Calife pour se jetter dans le parti des Alides.

Moavias le fait entrer dans le sien.

Moavias, qui connoissoit tout le mérite de Ziad, voyoit avec douleur combien un adversaire de cette considération feroit redoutable à son parti. Il entreprit donc de le gagner, & fit part de son dessein à Mogairah-ebn-Saïd, Gouverneur de Couffah, qui s'offrit volontiers de le servir, en travaillant à détacher Ziad du parti des Alides. Mogaïrah pouvoit y réussir d'autant plus facilement, qu'il avoit entretenu une liaison intime avec Ziad, depuis un service qu'il lui avoit rendu dans une affaire de très-grande conséquence. *

* Il s'agissoit d'une accusation intentée contre Mogaïrah pour crime d'adultère. Ziad qui étoit alors Cadi, ou Juge, de l'endroit où le délit s'é-

Mogaïrah négocia donc si adroitement auprès de Ziad, & il lui fit d'ailleurs des propositions si avantageuses de la part du Calife, qu'il réussit enfin à le ramener. Moavias le reçut à sa cour avec toutes les marques possibles de considération, & il l'assura que dans peu il le mettroit en situation d'occuper les premières places de l'Etat, sans crainte qu'on pût lui faire plus long-tems les reproches qu'on lui avoit faits par le passé.

MOAVIAS. Hégire 43. Ere Chr. 663.

En effet, il fit faire toutes les informations convenables pour parvenir à ses fins; & après beaucoup de formalités, il fut décidé que Ziad étoit vraiment fils d'Abou-Sofian. Le Calife fit publier cette décision dans une assemblée solennelle, où il reconnut publiquement Ziad pour son propre frère, issu aussi-bien que lui du noble sang des Coréischites, & dès-là capable de remplir les premieres places de l'Etat.

Il le reconnoît pour son frère.

La famille de Moavias fut très-mécontente de cette légitimation,

toit commis, avoit trouvé moyen de sauver l'accusé, & de faire condamner les témoins comme des calomniateurs.

F v

Moavias. Hégire 43. Ere Chr. 663.

qui en associant Ziad aux priviléges des Ommiades, avoit donné occasion de faire des recherches deshonorantes pour un homme tel qu'Abou-Sofian, dont la mémoire avoit été jusqu'alors dans la plus grande vénération parmi les Musulmans.

Moavias laissa tomber tous les discours qu'on jugea à propos de faire sur le parti qu'il venoit de prendre, & il ne s'occupa que du soin d'employer utilement les talens de Ziad pour le bien de l'Etat, & l'avancement de ses propres affaires.

Hégire 44. Ere Chr 664. Ziad est fait Gouverneur de Basrah.

Il lui donna d'abord le Gouvernement de Basrah, où il étoit nécessaire d'envoyer au plutôt quelqu'un qui eût assez d'autorité pour arrêter les désordres qui s'y commettoient depuis quelque-tems. Abdallah-ebn-Amer avoit été déposé depuis peu du Gouvernement de cette place, parce que sa trop grande douceur l'empêchoit de sévir contre les brigands qui désoloient tous les environs. Le Calife l'avoit fait remplacer par Hareth, qui fit quelques tentatives pour remédier au mal; mais il étoit parvenu à un tel excès, qu'il lui fut impossible de le déraciner.

Ziad y fut donc envoyé à son tour, comme l'homme le plus propre pour remettre en vigueur la police la plus exacte.

MOAVIAS. Hégire 44. Ere Chr. 664.

Dès qu'il fut arrivé à Basrah, il convoqua l'assemblée générale des Musulmans, & leur déclara qu'il connoissoit les remédes nécessaires pour arrêter les désordres publics; mais qu'avant de les employer, il étoit bien-aise d'avertir que ceux qui se sentoient coupables feroient bien de quitter la ville au plutôt, parce-qu'il ne feroit aucun quartier à ceux qui tomberoient entre ses mains.

Ils dissipe les brigands qui infestoient cette ville & les environs.

Peu après il fit publier une ordonnance qui portoit qu'immédiatement après la prière du soir tout le monde eût à se retirer chez soi, & que quiconque se trouveroit dans les rues après l'heure marquée, seroit puni de mort. Il établit à cet effet une patrouille, commandée par un Officier qui avoit ordre de faire passer au fil de l'épée ceux qu'il rencontreroit pendant la nuit.

Cet ordre pouvoit avoir beaucoup d'inconvéniens; mais comme il s'agissoit de remédier à un grand mal, on fit peu d'attention sur les suites

MOAVIAS. Hégire 44. Ere Chr. 664.

qu'il pouvoit avoir, & on commença par l'exécuter à toute rigueur. La premiere nuit couta la vie à plus de cent personnes. Ce sévère exemple fit une si vive impression sur les autres, que l'on n'osa plus sortir de chez soi pendant la nuit. Il y eut cependant encore cinq personnes qui périrent le lendemain ; mais la troisiéme nuit tout se passa très-tranquillement, & il n'y eût personne de tué. Le bon ordre se rétablit insensiblement dans cette ville, & l'on n'entendit plus parler de vols ni de brigandages.

Hégire 45. Ere Chr. 665. Il rétablit la police dans plusieurs Provinces.

Moavias fut d'autant plus charmé de savoir la tranquillité rétablie dans Basrah, qu'il avoit toujours appréhendé que ses ennemis ne profitassent du désordre qui régnoit dans cette ville pour décrier son gouvernement, ou même pour augmenter leur parti, en y faisant entrer les auteurs des troubles. La sévérité de Ziad, & la prudence avec laquelle il se comporta d'ailleurs pour réformer différens abus qu'il avoit remarqués dans Basrah, déterminerent le Calife à avoir recours à lui pour établir le même ordre dans le Ségestan

& le Khoraſſan, Provinces de Perſe, & dans Bathein & Oman, Provinces de l'Arabie. Il falloit que le Calife comptât beaucoup ſur la capacité de Ziad, pour le charger en même-tems de tant d'emplois, dont un ſeul auroit ſuffi pour donner beaucoup d'occupation à un homme ordinaire.

Ziad répondit parfaitement aux idées du Calife ; & quoiqu'il dût être accablé par l'immenſité du travail dont on le ſurchargeoit, il ſe montra par-tout ſupérieur aux places qu'on lui fit occuper. Amateur exact de l'ordre & de la juſtice, il ne négligea rien de ce qui pouvoit procurer le bonheur & la tranquillité des peuples ; mais en même-tems il gouvernoit d'une manière abſolument deſpotique, & ne ſouffroit point que qui que ce pût être donnât la moindre atteinte à ſon autorité.

On en eut un exemple dans la perſonne de Hakem-ben-Amer, Capitaine Muſulman. Cet Officier ayant été commandé par Ziad pour s'emparer d'une place, exécuta ſa commiſſion avec beaucoup de ſuccès, &

en informa aussitôt le Gouverneur. Celui-ci lui fit réponse sur le champ, & lui ordonna de réserver du butin tout l'or & l'argent monnoyé, pour le mettre dans le trésor public.

Cet ordre étant contraire à ce qui étoit recommandé dans l'Alcoran, où il est dit en termes formels, que de tout le butin il n'y en a que la cinquiéme partie qui doive être réservée pour le trésor, Hakem ne jugea pas à propos d'obéir; il partagea le butin aux soldats selon l'usage, & garda seulement la cinquiéme partie. Aussitôt que Ziad en eut été informé, il envoya arrêter cet Officier, & l'auroit sans doute sévèrement puni de sa désobéissance; mais la mort du prisonnier le tira des mains du Gouverneur.

Ce fut donc à la fermeté de Ziad que le Calife fut redevable de l'établissement de son autorité dans plusieurs villes de l'Empire Musulman. Il eut la même obligation à d'autres Commandans qu'il envoya dans divers départemens. Mais il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail historique des événemens qui ont dû se passer pen-

dant tout ce tems-là, parceque les Historiens Arabes ne nous ont donné aucune lumière à cet égard.

Moavias. Hégire 45. Ere Chr. 665.

Il ont été aussi réservés par rapport à Moavias lui-même; on passe plusieurs années de son Califat sans presqu'entendre parler de lui; & le peu qu'on en rapporte n'est pas toujours fort intéressant. Par exemple, on ne sait rien de lui dans l'année quarante-sixiéme de l'Hégire, sinon qu'ayant pris quelques soupçons contre Abdarrahman, fils du fameux Khaled, auquel il n'étoit inférieur ni du côté du courage, ni du côté de l'attachement à sa religion, Moavias engagea un esclave Chrétien qui appartenoit à ce Capitaine, d'empoisonner son maître, dans le tems qu'il étoit occupé à une expédition contre les Grecs. L'esclave consomma ce crime; mais il ne jouit pas long-tems de la récompense dont le Calife paya cet infâme service. Le fils d'Abdarrahman, qui s'appelloit Khaled, comme son grand père, partit de Médine & alla en Syrie où l'esclave s'étoit retiré, & il le tua de sa propre main. Moavias fit aussitôt arrêter Khaled, & il ne lui ren-

Hégire 46. Ere Chr. 666.

Moavias fait tuer Abdarrahman, fils de Khaled.

MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666.

dit la liberté, qu'après qu'il lui eut fait payer une somme d'argent pour l'expiation du meurtre de cet esclave.

Insulte faite à Ziad par les habitans de Couffah.

Il y eut peu après un autre événement qui fit beaucoup de bruit : la scène se passa à Couffah. Ziad s'étant rendu dans cette ville, alla à la Mosquée un jour d'assemblée, & monta dans la chaire pour y prêcher le peuple. L'heure désignée pour la priere étant arrivée, un Musulman nommé Héger, se leva du milieu de l'assemblée, & se mit à crier *Salah*; & commença lui-même à entonner la prieré, pendant que Ziad parloit encore. Le prédicateur fut bientôt obligé de finir son discours, parce que tout le monde répondit à l'intonation de la prière.

Il en informe le Calife & se retire à Basrah.

Ziad dissimulant cette insulte, descendit de chaire, & fit aussi la prière avec les autres; mais au sortir de la Mosquée, il écrivit à Moavias, & lui parla d'Héger comme d'un homme qui ne respectoit ni le Souverain, ni ceux qui étoient revêtus de son autorité. Il lui fit une vive peinture de l'affront que ce Musulman lui avoit fait, en le mettant dans la nécessité de descendre de chaire; & en-

fin, il l'avertit que si l'on ne prenoit au plutôt des mesures, le parti des Alides prévaudroit bientôt à Couffah, & que Héger lui seul étoit capable d'y exciter une révolte.

MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666.

En attendant la réponse du Calife, Ziad se retira à Basrah, & laissa un de ses Lieutenans pour veiller à ce qui se passeroit chez les Couffiens pendant son absence. Il retourna les trouver, dès qu'il eût reçu des lettres de Moavias, & il apprit à son arrivée que son Lieutenant avoit été vivement insulté par quelques Couffiens, qui lui avoient jetté de la poussiere au visage pendant qu'il faisoit la priere.

Il revient à Couffah, pour faire arrêter les séditieux.

Ziad qui avoit des ordres du Calife pour arrêter les coupables, convoqua l'assemblée; & étant monté en chaire, il fit un discours véhément contre les séditieux. Il déclara qu'il y avoit trop long-tems que l'on dissimuloit l'insolence des mutins, & le mépris qu'ils témoignoient pour l'autorité souveraine, contre laquelle ils commettoient tous les jours de nouveaux attentats, par les insultes qu'ils faisoient aux Lieutenans du Calife: qu'il étoit tems enfin de châtier les

MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666.

rebelles, & qu'il avoit à ce sujet des ordres exprès de Moavias, Commandant des Fidéles.

Héger qui étoit zélé partisan des Alides, ne pouvant souffrir que l'on donnât à Moavias le titre de Commandant des Fidéles, s'écria dans l'assemblée, que Ziad étoit un menteur: il lui jetta même de la poussiere au visage, en lui donnant des malédictions, aussi-bien qu'à Moavias & à tous ses Sectateurs.

Ziad fut assez se contenir pour ne pas éclater dans le moment; il fit même la prière, & se retira ensuite tranquillement au château de la place. Le lendemain il envoya ses gardes pour se saisir d'Héger; mais celui-ci qui s'attendoit bien qu'on tenteroit de l'arrêter, s'étoit mis en défense, & avoit appellé à son secours un grand nombre d'amis, qui firent une vigoureuse résistance, lorsque les gardes de Ziad se présenterent. Héger & sa suite ne tinrent cependant pas long-tems contre des gens bien armés, qui firent mainbasse sur les rebelles. La mort de plusieurs d'entr'eux effraya les autres; & enfin Héger fut pris avec

treize de ses amis. Ziad leur fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & les envoya à Moavias pour en faire justice. MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666.

Le Calife tint conseil à ce sujet, & les avis se trouverent partagés. Tous convenoient qu'Héger étoit criminel; mais on n'étoit point d'accord sur la maniere dont on devoit le punir. Les uns opinerent à la mort: d'autres prétendoient qu'il suffiroit de l'exiler lui & ses amis en diverses Provinces. Le premier avis prévalut, par les vives sollicitations de Ziad, qui écrivit à Moavias que son autorité seroit absolument ruinée dans l'Irak, s'il usoit de clémence, dans une conjoncture aussi importante. Il fit appuyer sa lettre par des amis qu'il avoit à la cour du Calife; & enfin l'arrêt de mort fut prononcé. Le coupable eut la tête tranchée, avec plusieurs de ceux qui avoient eu part à sa révolte: il y en eut six qui obtinrent leur grace, à la sollicitation de plusieurs personnes de considération que le Calife ne put refuser. Punition des coupables.

Il semble, selon les Auteurs Arabes, que la punition d'Héger, &

MOAVIAS. Hégire 46. Ere Chr. 666.

l'empoisonnement du fils de Khaled, forment ce qu'il y a de plus intéressant dans les années 46 & 47 de l'Hégire; car pendant tout ce tems-là, & même durant une bonne partie de l'année 48, on ne trouve rien de remarquable, ni par rapport à l'Histoire générale des Arabes; ni même par rapport au Calife en particulier.

Hégire 48. Ere Chr. 668.

Les Musulmans assiégent Constantinople sans succès.

On avoit cependant une ample matiere à traiter dans les préparatifs que fit Moavias pour le siége de Constantinople, où il envoya une flotte nombreuse sur la fin de l'année 48. Un armement de cette espéce auroit bien mérité l'attention & les recherches des Historiens, préférablement à quantité de minuties dont les Arabes ont affecté de remplir leurs Histoires.

On sait donc en général que Moavias qui avoit déja eu l'idée d'établir une marine dans le tems qu'il n'étoit que Gouverneur de Syrie, s'appliqua à mettre cet établissement en vigueur dès qu'il fut parvenu au Califat. Lorsqu'il se crut en état de pouvoir tenir la mer, il équipa une flotte, & l'envoya vers Constanti-

nople, sous les ordres de son fils Yésid.

MOAVIAS. Hégire 48. Ere Chr. 668.

Mort d'Abou Ayoub.

On fit le siége de cette ville. Il dura long-tems, & fut malheureux. Voilà tout ce que les Auteurs nous en apprennent. Au-lieu de donner un détail d'une entreprise aussi importante, & qui fut assez longue pour occasionner de grands événemens, ils ont eu soin de rapporter qu'un fameux Capitaine Musulman, nommé Abou-Ayoub, autrefois compagnon de Mahomet, mourut pendant le cours de ce siége, & qu'il fut enterré auprès des murailles de la place. On a élevé dans la suite une Mosquée dans cet endroit, qui est en si grande vénération parmi les Turcs, que les Sultans y vont en cérémonie s'y faire ceindre l'épée, le jour qu'ils prennent possession du Trône.

Son tombeau est en vénération parmi les Turcs.

Hégire 49. Ere Chr. 669. Expédition d'Yésid.

L'Auteur qui parle de l'entreprise de Constantinople avec le plus d'étendue, rapporte qu'Yésid, à la tête d'une puissante armée, enleva d'abord à l'Empereur Grec l'Arménie & la Natolie. Cette conquête ne fut pour lui qu'une course assez rapide. Il passa ensuite l'Hellespont, & alla

MOAVIAS. Hégire 40. Ere Chr. 665.

mettre le siége devant Constantinople, sans que les Grecs se missent en devoir d'en défendre les approches. Ils se contenterent de faire bonne contenance sur les remparts, & laisserent tranquillement les Arabes s'établir dans les environs de cette ville. L'enceinte en étoit si vaste, ou les troupes Musulmanes étoient en si petit nombre, qu'elles ne purent faire l'investissement de la place. Cet inconvénient n'altéra en aucune façon la tranquillité dont les Grecs vouloient bien les laisser jouir; desorte que les Sarrasins semerent dans les campagnes voisines des fauxbourgs de la ville, & firent la récolte avec autant de liberté qu'ils l'auroient pu faire dans leur propre pays. Après avoir ainsi passé deux ans, ils formerent des attaques, dans lesquelles ils perdirent beaucoup de monde, & enfin ils leverent le siége.

Inconstance des Peuples de l'Afrique.

Pendant que l'on étoit occupé à cette entreprise, il y avoit eu beaucoup de mouvemens du côté de l'Afrique, dont les Peuples paroissoient disposés à secouer le joug des Musulmans. Ils ne s'étoient soumis que par crainte : aussi dès qu'ils se sen-

toient en liberté, ils reprenoient leur ancienne religion ; mais aussitôt que les troupes des Sarrasins s'approchoient, ils retournoient au Musulmanisme.

Moavias, Hégire 49. Ere Chr. 669.

Moavias leur donna pour Gouverneur un nommé Okbad, homme de tête, qui vint à bout de fixer le génie inconstant de ces Peuples ; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de travail. Après avoir tenté en vain toutes les voies que la douceur pouvoit inspirer, il résolut d'user de sévérité ; & ce moyen lui réussit. Il fit tenir un état de ceux qui étoient les principaux auteurs des changemens qui arrivoient si fréquemment dans cette Province, & il donna des ordres pour qu'on les passât tous au fil de l'épée : il fit publier en même tems qu'il en useroit dans la suite aussi rigoureusement, contre tous ceux qui oseroient abandonner la religion du Prophéte.

Okbad les affermit dans le Musulmanisme.

La crainte de la mort fit impression sur ces peuples ; mais pour s'assurer encore davantage contre leur inconstance, Okbad fit bâtir la ville de Kaïroan, qui est devenue dans la suite la capitale de la Province d'A-

Hégire 50. Ere Chr. 670. Il fait bâtir la ville de Kaïroan.

Moavias. Hégire 50. Ere Chr. 670.

frique proprement dite. Il choisit pour cela une étendue de pays fort considérable, dont une partie, couverte alors d'une grande quantité de bois, étoit remplie de serpens & de bêtes sauvages, qui causoient souvent de grands désordres. D'ailleurs ces mêmes bois avoient plusieurs fois servi de retraite aux habitans du pays dans le tems des révoltes; & le Gouverneur s'y étoit trouvé souvent fort embarassé, lorsqu'il poursuivoit les rebelles. Il fit donc abattre tous ces arbres, qui lui furent d'un grand secours pour bâtir la nouvelle ville. Il y établit sa résidence, & elle devint comme le centre de sa jurisdiction. Elle fut en peu de tems très-considérable par son commerce, par le nombre de ses habitans, & par la réputation qu'elle s'acquit, lorsque les Sciences y fleurirent.

Les Sarrasins se servirent aussi de cette place pour en faire le dépôt de leurs richesses, & du butin qu'ils faisoient sur leurs ennemis. Tout y étoit en sûreté, parce que la ville étant fort éloignée du rivage, les flottes des Grecs & des Latins ne pouvoient

pouvoient y aborder; il étoit même très-difficile de faire avec succès, une descente sur les côtes, par la précaution que ce Gouverneur avoit prise pour en défendre les approches.

MOAVIAS. Hégire 50. Ere Chr. 670.

Tandis qu'Okbad assuroit en Afrique l'autorité de Moavias, le fameux Ziad travailloit à réduire les Alides, dans les divers départemens qu'on lui avoit confiés. Après avoir soumis l'Irak à l'obéissance du Calife, il lui écrivit pour lui demander le Gouvernement de l'Hégiaz. La façon dont il s'énonçoit dans sa lettre, faisoit assez connoître que l'Irak étoit tellement soumise, qu'il n'y avoit plus de mouvemens à craindre, & que bientôt il réussiroit avec la même facilité à établir le bon ordre dans le reste de l'Arabie. *Ma main gauche*, dit-il au Calife, *est ici employée à gouverner les peuples de l'Irak, mais pendant ce tems-là ma main droite demeure oisive. Donnez-lui l'Arabie à gouverner, & elle vous en rendra bon compte.*

Ziad demande le Gouvernement de l'Hégiaz.

Moavias qui ressentoit combien il étoit de son intérêt d'employer un homme si capable de lui rendre ser-

Il meurt en allant en prendre possession.

MOAVIAS. Hegire 50. Ere Chr. 670. vice, lui donna aussitôt le Gouvernement qu'il souhaitoit. La nouvelle s'en étant bientôt répandue partout, ne fit pas également plaisir à ceux qui l'apprirent. Les habitans de Médine entr'autres, qui redoutoient l'extrême sévérité de Ziad, furent très-allarmés, lorsqu'ils furent sa nomination. L'un d'eux nommé Abdallah-ebn-Zobéir, faisant allusion aux termes dont Ziad s'étoit servi en écrivant au Calife, fit publiquement cette priere à Dieu : *O Dieu, contentez cette main droite qui* Hégire 53. Ere Chr. 672. *est superflue à Ziad.* On assure que peu après cette priere, il survint un ulcère pestilentiel à l'un des doigts de sa main droite, & qu'il en mourut dans le tems qu'il étoit en route pour aller prendre possession de son Gouvernement. On rapporte sa mort à l'an 53. de l'Hégire, & le 672. de Jesus-Christ.

Mort de Giabalah.

Cette même année mourut aussi le fameux Giabalah ebn-Aihan, dernier Roi ou Prince des Arabes Chrétiens, qui composoient la tribu de Gassan. Il avoit embrassé le Musulmanisme sous le Califat d'Omar; Voyez tom. 1. p. 228. mais il l'abandonna à l'occasion d'un

différend qu'il eut avec ce Calife, & resta jusqu'à sa mort parmi les Chrétiens.

MOAVIAS. Hégire 53. Ere Chr. 672.

Moavias fut très-sensible à la perte qu'il faisoit dans la personne de Ziad : il lui avoit obligation de voir son autorité bien établie dans toutes les Provinces de l'Empire Musulman ; & s'il restoit encore des séditieux, ils n'osoient du moins se montrer ouvertement.

Hégire 54. Ere Chr. 673.

Ce Calife se voyant paisible possesseur de sa dignité, fixa sa résidence à Damas. Il ne crut pas pouvoir rien faire de mieux que de choisir pour la capitale de son Empire, une ville qui attiroit l'admiration de tous les étrangers par sa situation, son étendue, la beauté de ses bâtimens, & sur-tout par la température & la bonté de son climat.

Moavias établit Damas pour la capitale de son Empire.

Mais pour rendre cette ville respectable aux Musulmans en particulier, il résolut d'y faire transporter la chaire où Mahomet avoit enseigné l'Islamisme. Il crut qu'en exposant dans la Mosquée de Damas ce précieux monument du Mahométisme, & y montant lui-même pour y faire la priere publique, les Peuples

Il veut y faire transporter la Chaire de Mahomet.

MOAVIAS Hégire 54. Ere Chr. 673.

frappés de cet aspect, auroient bien plus d'attachement pour sa personne, & plus de vénération pour sa dignité.

Il envoya donc à Médine, pour demander qu'on lui envoyât la chaire du Prophéte. Les Médinois allarmés, firent en vain des représentations pour qu'on ne les privât pas d'un trésor qui faisoit toute leur consolation, sur-tout dans un tems où il étoit décidé que leur ville ne seroit plus honorée de la présence des Califes, comme elle l'avoit été depuis l'Apôtre de Dieu.

Les Médinois s'y opposent.

Ces remontrances firent peu d'effet, & il y eut des ordres pour enlever d'autorité la chaire de Mahomet. On se mit donc en devoir d'y travailler, malgré les oppositions des Médinois; mais dans ce même tems il arriva une éclypse de soleil, que chacun regarda comme un prodige, par lequel Dieu lui-même vouloit bien s'expliquer sur une entreprise aussi téméraire. Les Médinois déclarerent alors qu'ils ne souffriroient pas que l'on touchât à la chaire du Prophéte. D'un autre côté, les envoyés de Moavias, pénétrés de frayeur d'un

événement que leur ignorante superstition leur faisoit regarder comme un miracle, n'oserent aller plus avant : ils informerent donc le Calife de ce qui venoit d'arriver, & en conséquence ils reçurent ordre d'abandonner ce dessein.

MOAVIAS. Hégire 54. Ere Chr. 673.

Peu après, Moavias ôta à Saëd le Gouvernement de Médine, & le rendit à Mervan ebn-Hakem, qui l'avoit possédé auparavant. On ne dit point quelle fut la cause de ce changement. Le Calife ordonna de plus à Mervan de faire abattre la maison de Saëd, & de saisir tout ce qu'il pouvoit avoir dans l'Hégiaz. Le nouveau Gouverneur communiqua ces ordres à Saëd, & lui dit qu'il ne pouvoit se dispenser de les mettre à exécution : il ajouta même que s'il étoit en sa place, il en useroit de-même, & qu'un Gouverneur étoit obligé d'obéir aux ordres du Souverain.

Moavias donne à Mervan le Gouvernement de Médine.

Il fut fort surpris lorsque Saëd lui apprit que dans le tems qu'il étoit en place, il avoit reçu un ordre semblable par rapport à lui, & que l'amitié qui étoit entr'eux depuis long-tems, l'avoit empêché de l'exécuter. Il lui

MOAVIAS. Hégire 54. Ere Chr. 673.

montra en effet les lettres de Moavias, & il dit ensuite qu'il avoit mieux aimé risquer d'encourir la disgrace du Calife, que d'avoir à se reprocher la ruine de son ami. Mervan, sensiblement touché de la générosité de Saëd, l'imita dans sa conduite, & ne fit rien de ce que Moavias avoit ordonné. Ils crurent découvrir l'un & l'autre que ce Calife n'avoit cherché qu'à les désunir, dans la crainte que leur intelligence ne fût nuisible à son autorité. Mervan lui écrivit à ce sujet, & Moavias parut si content de la façon dont il s'étoit comporté, qu'il révoqua les ordres qu'il avoit donnés, & les assura l'un & l'autre qu'ils pouvoient compter sur son amitié.

Obéïdallah est fait Gouverneur du Khorassan.

Le Calife donna cette même année le Gouvernement de la Province du Khorassan à Obéidallah, fils de Ziad, qui n'étoit cependant encore que dans sa vingtiéme année. Il fut redevable de cette faveur à la manière dont il se comporta, lorsqu'après la mort de son père il vint rendre compte à Moavias de tout ce qui s'étoit passé dans les Provinces dont Ziad avoit eu l'administration. Ce

jeune Musulman parla avec tant d'intelligence, & il donna de si bons éclaircissemens sur l'esprit, le caractère, le zèle & la conduite des Lieutenans de son père, que le Calife étonné de voir tant de mérite dans un sujet encore si jeune, ne fit pas difficulté de lui donner toute sa confiance, & de le mettre à la tête d'une Province considérable.

MOAVIAS. Hégire 54. Ere Chr. 673.

Moavias ne put que s'applaudir du choix qu'il avoit fait. Obéidallah s'acquit en peu de tems l'amitié des peuples qu'on lui avoit confiés; & ils marcherent avec ardeur sous ses ordres, lorsqu'il forma le dessein d'aller attaquer les ennemis de l'Etat. Il passa le fleuve Gihon, autrement appellé Oxus, & s'avança dans la Transoxane à la tête d'une armée considérable. Il perça jusqu'aux montagnes de Bokharah, où ayant rencontré les Turcs, il leur livra bataille, les battit & les mit dans une si grande déroute, que leur Reine, qui étoit à cette action, perdit en fuyant une de ses bottines. Ce fut une fortune pour celui qui la trouva : car elle étoit si richement ornée, qu'on l'estima environ deux mille pieces d'or.

Il défait les Turcs.

MOAVIAS. Hégire 55. Ere Chr. 674.

Abdallah est rappellé de son Gouvernement ; à quelle occasion.

Obéidallah se préparoit à pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut rappellé par le Calife, qui avoit résolu de le faire passer à Basrah à la place d'Abdallah, fils d'Amrou, à qui il fut obligé d'ôter ce Gouvernement à l'occasion d'une émeute qui étoit arrivée dans cette ville. Abdallah préchant un jour dans la Mosquée, un des principaux auditeurs l'interrompit, & lui jetta même de la poussiere au visage. Le Gouverneur, indigné de cette insolence, fit arrêter aussitôt le Musulman qui l'avoit insulté, & se reglant sur la conduite que Ziad avoit tenue en pareille conjoncture, il ordonna que l'on coupât le poing au coupable : ce qui fut exécuté sur le champ.

Quelques ennemis que le Gouverneur avoit à Basrah, parmi lesquels il y avoit des personnes de la première considération, écrivirent à Moavias, & se plaignirent amèrement de la cruauté d'Abdallah, qui avoit traité aussi indignement un des principaux habitans de la ville, sans qu'il y eût aucune preuve de l'insulte qu'il prétendoit lui avoir été faite. Ils solliciterent vivement le Calife pour qu'il

ordonnât que le Gouverneur fût condamné à subir la loi du Talion.

MOAVIAS. Hégire 55. Ere Chr. 674.

Le Calife surpris de l'ardeur avec laquelle les Basriens demandoient justice de leur Gouverneur, tâcha de les appaiser, en leur promettant de punir Abdallah; mais il leur représenta qu'il ne souffriroit point qu'on fît usage de la loi qu'ils reclamoient; il le condamna seulement à payer une amende. On sut bientôt que ce jugement avoit été prononcé uniquement pour satisfaire les Basriens: car Moavias donna en particulier des ordres pour qu'il n'en coutât rien à Abdallah. Cette amende fut prise dans le trésor public.

La chaleur avec laquelle cette affaire avoit été poursuivie, faisant assez connoître à Moavias les mauvaises dispositions des Basriens à l'égard de leur Gouverneur, il prévit qu'il lui seroit impossible de continuer l'exercice de sa charge, sans être exposé tôt ou tard à quelque nouvelle insulte. Il résolut donc de le rappeller, & mit en sa place Obeidallah, qui laissa le Khorassan sous la conduite d'un nommé Aslem, homme peu capable de remplir un poste de

Moavias. Hégire 55. Ere Chr. 674.

cette distinction ; aussi fut-il rappellé peu après, & Moavias y envoya Saëd, petit-fils du Calife Othman. Il soutint dans cette place la réputation qu'Obéidallah s'y étoit acquise, & ajouta de nouvelles Provinces à celles dont les Musulmans étoient déja les maîtres.

Hégire 56. Ere Chr. 675.

Moavias fait reconnoître son fils pour son successeur.

Les succès que Moavias avoit eus depuis son élévation au Califat, lui avoient fait former depuis long-tems le grand projet de rendre cette dignité héréditaire dans sa famille. Il résolut enfin de le mettre à exécution, & de commencer par faire déclarer son fils Yésid pour son successeur. Il envoya à ce sujet dans toutes les Provinces de son Empire, une lettre circulaire, en conséquence de laquelle les Syriens & les Irakiens prirent le parti d'agir conformément aux volontés de Moavias, & Yésid fut proclamé chez eux sans aucun obstacle.

Il n'en fut pas de-même de Médine. Malec, que le Calife venoit de nommer Gouverneur de cette ville, ayant entrepris de faire reconnoître Yésid pour l'héritier présomptif du Califat, il y eut des oppositions de

la part de tout ce qu'il y avoit de plus considérable parmi les habitans. Ils avoient à leur tête Hossein fils d'Ali, Abdallah ebn-Amer, Abdarrahman, fils d'Aboubecre & frere d'Aiésha, & Abdallah fils de Zobéir, qui déclarerent unanimement qu'ils ne souffriroient jamais que l'on rendît héréditaire une dignité qui avoit toujours été élective parmi les Musulmans. Ils représenterent que les seuls suffrages de la nation devoient décider de la couronne; qu'elle devoit toujours être conférée au plus digne, conformément à l'intention du Prophéte & de ses successeurs, qui n'avoient jamais nommé, ni même désigné personne pour regner après eux.

Le Calife ayant été bientôt informé de ce qui se passoit à Médine, crut que sa présence changeroit la face des affaires. Il y vint en effet bien accompagné, & eut d'abord avec Aiésha une longue conférence sur le sujet de son voyage. On ne rapporte aucun détail de ce qui s'y passa; mais le résultat fut que les habitans de l'Hégiaz reconnurent publiquement Yésid pour héritier du Califat.

Moavias fait
Hégire 57.
Ere Chr. 676.

Moavias qui avoit si bien réussi à détacher les particuliers des intérêts des chefs de la faction qui lui étoit contraire, fit une tentative pour tâcher de les réduire eux-mêmes. Il monta dans la chaire de la Mosquée, & après avoir fait la priere, il prononça un discours très-pathétique sur la nécessité qu'il y avoit, pour le bon ordre & la tranquillité publique, que ceux qui s'étoient opposés à l'élection d'Yésid, se rapprochassent du sentiment de ceux qui avoient pris le parti de la soumission. Il déploya tous les ressorts de son éloquence pour réunir les esprits; mais il ne fit que des efforts inutiles: les opposans ne furent ébranlés, ni par ses remontrances ni par ses reproches, & ils persévérerent constamment dans le parti qu'ils avoient embrassé.

Quoique Moavias se sentît appuyé, il ne voulut pas user de violence contre les opposans; ils étoient en grande considération parmi les peuples, & même parmi ceux qui étoient d'un sentiment contraire; de sorte que le Calife s'en tint aux remontrances, sans aller plus loin.

Il donna même à ce sujet différens

avis à Yéfid, fur la conduite qu'il devoit tenir lorfqu'il feroit fur le trône; il lui fit obferver ce qu'il avoit à craindre des uns & des autres. *Hoffein*, lui dit-il, *a un très-grand nombre de partifans dans fa famille, & même parmi les Irakiens; on le portera à vous faire la guerre, & il pourra peut-être y confentir; mais ce fera plutôt par honneur que par ambition : ainfi s'il arrivoit que le fort des armes le livrât entre vos mains, il ne faut pas héfiter à lui rendre la liberté, car c'eft un homme d'un rare mérite. A l'égard d'Abdallah ebn-Amer, je crois qu'il ne vous caufera pas beaucoup d'inquiétude; c'eft un homme trop attaché aux devoirs de la religion, pour fe livrer aux mouvemens que demandent les cabales. Abdarrahman eft auffi peu redoutable, mais par une raifon bien oppofée : il eft abfolument livré aux femmes & au jeu, & dès-là peu fufceptible des foins & des agitations que l'efprit de parti entraîne avec foi. Abdallah ebn-Zobéir, eft celui de tous que vous devez le plus appréhender. C'eft un génie remuant, capable de tout; il vous attaquera également & par la force & par la rufe : la mort feule peut vous*

MOAVIAS.
Hégire 57.
Ere Chr. 676.

Moavias fait connoître à Yéfid le caractère des Chefs du parti qui lui étoit oppofé.

MOAVIAS. Hégire 57. Ere Chr. 676.

délivrer d'un tel ennemi : ainsi reglez-vous sur ce que je vous dis, & si vous êtes une fois maître de sa personne, vous n'avez d'autre parti à prendre que de vous en défaire.

Moavias étoit charmé d'avoir réussi à terminer la grande affaire de la succession à la couronne, sans qu'une innovation aussi dangereuse que celle qu'il venoit de faire, eût causé plus de troubles que les oppositions dont je viens de parler. Il regardoit son fils comme un homme capable de répondre aux vues qu'il avoit; mais l'idée qu'il s'étoit faite de son mérite n'avoit de fondement dans aucune réalité. Il lui trouvoit des perfections, parcequ'il l'avoit toujours considéré avec les yeux d'un père; mais il ne l'avoit jamais vu tel qu'il étoit en effet.

Ce qui retarda le dessein que Moavias avoit de faire reconnoître son fils pour son successeur.

Yésid étoit un sujet sans vertus, sans capacité, sans religion. Le fameux Ziad le connoissoit bien, lorsqu'étant consulté par Moavias dans le tems que ce Calife rouloit dans sa tête le dessein de transmettre la couronne à son fils, il fit tout ce qu'il put pour le détourner d'en venir à l'exécution. Ziad avoit objecté seu-

sement le danger qu'il y avoit d'entreprendre de changer la constitution primitive de l'Etat. A l'égard du mérite d'Yésid, il n'avoit pas voulu s'expliquer trop clairement vis-à-vis d'un père ; mais cependant il en avoit dit assez pour lui faire comprendre qu'il ne croyoit pas Yésid capable de remplir dignement les vues que Moavias avoit sur lui, & que ce choix ne feroit honneur ni au Trône ni à la Nation.

MOAVIAS. Hégire 57. Ere Chr. 676.

Le Calife avoit été ému des remontrances de Ziad ; & en conséquence il avoit retardé de quelques années l'exécution de son projet : mais dès qu'il n'eut plus personne auprès de lui qui osât lui ouvrir les yeux sur les qualités de son fils, il reprit son premier dessein ; & les sentimens paternels suppléerent dans son esprit à tout le mérite qu'Yésid devoit avoir pour remplir avec décence la place qu'il lui destinoit. Cependant lorsqu'il fut de retour à Damas, il passa encore près de deux ans sans faire exercer à son fils les fonctions du Califat.

Dans cet intervalle, les Historiens ne nous apprennent rien de l'Empi-

Hégire 58. Ere Chr. 677.

MOAVIAS. Hégire 58. Ere Chr. 677.

Mort d'Aiéſha & d'Abdarrhaman.

re des Arabes ; ils ſe contentent de rapporter la mort de la célébre Aiéſha, qui finit ſes jours à Médine, après avoir joui pendant le cours de ſa vie de la plus haute conſidération parmi les Muſulmans. Abdarrahman ſon frere mourut auſſi peu de mois après ; c'étoit, comme on a vu, l'un des quatre qui s'étoient oppoſés à l'inauguration d'Yéſid.

Hégire 59. Ere Chr. 678

Mort d'Abou-Horéirah.

Abou-Horéirah, qui avoit été l'un des plus intimes confidens de Mahomet, mourut l'année ſuivante. On n'a jamais ſu le véritable nom de ce Muſulman ; car celui que l'on vient de rapporter n'eſt qu'un ſobriquet, qui ſignifie *père du chat.* Mahomet l'avoit ainſi nommé, à cauſe de l'attachement qu'il avoit pour un chat qu'il portoit toujours avec lui.

Hégire 60. Ere Chr. 679.

Cérémonie de l'inauguration d'Yéſid.

La ſoixantiéme année de l'Hégire fut remarquable par l'inſtallation d'Yéſid. Il fut reconnu publiquement en qualité de collégue de ſon père, & il prit ſéance comme héritier préſomptif du Califat. Cette cérémonie ſe paſſa avec beaucoup de ſolennité, & le jeune Prince reçut les complimens de toutes les Provinces de l'Empire, par le miniſtère de leurs Ambaſſadeurs.

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 676.

Ahnaf, oncle d'Yésid, vieillard respectable, fit aussi le voyage de Damas pour se trouver à cette cérémonie. Il passa quelque tems à la cour du Calife, pendant lequel Moavias, qui souhaitoit ardemment que tout le monde trouvât dans son fils les grandes qualités qu'il lui supposoit, pria instamment Ahnaf de l'entretenir en particulier, & de tâcher de découvrir le caractère de son esprit, son humeur, ses talens, ses dispositions, & de lui en rendre un fidèle compte.

Tendresse aveugle de Moavias pour Yésid.

Cette commission fut très-embarassante pour Ahnaf; il n'apperçut rien de satisfaisant dans le caractère d'Yésid, & il ne voulut pas cependant dire à son frère ce qu'il en pensoit. Il évita long-tems d'entrer dans aucun détail; mais lorsqu'il fut près de quitter Damas, le Calife renouvellant ses instances, Ahnaf lui dit seulement: *Si je mens, je déplairai à Dieu; si je dis la vérité, je crains de vous déplaire : vous pouvez connoître Yésid mieux que moi, si vous voulez examiner sa conduite, ses mœurs & son caractère du même œil que vous le regarderiez s'il n'étoit pas votre fils.*

C'étoit en dire assez pour ouvrir les yeux au Calife sur le prétendu mérite de son fils ; mais cet homme si habile, si clairvoyant, si renommé dans sa Nation par la finesse de son discernement, étoit si aveuglé par sa tendresse paternelle, que rien ne fut capable de le faire revenir de sa prévention. Il parloit toujours d'Yésid avec éloge ; il admiroit sur-tout sa rare capacité, son intelligence, son air majestueux ; mais malheureusement pour lui, & plus encore pour les peuples, il étoit le seul qui pût remarquer tant de belles choses.

Il ne s'étoit cependant déterminé à l'associer au Trône, que par la grande idée qu'il avoit de son mérite. On rapporte à ce sujet que faisant un jour sa priere dans la Mosquée, il la finit ainsi: *Grand Dieu, vous savez qu'en élevant mon fils au Trône, je l'ai cru très-sincerement capable de bien gouverner. Daignez l'y affermir, Seigneur, en lui inspirant une conduite qui soit digne de vous plaire, & d'attirer vos faveurs sur votre peuple. Si c'est la chair & le sang qui ont conduit mon choix, ne l'y affermissez pas.*

Moavias commencoit alors à dépé-

rir insensiblement; il étoit déja avancé en âge, & d'ailleurs les fatigues de la guerre, & les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour satisfaire son ambition, avoient considérablement affoibli sa santé. *Je suis comme le bled que l'on va moissonner*, dit-il un jour dans un discours public; *mon regne a été long, peut-être sommes-nous las les uns des autres, & bien-aises de nous séparer. Je surpasse tous ceux qui me suivront, comme j'ai été surpassé par tous ceux qui m'ont précédé.*

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Dernier avis de Moavias à Yésid.

Peu après il tomba dans une grande défaillance, qui lui fit connoître que sa dernière heure approchoit. Yésid n'étant point alors à Damas, le Calife fit appeller le Capitaine de ses gardes, & un autre de ses principaux Officiers, & il leur dit : *Je vous recommande d'aller trouver mon fils, & vous lui direz ceci de ma part :*

Souvenez-vous que vous tirez votre origine des Arabes; ainsi ayez toujours beaucoup d'attention & de politesse pour leurs Ambassadeurs. Les Syriens méritent aussi votre amitié; ils m'ont élevé sur le Trône, & c'est à eux que vous devez l'héritage que je vous laisse. Trai-

Moavias. Hégire 60. Ere Chr. 679.

tez-les comme des sujets dont la fidélité est à toute épreuve ; mais ayez l'attention de ne pas les laisser long-tems séjourner hors de leurs Provinces, car ils se gâtent dans les autres. A l'égard des Irakiens, s'ils vous demandoient tous les mois un nouveau Gouverneur, ne faites pas difficulté de les satisfaire ; car si par attachement pour quelqu'un de vos Officiers, vous entrepreniez de le maintenir dans son emploi, ces peuples auroient cent mille épées pour le chasser. Si Abdallah, fils de Zobéïr, vous offre la paix, ne la refusez pas : s'il vous attaque, défendez-vous ; mais sur-tout ménagez le sang de vos sujets autant qu'il sera possible.

Mort de Moavias.

Moavias mourut peu après, dans la vingtiéme année de son regne, & environ dans la soixante & quinziéme de son âge. Dehac, fils de Kaïs, assembla aussitôt le peuple dans la Mosquée ; & après avoir fait étendre sur la chaire le drap mortuaire du Calife, il fit son oraison funébre, & récita ensuite avec les assistans les prières que les Musulmans ont coutume de faire pour les morts.

Telle fut la fin de Moavias, Prin-

ce recommandable parmi les Musulmans par les emplois brillans qu'il avoit remplis. Après avoir été Secrétaire de Mahomet, il avoit été nommé Gouverneur de Syrie ; poste important, dont il jouit durant quatre années sous le Calife Omar, & pendant douze ans sous le Califat d'Othman. Le tems de son gouvernement & de son regne fut ainsi de près de quarante ans.

Ce Prince étoit d'un caractère assez doux ; son accès étoit facile, & tous ceux qui avoient affaire à lui, ne pouvoient que se louer de ses manières polies & affables. Il avoit une pénétration d'esprit admirable, & un discernement exquis pour connoître le caractère & le mérite des hommes. Il n'y eut que son fils qu'il ne put ou ne voulut jamais connoître pour ce qu'il étoit.

Les Historiens font les plus grands éloges de la magnificence & de la générosité de ce Calife. On assure que lorsqu'il recevoit les visites des personnes d'une certaine considération, il les invitoit à prendre chez lui tout ce qui pouvoit leur faire plaisir parmi ce qu'il avoit de plus curieux,

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 677.

ſoit en argent ou en pierreries, ſoit en ouvrages précieux qui ſe montoient à des ſommes ineſtimables.

Les rigoriſtes d'entre les Muſulmans furent un peu ſcandaliſés de la magnificence de ſes habits; car juſqu'à lui les Califes n'avoient porté que de habits de laine. Mais dès qu'il fut Gouverneur de Syrie, il commença par faire uſage de la ſoie, & porta toujours depuis des habits extrêmement riches. Il vivoit d'ailleurs très-ſplendidement, & ne ſe fit jamais un ſcrupule de boire du vin habituellement, contre l'uſage de ſes prédéceſſeurs, qui avoient toujours regardé cette liqueur comme abſolument défendue.

Ce grand Prince ſe mit au-deſſus de toutes les loix pour parvenir à la ſouveraine dignité; il n'en fut redevable ni aux électeurs, ni au conſentement unanime des peuples; il ſut prendre ſi bien ſes meſures avec Amrou, que les ſuffrages des Syriens lui ſuffirent pour prendre la qualité de Calife, malgré la nomination d'Haſſan, que les Arabes avoient porté ſur le Trône. Il amena ſon rival au point de lui faire faire abdi-

cation en sa faveur. Sa politique heureusement soutenue par la fortune, mit ainsi la derniere main à son étonnante élévation, dans laquelle il vint à bout de s'affermir solidement par ses grandes qualités.

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

On a pu lui reprocher d'être un usurpateur; mais on est obligé de convenir qu'il fut un grand souverain, du moins aussi digne de l'Empire, qu'aucun de ceux qui avoient occupé le Trône avant lui. Il fut assez heureux pour en étendre les limites, & il eut la gloire d'être le premier qui ait transmis la couronne à sa postérité. C'est aussi à Moavias que les Sarrasins furent redevables de la création des postes & d'une marine: deux établissemens qui prouvent sa grande capacité & l'étendue de son génie.

Inclination de Moavias pour la Poësie.

Ce Calife n'étoit pourtant pas savant; mais il avoit un goût naturel qui suppléoit à tout ce qui pouvoit lui manquer du côté des sciences & des arts. Ce goût le portoit à favoriser ceux qui y excelloient; il avoit sur-tout une inclination particuliere pour les Poëtes, & il leur en donnoit des preuves dans toutes les occasions qui pouvoient se présen-

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

ter. Les Auteurs Arabes rapportent entr'autres deux traits dont il eſt à propos de faire mention.

Un Arabe ayant été condamné par le Juge à avoir la main coupée, on le préſenta à Moavias pour qu'il confirmât la ſentence. Le criminel ſe voyant devant le Calife, & ſe rappellant l'eſtime qu'il faiſoit de la Poëſie, eut la préſence d'eſprit de lui demander ſa grace par quatre vers d'une grande beauté. Moavias en fut tellement frappé, qu'il pardonna auſſitôt au criminel, & le fit mettre en liberté.

Cette grace fit d'autant plus de bruit, que c'étoit la premiere fois qu'une ſentence prononcée juridiquement n'avoit point eu ſon exécution. En effet, les Califes, depuis la naiſſance de leur monarchie, n'avoient pas encore oſé s'attribuer l'autorité d'enfreindre les loix civiles établies par le Prophéte.

La paſſion de Moavias pour la Poëſie fut auſſi d'un très-grand ſecours à un jeune Arabe, pour ſe faire rendre une promte juſtice de l'inſulte que lui avoit fait le Gouverneur de Couffah en lui enlevant ſa femme.

Cet

Cet époux infortuné vint porter ses plaintes à Moavias, & lui récita à ce sujet une élégie si touchante, que le Calife vivement affecté des expressions fortes & pathétiques de cette piece, & des traits brillans de l'imagination du jeune poëte, sursit à toutes les autres affaires pour terminer celle-ci au plutôt. Il écrivit au Gouverneur de Couffah, & lui ordonna de renvoyer incessamment la femme qu'il avoit enlevée. Il retint pendant ce tems-là le jeune époux à sa cour, & le fit traiter avec beaucoup de distinction.

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Le Gouverneur fit une réponse extravagante, qui marquoit bien l'excès de sa passion. Il demanda au Calife la permission de garder cette femme pendant une année entière, & il consentoit au bout de ce tems-là d'avoir la tête tranchée. Moavias récrivit à l'instant, & donna des ordres si précis, que le Gouverneur fut enfin obligé d'obéir.

Un événement aussi singulier excita la curiosité du Calife. Il voulut voir cette femme dont les attraits faisoient tant de bruit. Il la trouva en effet d'une beauté ravissante, &

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

capable par sa seule figure de faire naître la plus violente passion. Mais il fut bien plus surpris lorsqu'il l'eut entendu parler. Elle joignoit à l'extérieur le plus séduisant, un esprit, une éloquence, une pureté de langage, une délicatesse de tours & d'expressions, & sur-tout une justesse & une solidité de jugement admirables.

Moavias, transporté d'admiration, crut voir une de ces femmes divines que Mahomet a placées dans son Paradis pour la consolation des Bienheureux. Il ne se lassoit point de l'entendre, & lui faisoit toujours de nouvelles questions pour lui donner occasion de parler. Après une conversation assez longue, le Calife lui demanda d'un air fort sérieux, lequel des deux elle aimoit mieux du Gouverneur ou de son mari. La belle Arabe étant restée quelque tems sans répondre, Moavias crut l'avoir jettée dans l'embarras; & il en étoit déja fâché, lorsque cette femme reprenant la parole avec feu, répondit à sa question en faisant l'éloge de son mari par des vers dont le sens, le ton & les expressions étoient d'u-

ne richesse surprenante. *Quel prodige êtes-vous donc en esprit & en beauté*, s'écria le Calife saisi d'étonnement ! *que mon empire seroit honoré, si vous partagiez mon trône ! Mais puisque c'est votre dessein de retourner dans votre pays, partez donc : & si vous voulez jouir en paix de votre heureux époux sans courir le risque d'un nouvel accident, tenez-vous renfermée chez vous : lorsque vous sortirez, qu'un voile épais dérobe aux yeux des mortels votre ravissante beauté.* MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Le Calife, en congédiant ce couple fortuné, donna à l'un & à l'autre les plus grandes marques d'estime & de considération. Il leur fit des présens considérables : & comme le jeune Arabe avoit raconté que pendant qu'il recherchoit cette femme, il avoit dépensé une partie de son bien pour vaincre les obstacles qui s'opposoient à son bonheur, Moavias l'en dédommagea en lui donnant le double des frais qu'il avoit pu faire. Ces deux époux retournerent en Arabie, où ils témoignerent leur reconnoissance à Moavias, en publiant les bontés de ce généreux Calife qui les avoit comblés de tant de biens.

MOAVIAS. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Ce fut peu après cet événement que Moavias mourut. La ville de Damas qui avoit été le lieu de sa résidence ordinaire, fut aussi celui de sa sépulture, & de tous les Califes de la dynastie des Ommiades.



YESID.

VII. CALIFE.

YESID, fils de Moavias, étoit dans la trentiéme année de son âge, lorsqu'il monta sur le trône. Les Médinois & les Mecquois furent les seuls d'entre les Sarrasins qui refuserent de le reconnoître. Indignés du peu de cas que Moavias avoit fait du droit dont ils jouissoient de concourir par leurs suffrages à la nomination du Souverain, ils entreprirent de se venger sur le fils des mépris du père, & firent tous leurs efforts pour faire revivre leurs priviléges.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Les Médinois & les Mecquois refusent de reconnoître Yésid.

Ils auroient peut-être réussi, sans les factions qui les divisoient par rapport au Califat. Hossein, fils d'Ali, y avoit des prétentions par le droit de sa naissance. D'un autre côté Abdallah, fils de Zobéir, avoit aussi ses vues; & ils étoient appuyés l'un & l'autre par un parti considérable qui

Hossein & Abdallah prétendent au Califat.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 679.

entretenoit leurs espérances. Le moindre trouble auroit suffi pour occasionner de leur part les plus grands mouvemens; mais Yésid, quoique peu pourvu des talens nécessaires pour la régie d'un Etat, se conduisit cependant d'abord avec assez de sagesse pour entretenir le bon ordre.

Ce nouveau Calife eut la prudence de ne faire aucun changement parmi les Officiers & les Gouverneurs que son père avoit mis à la tête des Provinces. Au contraire, il leur écrivit à tous pour les confirmer dans leurs places, en leur apprenant le droit qu'il en avoit, comme étant alors seul en possession de la dignité souveraine par la mort de Moavias.

Yésid étant bien informé qu'il n'avoit de traverses à craindre que de la part de Hossein fils d'Ali, & d'Abdallah fils de Zobéir, il fit une mention particulière de ces deux Musulmans dans la lettre qu'il écrivit à Valed, fils d'Otbad, Gouverneur de Médine, & il lui ordonna de prendre toutes les mesures possibles pour les obliger de lui rendre leurs hommages.

Cette commission ne paroissant

pas facile à exécuter, sur-tout vis-à-vis deux Musulmans aussi bien accrédités, Valed, avant de rien entreprendre, alla trouver Mervan-ebn-Hakem pour consulter avec lui sur les ordres du Calife. Mervan étoit un personnage de considération dont Moavias s'étoit utilement servi en différentes conjonctures. On ne dit point pourquoi ce Calife lui en témoigna si peu de reconnoissance; car après l'avoir nommé Gouverneur de Médine, il le déposa comme on a vu ci-dessus, pour mettre Saëd en sa place; il lui rendit ensuite ce Gouvernement, & l'en priva une seconde fois pour y nommer Valed-ebn-Otbad.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 679.

Ce nouveau Gouverneur alla donc consulter Mervan, qui lui conseilla d'envoyer chercher Hossein & Abdallah, & de ne leur parler de la mort de Moavias, qu'après leur avoir demandé ce qu'ils pensoient du droit qu'avoit Yésid au Califat, dignité dans laquelle il avoit été installé par son père du consentement de la plus grande partie des Musulmans. Il ajouta qu'il falloit tout de suite les obliger à lui prêter

serment, & en cas de refus les condamner à perdre la tête.

Valed, conformément à cet avis, envoya avertir Hossein & Abdallah de venir le trouver. Ils répondirent à l'Officier qui leur parla de la part du Gouverneur, qu'ils ne manqueroient pas de s'y rendre. Mais comme ils avoient apparemment quelque soupçon de la mort de Moavias, ils se douterent de ce qu'on vouloit exiger d'eux, & prirent leurs mesures en conséquence.

Ils refusent de prêter serment à Yésid

Hossein se rendit le premier chez le Gouverneur. Il eut soin de se faire accompagner d'un bon nombre d'amis, qu'il plaça à la porte, avec ordre d'accourir à son secours au premier bruit qu'ils entendroient. Cette précaution devint inutile, par la maniere dont il s'y prit pour répondre à ce que Valed exigeoit de lui. En effet, dès que ce Gouverneur se fut expliqué sur l'obligation où l'on étoit de reconnoître Yésid & de lui prêter serment de fidélité, Hossein ne s'éleva point contre cette proposition; mais il représenta qu'il ne convenoit pas à la dignité d'Yésid, que les hommages

qui lui étoient dûs lui fussent rendus en particulier, parceque dans la position où étoient les esprits, on pourroit un jour révoquer en doute de pareils hommages : qu'ainsi il regardoit cette démarche comme une action d'éclat, qui devoit se faire publiquement dans une assemblée solennelle du peuple ; & que l'appareil de la cérémonie rendroit la chose plus auguste & plus autentique.

Valed imaginant que Hossein lui parloit de bonne-foi, parut être de son avis, & crut véritablement qu'il étoit enfin disposé à rendre son hommage dans une assemblée solennelle; ainsi il ne voulut pas le presser davantage. Hossein prit donc congé du Gouverneur & se retira. Mais dans ce même tems, Mervan qui s'étoit trouvé à cette entrevue dit à Valed : *Si Hossein ne rend pas son hommage avant de sortir d'ici, je vous prédis qu'il y aura bien du sang répandu au sujet de cette affaire. Il faut donc absolument qu'il fasse tout à l'heure son serment, ou qu'il laisse ici sa tête.* Hossein qui n'étoit pas encore sorti de la chambre du Gou-

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

verneur, ayant entendu ce que Mervan venoit de dire, lui fit de loin de vifs reproches sur ses conseils sanguinaires & se retira promtement. Mervan le voyant parti, dit au Gouverneur qu'il avoit eu grand tort de ne pas profiter de l'occasion, & que surement il ne reverroit jamais Hossein. En effet, il prit peu après le parti de se mettre en lieu de sureté.

Abdallah fils de Zobéir ayant été mandé ensuite, trouva moyen d'amuser le Gouverneur sans lui donner de réponse positive, & l'ayant quitté promtement il partit pour aller rejoindre sa famille, à qui il avoit donné ordre de sortir en diligence de Médine, & d'emporter les effets les plus précieux.

Ils se retirent à la Mecque.

Il choisit la Mecque pour le lieu de sa retraite. Ce fut-là aussi que Hossein alla se réfugier, avec toute sa famille, à l'exception de Mahomet-Hanifiah fils d'Ali, & par conséquent frère de Hossein, mais d'une autre mère.

En partant, il lui donna cet avis: *Tenez-vous caché dans les montagnes, jusqu'à ce que vos amis, instruits de*

ce qui se passe, soient assemblés pour votre secours, & en état d'entreprendre quelque chose sous vos ordres. Si dans la suite vous prenez le parti de vous retirer à la Mecque, vous n'y resterez qu'autant que vous serez assuré de posséder la confiance des habitans. Il semble qu'il auroit été bien plus simple de faire la retraite ensemble, que d'exposer celui-ci à errer dans les montagnes, au risque d'y manquer de tout, ou d'y être saisi par les ennemis de sa famille; mais les Historiens Arabes rapportent ce fait sans le motiver, non plûs que bien d'autres de même espece : ainsi il faut se borner à leur récit.

Hossein, après avoir donné à son frère les avis qu'il croyoit nécessaires, l'embrassa tendrement, & se mit en chemin pour la Mecque où il arriva sans aucun accident. Abdallah ne fit pas sa route aussi tranquillement. Amrou, fils de Saïd, qui étoit alors Gouverneur de la Mecque, se mit en devoir de l'empêcher d'entrer dans la ville. Il chargea à cet effet Amer fils de Zobéir & frère d'Abdallah, mais d'ailleurs son ennemi déclaré, de mar-

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

cher avec un détachement contre son propre frère. Amer accepta la proposition avec plaisir, & marcha au-devant d'Abdallah. Celui-ci brusqua aussitôt une attaque, battit Amer, le fit prisonnier, & entra triomphant dans la Mecque, malgré les efforts du Gouverneur, qui n'osa pas pousser plus loin ses poursuites, parce-qu'il remarqua que les Mecquois avoient pour ce Musulman une vénération particulière, que le dernier événement avoit encore augmentée de beaucoup.

Cependant la présence de Hossein dans la Mecque nuisoit un peu à la gloire d'Abdallah : on l'aimoit, on le respectoit, mais Hossein avoit des qualités personnelles qui lui attiroient aussi beaucoup de considération. D'ailleurs, par Fatime, sa mère, il étoit petit fils de Mahomet: il n'en falloit pas davantage pour fixer sur lui les regards & les vœux de la plupart des Musulmans.

Amrou ebn Saïd est fait Gouverneur de la Mecque.

Le Gouverneur de la Mecque, homme fort habile & très-intelligent, fut néanmoins très-embarrassé d'avoir chez lui deux personnages aussi inquiétans. Il se trouva

heureusement tiré d'affaire, par un ordre qu'il reçut du Calife peu après.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Yésid ayant appris que Valed avoit agi trop mollement à l'égard de Hossein & d'Abdallah, il lui ôta le Gouvernement de Médine, & le donna à Amrou-ebn-Saïd, Gouverneur de la Mecque. Celui-ci l'accepta avec d'autant plus de plaisir, que cette nouvelle place l'autorisoit à s'absenter d'une ville où la présence de ces deux Musulmans ne pouvoit que lui faire perdre beaucoup de la considération dont il y avoit joui jusqu'alors.

Au reste, quoiqu'il fût fort attaché à Yésid, il pressentit que son absence ne pourroit pas nuire aux intérêts de ce Calife, parceque Hossein & Abdallah ayant chacun un parti considérable, il espéroit que cette rivalité n'occasionneroit tout au plus que quelques divisions entre les habitans; que l'embarras de se décider laisseroit long-tems en balance l'affaire principale, & que le Calife pourroit profiter de ces différens obstacles pour prendre des mesures capables d'établir son autorité aux dépens de ceux qui cabaloient pour l'en priver.

YESID.
Hégire 60.
Ere Chr. 680.

Les peuples de l'Irak offrent la couronne à Hossein.

Cependant cet équilibre que l'on supposoit entre les différens partis, n'étoit tout au plus qu'en apparence. Hossein avoit au fonds le principal avantage de son côté; & l'on ne tarda pas à en être éclairci par les démarches que firent les peuples de l'Irak en sa faveur. C'étoit en effet sur lui que les Irakiens avoient fondé leurs espérances, & Moavias n'avoit jamais été regardé chez eux que comme un tyran & un usurpateur: aussi dès qu'ils furent sa mort, ils ne douterent point de la réussite du projet qu'ils avoient formé de reporter la couronne dans la famille d'Ali.

Les habitans de Couffah députerent à cet effet les plus considérables d'entr'eux, pour engager Hossein à entrer dans leurs vûes. *Nous vous regardons, Seigneur,* lui dirent ces députés, *comme le légitime héritier du Califat. Moavias, que nous détestions, est mort; reprenez un trône qui vous est dû, & dont ce tyran vous avoit ravi la possession. Nous vous reconnoissons pour notre Souverain; venez faire le bonheur des peuples de l'Irak; ils vous rendent leurs hommages par nos voix, & ils vous supplient*

de ne pas les abandonner : vous les trouverez disposés non-seulement à vous recevoir, mais même à sacrifier leur vie pour vos intérêts.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Hossein fut très-sensible à cette démarche, & il en témoigna toute sa reconnoissance aux députés; mais il les pria d'observer que malgré l'assurance qu'ils lui donnoient de ne trouver aucun obstacle à surmonter, la prudence exigeoit que l'on fît dans une occasion si importante des réflexions très-sérieuses; & que l'on prît les mesures les mieux concertées, pour éviter les écueils qui ne se rencontrent que trop souvent dans le cours d'une si haute entreprise. Il leur promit cependant de faire attention à ce qu'ils venoient de lui représenter : il les assura même qu'il travailleroit en conséquence; mais il les chargea de recommander de sa part aux principaux de ceux qui s'intéressoient véritablement à lui, de se comporter avec beaucoup de prudence, & de ne faire aucun éclat que lorsqu'il seroit tems.

Après avoir murement réfléchi sur une entreprise aussi délicate, Hossein

Hossein envoie Moslem pour s'assurer

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

des dispositions des Irakiens.

mit dans sa confidence un de ses cousins germains, nommé Moslem, qu'il regardoit comme le seul capable de le servir utilement dans son projet. Il le chargea de passer dans l'Irak, & lui donna toutes les instructions nécessaires sur les mesures qu'il devoit prendre pour s'assurer des dispositions des peuples à son égard. *Si vous les trouvez tels qu'on me les a dépeints*, lui dit-il, *& s'ils sont d'ailleurs en assez grand nombre pour attaquer & pour se défendre, vous pouvez, sans autre avis, vous mettre hardiment à leur tête, & marcher contre tous ceux qui voudront s'y opposer.*

Moslem partit peu après pour l'Irak, & se fit accompagner de deux Musulmans de confiance, qui pouvoient lui être d'un grand secours dans cette négociation, par la connoissance qu'ils avoient du pays, & par les relations qu'ils y entretenoient. Mais à peine étoit-il entré dans l'Irak, qu'il eut le malheur de les perdre l'un & l'autre, par une maladie qui les enleva presque subitement.

Un commencement aussi malheu-

teux fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Moſlem, qu'il délibéra d'abandonner une entrepriſe qui s'annonçoit par un contretems de ſi mauvais augure. Il reprit courage néanmoins, & ſe rendit à Couffah, où il ſe tint long-tems caché, ne ſe faiſant connoître qu'à ceux dont il étoit le plus aſſuré. Il fut ſi habilement ſervi par les perſonnes auſquelles il s'adreſſa, qu'on lui répondit au bout de quelque tems, d'un nombre conſidérable d'Irakiens prêts à prendre les armes.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Noman harangue les Couffiens.

Ce ſecret, quoique confié à beaucoup de monde, fut néanmoins très-long-tems ſans tranſpirer, de ſorte que Noman, fils de Baſchir, qui étoit Gouverneur de Couffah, n'en eut quelque connoiſſance que quand le parti fut preſque entierement formé. Dès les premiers ſoupçons qu'il en eut, il convoqua l'aſſemblée des Couffiens dans la Moſquée; & montant en chaire l'épée à la main, il leur tint ce diſcours: *Voici*, leur dit-il, *une nouvelle occaſion de déſordre & de diviſions inteſtines. Le bruit ſe répand que les Irakiens arment pour les Alides. Je vous exhorte en particulier de vous tenir tranquilles ſpecta-*

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

teurs de leurs différends. Vous ferez votre bonheur & le mien par cette neutralité. Mais si je découvrois que quelqu'un d'entre vous voulût s'en mêler, je vous jure par le Dieu vivant & par cette épée que je tiens dans ma main, que je ne leur ferai aucune grace; & je perdrai la vie plutôt que de manquer à l'obéissance que je dois au Calife Yésid.

Ce discours tenu dans des circonstances où il auroit été plus à propos d'agir que de haranguer, ne fut pas également bien reçu de ceux qui l'entendirent. L'un des assistans le fit bien sentir au Gouverneur, en lui disant qu'il falloit être le plus fort pour prendre le parti dont il venoit de parler, & que l'on présumoit au contraire par son discours qu'il étoit le plus foible. Noman répondit seulement, qu'on n'étoit point foible en obéissant à Dieu, & il descendit aussitôt de la chaire.

Quelques Coussiens mécontens de la conduite de ce Gouverneur, envoyerent au plus vîte à Damas porter des plaintes contre lui à Yésid. On fit part au Calife des bruits qui se répandoient depuis quelque tems

dans l'Irak, au sujet des mouvemens que les partisans d'Hossein cherchoient à y exciter, & l'on accusa le Gouverneur de ne pas prendre assez de mesures dans des conjonctures aussi importantes.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Le Calife indigné de la négligence de Noman, donna promtement des ordres pour le déposer, & il mit en sa place Obéidallah, fils du célébre Ziad. Celui-ci étoit déja Gouverneur de Basrah; mais l'idée que l'on eut qu'il rempliroit bien les deux places, fit qu'on le chargea du Gouvernement de Couffah, pour l'exercer conjointement avec celui dont il étoit en possession.

Obéidallah est fait Gouverneur de Couffah, à la place de Noman.

Obéidallah se rendit à Couffah aussitôt qu'il eut reçu les ordres du Calife; mais comme il avoit eu soin de s'informer auparavant des bruits qui se répandoient au sujet des mouvemens que faisoient les Alides, il en découvrit assez pour présumer que Hossein ne tarderoit pas à se présenter dans cette ville.

Il ne se trompoit pas dans ses conjectures. Dès que Moslem avoit vu le succès de sa négociation, il avoit écrit à Hossein de se préparer à partir

YESID.
Hégire 60.
Ere Chr. 680.

aussitôt qu'il lui en donneroit avis; & enfin peu après il lui manda que rien ne devoit plus l'arrêter, & il lui indiqua le jour auquel il feroit bien de se mettre en marche pour venir à Couffah.

Conduite d'Obéidallah pour découvrir le parti de Hossein.

Obéidallah se doutant donc de tout ce qui alloit arriver, voulut pressentir adroitement quelles étoient les dispositions des Couffiens dans ces conjonctures. Il garda le secret sur le tems qu'il comptoit partir pour Couffah, & il fit adroitement semer le bruit que Hossein devoit y arriver un tel jour. Le soir de ce même jour il se rendit à Couffah, & y fit son entrée, de façon à faire croire que c'étoit Hossein lui-même. Il avoit comme lui un turban noir, & s'étoit fait faire un habit tout semblable au sien. Il trouva sur son passage un nombre considérable d'habitans qu'il salua très-poliment; & enfin il joua son rôle si habilement, qu'il fut pris pour Hossein, & il découvrit alors que le parti des Alides étoit très-nombreux dans cette place. Il reçut très-affectueusement les éloges que l'on croyoit adresser à Hossein, & il s'entendit

appeller plusieurs fois l'Apôtre de Dieu.

Les Couffiens ne furent pas longtems dans l'erreur. Obéidallah s'étant rendu au château, cent cavaliers qu'il avoit choisis pour sa garde y arriverent peu après. Il fit savoir alors qui il étoit, & prit des mesures pour étouffer la révolte dans sa naissance. Mais pour ne point faire trop d'éclat, il résolut de remonter à la source de toute cette intrigue. Ayant été informé que Moslem étoit l'agent principal de tout ce qui se passoit actuellement, il chargea un de ses domestiques de s'insinuer dans la maison de ce Musulman, & de gagner quelques-uns de ses gens pour découvrir son secret.

Ce domestique qui avoit toutes les qualités nécessaires pour développer une intrigue, se mit en devoir d'exécuter les ordres de son maître. Il fit quelque connoissance dans la maison de Moslem ; & comme il se donnoit pour un zélé partisan des Alides, on ne lui fit point de mystère des mouvemens qui se faisoient en faveur d'Hossein. Il fut

YESID.
Hégire 60.
Ere Chr. 680.

que c'étoit pendant la nuit qu'on s'assembloit pour traiter de cette grande affaire ; qu'on tenoit un registre exact de tous ceux qui prenoient parti, aussi-bien que des troupes & des sommes qu'ils étoient en état de fournir. Mais pour être plus au fait du détail, il se fit présenter à Moslem lui-même, à qui il dit que prenant un vif intérêt à la cause pour laquelle il négocioit à Couffah, il venoit lui offrir un secours de trois mille pieces d'or. Aussitôt il fut inscrit sur le livre, & aggrégé au nombre des partisans de Hossein. Dès-là rien ne lui fut caché, & il se vit bientôt en état de rendre à son maître un compte exact des forces des Alides, de leurs projets, & du tems même auquel ils devoient les mettre à exécution. Lorsqu'il crut en savoir assez, il se retira vers le Gouverneur, & ne reparut pas davantage chez Moslem.

Cette disparition causa quelque ombrage. Moslem eut des soupçons, de sorte qu'appréhendant qu'on ne vînt le surprendre chez lui, il alla se mettre à couvert dans la maison d'un des Emirs de Couffah, nommé

Scharik, qui étoit zélé partiſan des Alides. Ce fut-là que les principaux confidens de Moſlem allerent tenir leurs conférences pour la réuſſite de leur projet : mais comme la vigilance du Gouverneur formoit un puiſſant obſtacle à leur deſſein, on réſolut de l'aſſaſſiner dès qu'on pourroit le rencontrer ſans ſa ſuite.

On forme le projet de tuer Obéidallah.

L'occaſion s'en préſenta d'elle-même, par une viſite que le Gouverneur voulut rendre à Scharik qui étoit alors très-dangereuſement malade : cela ne l'empêchoit cependant pas de s'occuper de tout ce qui pouvoit avancer les affaires de Hoſſein : de ſorte qu'ayant été averti de l'heure à laquelle le Gouverneur devoit faire ſa viſite, il fut d'avis que l'on profitât de cette conjoncture pour faire le coup que l'on méditoit. Moſlem ſe chargea de l'exécution, & il fut décidé qu'il ſe jetteroit ſur le Gouverneur lorſque le malade demanderoit un verre d'eau. Tel fut le ſignal dont ils convinrent entr'eux.

Obéidallah ſe rendit chez Scharik à l'heure qu'il avoit indiquée. Dès qu'on annonça ſon arrivée,

YESID.
Hégire 60.
Ere Chr. 680.

Moslem se posta dans un coin de la chambre, & s'y cacha de façon qu'on ne pouvoit l'appercevoir. Le Gouverneur qui ne se doutoit de rien, entra dans l'appartement avec un Musulman, nommé Hani, partisan secret de Hossein, & qui étoit aussi du complot contre Obéidallah. C'étoit chez lui que Moslem avoit logé en arrivant à Couffah, & il y avoit demeuré jusqu'au jour qu'il étoit venu se réfugier chez Scharik.

Moslem manque son coup.

Après que le Gouverneur eut parlé quelque tems avec le malade, celui-ci demanda à boire. Moslem fit alors quelque mouvement; mais il n'eut pas la force d'exécuter le coup dont on étoit convenu. Cependant un domestique du Gouverneur ayant observé ce qui se passoit, conçut quelque soupçon, & ayant trouvé moyen de parler à son maître, il l'engagea à sortir promtement de cette maison.

Hani reconduisit le Gouverneur & rentra ensuite dans la chambre de Scharik, qu'il trouva faisant de vifs reproches à Moslem sur sa lâcheté. Hani ne put s'empêcher de lui en faire aussi, *Quel coup vous avez manqué!* lui dit-il. *Vous vous seriez vu*

ce

ce soir en possession du château, jugez de l'avantage qui en auroit résulté pour Hossein. YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Moslem ne put pas disconvenir que dans les termes où se trouvoient les affaires, il auroit été fort heureux pour Hossein que le coup dont on étoit convenu eût été exécuté; il avoua qu'il avoit été retenu par un précepte du Prophéte : *La foi condamne le meurtre*, disoit l'Apôtre de Dieu : *un fidéle ne doit pas tuer un homme au dépourvu.* Cette excuse parut fort déplacée dans une circonstance qui leur avoit paru si essentielle pour la réussite du grand projet qu'ils avoient dessein d'exécuter. Ce coup manqué, il fallut prendre d'autres mesures; mais le Gouverneur en prit aussi de son côté pour arrêter toutes leurs intrigues.

Scharik échappa à sa vengeance. Il mourut trois jours après la visite dont je viens de parler. C'étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux dans les conjonctures actuelles; car le Gouverneur avoit fait faire des recherches si exactes, qu'il avoit enfin découvert ses intel-

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

ligences avec les Irakiens, & il savoit de plus le péril qu'il avoit couru, lorsqu'il avoit été chez lui.

Un des partisans de Hossein est arrêté.

On sut bientôt que le mystère étoit éventé, lorsqu'on vit Hani arrêté par ordre du Gouverneur. Son dessein avoit été d'abord de se saisir de Moslem; mais comme on n'avoit pu le trouver sur le champ, il s'étoit contenté de se faire amener Hani, comptant que celui-ci lui faciliteroit les moyens d'avoir le premier.

Dès que Hani fut en sa présence, il lui demanda où étoit Moslem. Hani répondit qu'il ne le connoissoit point; mais un des gens du Gouverneur le convainquit de mensonge sur le champ, en démontrant les relations qu'il avoit avec lui. Le Gouverneur reprenant la parole, lui dit avec emportement : *Il faut tout à l'heure me découvrir où il est.*

Quand même je le saurois, répliqua fierement Hani, *je me garderois bien de le dire.* Obéidallah outré de cette insolente réponse, ne put pas se contenir, & il lui donna à travers le visage un coup d'une masse d'armes qu'il tenoit entre ses mains. Hani furieux tira aussitôt son épée, &

alloit se jetter sur le Gouverneur, lorsqu'il fut saisi par les gardes qui étoient présens, & sur le champ conduit en prison & déclaré digne de mort.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Cet événement causa beaucoup de rumeur parmi les partisans que Hani avoit dans la ville. Le bruit s'étant répandu qu'on l'avoit fait mourir, un peuple immense accourut en armes au château pour venger cette mort sur ceux qui en étoient les auteurs. On réussit cependant à appaiser tout ce tumulte, en leur faisant entendre que Hani n'étoit point mort, mais qu'il étoit en prison pour raison d'Etat.

Les séditieux n'allerent pas plus loin. Le Gouverneur rassembla alors ses Emirs, & se transporta avec eux dans la prison pour interroger Hani. Mais dans ce même tems on entendit des cris de toutes parts. Les troupes du château prirent les armes; & l'on courut avertir le Gouverneur qu'on voyoit approcher un détachement qui venoit à eux, enseignes déployées.

Moslem prend les armes.

C'étoit Moslem qui ayant fait de sérieuses réflexions sur ce qui venoit

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

de se passer, avoit pris enfin le parti de se déclarer ouvertement, voyant bien qu'il n'y avoit plus que la force qui pût le soustraire à la vengeance d'Obéidallah. Il monta donc à cheval & se montra publiquement dans les rues de Couffah. On donna le signal dont on étoit convenu lorsqu'il seroit tems de prendre les armes; aussitôt un nombre considérable de partisans allerent le joindre, de sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'environ quatre mille hommes. Il fit élever alors deux étendards, l'un verd & l'autre rouge, & sortit ainsi de la ville pour aller surprendre le château: il envoya en même-tems un exprès à Hossein pour lui dire de ne pas tarder à venir le joindre.

Le Gouverneur mit par-tout un ordre si exact, & d'ailleurs ses troupes firent si bonne contenance, que Moslem étonné s'arrêta avec son monde, & n'osa pas suivre son entreprise. Pendant qu'Obéidallah tenoit ainsi l'ennemi en respect, il envoya dans la ville plusieurs de ses amis, gens respectables & accrédités parmi le peuple, pour représenter aux habitans le tort qu'ils avoient

de souffrir que leurs compatriotes s'exposassent pour une pareille cause. Yezid. Hégire 63. Ere Chr. 680.

Cette commission fut exécutée avec toute l'intelligence possible, de sorte que la plupart des Couffiens épouvantés du péril dont étoient menacés ceux des leurs qui avoient pris les armes, sortirent de la ville & allerent jetter l'allarme dans le détachement de Moslem. Il y eut même une Musulmane qui s'adressant à ce chef lui-même, lui dit d'un air menaçant qu'il eût à se retirer, sinon qu'il ne tarderoit pas à s'en repentir. Il méprisa d'abord ce discours, & n'attendoit que la jonction des autres partisans qu'il avoit dans Couffah pour attaquer le château à force ouverte; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit les rangs de ses troupes s'éclaircir insensiblement! Tout son monde l'abandonna peu à peu, & enfin il fut obligé lui-même de regagner la ville, n'ayant plus qu'environ trente soldats de quatre mille hommes qu'il avoit auparavant. Les séditieux l'abandonnent.

Le Gouverneur charmé de voir les rebelles se dissiper d'eux-mêmes, ne voulut pas profiter de l'occasion pour

YESID.
Hégire 60.
Ere Chr. 680.

se saisir de Moslem ; il le regarda tranquillement se réfugier dans la ville, comptant bien cependant ne pas tarder à le punir de sa révolte : il ne fit alors d'autres mouvemens que de promettre une récompense à quiconque lui découvriroit Moslem.

Moslem prend la fuite.

Celui-ci étant donc rentré dans Couffah, & ne trouvant presque plus d'amis dans cette ville, prit le parti de se tenir caché soigneusement pendant le reste de cette journée ; & sur le soir, il partit à la faveur des ténébres, sans oser seulement prendre un guide, tant il appréhendoit de se confier à qui que ce soit, parmi un peuple nombreux dont il venoit d'éprouver l'inconstance d'une manière bien désolante pour lui.

Comme il ne cherchoit qu'à se sauver, sans savoir précisément où porter ses pas, il fit une route assez longue, errant à l'avanture sans trouver d'endroit où il pût se retirer. Cependant ayant apperçu de loin une lumière dans la campagne, il tira de ce côté-là, & aborda enfin à une maison qui étoit seule & fort écartée. Ayant frappé à la porte,

elle lui fut ouverte par une vieille femme à qui il demanda de l'eau à boire. Il lui exposa ensuite les fatigues qu'il venoit d'essuyer, & enfin la pria de lui permettre de passer le reste de la nuit dans sa maison.

Cette femme s'en excusa, sur ce qu'elle n'avoit point d'endroit où le loger; elle ajouta qu'elle n'avoit d'autre chambre vacante que celle de son fils; mais qu'elle ne pouvoit y mettre personne, parcequ'il devoit arriver cette même nuit de Couffah où il étoit allé pour affaire, & que c'étoit pour l'attendre qu'elle avoit veillé si tard.

Moslem, sans se rebuter de ce refus, réitéra ses prières, & la pressa de souffrir du-moins qu'il restât à couvert dans sa maison pour y attendre le jour. *Vous me rendrez un grand service*, ajouta-t-il, *& vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Mais qui êtes-vous donc?* repartit à l'instant cette femme. Moslem alors lui ayant déclaré qui il étoit, elle s'empressa de le bien recevoir, & alla le cacher dans un endroit écarté de la maison. Comme il avoit besoin de prendre quelque chose pour se

soutenir, cette vieille lui porta à manger, & se donna toutes les peines possibles pour qu'il pût passer commodément le reste de la nuit.

Le fils de cette femme arriva au milieu de tous ces mouvemens. Etonné de l'agitation où il voyoit sa mère, il lui demanda ce qu'elle pouvoit avoir. Elle voulut d'abord cacher son secret; mais ne pouvant résister aux instances de son fils, elle lui avoua que Moslem fugitif de Couffah étoit venu lui demander une retraite, & qu'elle s'étoit fait un plaisir de le recevoir.

Le jeune Musulman qui avoit appris à Couffah que le Gouverneur avoit promis une récompense à ceux qui trouveroient Moslem, jugea à propos de profiter de l'occasion. Après s'être un peu reposé, il prétexta une affaire qui l'appelloit à la ville, & partant le lendemain de très-bonne heure, il se rendit auprès d'Obéidallah, qu'il instruisit de sa découverte.

Moslem est pris & conduit à Couffah.

Sur cet avis, le Gouverneur envoya une cinquantaine de cavaliers qui allerent investir la maison où étoit Moslem: celui-ci averti du dan-

ger qui le menaçoit, saisit son épée & alla au-devant des cavaliers dans le tems qu'ils entroient dans la maison. Il y eut alors une attaque très-vive qu'il soutint avec un courage & une vigueur surprenante ; il en tua plusieurs, & força le reste de reculer jusqu'à trois fois.

Ce qui donnoit un grand avantage à Moslem, indépendamment de son courage, c'est que les cavaliers avoient ordre de le ménager, parceque le Gouverneur qui vouloit savoir au juste tout le détail de la conspiration, avoit fortement recommandé qu'on le lui amenât en vie. Malgré sa vigoureuse résistance, les cavaliers revinrent tant de fois à la charge, qu'ils réussirent enfin à le mettre hors de combat. On l'enveloppa de façon que ne pouvant plus se remuer, on vint à bout de le désarmer ; & après l'avoir étroitement garroté, on le mit sur sa propre mule, & on le conduisit à Couffah.

L'Officier qui commandoit cette troupe de cavaliers ayant remarqué que Moslem répandoit quelques larmes, ne put s'empêcher de lui faire des reproches sur ce qu'un homme

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

qui avoit montré tant de bravoure, & qui d'ailleurs étoit à la tête d'une entreprise aussi hardie que celle qu'il avoit projettée, avoit la foiblesse de verser des larmes. Moslem lui répondit que ce n'étoit pas son propre malheur qu'il pleuroit; mais celui d'Hossein, qui sans doute devoit être en chemin pour se rendre à Couffah. Il étoit si sensiblement touché du malheur qui menaçoit ce Prince, qu'il voulut tenter de le faire avertir de retourner à la Mecque. Il s'adressa pour cet effet à un des cavaliers, qu'il crut plus accommodant qu'aucun autre; & après avoir causé quelque tems avec lui sur la route, il lui fit entrevoir qu'il seroit bien récompensé s'il pouvoit faire dire à Hossein de retourner promtement d'où il venoit, & de ne point approcher de Couffah. Le cavalier se chargea d'envoyer un homme pour faire cette commission: celui à qui l'on se confia, promit bien de l'exécuter, mais il n'en fit rien.

Cependant Moslem arriva au château, où il trouva un grand nombre d'Emirs, ou Sénateurs, qu'on y avoit

assemblés. Ils étoient dans la salle d'audience, où ils attendoient que le Gouverneur parût. Le prisonnier n'eut pas de peine à s'appercevoir combien les esprits étoient animés contre lui : on lui refusa même un verre d'eau qu'il demanda en arrivant, & on lui dit pour toute réponse, qu'il n'auroit que du *Hamin* pour boire. C'est, selon les Mahométans, une boisson que les démons donnent toute bouillante aux damnés.

Moslem, loin de se déconcerter d'un commencement qui n'annonçoit rien que de sinistre, affecta au contraire beaucoup de fermeté, & lorsque le Gouverneur parut dans la salle, il le regarda fièrement sans le saluer. Quelqu'un s'étant avisé de lui en faire des reproches ; il répondit avec hauteur que quand ç'auroit été Yésid lui-même, il ne se seroit pas cru obligé de le saluer, à moins qu'on ne lui assurât sa grace.

Obéidallah ayant pris séance avec les autres Emirs, commença par faire à Moslem de vives reprimandes sur les troubles qu'il avoit excités dans Couffah, & dans la plus grande partie de l'Irak, où tout étoit

YEZID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

en paix peu auparavant : *Les habitans de Couffah & tous ceux de la Province sont prêts à témoigner le contraire de ce que vous avancez*, répondit hardiment Moslem : *ils n'ont jamais oublié les cruautés de Ziad votre père, lesquelles ont surpassé celles d'un Cosroès qui a tyrannisé les peuples, & qui a inondé de leur sang les villes & les campagnes. Je venois ici pour soumettre ces malheureux habitans aux loix d'un Prince qui les auroit gouvernés selon la justice & l'esprit du Prophéte.*

Le Gouverneur indigné du discours de Moslem, le traita très-durement ; & entr'autres reproches, il l'accusa de boire du vin. Moslem se récria sur cette accusation, & en appella au jugement de Dieu. Enfin, après quelques autres altercations, le Gouverneur lui prononça son arrêt de mort, & lui permit de faire son testament. Moslem avoit alors sept cens pieces d'or, qu'il donna à un de ses amis, en le conjurant de tâcher de joindre Hossein sur la route de la Mecque, & lui donner avis de ne pas s'avancer jusqu'à Couffah. Quelqu'un ayant entendu

te que disoit Moslem, en avertit le Gouverneur, qui déclara hautement que si Hossein prenoit le parti de demeurer tranquille, on ne l'inquiéteroit en aucune façon; mais qu'aussi on n'auroit pour lui nul ménagement, s'il s'avisoit de tenter la moindre entreprise.

YEZID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Peu après, Obéidallah fit conduire Moslem dans l'endroit le plus élevé du château, où il eut la tête tranchée. Son corps fut ensuite précipité du haut en bas, aussi-bien que la tête. Hani fut décapité ce même jour; mais l'exécution se fit dans une des rues de Couffah. Le Gouverneur envoya les têtes de l'un & de l'autre au Calife, avec un long détail de cet événement.

Moslem & Hani ont la tête tranchée.

Pendant que cette scène sanglante se passoit à Couffah, Hossein se préparoit à y aller, croyant trouver toutes choses parfaitement disposées en sa faveur. Indépendamment de ce que Moslem lui avoit mandé dans le tems qu'il s'attendoit de prendre le château, il y avoit encore eu une grande quantité de lettres très-pressantes, par lesquelles les habitans de Couffah sollicitoient Hossein de

Hossein se prépare à venir à Couffah.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

répondre à leurs vœux, en venant au plutôt se présenter dans leur ville. Ils lui envoyerent même un état de ceux sur lesquels il pouvoit absolument compter: l'Auteur Arabe en fait monter le nombre à cent quarante mille personnes.

Hossein frappé d'une perspective aussi brillante, crut déja se voir sur le trône. Il envoya à Couffah un homme de confiance, nommé Kaïs, pour annoncer son arrivée à ses partisans, & fit ensuite tout disposer pour son départ, malgré les sages remontrances que lui firent ses amis pour le détourner de ce voyage. Abdallah-ebn-Abbas, vieillard respectable par ses hautes vertus & par sa prudence, vint exprès le trouver pour l'engager de renoncer à ce projet. Hossein crut réfuter solidement ses raisons, & même l'attirer à son sentiment, en lui montrant les lettres qu'il avoit entre les mains; c'étoient selon lui autant de gages qui lui répondoient du succès de ses desseins: & il ajouta avec un transport de joie, que comptant sur le secours du ciel, il ne pouvoit se dispenser de s'aller mettre à la tête de tant de bra-

ves qui vouloient tout sacrifier pour lui.

J'y consentirai volontiers, répliqua le sage vieillard, *sitôt qu'on vous aura certifié que les Couffiens ont tué Obéidallah ; qu'ils ont chassé du château les troupes qui sont au service de Yésid, & que vos partisans sont maîtres absolus de la ville & de la province. Mais pour ce qui est de l'invitation qu'ils vous font dans les conjonctures actuelles, est-il possible que vous n'apperceviez pas qu'ils n'ont d'autre dessein que de vous voir lever l'étendard de la guerre dans leur ville, & de vous embarquer dans des troubles où leur humeur inquiéte les précipite, & dont ils se retirent presqu'aussitôt par une suite de cette perfidie qui leur est naturelle ? Les Couffiens, vous le verrez, deviendront surement un jour vos plus cruels ennemis. Que d'exemples je pourrois vous en rapporter, si vous vouliez les entendre!* Toutes ces remontrances ne purent ébranler la résolution de Hossein, & il persévéra constamment dans un dessein qui alloit insensiblement le conduire à sa perte.

Abdallah-ebn-Zobéir vint peu

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Conduite d'Abdallah à l'égard de Hossein.

après trouver Hossein, & eut avec lui une conférence assez longue sur son voyage de Couffah. Son intention n'étoit pas de l'en détourner : au-contraire, prévoyant que cette démarche ne pouvoit que lui être funeste, il étoit charmé de voir l'espece de fureur avec laquelle il s'y livroit ; parceque dans le cas que le succès en fût malheureux, Abdallah qui tendoit au Califat voyoit renaître ses espérances, qui ne pouvoient guères réussir tant que Hossein seroit existant.

Il lui parla cependant de son voyage chez les Couffiens comme d'une chose assez inutile pour sa promotion au Califat. Il se fonda sur ce que les peuples de cette ville, & même ceux de la province en général, n'avoient aucun droit de disposer de cette dignité. Il lui représenta que ce privilége avoit toujours appartenu aux Mecquois & aux Médinois, & qu'il vaudroit mieux s'en tenir-là que d'aller chercher d'autres suffrages, dont on pourroit peut-être un jour disputer la légitimité.

Hossein lui répondit qu'il lui étoit absolument impossible de se refuser

aux empressemens des Couffiens : qu'il étoit vrai que les Mecquois & les Médinois avoient toujours joui du privilége de nommer les Califes; mais que leur peu de fermeté à soutenir leurs droits avoit sans doute déterminé les Couffiens à s'arroger cette prérogative; & qu'au reste, ils ne le faisoient que dans la vue de secouer le joug des Califes de la maison d'Ommiah, qui répandoient toutes leurs faveurs sur les Syriens, au préjudice des peuples de l'Arabie. Abdallah-ebn-Zobéir parut se rendre à ces raisons, & il dit à Hossein en le quittant : *Si j'avois un parti aussi considérable que le vôtre, je serois déja à leur tête, & je ferois trembler Yésid sur son trône.*

Abdallah-ebn-Abbas, ce sage vieillard que l'on a vu parler si sensément à Hossein, ne pouvant imaginer qu'il n'eût pas été sensible à ses raisons, retourna encore le trouver, pour savoir enfin quelle résolution il avoit prise en conséquence des représentations qu'il lui avoit faites.

Abdallah tâche de détourner Hossein du dessein d'aller à Couffah.

Hossein lui répéta ce qu'il disoit à tous ceux qui s'opposoient à son voyage, & ce qu'il lui avoit dit à

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

lui-même dans la première conférence qu'ils avoient eue ensemble à ce sujet. *Du-moins*, lui dit Abdallah, *n'emmenez point vos femmes & vos enfans avec vous, j'ai sur cela les plus fâcheux pressentimens.* Il essaya de l'émouvoir encore, en lui parlant d'Abdallah-ebn-Zobéir, qu'il devoit regarder comme un rival qui ne manqueroit pas de profiter de son absence pour avancer ses affaires. *Vous allez le mettre bien à son aise*, dit-il à Hossein; *il sera seul dans la Mecque, & se rendra bientôt maître de toute la province de Hegiaz. Il souhaite ardemment votre départ; vous êtes ici un obstacle à ses projets ambitieux. Vous entendrez dire qu'il les aura hautement manifestés, dès qu'il ne craindra plus votre présence. Je vous jure, par le grand Dieu, hors lequel il n'y en a point d'autre, que si je croyois pouvoir réussir, je vous prendrois plutôt par les cheveux pour vous empêcher de suivre votre malheureux dessein.*

Ce zélé Musulman fit quelque chose de plus. Sachant que Hossein avoit absolument résolu de partir le lendemain au matin, il passa la nuit

auprès de lui, & ne cessa de le prier de penser sérieusement aux suites funestes que pouvoit avoir une démarche de cette conséquence ; mais il eut le chagrin de voir qu'il n'y avoit rien à gagner avec un esprit aussi étrangement prévenu, & il fallut le laisser partir.

Hossein part pour Couffah

Hossein se mit donc en marche avec sa famille, ses gens & un certain nombre d'amis qui s'étoient attachés à sa fortune. Tout cela pouvoit former environ cent personnes. Il crut ce cortége suffisant pour son entreprise de Couffah, parcequ'il comptoit trouver sous les armes en arrivant, tous les partisans dont Moslem lui avoit parlé dans la lettre par laquelle il le pressoit de se rendre dans cette ville. Mais tout avoit bien changé de face ; car le jour même du départ de Hossein étoit précisément celui de l'exécution du malheureux Moslem.

Le Gouverneur envoie des troupes pour l'arrêter.

Obéidallah, qui étoit instruit de la démarche de Hossein, envoya sur sa route un corps de mille hommes de cavalerie sous les ordres de Harro-ebn-Yésid. Ce Commandant, quoique fort attaché à Obéidallah, n'é-

Yesid. Hégire 60. Ere Chr. 680.

toit pas cependant ennemi déclaré de Hossein, & il paroissoit disposé à user avec lui de beaucoup de ménagement, si celui-ci eût voulu renoncer à son dessein.

Harro étant arrivé près de l'Euphrate, dans un endroit appellé Ascheraf, il envoya un détachement de ses gens chercher de l'eau à ce fleuve; & il ordonna en même-tems que si l'on rencontroit Hossein, on ne lui fît aucune insulte, & qu'on lui prêtât même quelque secours, s'il en avoit besoin, pour lui procurer la quantité d'eau qui pourroit être nécessaire tant à lui qu'à tous ceux de sa suite.

Hossein invite leur Commandant à entrer dans son parti.

Ces ordres furent ponctuellement exécutés. On rencontra Hossein, & l'on eut pour lui toutes les déférences & toutes les attentions possibles. Hossein, séduit par ces belles apparences, voulut tenter d'attirer ce détachement à son parti; & il demanda à conférer avec celui qui le commandoit. Harro en ayant été informé, consentit de s'aboucher avec Hossein, & ils eurent ensemble une conversation assez longue, dans laquelle Hossein lui dit que depuis

long-tems les Couffiens l'avoient invité à l'expédition qu'il entreprenoit ; que même ils l'attendoient pour agir sous ses ordres : il ajouta qu'il ne falloit pas être étonné des dispositions de ces peuples à son égard, parceque, tout bien considéré, il avoit des droits légitimes sur le Califat. Il allégua à ce sujet différentes preuves; & enfin, il produisit les lettres mêmes des principaux habitans de Couffah, qui reconnoissoient hautement la justice de ses prétentions. Il l'invita de se joindre à eux pour le reconnoître, préférablement aux descendans de la maison d'Ommiah qui ne jouissoient que d'une autorité tyrannique, qu'ils avoient indignement usurpée sur les Musulmans.

J'ignore, & je veux ignorer, répondit Harro, *qui sont ceux qui vous ont engagé dans cette entreprise. Mais je vous avouerai qu'elle me paroît bien téméraire. Je ne vois pas non plus quel fonds vous pouvez faire sur les lettres des Couffiens. Je ne suis pas même curieux de les lire. Tout ce que je sais, c'est que j'ai un ordre formel de vous conduire au château de Couffah, aussitôt que j'aurai pu vous join-*

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680. *dre. Là vous pourrez déduire toutes vos raisons.*

Hossein lui répondit qu'il mourroit plutôt que de se rendre à un ordre semblable ; & aussitôt il dit à ses gens de décamper. Mais Harro fit faire un mouvement à ses cavaliers, & lui coupa le chemin. Hossein en fureur proféra contre lui les imprécations les plus insultantes. Harro, sans paroître se fâcher, lui répliqua seulement : *Rendez graces au respect que j'ai pour Fatime votre mère, & pour l'Apôtre votre ayeul : sans cela je me ferois moi-même justice de vos imprécations.*

Il fit ensuite éloigner un peu ses cavaliers ; puis il dit à Hossein, qu'il n'étoit point dans la résolution de lui faire aucune violence ; mais qu'il ne pouvoit se dispenser d'exécuter l'ordre qu'on lui avoit donné de l'amener au château de Couffah, & de ne pas le perdre de vue jusque-là. *Cependant*, ajouta-t-il, *prenons des mesures, si vous voulez, pour que je n'aie rien à craindre de la part de celui qui m'envoie, & aussi pour vous mettre à couvert de toute violence. Ecrivez à Yésid & à Obéidallah : j'écrirai*

aussi de mon côté. Mais du reste, prenez bien garde à vous; car si vous attendez que l'on vienne vous attaquer, vous êtes un homme perdu.

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

Dans le tems qu'il parloit encore, on vit arriver quatre cavaliers qui venoient de Couffah. Hossein ayant reconnu l'un d'eux, qui s'appelloit Tirmah, il pria Harro de le laisser approcher. Ce Commandant y consentit; mais ce ne fut qu'avec quelque peine, ne sachant quel dessein il pouvoit avoir. Tirmah ayant été aussitôt interrogé sur ce qui se passoit à Couffah, il annonça à Hossein les nouvelles les plus accablantes.

Hossein apprend que son parti étoit dissipé à Couffah.

Tous les nobles de Couffah, lui dit-il, *sont à présent déclarés contre vous. Il est vrai que quelques habitans font encore secretement des vœux en votre faveur; mais comptez que demain ils seront prêts à tirer leurs épées contre vous. L'infortuné Kaïs, que vous aviez envoyé pour ménager vos intérêts à Couffah, a été précipité du haut du château par ordre d'Obéidallah, parcequ'il a refusé de prononcer des malédictions contre vous, & contre tous ceux de votre famille.*

Je ne crois pas, ajouta Tirmah,

YESID. Hégire 60. Ere Chr. 680.

que vous vouliez tenter un effort, qui ne pourroit qu'être inutile, ayant actuellement aussi peu de monde avec vous : car sachez que les campagnes de Couffah sont aujourd'hui couvertes de troupes de toutes parts. N'allez pas plus loin, je vous en conjure ; & si vous voulez accepter une retraite assurée, venez sur notre montagne d'Agia : c'est un pays impratiquable, où je suis certain qu'on ne se risquera pas de vous aller attaquer ; & vous serez le maître d'y demeurer autant de tems que vous le jugerez à propos.

Après de pareils avertissemens, il semble que Hossein auroit dû se retirer, & renoncer à une entreprise dont le succès ne pouvoit être que malheureux. L'occasion étoit d'autant plus favorable, que Harro qui étoit toujours avec lui, n'auroit pas mieux demandé que de lui voir embrasser le parti de la retraite. Mais Hossein, qui ne pouvoit encore se détacher de ses premières idées, voulut absolument poursuivre sa route, & se remit en marche pour Couffah.

Cependant les choses changeoient de face insensiblement. Obéidallah instruit

instruit de l'obstination de Hossein, YEZID.
renonça à l'idée qu'il avoit eue d'a- Hégire 60.
bord de le faire amener à Couffah. Ere Chr. 680.
Il craignit que les peuples, quoique déclarés alors contre lui, ne se retournassent encore une fois en sa faveur, par un effet de cette inconstance qui leur étoit naturelle. Il envoya donc un courier à Harro, pour lui ordonner de le conduire dans un canton qu'il lui désigna, où il n'y avoit ni villes ni forteresses. Il recommanda de plus de faire séjourner Hossein dans cet endroit, & d'y attendre ses ordres.

Peu après, ce Gouverneur fit partir environ quatre mille hommes dont il donna la conduite à Amer-ebn-Saïd, qui s'étant bientôt rendu dans le voisinage de Hossein, lui envoya un de ses Officiers pour lui demander de nouveau quel étoit son dessein, & pourquoi il avoit quitté le séjour de la Mecque.

Hossein qui avoit sans doute fait des réflexions sur le peu d'apparence qu'il y avoit de réussir dans ce qu'il avoit projetté, fit alors une réponse qui auroit pu le tirer de l'embarras où il se trouvoit, s'il l'eût faite un

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

peu plutôt. Il dit donc qu'il ne s'étoit déterminé à sortir de la Mecque, que sur les invitations réitérées des Couffiens qui vouloient se soumettre à lui ; mais qu'ayant été informé depuis, qu'ils avoient changé de sentiment, son dessein étoit de retourner à la Mecque avec sa famille & ses amis.

Amer fut charmé de cette réponse, qui lui paroissoit devoir résoudre toutes les difficultés. Ce Capitaine étoit vraiment attaché à Hossein ; il avoit même refusé de marcher, lorsque Obéidallah lui avoit donné ses ordres ; & il n'avoit enfin obéi, qu'en conséquence des menaces que ce Gouverneur lui avoit faites. Lors donc qu'on l'eut instruit des dispositions actuelles de Hossein, il s'empressa d'en informer Obéidallah, comme d'une heureuse nouvelle qui alloit rétablir la paix.

Obéidallah exige que Hossein reconnoisse Yésid pour Calife.

Mais ce Gouverneur, qui avoit semblé d'abord n'exiger autre chose sinon que Hossein s'en retournât chez lui, avoit aussi changé d'avis. Il ne s'agissoit plus, comme auparavant, de se contenter de le laisser renoncer à son dessein, & de regar-

der son suffrage comme indifférent ; Obéidallah exigea que Hossein & ses partisans reconnussent Yésid pour légitime Calife. Il donna ordre à Amer de finir promtement cette affaire ; & afin d'obtenir par nécessité ce qu'il savoit bien qu'on n'accorderoit pas de bonne grace, il recommanda à cet Officier d'envelopper tellement le camp de Hossein, qu'il lui ôtât toute communication avec les rivieres, afin que la disette d'eau, qui est un supplice cruel dans ces pays chauds & arides, le contraignît de donner au plutôt le consentement qu'on lui demandoit.

Les volontés du Gouverneur ayant été communiquées à Hossein, celui-ci fit dire à Amer, qu'il souhaiteroit avoir une conférence avec lui entre les deux camps. Cet Officier y consentit, & s'étant rendu aussitôt à l'endroit désigné, Hossein, qui vouloit toujours éluder de reconnoître Yésid pour Calife, fit trois propositions. Il offrit d'abord d'aller à Damas, & de faire lui-même son accommodement avec Yésid. Il proposa ensuite de retourner à la Mecque : & enfin il demanda qu'on lui cédât

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680. quelque place où il pût être en situation de faire la guerre aux Turcs.

Amer profita de ces propositions pour se dispenser de suivre à la rigueur les ordres d'Obéidallah : il lui manda les dispositions dans lesquelles Hossein étoit actuellement, & le pria de lui faire savoir ce qu'il en pensoit.

Obéidallah ayant examiné les propositions de Hossein, ne voulut pas prendre de lui-même son parti sur la réponse qu'il devoit faire. Il envoya chercher un Musulman de réputation, nommé Schamer, & lui demanda son avis sur les nouvelles qu'il venoit de recevoir. Celui-ci ne tarda pas à se décider. Il dit au Gouverneur que ces propositions étoient captieuses; qu'il étoit évident que Hossein ne cherchoit qu'à gagner du tems, & qu'enfin il n'y avoit d'autre moyen de s'assurer de ses sentimens, qu'en l'obligeant de s'exprimer sans détour sur le compte d'Yésid; de le reconnoître pour Calife, & de lui prêter serment.

Cet avis décida le Gouverneur. Il chargea Schamer d'aller lui-même en instruire Amer, & de lui dire que

ſon deſſein étoit qu'il reçût avec bonté Hoſſein, & ceux de ſa ſuite qui conſentiroient à ſe ſoumettre ; mais qu'en cas de refus, il lui ordonnoit de tailler en pieces tous ceux qui réſiſteroient. Et comme Obéidallah avoit lieu de préſumer par ce qui étoit arrivé précédemment, qu'Amer feroit des difficultés pour exécuter ces ordres, il commanda à Schamer de faire couper la tête à ce Général en cas de déſobéiſſance, & de prendre le commandement en ſa place. Il donna en même-tems un ordre particulier, pour que l'on n'enveloppât point dans la diſgrace commune les enfans d'Ali, qui avoient accompagné leur frere Hoſſein. Il chargea Schamer de leur offrir des paſſeports pour qu'ils puſſent ſe rendre à Couffah en toute ſureté.

Schamer s'étant rendu promtement à Kerbela, où étoient ſitués les camps de Hoſſein & d'Amer, communiqua à celui-ci les ordres d'Obéidallah. Il y eut en conſéquence une entrevue avec Hoſſein, qui refuſa d'accéder aux propoſitions qu'on lui faiſoit : les enfans d'Ali parurent auſſi peu diſpoſés à s'y rendre ; & lorſqu'on

YEZID.
Hégire 61.
Ere Chr. 680.

leur parla des suretés que le Gouverneur leur offroit pour aller à Couffah, ils n'y répondirent que par une invective : *La sureté qui vient de Dieu*, dirent-ils, *est plus solide que celle qui vient du fils de Sommiah* *. Amer voyant que rien ne pouvoit ramener Hossein, & que d'ailleurs il risquoit lui-même de se perdre, s'il n'obéissoit pas aux ordres du Calife, résolut alors de ne plus user d'aucun ménagement. Il déclara donc à Hossein, qu'il falloit que le sort des armes décidât de sa destinée, & qu'il ne pouvoit plus se dispenser de l'attaquer à force ouverte.

Divers combats entre les gens de Hossein, & les troupes de Couffah.

Hossein fit aussitôt tout préparer pour soutenir une attaque; & comme il avoit avec lui peu de monde en comparaison de ses ennemis, il tâcha de tout disposer de façon qu'il ne pût pas être surpris dans son camp. Il fit étroitement attacher toutes ses tentes les unes avec les autres, afin qu'elles

* Sommiah étoit une femme de rien dont Abou-Sofian, père de Moavias, avoit eu un fils nommé Ziad, que Moavias reconnut pour son frère, quoiqu'il fût illégitime. Ainsi le reproche de bâtardise tomboit directement sur Ziad, plutôt que sur Obéidallah qui n'étoit que petit fils de Sommiah : mais on rappelloit la honte de la naissance du père pour insulter le fils.

puſſent former une barricade, & il ne laiſſa ouvert qu'un ſeul côté de ſon camp pour avoir communication au dehors. Il fit de plus creuſer un foſſé aſſez large autour de ce camp, & y fit amaſſer une quantité conſidérable de roſeaux ſecs, auſquels il comptoit mettre le feu pour rendre toute la circonférence inacceſſible aux ennemis, en cas qu'ils vouluſſent le forcer.

Il ſe préſenta enſuite en bataille avec ſa petite troupe, & ſe montra avec autant de fierté à la tête de ſes ſoldats, que s'il eût eu une armée en regle à ſa diſpoſition. S'il ne fut pas défait d'abord, c'eſt que les ennemis ne penſerent pas à l'attaquer en corps; tout ſe paſſa en combats ſinguliers & en défis d'homme à homme; du moins c'eſt ainſi que le rapportent les Hiſtoriens Arabes, & il faut bien dire la même choſe après eux, quelque peu de vraiſemblance que l'on trouve dans leur récit.

Il eſt en effet fort étonnant, de voir une armée de près de cinq mille hommes, commandée par un Chef dont la tête doit répondre des mauvais ſuccès, s'amuſer pendant plu-

YESID. Hégire 61 Ere Chr. 680.

sieurs jours à accepter des défis, se battre en duel, & faire des joûtes, avec une troupe d'environ cent personnes, que l'on avoit ordre cependant de traiter comme des rebelles.

Ces combats singuliers se succéderent ainsi pendant trois jours, durant lesquels les champions de Hossein se distinguerent, & eurent presque toujours l'avantage.

Hossein est tué.

Amer voyant que les plus braves de ses troupes périssoient dans ces actions particulières, ne voulut plus permettre à ses gens de s'y exposer; Il fit marcher toutes ses troupes contre Hossein, & le différend fut bientôt terminé. Il en couta cependant la vie à un grand nombre des soldats d'Amer. Les gens de Hossein se défendirent avec toute la fureur que le désespoir pouvoit inspirer; mais leur Chef ayant eté abattu d'un coup de sabre sur la tête, il expira peu après, noyé dans son sang & couvert de trente-trois blessures. On lui coupa la tête pour la porter à Obéidallah.

Ce fut un Couffien, nommé Haula, qui fut chargé de cette commission. Il ne put arriver que très-tard à Couffah; de sorte que lorsqu'il vint

au château, il en trouva les portes fermées. Il prit donc le parti de retourner à la ville, pour y passer la nuit dans sa maison, & remit au lendemain la visite qu'il vouloit rendre au Gouverneur. Il réveilla sa femme qui étoit couchée, & lui apprit le sujet qui l'avoit amené si promtement à Couffah. *J'apporte*, dit-il, *avec moi le présent le plus précieux que l'on puisse faire au Calife.* Cette femme ayant demandé avec empressement ce que ce pouvoit être : *C'est la tête de Hossein*, lui dit-il ; *la voilà, je suis chargé de la porter au Gouverneur.* La Musulmane en fureur sauta aussitôt de son lit, non pas qu'elle fût effrayée de ce spectacle ; la plupart des femmes Arabes ayant coutume de suivre les armées, étoient faites aux expéditions les plus sanglantes : mais Hossein étant par Fatime, sa mère, petit-fils du Prophéte, cette seule raison fit un effet étonnant sur l'esprit de cette femme. *Par l'Apôtre de Dieu*, s'écria-t-elle, *je ne coucherai de ma vie avec un homme qui m'apporte la tête de son petit-fils.*

Le Musulman, qui, selon l'usage de sa nation, avoit d'autres femmes,

YESID.
Hégire 61.
Ere Chr. 680.

en fit venir une qui ne fut pas si difficile. Cependant, la présence de cette tête qu'on avoit posée sur une table, l'empêcha de dormir, à cause, dit-elle, d'une lumière éclatante qu'elle vit voltiger toute la nuit autour de cette tête.

La tête de Hossein est portée au Gouverneur de Couffah.

Le lendemain, Haula se rendit au château, & présenta cette tête à Obéidallah. Il la considéra d'abord avec un plaisir brutal; puis il s'emporta jusqu'à l'outrager, comme si c'eût été un objet vivant, & lui donna même un coup de bâton sur la bouche. Un vieillard qui étoit présent, eut la hardiesse de faire des reproches au Gouverneur sur son emportement, & il lui dit que la tête de Hossein méritoit d'être respectée, parcequ'il avoit vu souvent la bouche du Prophéte collée sur celle de son petit-fils. Obéidallah reçut très-mal cette remontrance. *Vous mériteriez*, dit-il à ce vieillard, *que je fisse mettre votre tête à côté de celle de Hossein, pour le mensonge que vous venez de proférer; mais je veux bien faire grace à votre âge: vous n'êtes qu'un radoteur, allez compter ailleurs vos impertinentes visions.*

Cependant, lorſqu'il eut fait quelques réflexions ſur les diſcours de ce vieillard, il preſſentit que la mort de Hoſſein lui attireroit bien d'autres reproches, & que le fanatiſme ne manqueroit pas d'inſpirer à ſes partiſans quantité de viſions & de contes ridicules, très-mépriſables en eux-mêmes; mais capables néanmoins d'accréditer conſidérablement la faction des Alides.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Au reſte, il ſuivit toujours ſes premières idées: & le peu d'égard qu'il témoigna pour la tête du malheureux Hoſſein, influa auſſi ſur la conduite qu'il tint à l'égard de ceux de ſa famille qui furent faits priſonniers dans cette conjoncture.

On amena au château Zéinab, ſœur de Hoſſein, avec Ali, fils de ce malheureux Prince, & une petite fille encore fort jeune. Obéidallah traita d'abord Zéinab avec beaucoup de hauteur. Il lui parla des grands ſuccès des armes d'Yéſid, & de la manière avec laquelle il avoit ſû domter l'orgueil de Hoſſein & de ſes partiſans.

Conférence entre lui & Zéinab, ſœur de Hoſſein.

Zéinab qui avoit beaucoup d'eſprit, & encore plus de fierté, répon-

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

dir au Gouverneur sur le même ton qu'il lui avoit parlé. Il voulut répliquer ; la conversation s'échauffa, & l'on en vint à des reproches extrêmemenr vifs de part & d'autre. Cependant Obéidallah, quoique fort piqué, ne put s'empêcher de faire l'éloge de l'esprit, de la fermeré & de la grandeur d'ame de Zéinab. Il avoua qu'il la reconnoissoit pour une digne fille d'Ali. Il s'étendir sur les louanges de ce Prince, & convint hautement que c'étoit un personnage très-considérable dans le Musulmanisme, & qui avoit su se distinguer également par son courage, & par le talent admirable qu'il avoit pour la Poësie. On a déja vu que la qualité de Poëte étoit extrêmement recommandable parmi les Arabes : elle alloir même, pour ainsi dire, de pair avec la bravoure.

Elle sauve la vie au fils de Hossein.

Cependant, l'éloge qu'Obéidallah venoit de faire d'Ali & de sa fille Zéinab, ne l'empêcha pas de former le dessein de faire mourir le jeune Ali, fils de Hossein. Zéinab, qui entendoit donner l'ordre cruel qui alloit la priver d'un neveu qu'elle chérissoit tendrement, demanda grace pour lui, & s'offrit même de souffrir

la mort en sa place. *Puisque vous n'êtes pas encore rassasié de notre sang*, dit-elle au Gouverneur, *commencez, je vous supplie, par répandre le mien.* Obéidallah paroissant s'attendrir, Zéinab continua de lui parler de la façon la plus touchante, & enfin elle obtint la grace de son cher neveu. C'étoit la seconde fois que ce jeune enfant couroit risque de la vie ; car dans le tems de la mort de son père, on l'avoit aussi condamné à périr sur le champ de bataille ; mais il fut sauvé par un Officier, & il se fit connoître dans la suite sous le nom si flateur de *Zéin Alabédin*, qui signifie, *l'ornement des gens pieux.*

A l'égard du malheureux Hossein, son corps fut inhumé sur le champ de bataille, dans la plaine de Kerbéla ; & dans la suite on érigea dans cet endroit un mausolée superbe. Pour ce qui est de sa tête, Obéidallah donna ses ordres pour qu'elle fût exposée publiquement, afin que tout le peuple pût jouir de ce spectacle. Il la fit même porter dans toutes les rues de Couffah, pour inspirer de la terreur à ceux qui inclinoient pour le parti des Alides ; mais ce specta-

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

cle ne fit pas tout l'effet qu'Obéidallah en avoit attendu.

Sédition dans Couffah, au sujet des discours du Gouverneur contre Hossein.

Ce Gouverneur étant monté dans la chaire de la Mosquée, continua d'insulter à la mémoire de Hossein, & débuta par ce discours : *Dieu soit loué*, dit-il, *qui a fait triompher le parti de la vérité, qui a assisté Yésid le Commandant des Fidéles, qui a détruit le menteur, fils du menteur, je veux dire Hossein fils d'Ali.* Ces paroles firent une si forte impression sur les assistans, que la plupart se leverent avec indignation pour se retirer. En même-tems un citoyen respectable, qui avoit perdu les deux yeux dans les combats, & qui depuis ce tems-là passoit la plus grande partie de son tems à prier dans la Mosquée, se leva aussi ; & adressant la parole au Gouverneur : *O fils de Mergianah* *, lui dit-il, *menteur & fils de menteur, c'est à vous-même & à votre père que ces qualités conviennent, aussi-bien qu'à celui qui vous a établi Gouverneur, vous qui faites mourir les enfans des Prophétes, & qui voulez encore affecter le langage des gens de bien.*

* Mergianah étoit le nom de la mère d'Obéidallah.

Yezid. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Le Gouverneur irrité, fit arrêter aussitôt ce Musulman ; mais quelques zélés partisans des Alides prirent sa défense, & l'arracherent d'entre les mains des gardes. Obéidallah voyant les esprits si échauffés, ne voulut pas pour lors pousser plus loin cette affaire, de peur d'être obligé de punir trop de monde. Mais peu de jours après, il fit enlever celui qui l'avoit insulté : on le tua sur le champ, & son corps fut attaché à un gibet dans la place de la Mosquée. Cet exemple arrêta les mutins, dont la révolte avoit été désapprouvée par les plus sensés des Alides : la plupart s'étoient même déclarés contre le zéle indiscret du Musulman, qui en prenant avec trop de vivacité le parti de Hossein en pleine Mosquée, risquoit de ruiner les affaires de ceux des Coufiens qui s'intéressoient à la cause des Alides.

Après qu'Obéidallah eut suffisamment satisfait sa vengeance, il envoya la tête de Hossein à Damas, & fit partir en même-tems Zéinab avec le reste de la famille de ce malheureux Prince. Il chargea celui qui

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

commandoit l'escorte, d'une lettre pour Yésid, dans laquelle il lui mandoit qu'il lui envoyoit des preuves convainquantes de la victoire de ses troupes, & de l'extinction totale du parti qui lui étoit opposé.

Yésid blâme la conduite d'Obéidallah, & est touché de compassion pour la famille de Hossein.

Cette lettre ne fut pas aussi bien reçue qu'Obéidallah s'y attendoit : Yésid ne vouloit que contenir Hossein. Sa mort fut pour lui une nouvelle affligeante, & il ne put s'empêcher de blâmer hautement la conduite de ce Gouverneur, qui avoit poussé les choses à de telles extrémités. *Que Dieu maudisse le fils de Sommiah*, s'écria-t-il en versant des larmes; *s'il m'avoit envoyé Hossein en vie, je lui aurois pardonné : il étoit aimé de Dieu, qui n'a pourtant pas permis qu'il soit venu à bout de ses desseins.*

La compassion dont le Calife parut pénétré à la vue du sort malheureux de Hossein, s'étendit aussi sur toute sa famille, lorsqu'on la lui présenta. Il ne put soutenir l'état misérable dans lequel parurent devant lui, les femmes, les enfans & la sœur de ce Prince. Il renouvella ses imprécations contre Obéidallah,

& dit dans sa colère : *Que le Seigneur maudisse le fils de Sommiah : s'il étoit parent de ces femmes, les auroit-il laissé paroître dans un si pauvre équipage ?*

Le jeune Ali fut l'objet dont la présence parut l'affecter plus sensiblement. Il étoit venu de Coufsah à Damas avec une chaîne au col ; & ce fut ainsi qu'il fut présenté au Calife. Yésid fut charmé alors de n'avoir pas écouté les cruels conseils qu'on lui avoit donnés au sujet de ce Prince ; car sur le récit qu'on étoit venu faire à sa cour de la fierté d'Ali, qui pendant toute sa route n'avoit pas voulu dire un mot aux Officiers de l'escorte, un des conseillers du Calife représenta que ce jeune Prince pouvoit devenir un jour très-redoutable ; qu'il étoit à propos de s'en défaire, *parceque*, dit-il, *il ne faut point élever un petit dogue qui peut un jour mordre son maître.* Mais d'autres Conseillers plus humains s'opposerent à une telle cruauté, & leur avis prévalut.

Lors donc que ce jeune Prince parut à la cour, Yésid touché du pitoyable état où il le voyoit, le

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

fit approcher, & lui parla avec beaucoup de douceur. Il termina cette audience en lui disant : *Votre pere auroit voulu me ravir le trône; mais Dieu en a disposé autrement.* Le jeune Ali lui répondit aussitôt par ce passage de l'Alcoran: *Il n'arrive aucun malheur sur la terre, qui ne soit écrit dans le livre des décrets du Seigneur.*

Altercation entre le Calife & Zéinab.

Le Calife fit aussi un accueil favorable aux femmes de Hossein, & à toutes les personnes de sa famille qui étoient avec elles. Mais il s'éleva tout-à-coup une querelle qui pensa devenir funeste. Un Seigneur Syrien ayant remarqué une jeune sœur de Hossein, nommée Fatime, qui accompagnoit Zéinab sa sœur aînée, demanda au Calife la permission de la prendre pour lui. Zéinab, sans attendre qu'Yésid se fût expliqué sur la demande de ce Seigneur, prit la parole, & représenta au Calife que le Syrien étant d'une secte différente de celle de sa sœur, les loix de l'Apôtre défendoient qu'on la lui livrât : *Vous-même*, dit-elle fièrement au Calife, *vous n'en êtes pas le maître.*

Yésid offensé de voir que l'on pré-

tendoit mettre des bornes à son autorité, répondit à Zéinab qu'il feroit à cet égard ce qu'il jugeroit à propos. La Musulmane répliqua qu'il ne pouvoit l'obliger ni les autres femmes de sa suite, à changer de religion. Le Calife se levant de son siége, lui dit avec fureur : *Est-ce donc ainsi que vous osez me parler ? C'est votre pere & votre frere qui ont renoncé à la vraie religion.* Zéinab, sans se déconcerter, lui répondit d'un ton ironique : *Vous prétendez apparemment être dans le droit chemin. Sans doute votre pere & votre grand-pere y étoient aussi.*

Le Calife devint plus furieux qu'auparavant, & s'emporta jusqu'à maltraiter cette Musulmane par les discours les plus insultans. Zéinab conservant toujours le même air de fierté & de noblesse, lui dit : *Quoi donc, Seigneur, je suis une femme dans l'affliction, vous êtes le Commandant des Fidéles, & vous abusez si injustement de votre pouvoir ?*

Ce peu de mots fut un reproche sensible qui fit rougir le Calife. Il eut honte de s'être livré à sa fureur, & il ne crut pas pouvoir mieux réparer

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

sa faute, qu'en témoignant autant de politesse & de douceur, qu'il avoit montré de violence & d'emportement. Il ordonna que l'on conduisît Zéinab & sa suite dans les bains chauds, où il envoya peu après des habits magnifiques & des rafraîchissemens de toute espece.

Le Seigneur Syrien espérant toujours que le Calife useroit de son autorité pour lui faire avoir la jeune Fatime, réitéra ses demandes; mais Yésid le congédia assez durement, & lui défendit d'en parler davantage.

Affection d'Yésid pour les deux fils de Hossein.

L'heureux retour du Calife, & les attentions qu'il eut à procurer à cette famille infortunée tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, adoucit un peu l'amertume des malheurs passés. Yésid logea tout ce monde dans son palais. On les traita avec beaucoup de distinction, & lui-même conçut une telle amitié pour les deux fils de Hossein, Ali & Amrou, qu'il ne sortoit presque point sans avoir l'un & l'autre avec lui, & quelquefois tous les deux: Khaled, fils aîné d'Yésid, fit aussi une liaison intime avec eux, & le Calife

prenoit un plaisir singulier à les voir s'amuser ensemble. Voulant un jour sonder le caractère d'Amrou, qui étoit le plus jeune, il lui demanda s'il se battroit bien avec son fils Khaled. *Pourquoi non?* répondit-il avec vivacité, *faites nous donner un couteau à chacun.*

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Un Seigneur Syrien qui étoit présent, vit avec admiration le courage & la résolution de ce jeune enfant; mais en même-tems il fit observer que ces qualités naissantes pourroient tirer à conséquence pour le repos de l'Etat, & qu'Amrou marchant sur les traces de Hossein son père, occasionneroit peut-être un jour quelque révolution. *Prenez-y bien garde*, dit-il, *& soyez persuadé qu'un serpent produit toujours son semblable.* Yésid fit peu d'attention à ce prognostic, & il ne diminua rien de sa tendresse pour cet enfant, ni des bonnes façons qu'il avoit pour le reste de la famille de Hossein.

Après un long séjour à Damas, toute cette famille, quoique comblée d'amitiés & de caresses par le Calife, parut cependant avoir un

La famille de Hossein retourne à Médine.

YÉSID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

violent desir de retourner en Arabie, & en particulier à Médine, où les femmes de Hossein vouloient fixer leur séjour. Dès que le Calife en fut informé, il consentit à leur accorder cette satisfaction, & donna tous les ordres pour que rien ne leur manquât sur la route.

Lorsqu'il fallut se séparer, le Calife parut fort sensible à leur départ; les adieux se firent d'une manière fort touchante, & il dit en particulier au jeune Ali, en l'embrassant: *Ecrivez-moi de tems en tems; tâchez même de me venir voir, lorsque vous le pourrez commodément, & soyez assuré que je vous ferai tout le bien qui me sera possible.*

Toute cette famille partit donc de Damas, sous une nombreuse escorte, à la tête de laquelle le Calife avoit mis un Officier de considération, que l'on appelloit Noman-ebn-Baschir. Il exécuta fidélement tous les ordres du Calife, & se comporta pendant toute la route d'une façon à mériter les éloges que l'on s'empressa de donner à ses politesses & à ses attentions. Lorsque l'on fut près d'arriver à Médine, Fatime, sensi-

ble aux bonnes manières de cet Officier, dit à Zéinab : *Nous avons reçu tant d'honnêtetés de ce Syrien ; nous devrions bien lui faire un présent.* Zéinab fut bien de cet avis, mais l'embarras étoit de savoir ce qu'elles pourroient lui donner ; car en effet elles n'avoient rien d'un peu considérable que leurs bracelets. Fatime dit qu'il falloit les lui donner ; & Zéinab y ayant consenti, elles firent leur présent avec une noblesse & des sentimens de reconnoissance qui en releverent encore le prix ; elles firent même des excuses sur la modicité de ce présent. Noman les supplia de le dispenser de l'accepter. *Si je m'étois chargé de ma commission*, leur dit-il, *dans l'espérance d'un bien temporel, ce que vous m'offrez seroit plus que suffisant ; mais tout ce que j'ai fait, n'a été que dans la vue de plaire à Dieu, & de vous témoigner la profonde vénération que j'ai pour vous & pour tout ce qui appartient au Prophéte.* Il prit congé d'elles ensuite, & s'en retourna à Damas.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Cette famille infortunée s'étant donc rendue à Médine, commença à y goûter une tranquillité qu'elle ne

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

connoiſſoit point depuis long-tems : ce ne fut néanmoins qu'après avoir paſſé quelques mois à répandre des larmes ſur le ſort cruel du malheureux Hoſſein.

Partage entre les Auteurs ſur le lieu de la ſépulture de Hoſſein.

Il y a des Auteurs qui aſſurent que la tête de ce Prince fut auſſi renvoyée à Médine, & qu'on l'enterra auprès de Fatime, ſa mère. D'autres ſoutiennent qu'elle reſta à Damas, & qu'on la mit dans un endroit appellé *Bal-al-Faradis*, c'eſt-à-dire, *Porte des Jardins*, & qu'enſuite on la tranſporta en Paleſtine, d'où elle fut enlevée par les Califes d'Egypte, qui la firent enterrer au Grand-Caire: on éleva au-deſſus un monument qui fut appellé *Meſchad-Hoſſein*, qui veut dire, *Sépulcre du martyr Hoſſein.*

Au reſte, on ne trouve rien de certain à cet égard. Tout ce que l'on ſait, c'eſt que les partiſans d'Ali ont débité des volumes de fables ſur le ſort de la tête de Hoſſein, & même ſur le lieu de la ſépulture du reſte de ſon corps, que nous avons dit avoir été inhumé à Kerbéla. Les Auteurs s'étendent fort au long ſur les pélerinages qu'on faiſoit à ſon tombeau, & ſur les miracles ſurprenans qui y ont été opérés.

Les

Les Persans, qui sont de la secte d'Ali, ont toujours une vénération particulière pour ce Calife & pour ses deux fils Hassan & Hossein, qu'ils appellent *les deux Seigneurs*. Mais on révère singulièrement Hossein, que l'on regarde comme un martyr : c'est l'Oracle, le Saint, ou pour mieux dire, l'Idole de la Nation ; & l'on prétend que si Mahomet revenoit au monde, il auroit lieu d'être jaloux de la haute réputation dont jouit encore actuellement son petit fils.

YESID. Hégire 61. De J. Chr. 680.

Vénération des Persans pour Hossein.

La mort de ce Prince ne rendit pas la tranquillité à l'Empire Musulman. Abdallah, fils de Zobéir, qui avoit observé beaucoup de ménagement pendant la vie de Hossein, n'en garda aucun, dès qu'on l'eut informé qu'il n'étoit plus. Il parut donc sur la scène, & fit voir à Yésid qu'il avoit en sa personne un rival des plus redoutables.

Révolte d'Abdallah, fils de Zobéir.

Abdallah avoit su s'acquérir l'estime & la bienveillance des Arabes, par son attachement au Musulmanisme, & plus encore par la douceur de son caractère & ses manières engageantes. Il mania si habilement les esprits, qu'il les conduisit à ses fins,

Il est reconnu Calife à Médine & à la Mecque.

YEZID. Hégire 61. Ere Chr. 680. & il fut solennellement déclaré Calife à Médine & à la Mecque.

Dès qu'il eut été proclamé, il harangua le peuple, & profita adroitement des regrets que la plupart témoignoient toujours de la perte de Hossein, pour indisposer les esprits contre Yésid, & réunir en sa faveur tous les suffrages. Il rappella dans ses harangues les vertus & les grandes qualités de l'illustre petit-fils du Prophéte; il fit un tableau touchant de la perfidie des Couffiens, qui l'avoient indignement trahi, après l'avoir appellé chez eux; & voyant quelles étoient les dispositions des Médinois à l'égard de la famille de ce Prince, il affecta d'en parler avec une considération & un respect qui fit en sa faveur le plus grand effet dans toute la nation.

Il se comporta de-même à la Mecque, où il se transporta peu après, & où il fut reçu avec les mêmes acclamations qu'à Médine. Les discours qu'il fit à la louange de Hossein, réveillerent dans le cœur des Mecquois les sentimens qu'ils avoient eus pour ce Prince, & ils ne demanderent pas mieux que de venger sa mort, en se-

secouant le joug d'un gouvernement qui en avoit été cause.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Yésid fut extrêmement surpris lorsqu'on l'informa de cette révolution. Il écrivit des lettres fulminantes contre Abdallah, & envoya même au Gouverneur de Médine un collier d'argent, avec ordre de le lui faire mettre au col, & de l'envoyer ainsi à Damas. Mais le parti d'Abdallah étoit devenu trop formidable, pour que le Gouverneur osât tenter de rien entreprendre contre lui.

Amrou-ebn-Saïd, Gouverneur de la Mecque, se trouva aussi dans le même embarras, lorsquil vit Abdallah exercer publiquement les fonctions du Califat. Il crut donc devoir user de beaucoup de ménagement dans une conjoncture aussi critique. Voyant qu'il n'étoit pas le plus fort, il usa de dissimulation, & parut ne chercher qu'à s'appuyer de quelqu'autorité pour se réunir au sentiment de la multitude.

Le Gouverneur de la Mecque consulte sur la révolte d'Abdallah.

Il consulta au sujet de l'événement actuel un Musulman de réputation, nommé Abdallah, fils d'Amrou, qui étoit très-renommé par l'étendue de ses lumières, & par l'étude qu'il

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

avoit faite & qu'il faisoit encore des livres des Juifs, & en particulier des Prophéties de Daniel, sur lesquelles il travailloit actuellement. Le Gouverneur lui ayant donc envoyé demander quel étoit son sentiment sur ce qui venoit de se passer à Médine & à la Mecque, le Docteur répondit avec assurance, qu'Abdallah, fils de Zobéir, seroit Roi, & qu'il conserveroit cette qualité jusqu'à la mort.

Cette prophétique décision s'étant répandue dans l'Arabie, les partisans d'Abdallah-ebn-Zobéir en devinrent beaucoup plus fiers; & lui-même travailla bien plus hardiment à prendre des mesures pour se conserver sur le trône. D'un autre côté, Amrou, Gouverneur de la Mecque, fut aussi retenu par cette prédiction, & ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire pour s'opposer à l'entreprise du nouveau Calife.

Yésid lui ôte son Gouvernement.

Les ennemis d'Amrou profiterent de cette occasion pour le déservir auprès d'Yésid; & on le taxa hautement de négligence ou de lâcheté, pour n'avoir pas fait arrêter Abdallah dès les premiers instans de sa ré-

volte. Yésid en colère, déposa aussi-tôt Amrou, & le fit remplacer par Valed, fils d'Otbad, qui signala son entrée dans le Gouvernement de la Mecque, en faisant arrêter un nombre considérable des amis & des partisans d'Amrou. Il y eut trois cens personnes d'arrêtées dès les premiers jours; & il suffisoit d'être de la connoissance du dernier Gouverneur, pour être exposé aux violences de Valed.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 680.

Cette conduite révolta également tous les esprits, de sorte que ce mécontentement général parut à Amrou une circonstance favorable pour engager ses amis à faire un coup d'éclat, qui ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès. Il fit dire à ceux qui étoient prisonniers, qu'il se préparoit à partir pour Damas, afin d'instruire le Calife de tout ce qui venoit de se passer; que s'ils vouloient se joindre à lui, il falloit qu'ils profitassent du grand nombre qu'ils étoient pour forcer la prison. Il les assura qu'ils seroient secourus à propos, au cas qu'on voulût tomber sur eux, & qu'ils trouveroient un nombre suffisant de chameaux pour

Hégire 62. Ere Chr. 681.

YESID. Hégire 62. Ere Chr. 681. Amrou justifie sa conduite auprès du Calife.

faire le voyage de Damas.

Amrou prit les devans, & se rendit à Damas, où il fut assez bien reçu du Calife, qui lui fit cependant quelques reproches sur le peu d'attention qu'il avoit faite à ses intérêts dans les dernieres occurrences. *Je prie le Commandeur des Fidéles de m'écouter*, répondit Amrou. *Celui qui est présent*, ajouta-t-il, *voit mieux que celui qui est absent. Les Mecquois & les Arabes de la province de Hégiaz, furent si transportés de zéle, & ils se trouverent en si grand nombre pour proclamer Abdallah, que les forces que j'avois alors n'auroient pas été suffisantes pour attaquer ce parti. D'un autre côté, Abdallah qui se défioit de moi, étoit toujours sur ses gardes, & ne paroissoit jamais sans être accompagné d'un grand nombre de ses amis. J'ai affecté, il est vrai, beaucoup d'indifférence sur tout ce qui se passoit; mais au fonds je ne cherchois qu'une occasion favorable pour le faire arrêter. Je voyois bien que malgré son grand crédit & l'habileté de sa politique, il se trouvoit fort gêné dans toutes ses démarches: car j'avois eu soin de faire garder toutes les avenues de la ville, & personne n'y*

entroit qu'on ne lui demandât son nom. Lorsqu'il se trouvoit que c'étoient des amis d'Abdallah, je les renvoyois aussitôt, sans faire de plus amples informations. A l'égard de ceux qui paroissoient n'être point en liaison avec lui, je leur demandois ce qu'ils venoient faire à la Mecque; je les obligeois de me dire où ils comptoient loger, & je faisois en conséquence éclairer toutes leurs démarches. Voilà ce que j'ai cru devoir faire pour votre service. Il faudra voir comment Valed se comportera. Mais après la façon dont il a commencé d'agir, je suis bien sûr que sa conduite sera une justification suffisante de la sagesse de celle que j'ai tenue.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 681.

Yésid fut tellement frappé du discours d'Amrou, qu'il lui avoua qu'on l'avoit surpris. Il s'emporta contre ceux qui l'avoient déservi, & il lui dit d'une façon très-obligeante, qu'actuellement il connoissoit le caractère de ses ennemis, & qu'il étoit bien persuadé qu'il n'y avoit aucun d'entr'eux qui eût autant de probité que lui. Dès cet instant il le rétablit dans toute sa confiance, & le pria de rester à sa cour, où il le traita avec beaucoup de distinction.

YESID.
Hégire 61.
Ere Chr. 681.

On fait des plaintes contre le nouveau Gouverneur de la Mecque.

Les bruits publics confirmèrent bientôt ce qu'Amrou avoit fait entendre au Calife sur le compte du nouveau Gouverneur. Il vint des plaintes de différens cantons de l'Arabie, & enfin Abdallah-ebn-Zobéir écrivit aussi à Yésid, pour lui faire des reproches de ce qu'il avoit chargé du Gouvernement de la Mecque, un homme absolument incapable d'un emploi de cette conséquence. Il fit même entrevoir que s'il vouloit rappeller Valed, & envoyer à sa place quelqu'un avec qui on pût traiter, il y avoit jour à un accommodement qui feroit cesser tous les troubles.

Cette lettre causa une extrême surprise à Yésid. Il vit avec plaisir un rival reconnoître son autorité, puisqu'il lui demandoit de l'exercer dans les villes même où Abdallah s'étoit cependant fait proclamer Calife. D'ailleurs, cette lettre parlant de paix, Yésid qui la souhaitoit, prit aussitôt le parti d'écarter les obstacles qui pouvoient l'empêcher ; ainsi il rappella Valed, & nomma en sa place un de ses parens, nommé Othman. C'étoit un sujet assez commun, sans capacité, sans expérience ; en un mot

Yésid envoie Othman à sa place.

peu capable de démêler avec succès les intrigues qui divisoient alors l'Empire des Arabes.

YESID. Hégire 62. Ere Chr. 681.

Othman assure Yésid de la soumission des Médinois.

Othman se rendit en Arabie, & s'arrêta à Médine, où prenant pour le consentement général de la nation, la soumission de quelques particuliers qui reconnoissoient Yésid, il crut dès-lors l'autorité de ce Prince établie d'une manière inébranlable; & sans faire un plus long examen, il envoya à Damas une députation pour assurer le Calife de l'obéissance des Médinois.

Les députés de Médine conçoivent du mépris pour Yésid.

Cette députation fit plus de tort à Yésid que tout ce qu'on avoit tramé contre lui jusqu'alors. Le singulier coup d'œil d'une cour, dont le Souverain n'avoit ni mœurs, ni religion, ni conduite, fut un ample sujet de scandale pour ces députés. Yésid en effet n'avoit nul respect pour sa religion; & il affectoit même de n'en remplir aucun devoir. D'ailleurs, passant sa vie dans l'oisiveté & de frivoles amusemens; il n'avoit d'autre occupation que de se livrer à la bonne chere & à des repas splendides, dans lesquels, au mépris de la loi Musulmane, on buvoit de toutes sor-

YESID. Hégire 62. Ere Chr. 681.

tes de vins avec le plus grand excès ; le reste du tems étoit employé en vils divertissemens avec des danseurs, des baladins & des femmes débauchées.

Les députés de Médine furent reçus à Damas avec beaucoup d'appareil. Ils séjournerent quelque tems à la cour du Calife ; & lorsqu'ils en partirent, il leur fit à tous des présens considérables : mais tout ce qu'il put faire ne fut pas capable de l'emporter sur l'indignation & le mépris qu'ils conçurent pour ce Prince.

De retour dans leur ville, ils ne s'épargnerent pas sur le compte d'Yésid ; de sorte que les peintures qu'ils firent des désordres de sa cour, & en particulier de sa vie licencieuse, indisposerent contre lui tous les Médinois. Honteux d'être soumis à un Prince qu'ils regardoient comme indigne de commander à des hommes, ils profiterent des divisions qui regnoient parmi eux, pour rompre avec lui & renoncer à son obéissance. Cette rupture ne se fit pas d'abord avec beaucoup d'éclat : cela se passa dans une assemblée particuliere de ces députés & de quelques-uns

des principaux de Médine. Après un long exposé des scandales que donnoit Yésid, & des autres sujets de plaintes qu'on avoit contre ce Prince, ils le déclarerent entr'eux indigne du trône, & le déposerent du Califat.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 681.

Yésid ne tarda pas à être informé des discours que les députés de Médine tenoient sur sa personne & sur sa conduite. Dans le premier feu de sa colère, il voulut se venger sur tous les habitans de cette ville, en y envoyant des troupes; mais ayant appris qu'un de ces députés, nommé Almondir, au-lieu d'aller à Médine s'étoit rendu à Basrah, où il parloit de lui d'une manière aussi désavantageuse que les autres, il crut qu'il feroit mieux de faire arrêter celui-ci, & d'intimider les autres par la punition d'un seul. Il écrivit donc à Obéidallah qui étoit Gouverneur de la place, & lui manda de faire arrêter Almondir.

Yésid ordonne de faire arrêter Almondir, un des députés.

Cet ordre ne fut pas exécuté. Obéidallah, qui étoit depuis long-tems ami d'Almondir, prit des mesures pour le faire sortir de Basrah, sans cependant encourir la disgrace du

Le Gouverneur de Basrah donne à Almondir un moyen de s'échapper.

Yesid.
Hégire 61.
Ere Chr. 681.

Calife. Il lui dit que le moyen le plus sûr pour réussir, étoit de s'assurer de quelques-uns des principaux de la place, & ensuite de choisir le tems de la prière pour représenter, aussitôt qu'elle seroit finie, qu'étant venu à Basrah pour des affaires qu'il avoit heureusement terminées, il avoit dessein de partir pour se rendre à Médine; mais qu'ayant appris que le Gouverneur avoit donné des ordres pour que personne ne sortît ce jour-là sans sa permission, il prioit l'assemblée de la demander pour lui à Abdallah, afin qu'il pût vaquer aux affaires qui l'appelloient à Médine. Tout cela réussit comme on l'avoit prévu. Les habitans demanderent tumultueusement qu'Almondir eût la liberté de sortir de Basrah. Le Gouverneur parut faire quelque difficulté; mais on l'obligea de se rendre à l'avis commun, & il fut charmé d'éprouver cette espece de violence, qui en sauvant son ami, le mettoit lui-même à couvert de l'indignation du Calife.

Almondir déclame contre le Calife.

L'arrivée d'Almondir à Médine, ne fit encore qu'augmenter la haine des peuples contre Yésid. Il chargea

de nouvelles couleurs l'affreux tableau que les autres députés avoient fait de ce Prince ; & il avoua que, quoiqu'il en eût reçu des présens considérables, il ne pouvoit cependant s'empêcher de parler hautement contre l'indignité de la conduite d'un Souverain, qui ne connoissoit le Musulmanisme que de nom, sans en pratiquer aucun devoir ; qui faisoit gloire de ses débauches, & dont les exemples scandaleux entraînoient toute sa cour dans le plus affreux libertinage.

YESID. Hégire 61. Ere Chr. 681.

Yésid allarmé de la retraite d'Almondir, & des bruits désavantageux qu'il répandoit dans Médine, envoya dans cette ville Noman-ebn-Baschir, pour tâcher de ramener les esprits en sa faveur. Cette négociation n'eut aucun succès : au contraire cet envoyé ayant fait des menaces de la part du Calife, qui ne manqueroit pas, disoit-il, d'envoyer des troupes, si l'on ne se soumettoit, les Médinois se préparerent à résister à force ouverte. Ils agirent de concert avec les Mecquois, & commencerent par nommer des Chefs pour commander les troupes. Abdallah-

Les habitans de la Mecque & de Médine se révoltent ouvertement.

YESID. Hégire 62. Ere Chr. 681.

ben-Mothi fut mis à la tête des Coréischites, & Abdallah, fils de Hantela eut le commandement des Médinois.

Cependant, avant que de rien entreprendre, il y eut encore une députation à Damas, qui n'eut pas plus de succès que la précédente. Le Calife eut beau combler de présens Abdallah-ebn-Hantela, & ceux de sa suite qui formoient cette députation, les largesses d'Yésid ne le rendirent pas à leurs yeux plus digne du Califat, & ils firent à leur retour un portrait de ce Prince & de sa cour, tout aussi désavantageux qu'en avoient fait les premiers négociateurs.

Hégire 63. Ere Chr. 682.

Les Médinois déposent Yésid.

Ce fut alors que les Médinois se déclarerent solennellement contre Yésid. Leur révolte éclata avec un emportement qui tenoit de la folie. En effet, lorsque le peuple se rassembla dans la Mosquée pour procéder à la déposition du Calife, tout s'y passa dans un tumulte qui les empêcha de suivre une conduite uniforme. L'un d'eux s'étant levé, prit son turban, & le jettant par terre se mit à crier : *Je dépose Yésid du Califat, de la même manière que je jette mon turban.* A

l'instant, ceux qui étoient plus à portée de l'entendre suivirent son exemple, & bientôt on vit voler une infinité de turbans, & ceux qui les jettoient répétoient tous la même formule. Dans un autre coin de la Mosquée, un Musulman ôta ses souliers, & dit en les jettant : *Je dépose Yésid, comme j'ôte mes souliers.* Les autres Musulmans de son voisinage se déchausserent avec la plus grande précipitation, & jetterent leurs souliers, en répétant ce qu'il venoit de dire. C'est ainsi qu'Yésid fut solennellement dégradé de l'autorité souveraine.

YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

Après cet éclat, on peut bien juger que les Médinois ne garderent plus de mesures. Othman, Gouverneur de la Mecque, qui étoit resté à Médine pendant tous ces mouvemens, en fut chassé aussitôt, & l'on prononça en même-tems une sentence de bannissement contre toute la famille des Ommiades, & même contre leurs amis. Ceux-ci, au-lieu d'obéir, resterent à Médine, & allerent se réfugier chez Mervan-ebn-Hakem, Gouverneur de la place. Les Médinois irrités, allerent sur le champ

Ils obligent les Ommiades de se retirer dans le château.

YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

mettre le siége devant le château. Mais comme les Ommiades faisoient un corps de mille hommes ou environ, & que d'ailleurs le Gouverneur avoit aussi du monde pour se défendre, il ne fut pas difficile de tenir les assiégeans en respect ; & les Ommiades eurent le tems d'envoyer à Damas pour informer Yésid de l'embarras où ils se trouvoient, & du grand événement qui l'avoit occasionné.

Amrou refuse de commander les troupes envoyées contre les Médinois.

Le Calife outré de la rebellion des Médinois, entreprit enfin d'effectuer les menaces qu'il leur avoit faites tant de fois, de punir leur insolence. Il eut à ce sujet une conférence avec Amrou-ebn-Saïd, qui convint qu'il n'y avoit plus à temporiser, & qu'il falloit nécessairement marcher à Médine avec des troupes. Il ajouta plusieurs conseils sur la manœuvre de cette entreprise ; & le Calife parut si satisfait de ses avis, qu'il proposa à Amrou lui-même de se mettre à la tête de cette expédition. Celui-ci s'en excusa sur différens prétextes, & entr'autres, sur ce que les Mecquois étant entrés dans le parti des Médinois, la tribu des Coréischites, qui

étoit une des principales de la Mecque, se porteroit vivement à cette guerre, & qu'alors il y auroit surement une affreuse effusion de sang, à laquelle il ne vouloit point participer, étant aussi proche parent qu'il l'étoit des chefs de cette tribu.

YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

Yésid parut se rendre à ses raisons, & ne le pressa pas davantage. Il eut recours à Meslem, fils d'Okbad, capitaine de beaucoup de mérite, mais fort avancé en âge : ce qui ne l'empêcha pas d'accepter avec plaisir la proposition du Calife. Cependant, c'étoit bien plutôt pour battre les Médinois rebelles, que pour secourir les mille Ommiades qui s'étoient réfugiés dans le château. Il prétendoit que c'étoient des lâches qui ne méritoient pas d'être secourus, puisqu'étant un si bon nombre, ils s'étoient laissé assiéger, au-lieu de se faire jour les armes à la main à travers leurs ennemis, & faire ensuite une retraite honorable. Il proposa même au Calife de s'arrêter, lorsqu'il seroit près de Médine, & de ne commencer à agir, que lorsque les assiégés auroient fait montre de courage.

Yésid en donne le commandement à Meslem.

Cet avis ne fut pas du goût d'Yé-

YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

sid; il vouloit absolument débarrasser les Ommiades, soit qu'ils le méritassent ou non, de sorte qu'il recommanda à Meslem de ne rien négliger pour y réussir. Cependant, afin d'éviter la trop grande effusion du sang, il ordonna à ce Général de faire sommer la ville en arrivant; de réitérer la même sommation le lendemain en cas de refus, & de faire encore la même chose le troisiéme jour : après quoi il n'auroit plus d'autre parti à prendre, que de battre la ville à toute rigueur, & de la livrer au pillage pendant trois jours. Il fit néanmoins une observation par rapport au jeune Ali & à sa famille : *Je sais*, dit le Calife, *qu'ils ne favorisent point les menées d'Abdallah-ebn-Zobéir, & qu'ils ne sont en aucune façon complices de la révolte de Médine, ainsi je vous ordonne de veiller à leur conservation.*

Après ces instructions, le Calife alla faire la revue de ses troupes. Elles montoient à douze mille hommes de cavalerie & cinq mille d'infanterie; il installa Meslem dans la dignité de Général, & le fit partir sur le champ.

YEZID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

Les Médinois assiégés sont obligés de se rendre à discrétion.

Les Médinois ne parurent pas prendre beaucoup d'inquiétude, lorsqu'ils virent arriver sous leurs murs les troupes du Calife. Ils rejetterent avec mépris les sommations de Meslem, & le forcerent ainsi à les attaquer en regle. Dans la fougue de leurs premiers emportemens, ils soutinrent le siége avec beaucoup de valeur ; mais les principaux de leurs Officiers ayant péri dans les attaques, & se voyant d'ailleurs menacés de manquer bientôt de vivres, ils commencerent à penser à leur sureté en proposant une capitulation.

Mais le Général leur répondit qu'ayant refusé pendant trois jours les offres qu'il leur avoit faites, ils n'avoient plus d'autre parti à prendre, que de se rendre à discrétion. Les Médinois se trouvoient réduits à de telles extrémités, qu'il fallut bien recevoir la loi du vainqueur. Ils ouvrirent donc leurs portes, & Meslem l'épée à la main entra dans la place à la tête de ses troupes. Il ne se commit d'abord aucun désordre : le Général ayant defendu que l'on fit le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il eût donné le signal, le soldat

YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

resta sous les armes en attendant les ordres.

La famille d'Ali est sauvée du pillage.

Meslem avoit pris cette précaution, pour avoir le tems de sauver Ali, & tous ceux qui appartenoient à la famille de Hossein, comme on le lui avoit recommandé. Il les fit donc chercher, & ils arriverent saisis de frayeur, comme des gens qui s'attendoient à être les premieres victimes qu'on alloit immoler à la vengeance du Calife; mais ils furent agréablement surpris, lorsqu'ils virent le Général les recevoir avec bonté, les rassurer sur leur sort, & donner particulièrement à Ali qui étoit à leur tête, les marques les plus éclatantes de considération & même de respect. Il le fit monter sur son chameau, & lui donna une nombreuse escorte pour le conduire lui & sa famille dans un lieu de fureté.

Médine est saccagée.

Aussitôt que Meslem eut tout reglé à cet égard, il donna le signal, & la ville fut abandonnée à la fureur du soldat. Il se fit alors un carnage affreux, & l'on passa au fil de l'épée tout ce que l'on trouva sous sa main. Il y eut pourtant environ mille femmes enceintes qui échapperent au

malheur commun, par la compassion que l'on eut pour leur état : mais à l'égard du pillage, on ne fit aucune distinction ; tout ce qu'il y avoit de richesses dans cette ville devint la proie du soldat, & l'on mit le feu à ce qu'on ne put emporter.

YESID. Hégire 63. Ere Chr. 682.

Meslem, chargé des dépouilles des Médinois, conduisit ses troupes victorieuses à la Mecque, dans le dessein de se saisir d'Abdallah, ou de ruiner la ville, au cas que les habitans voulussent faire résistance ; mais ce Général fut surpris dans sa route d'une maladie qui l'emporta presque subitement. Le commandement ayant été dévolu de droit à un Capitaine nommé Hozein, qu'Yésid avoit donné pour Lieutenant au Général, l'armée Syrienne continua sa marche sous ses ordres, & parut en peu de tems sous les remparts de la Mecque où elle mit le siége.

Hégire 64. Ere Chr. 683. Mort de Meslem.

Hozein lui succéde & assiége la Mecque.

Les opérations des assiégeans n'eurent pas le succès que le Général en attendoit. Abdallah avoit pris ses précautions depuis qu'il s'étoit établi dans cette ville. Il avoit fait faire des ouvrages considérables qui en rendoient les approches extrêmement

YESID. Hégire 62. Ere Chr. 682.

difficiles, de sorte que Hozein qui comptoit emporter la place en peu de tems, fut près de quarante jours à battre continuellement les remparts sans pouvoir les entamer. Cependant, il s'opiniâtra tellement à ce siége, & poussa les travaux avec tant de vigueur, qu'il réussit à mettre le feu dans une partie de la ville, tandis que d'un autre côté avec les machines de guerre, il renversa la plupart des édifices les plus considérables. Les Syriens encouragés par ces avantages, comptoient enfin faire éprouver à la Mecque le même sort que Médine avoit essuyé, lorsqu'il arriva une nouvelle qui suspendit toutes les hostilités.

Hégire 64. Ere Chr. 683. Mort d'Yésid.

Yésid n'étoit plus. Ce Calife étoit mort à Havarin, ville de Syrie dans le territoire d'Emesse, après avoir regné environ quatre ans. Dès que cette nouvelle eut été répandue dans le camp des Syriens, Hozein fit cesser les attaques, & demanda à avoir une conférence avec Abdallah. Celui-ci y ayant consenti, fut fort surpris, lorsqu'il entendit Hozein lui proposer de le faire reconnoître Calife par toute son armée. Après avoir

Abdallah refuse d'être proclamé Calife par l'armée de Hozein.

quelque tems réfléchi sur une offre aussi avantageuse, il ne crut pas cependant devoir y souscrire : il remercia ce Général de sa bonne volonté, & lui dit que pour beaucoup de raisons d'une extrême conséquence, il ne pouvoit pour le présent accepter sa proposition.

YESID. Hégire 64. Ere Chr. 683.

On ne dit pas quel pouvoit être le motif de son refus. Peut-être soupçonna-t-il Hozein de vouloir le tromper par des offres aussi spécieuses. Quoi qu'il en soit, il se retira dans la place, & peu après Hozein fit décamper ses troupes, & reprit le chemin de Syrie, accompagné de Mervan-ebn-Hakem, & d'une grande partie des Ommiades qui étoient restés à Médine auprès de ce Gouverneur, depuis qu'il leur avoit donné retraite contre les poursuites des partisans d'Abdallah.

Causes du mépris des Musulmans pour Yésid.

La mort d'Yésid fit peu d'impression sur ses sujets. Ce Calife s'étoit rendu odieux par son luxe & ses débauches, & sur-tout par son irreligion. On ne pouvoit lui reprocher de favoriser une secte plutôt qu'une autre. Il les méprisoit également, & se faisoit un plaisir de choquer ou-

YESID. Hégire 64. Ere Chr. 683.

vertement les loix & les usages établis par Mahomet. Il a été le premier des Califes qui ait osé boire du vin publiquement, & qui se soit fait servir par des eunuques. Sa passion pour les chiens fut encore un nouveau sujet de reproche de la part des Musulmans scrupuleux, qui ne pouvoient souffrir ces animaux.

Il s'attira encore le mépris & l'indignation des peuples par deux vices qui paroissent d'abord très-opposés; je veux dire la prodigalité & l'avarice, qu'il poussa aux derniers excès. Avide du bien d'autrui, il dépouilloit souvent des sujets respectables des biens qu'ils pouvoient avoir, tandis que d'un autre côté, il prodiguoit des sommes considérables à des femmes de mauvaise vie, à des musiciens, & à de lâches courtisans qui applaudissoient bassement à son luxe & à ses débauches.

Le seul mérite que les Auteurs Arabes lui reconnoissent, c'est d'avoir excellé dans la poësie. Ce talent si peu propre à donner de la considération à un Souverain, étoit, comme on a vu, en grande recommandation chez les Musulmans; il alloit, pour ainsi

ainsi dire, de pair avec la bravoure, & il faisoit partie des éloges des plus grands Capitaines. YESID. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Ce goût pour la poësie lui avoit été inspiré dès l'enfance par Moavias, son père, qui lui-même n'avoit épousé Moslem, mère d'Yésid, qu'à cause du talent que cette Musulmane avoit pour les vers. Il eut soin que l'étude de la poësie fît une partie de l'éducation de son fils; & malheureusement pour ce jeune Prince, il n'y eut qu'en cela qu'il répondit aux soins de son père : car du reste, il n'eut aucune des qualités qui rendent un Souverain respectable & recommandable à la postérité. Aussi les Auteurs Arabes ont-ils fait cette réflexion, que pour faire fleurir l'Empire Musulman, il falloit qu'il fût entre les mains de Princes, ou attachés à la Religion, tels que les premiers Califes, ou magnifiques comme Moavias; mais que tout étoit perdu, lorsque le trône étoit occupé par un Prince tel qu'Yésid, qui n'avoit ni grandeur, ni religion, ni décence.

Le sac de Médine fut encore une tache capable d'obscurcir toutes les vertus d'Yésid, quand même il en

YESID. Hégire 64. Ere Chr. 683.

auroit eu. Ce Prince ne daigna pas faire attention que cette ville fameuse avoit servi de retraite aux premiers Musulmans, & que c'étoit là que l'on conservoit précieusement les dépouilles mortelles du Prophéte fondateur de l'Etat & de la Religion. Ces motifs ne furent pas capables de réprimer sa fougue; & il autorisa les horribles violences & les profanations ausquelles ses troupes se livrerent pendant trois jours. Aussi, disent les dévots Musulmans, la justice divine tira vengeance de tant de désordres, en arrachant la vie & la couronne à ce Prince dans un âge où il pouvoit espérer de la posséder encore long-tems.

Ce fut sous son Califat que les Musulmans acheverent de s'emparer du Khorassan : ils mirent aussi à contribution les Etats du Prince de Samarcand. Cette expédition fut conduite par Salem, fils de Ziad, qui n'étoit encore que dans la vingt-quatriéme année de son âge.

Yésid laissa plusieurs enfans; mais on ne fait mention que de Moavias, second du nom, qui lui succéda, & de Khaled qui n'eut point de part

au Califat après l'abdication de son frère, parce qu'il étoit encore trop jeune.



MOAVIAS II.

VIII. CALIFE.

DEs que la mort d'Yésid eut été annoncée à Damas, on y proclama Calife Moavias, son fils, Prince d'une constitution extrêmement délicate, & sur la vie duquel on ne pouvoit pas faire beaucoup de fonds. Les mauvais exemples de son père n'avoient point altéré l'éducation qu'il avoit reçue de ses maîtres; & quoique fils d'un Prince qui faisoit gloire de l'impiété, il se montra au contraire très-attaché à la religion. Il étoit d'une secte appellée des Kadariens, qui étoit une branche de celle des Motazélites. Ces sectaires avoient pour principe, que les actions de l'homme dépendoient uniquement de la détermination de sa volonté, au-lieu que les autres Musulmans

MOAVIAS II. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Caractère de Moavias II.

Secte des Kadariens.

MOAVIAS II. Hégire 64. Ere Chr. 683.

prétendoient que Dieu, par ses décrets déterminans, étoit la cause immédiate de toutes les actions humaines. Les Kadariens, aussi-bien que les Motazélites, rejettoient ce sentiment, parcequ'ils prétendoient qu'il ruinoit absolument la liberté de l'homme, & qu'il rendoit Dieu même auteur du péché.

Moavias consulte s'il doit accepter le Califat.

Moavias, quoiqu'appellé au trône par sa naissance & par le suffrage des peuples, ne se laissa point éblouir par l'éclat de la couronne. Avant que de la prendre, il voulut consulter, & savoir s'il étoit propre à en soutenir le poids. Il envoya donc chercher un Musulman respectable, nommé Omar-al-Macsous, qui avoit été son maître, & dans lequel il avoit la plus grande confiance. Il lui proposa sa difficulté & le pria de lui dire s'il feroit bien d'accepter le Califat.

Omar voulant sans doute lui faire sentir l'importance de ses obligations, & combien il seroit fâcheux, en succédant à son père, de l'imiter dans sa conduite, lui répondit que c'étoit à lui à s'examiner; que s'il se sentoit assez de courage pour rendre

exactement la justice à ses sujets, & assez de force pour remplir tous les devoirs de cette éclatante dignité, il pouvoit l'accepter ; mais que s'il ne se trouvoit pas dans ces dispositions, il n'y avoit point à balancer, & qu'il ne pouvoit en conscience se charger de la couronne.

MOAVIAS II. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Moavias accepta cependant. Mais du moment même qu'il eut monté sur le trône, il fit de sérieuses réflexions sur ses engagemens, & n'eut d'autre occupation que d'examiner s'il seroit en état de les remplir. Enfin, au bout de six semaines, il se décida, & résolut absolument de renoncer à la couronne.

Il abdique le Califat.

Ce Prince ayant fait assembler les grands & les principaux Officiers de l'Etat, leur fit part de son dessein ; & après leur avoir exposé ses raisons, il leur dit qu'il auroit bien voulu, à l'exemple d'Aboubecre & d'Omar, pouvoir prendre des mesures pour leur donner un Souverain qui fût digne de les commander ; mais que craignant que ces mêmes mesures ne le rendissent en quelque façon comptable du choix qu'on pouvoit faire en conséquence, il s'étoit déterminé

MOAVIAS II. Hégire 64. Ere Chr. 683.

à faire son abdication purement & simplement, & qu'il les prioit de se charger eux-mêmes du soin de lui donner un successeur.

On lui fit toutes les instances possibles pour l'engager à garder une dignité qui lui appartenoit si légitimement. On se retrancha ensuite à le prier de nommer du-moins quelqu'un qui fût digne de le remplacer; mais ce jeune Prince ayant toujours paru inflexible dans la résolution qu'il avoit prise, il fallut souscrire à ses volontés. Moavias fit donc son abdication dans toutes les formes. Comme on ne put pas le remplacer aussitôt, les Damasciens choisirent un Régent de l'Etat, en attendant l'élection d'un Calife. Leur choix se fixa sur Déhac, fils de Kaïs, qui prit aussitôt les rênes du Gouvernement.

Déhac est établi Régent de l'Etat.

Les Ommiades furent extrêmement irrités de la démarche de Moavias. L'idée qu'ils eurent que son abdication étoit une suite des conseils qu'Omar-al-Macsous lui avoit donnés, les porta à exercer sur ce Musulman la vengeance la plus cruelle. Ils se saisirent de lui, & l'enterrerent tout vivant.

Moavias lui - même ne vécut pas long-tems après sa rénonciation. Il s'étoit consacré à un genre de vie fort retiré : & depuis qu'il étoit descendu du trône, il s'étoit renfermé dans un appartement d'où il ne sortoit presque point. Cependant, malgré cet éloignement du monde, il gagna une maladie contagieuse dont il mourut en peu de tems : d'autres assurent qu'il fut empoisonné dans sa retraite.

MOAVIAS II. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Mort de Moavias.

Son amour pour la solitude, causée par la foiblesse de son tempérament qui ne lui permettoit pas de s'exposer au grand jour, lui fit donner le surnom d'*Abou-Leilah*, qui signifie *Père de la nuit*.

Pendant que ce jeune Prince, justement effrayé du poids d'une couronne qui lui appartenoit, avoit été occupé à prendre des mesures pour ne pas s'en charger, & pour s'en défaire après l'avoir acceptée, il s'éleva en Arabie des mouvemens qui ne promettoient pas un regne fort tranquille à celui qui seroit choisi à Damas pour succéder au Calife.

Abdallah, fils de Zobéir, depuis du tems reconnu Calife à Médine & à la Mecque, soutenoit toujours ses

Hégire 64. Ere Chr. 683.

prétentions, & s'attiroit continuellement de nouveaux partisans. D'un autre côté, Obéidallah qui étoit en même-tems Gouverneur de Basrah & de Couffah, prenoit aussi des mesures, non pour parvenir au Califat; mais il étoit aisé de pressentir que les desseins qu'il formoit ne pouvoient avoir que des suites très-désavantageuses pour celui qui seroit revêtu de l'autorité souveraine.

Obéidallah se fait reconnoître Souverain à Basrah.

Il étoit à Basrah, lorsqu'on l'informa de la mort d'Yésid: aussitôt il monta en chaire, & après avoir annoncé aux Basriens que le Calife n'étoit plus, il leur fit un long discours, dans lequel il leur représenta tout ce qu'ils avoient eu à souffrir depuis qu'ils étoient sous la domination des Califes Ommiades. Il ne leur conseilla cependant pas de secouer totalement le joug; mais il leur remontra qu'étant de toutes façons le peuple le plus considérable de l'Empire, il leur étoit facile de se soutenir par eux-mêmes & de faire une espece d'Etat à part, en attendant que l'on eût mis fin aux divisions qui regnoient en Syrie à l'occasion du Califat. Il leur conseilla à cet effet de choisir entr'eux quel-

qu'un qui eût assez de mérite pour pouvoir être nommé Protecteur de leur pays : qu'après cela ils seroient les maîtres de reconnoître le Calife que les Musulmans éliroient, lorsqu'ils seroient d'accord entr'eux ; mais que si leur choix ne leur plaisoit pas, ils seroient en état de se soutenir par eux-mêmes, en attendant que l'on prît des mesures qui pussent leur convenir. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Le discours d'Obéidallah fit impression sur les Basriens, & ils conclurent aussitôt à choisir le Gouverneur lui-même pour Protecteur de l'espece de République qu'il s'agissoit de former. Obéidallah fit en apparence tout ce qu'il put pour ne pas accepter ce qu'on lui proposoit ; mais enfin il se rendit à leurs instances : & dès qu'il eut donné son consentement, les Basriens lui prêterent serment de fidélité, en protestant cependant que l'obéissance qu'ils lui juroient, ne les engageroit que jusqu'à ce que les affaires de l'Etat fussent accommodées, & que l'on fût d'accord en Syrie sur le choix d'un Souverain.

Obéidallah, charmé d'avoir si bien

Hégire 64. Ere Chr. 683.

Il essaye en vain de faire la même chose à Couffah.

réussi à Basrah, envoya aussitôt une députation à Couffah, pour instruire les habitans de tout ce qui venoit de se passer, comptant bien qu'ils ne manqueroient pas de tenir la même conduite. Mais les choses tournerent tout autrement; la députation fut très-mal reçue. On insulta celui qui étoit à la tête; & quoiqu'il fût revêtu de la dignité de Lieutenant d'Obéidallah, on n'en eut pas plus de respect pour sa personne, & on lui jetta même de la poussière au visage dans le tems qu'il haranguoit le peuple.

Les habitans de Basrah se soulevent, & le contraignent de se retirer.

Cet événement fit faire des réflexions aux Basriens. Dès qu'ils eurent été informés de l'éloignement que les Couffiens avoient témoigné pour la proposition d'Obéidallah, ils se repentirent d'avoir été si promts à donner leur consentement, & révoquerent aussitôt le serment de fidélité qu'ils lui avoient fait. Les esprits s'aigrissant de plus en plus, il ne fut plus possible à Obéidallah de tenir dans le pays; il prit donc le parti de se sauver, & fit courir le bruit qu'il alloit se retirer en Syrie.

Mais avant de partir, il fit usage de l'argent qui étoit en réserve

dans le trésor de Basrah. Il y avoit alors seize millions, dont il répandit une bonne partie dans sa famille; & il garda le reste pour l'employer à la poursuite de ses desseins. Mais il lui fut impossible de reprendre son ancien projet. Il proposa à quelques tribus des sommes considérables, afin de les engager à prendre les armes pour ses intérêts, il fut généralement refusé, & même de ses parens, qui ne voulurent pas s'exposer dans une affaire aussi délicate.

Hégire 64. Ere Chr. 683.

Lorsqu'il vit que tout étoit désespéré, il partit de Basrah accompagné d'environ cent personnes. Il étoit tems qu'il s'éloignât de cette ville; car le peuple que les ennemis de ce Gouverneur avoient réussi à ameuter contre lui, se jetta dans sa maison, pilla ses effets, & il y en eut même qui se mirent à sa suite pour tâcher de s'en saisir; mais il leur fut impossible de le joindre.

Mouvemens pour donner un successeur à Moavias.

Ce fut dans le tems de la fuite d'Obéidallah, que Hozein, Général de l'armée Syrienne, arriva à Damas après avoir levé le siége de la Mecque. Moavias, fils d'Yésid, venoit alors de donner sa démission du Califat,

Hégire 64. Ere Chr. 683.

& tout étoit en mouvement au sujet du successeur qu'on lui donneroit. Hozein ne fit pas difficulté d'avouer que connoissant la foiblesse de Moavias, il avoit parlé du Califat à Abdallah, fils de Zobéir ; que ce Prince avoit refusé de l'entendre ; & que content de s'être fait reconnoître pour Souverain dans l'Arabie, il paroissoit se soucier fort peu de ce qui se passoit en Syrie.

Hozein eut ensuite une conférence assez longue avec Mervan-ebn-Hakem, & avec les autres Ommiades qui l'avoient accompagné à Damas. Il leur représenta que dans la situation où se trouvoient les affaires, il falloit penser au-plutôt à régler le Gouvernement de Syrie, & à se décider ou en faveur d'Abdallah, qui ne feroit pas difficulté d'accepter, lorsqu'il seroit appellé par la nation ; ou en faveur d'un autre qui prendroit des mesures pour abattre Abdallah lui-même, qui seroit toujours un rival dangereux.

Abdallah est exclus du Califat.

Ces représentations penserent avoir le succès le plus heureux pour Abdallah. Déhac, fils de Kaïs, qui commandoit à Damas, étoit assez

dans ses intérêts. Mervan lui-même, dont le suffrage étoit de quelque considération, opinoit aussi pour Abdallah. Mais Obéidallah s'étant rendu à Damas sur ces entrefaites, parla avec beaucoup de vivacité à Mervan sur l'avis qu'il avoit proposé. Il lui représenta qu'un homme de son rang, qui tenoit un état si considérable parmi les Coréischites, ne devoit point penser à se soumettre à Abdallah, qui s'étoit si ouvertement déclaré ennemi des Ommiades. Ces remontrances firent effet, & il ne fut plus question de le mettre sur les rangs.

Hégire 64. Ere Chr. 683.

Mais tandis qu'on cherchoit à déservir Abdallah en Syrie, ses affaires sembloient s'avancer de plus en plus en Arabie. La fuite d'Obéidallah fut entr'autres une circonstance très-avantageuse, qui lui valut l'acquisition de Basrah. Les habitans de cette ville, après avoir successivement élu & déposé plusieurs Gouverneurs, écrivirent à Abdallah & se soumirent à son autorité.

Les Basriens se soumettent à Abdallah.

Il auroit pu réussir à rassembler tous les suffrages en sa faveur, en se conduisant avec une certaine retenue;

Hégire 64. De J. Chr. 683.

mais l'imprudence qu'il eut auſſitôt après la mort d'Yéſid, d'autoriſer les bruits qui coururent qu'il avoit donné ordre au Lieutenant qu'il avoit à Médine, d'exterminer les Ommiades, fit prendre à ceux-ci le parti de ſe mettre en ſureté, & de partir avec Mervan, pour ſe retirer à Damas ſous l'eſcorte de Hozein & de ſes troupes. Cet événement nuiſit conſidérablement aux affaires d'Abdallah, & empêcha qu'il ne fût univerſellement reconnu dans l'Empire Muſulman.

Abdallah eſt reconnu Calife dans pluſieurs provinces.

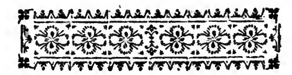
Il jouit cependant toujours & du titre & des prérogatives du Califat dans un pays fort étendu, & capable de lui former un Etat puiſſant. Il étoit reconnu par les peuples de l'Irak, de l'Hégiaz, de l'Yémen, & de l'Egypte. Il eut même un parti conſidérable en Syrie. C'eſt ce qui a porté la plupart des Auteurs Arabes à le mettre au nombre des Califes; & ils le placent immédiatement après Moavias II.

Pluſieurs raiſons m'ont déterminé à ne pas ſuivre cet arrangement. J'ai cru d'abord ne devoir pas interrompre le fil de la dynaſtie des Ommia-

des, en y insérant un Calife qui n'étoit point de leur maison. D'ailleurs, Abdallah ayant été élevé au Califat sous le regne d'Yésid, & l'ayant exercé sous le regne des Califes suivans jusqu'à Abdalmelek; je ne vois pas pourquoi on le placeroit après un de ces Califes plutôt qu'après un autre. Enfin, le Califat de ce Prince peut être regardé comme un schisme parmi les Musulmans, schisme qui s'éteignit à sa mort, puisqu'aussitôt après, les provinces qui lui étoient soumises reconnurent la souveraineté des Ommiades : ainsi j'ai cru qu'il étoit inutile de lui donner un rang particulier; & qu'il suffiroit de rapporter en détail les événemens qui pourront le regarder, lorsque l'occasion s'en présentera sous les regnes des Califes Ommiades.

Hégire 64.
Ere Chr. 683.





MERVAN - EBN - HAKEM.

IX. CALIFE.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

MERVAN-EBN-HAKEM fut le IV. Calife de la maison des Ommiades, à laquelle il appartenoit par une branche collatérale de celle de Moavias I. On a vu que ce Prince étant encore à Médine dans le tems de la mort d'Yésid, en partit précipitamment, en conséquence du bruit bien ou mal fondé qui se répandoit alors, de l'arrêt cruel qu'Abdallah avoit prononcé contre les Ommiades.

Il arriva à Damas dans le tems que l'on y étoit extrêmement embarrassé au sujet de la résolution que Moavias II. avoit prise d'abdiquer le Califat, qu'il ne possédoit cependant que depuis très-peu de tems. On a vu que les avis ne pouvant se concilier, on établit pour Régent Déhac, fils de Kaïs, person-

nage des plus considérables par sa capacité, ses emplois, & sur-tout par les services qu'il avoit rendus à Moavias I. fondateur du trône de Syrie. MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

L'attachement qu'il avoit pour le premier Calife des Ommiades, ne s'étendit pas sur tous ceux qui appartenoient à cette famille. Il respecta les descendans directs de Moavias; mais lorsqu'il s'agit de faire passer la couronne dans une branche collatérale, il ne fut point de ce sentiment, & se déclara ouvertement pour Abdallah-ebn-Zobéir. Déhac se déclare pour Abdallah.

Cependant, malgré ses intrigues, Mervan fut élu, & commença son regne par travailler à réduire ceux qui ne vouloient pas reconnoître son autorité. Déhac, qui s'étoit attendu à ces mouvemens, s'étoit précautionné. Le crédit qu'il s'étoit acquis pendant qu'il avoit exercé la régence, lui avoit formé un parti formidable, qui prit aussitôt les armes sous la conduite de son chef. Mervan de son côté leva des troupes, & alla chercher ses ennemis dans les plaines voisines de Damas, où ils s'étoient établis.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683. Il est défait & tué.

Une seule bataille décida la querelle. Déhac, qui étoit l'auteur des troubles, fut tué dans cette action ; on tailla en pieces la plus grande partie de ses troupes, & le reste fut bientôt dissipé. Cette victoire fut une confirmation solennelle du choix qu'on avoit fait de Mervan pour Calife : ses troupes le proclamerent sur le champ de bataille, & le ramenerent triomphant à Damas.

Mais la joie que lui causa cette victoire, fut bientôt altérée par l'état qu'on lui donna du nombre de ses ennemis qui avoient péri dans cette conjoncture. Ce Prince humain & généreux, sensiblement touché d'avoir été forcé de donner une bataille qui avoit couté la vie à tant de braves Musulmans, ne put s'empêcher de s'écrier : *Pourquoi faut-il qu'on m'ait mis dans la malheureuse nécessité de participer à une effusion de sang aussi affreuse.* Il y avoit eu en effet un massacre surprenant ; mais, selon toute vraisemblance, bien moins considérable que ce qu'en rapportent les Auteurs Arabes, qui font monter la perte

de cette seule action à quatre-vingt mille hommes tués sur le champ de bataille.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Mervan étant rentré dans Damas après sa victoire, alla occuper le palais où Moavias avoit demeuré, & commença à imaginer des mesures pour affermir son autorité. Les principaux des Musulmans vinrent alors le trouver pour conférer avec lui sur les arrangemens qu'il convenoit de prendre pour la succession à la couronne. On avoit déja stipulé, avant de procéder à l'élection, que Mervan ne pourroit transmettre sa dignité à son fils, & qu'à sa mort elle seroit dévolue de droit à Khaled, fils d'Yésid. Pour mieux assurer cette succession, on crut que le meilleur moyen étoit d'engager Mervan à épouser la mère de Khaled. Par-là il devenoit comme le tuteur du jeune Prince; & l'on comptoit assez sur sa probité, pour être persuadé qu'en acceptant ces conditions, il les exécuteroit fidélement, & qu'il n'auroit d'autres intérêts que ceux de son pupille. Mervan, qui avoit promis tout ce qu'on avoit voulu, lorsqu'il s'étoit

On oblige Mervan à conserver le Califat à Khaled, fils d'Yésid.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

agi de parvenir au trône, eut quelque peine à se donner de nouvelles entraves par le mariage qu'on lui proposoit : cependant, ses amis lui ayant représenté qu'un refus de sa part indisposeroit contre lui tous les Syriens, qui imagineroient qu'il auroit dessein de faire passer la couronne à ses propres enfans, au préjudice de ceux d'Yésid, il se rendit à leurs remontrances, & consentit par cette démarche, à n'être, pour ainsi dire, que dépositaire du Califat.

Les Emessiens reconnoissent Mervan, & font périr Noman.

Il travailla cependant à s'établir sur le trône comme dans un bien qui lui étoit propre. La mort de Déhac venoit de le débarrasser d'un ennemi formidable. Bientôt après il en vit périr un autre dans la personne de Noman-ebn-Baschir, qui commandoit dans Emesse. Ce Capitaine étoit devenu un zélé partisan de Déhac ; mais lorsqu'il eut appris sa défaite, il prit la fuite avec sa famille & ses amis. Les Emessiens, qui étoient d'abord dans son parti, changerent aussitôt de sentiment ; & pour se réconcilier avec le Calife, ils poursuivirent les fu-

gitifs, & les ayant atteints, ils trancherent la tête à Noman, dans l'endroit même où ils l'avoient joint, & ramenerent ses gens prisonniers à Emesse.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Mervan, persuadé qu'il n'avoit rien à craindre du peu qui pouvoit rester de cette faction, résolut de passer en Egypte, où Abdallah son rival avoit un parti considérable qui se fortifioit de jour en jour par les soins de Hassan-ebn-Malek son Lieutenant. En attendant qu'il pût y aller lui-même, il envoya un nombreux corps de troupes, sous la conduite d'Amrou-ebn-Saïd, son parent. Ce Général exécuta ses ordres avec un succès si rapide, que dès l'entrée de la campagne, toute l'Egypte fut réduite sous l'obéissance du Calife. Il chassa le Lieutenant d'Abdallah, & mit en déroute peu après Mossab, frère de ce même Abdallah, qui étoit venu au secours du Lieutenant. Cette victoire fut suivie d'une soumission entière de tous les peuples de cette province, de sorte que Mervan fut dispensé de s'y rendre. Amrou couvert de gloire retourna à Damas, recevoir

Mervan soumet l'Egypte.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

les éloges & les récompenses dûes à sa bravoure.

Mais tandis que l'Egypte renonçoit à Abdallah-ebn-Zobéir, pour se soumettre à Mervan, il s'éleva des mouvemens dans d'autres provinces, qui ne promettoient pas un regne fort tranquille à l'un ni à l'autre de ces deux rivaux.

Le Korassan refuse de se déclarer pour aucun des prétendans au Califat.

Le Korassan, qui avoit reconnu Yésid, refusa de prendre parti en faveur de Mervan. Les peuples de cette province n'en demeurerent cependant pas moins attachés au Musulmanisme; mais ils voulurent demeurer neutres dans le différend qui partageoit l'Empire au sujet des deux Califes; de sorte qu'en attendant que les Musulmans se réunissent pour ne reconnoître qu'un seul souverain, ils établirent chez eux une régence, dont le soin fut confié à Salem, fils de Ziad, qui étoit leur Gouverneur. Cette régence fut assez tranquille. Salem, naturellement ami de la paix, garda une exacte neutralité en ce qui regardoit les intérêts de l'un & de l'autre Calife. Il ne s'occupa que du soin de conduire ses peuples

avec sagesse; & pendant le peu de tems qu'il gouverna, il s'acquit parmi eux une si grande considération, que dans un nombre considérable de familles on donna le nom de *Salem* à tous les enfans qui vinrent au monde dans cet intervalle. L'Auteur Arabe rapporte qu'il y eut plus de vingt-mille enfans qui furent appellés *Salem*, uniquement par affection pour le Commandant, qui les gouvernoit avec tant de douceur & de modération.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

Les mouvemens qui s'élevoient en Arabie, furent d'une autre espece. Les Couffiens, peuples d'un caractère naturellement inconstant & volage, après avoir embrassé & abandonné à différentes reprises le parti des Alides, avoient, comme on a vu, mis le comble à la perfidie par leur conduite à l'égard de l'infortuné Hossein, dont ils avoient causé la perte, en lui refusant les secours qu'ils lui avoient promis.

Révolte en Arabie excitée par les Couffiens.

Ils se sentirent tout-à-coup agités de violens remords, & se mirent en devoir de chercher à les calmer, en vengeant la mort de ce malheu-

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

reux Prince sur ceux qui en avoient été les auteurs. Mais avant que d'agir, il y eut beaucoup de consultations & de conférences pour savoir de quelle manière on se conduiroit dans une affaire aussi importante.

On assembla à cet effet tous les personnages les plus respectables par leur rang, leur piété, leur sagesse & leur expérience. Tels étoient Soliman-ebn-Sorad, qui avoit été un des compagnons du Prophéte; Mossabid-ebn-Nahbadh, intime ami d'Ali; Abdallah-ebn-Saïd, Abdallah-ebn-Vali & Refaah-ebn-Schaddah. Ces conférences furent un nouvel aiguillon qui anima le zéle, ou plutôt la fureur des Couffiens contre les ennemis des Alides. Il y eut entre autres plusieurs harangues extrêmement pathétiques, qui tendoient toutes à démontrer le tort que ces peuples avoient eu d'abandonner Hossein, & à faire voir que cette criminelle infidélité les avoit couverts de honte dans l'esprit de tous les Arabes; & qu'ils ne pouvoient se laver d'un trait aussi infamant, qu'en sacrifiant leurs biens & leur vie même pour faire la guerre

la

la plus cruelle aux ennemis d'Ali, de Haſſan & de Hoſſein. MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

C'étoit déſigner aſſez clairement les Ommiades, contre leſquels en effet on réſolut de marcher au plutôt. Le projet de la vengeance que méditoient les Couffiens, fut annoncé dans toute l'Arabie par des lettres circulaires, dans leſquelles on fixoit le nombre des troupes & les ſommes d'argent que chaque province ſeroit obligée de fournir pour cette grande expédition : on déſignoit auſſi l'endroit où les troupes devoient ſe réunir, & le jour qu'on les paſſeroit en revue. Cette entrepriſe, ou pour mieux dire cette révolte, fut appellée la *guerre ſainte* : dénomination qui ne contribua pas peu à augmenter le nombre de ceux qui s'y enrôloient. Tout prit feu dans l'Arabie : l'on n'entendit parler de toutes parts, que de levées de troupes & d'argent; & chacun voulut contribuer aux frais d'une guerre, dont on faiſoit une affaire de religion.

Les lettres circulaires qui venoient d'être répandues dans les différentes provinces de l'Arabie,

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

avoient été écrites par Soliman-ebn-Sorad. C'étoit lui que l'on regardoit comme le directeur général de l'entreprise, & le promoteur de cette ligue. On lui accorda aussi le commandement des troupes. Mais cet arrangement excita de la jalousie, & souffrit beaucoup de contradiction, sur-tout de la part d'un célébre Capitaine nommé Mokthar, ou Almokthar, qui arriva à Couffah sur ces entrefaites.

Histoire de Mokthar.

Cet illustre Musulman, qui étoit fils d'Obéidah, s'étoit distingué dans les armes dès sa tendre jeunesse, & portoit sur lui des blessures honorables qui faisoient l'éloge de sa bravoure. Il avoit toujours pris le parti des Alides; cependant on lui faisoit un reproche de n'avoir pas servi Hassan avec autant de zéle qu'il auroit dû, dans les premières campagnes que fit ce Calife pour établir son autorité. Mokthar rentra bientôt en grace auprès des Alides, par l'ardeur avec laquelle il se porta pour les intérêts de Hossein, lorsqu'on fit des mouvemens à Couffah en sa faveur. Il logea pendant quelque tems chez

lui Moslem, que l'on a vu être l'agent secret de Hossein, & il participa à tout ce qui se passa alors pour avancer les affaires de ce Prince. Il se conduisit néanmoins avec tant de prudence, qu'Obéidallah, qui étoit alors Gouverneur de Couffah, fut long-tems sans rien découvrir de ses intrigues. Cependant Obéidallah ayant eu quelques soupçons bien ou mal fondés, voulut l'interroger sur sa conduite. Mais celui-ci s'étant peut-être défendu avec trop de fierté, le Gouverneur s'emporta au point de lui donner un coup de bâton dont il lui creva un œil, & le fit mettre tout de suite en prison où il resta jusqu'après la mort de Hossein.

Yésid qui regnoit alors, ayant donné des ordres pour que Mokthar fût mis en liberté, Obéidallah eut beaucoup de peine à y souscrire; mais enfin il fut obligé de faire ce qu'on lui ordonnoit: & comme il se doutoit bien que ce Capitaine qu'il avoit outragé, ne négligeroit aucune occasion d'en tirer vengeance, il lui fit dire peu après qu'il eût à sortir de Couffah,

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

parcequ'il y alloit de sa vie s'il s'obstinoit à y demeurer seulement trois jours.

Mokthar prit le parti de se retirer dans l'Hégiaz, bien résolu de tirer une cruelle vengeance de l'insulte atroce qu'Obéidallah lui avoit faite. Il se rendit peu après à la Mecque, & alla offrir ses services à Abdallah; mais il fut fort surpris de ne point en recevoir une réponse aussi flateuse qu'il s'y attendoit. Cependant, loin de se rebuter, il se tint constamment à la Mecque, comptant bien qu'Abdallah feroit ses réflexions, & qu'il ne tarderoit pas à revenir de cette indifférence avec laquelle il avoit reçu ses offres. *En effet*, disoit-il souvent à ses amis, *Abdallah aura un jour bien plus besoin des services de Mokthar, que Mokthar n'aura besoin de ceux d'Abdallah.*

Il s'offre aux Coufiens pour commander leurs troupes.

Mokthar, malgré toute l'indifférence d'Abdallah, resta cependant encore plusieurs mois auprès de lui. Ennuyé enfin de voir que rien ne pouvoit lui attirer ses bonnes graces, & qu'il ne s'agissoit jamais de lui lorsqu'il venoit à vaquer quel-

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

que emploi considérable, il prit le parti de passer à Couffah, dans le tems qu'on y formoit les plus grands projets contre les Ommiades. Il étoit bien instruit des mesures que les Alides venoient de prendre; & comme on l'avoit averti que pour être en état de réussir, il ne leur manquoit qu'un chef qui fût dans leurs sentimens, il résolut d'aller se mettre à leur tête; & il partit en effet, malgré les avis qu'on lui donna du choix que les Couffiens avoient fait de Soliman pour les commander. Le peu d'estime qu'il avoit pour ce Général, lui fit croire qu'il le supplanteroit aisément, & que sa place lui seroit dévolue sans difficulté.

Son mépris pour Soliman lui fait des ennemis.

Les choses n'allerent pas si rapidement que Mokthar l'avoit imaginé, & il essuya des revers qui penserent ruiner totalement ses espérances. En arrivant à Couffah, il s'annonça comme venant de la part de Mahomet-ben-Hanifiah *,

* Mahomet, fils d'Ali, étoit nommé communément *Ben-Hanifiah*, ou fils de Hanifiah, qui étoit une des femmes d'Ali. C'étoit pour le distinguer des autres enfans qu'Ali avoit eus de Fatime, fille du Prophéte.

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

fils d'Ali, qui l'avoit chargé de les aider de ses conseils & de son épée. L'arrivée d'un capitaine de sa réputation inspira d'abord aux Coufiens la plus grande confiance ; mais la conduite qu'il tint à l'égard de Soliman, lui attira bientôt un nombre considérable d'ennemis. Il parla avec mépris de ce Général, & représenta qu'il étoit absolument incapable de commander des troupes, & qu'il n'avoit ni l'expérience ni l'intelligence nécessaires pour diriger avec succès aucune entreprise militaire. Il convenoit au reste qu'il étoit bon politique, très-entendu dans les affaires, excellent dans un conseil : en un mot très-propre à figurer dans les délibérations du cabinet, mais nullement capable de se décider à propos à la tête des troupes.

Quoiqu'il y eût beaucoup de vrai dans ce que Mokthar représentoit au sujet de Soliman, le grand crédit de ce Général l'emporta sur tous les reproches les mieux fondés. Le plus grand nombre des Alides continua donc de se déclarer en sa faveur ; & le tems étant arrivé de se

mettre en campagne, Soliman partit pour Nokailhal qui étoit le lieu qu'on avoit désigné pour les rendez-vous des troupes.

Mokthar, qui ne doutoit point que Soliman ne fît bientôt des fautes essentielles; qui engageroient les Alides à révoquer ce Général, resta tranquillement à Couffah, dans l'espérance qu'au premier échec on auroit recours à lui pour le commandement des troupes.

On l'accuse de vouloir se rendre maître de Couffah.

Mais le séjour que Mokthar affectoit de faire à Couffah, fit naître des soupçons. Soit qu'ils fussent fondés, ou non, les amis de Soliman en profiterent, pour répandre le bruit que Mokthar travailloit sourdement à se faire un parti pour s'emparer de Couffah & de toute la province. On l'en accusa même juridiquement au tribunal d'Abdallah-ebn-Yésid, qui étoit alors Gouverneur de cette place, & l'on voulut exiger de lui qu'il fît mettre en prison l'accusé avec les fers aux pieds & aux mains. Le Gouverneur fit d'abord des difficultés, & demanda des éclaircissemens sur le prétendu crime qu'on repro-

MERVAN. Hégire 64. Ere Chr. 683.

choit à Mokthar ; mais la cabale fit tant de bruit, & le nombre des accusateurs étoit si considérable, que le Gouverneur fut obligé de souscrire à leur volonté. Ainsi, sans avoir d'autres preuves que les clameurs de ces furieux, Abdallah fit emprisonner Mokthar ; & tout ce qu'il put faire en sa faveur, ce fut de lui épargner d'avoir les fers aux pieds & aux mains, comme ses ennemis l'avoient demandé.

L'ardeur des peuples pour la guerre se rallentit.

Pendant le tumulte que cette affaire avoit occasionné à Co[illegible], Soliman s'étoit rendu à la tête des troupes, & comptoit partir dans peu pour aller attaquer les Ommiades en Syrie. Mais il fut fort surpris, lorsqu'en faisant la revue de son armée : il trouva qu'il s'en falloit bien qu'elle fût aussi nombreuse qu'il s'y étoit attendu. Tout ce grand fracas que les peuples avoient fait de toutes parts pour venger le sang de Hossein, s'étoit rallenti tout-à-coup, de sorte que la plupart des provinces n'avoient point fait partir de troupes, & d'autres n'en avoient envoyé qu'en très-petit nombre en comparaison de ce qu'el-

les avoient promis. On vit par l'examen des rôles, que telle province qui s'étoit engagée à fournir seize mille hommes, n'en avoit envoyé que quatre mille. Mais ce qui fit le plus d'impression, ce fut le refroidissement des Couffiens eux-mêmes, qui avoient été les premiers à demander que l'on prît les armes. Un nombre considérable de ceux qui s'étoient montré d'abord les plus vifs, étoient cependant restés chez eux, soit que ce fût une suite de leur légereté & de leur inconstance naturelle, soit que ce fût l'effet des intrigues de Mokthar qui avoit, disoit-on, débauché environ dix mille hommes de ces peuples pour les empêcher de suivre Soliman.

Ce Général, déconcerté d'une pareille défection, essaya d'y remédier par un moyen qu'il crut devoir lui réussir auprès d'un peuple bisarre, dont il étoit facile d'émouvoir l'imagination en le frappant par quelque chose d'extraordinaire. Il envoya au plutôt à Couffah, & fit dire aux Moëzins, ou crieurs publics, de se répandre promtement par toute la ville, & de crier dans

MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.

toutes les rues & même dans la Mosquée : *Vengeance, vengeance pour Hossein.*

Soliman la ranime.

La chose fut exécutée, & elle réussit comme Soliman l'avoit prévu. Ces cris de vengeance réveillerent l'ardeur des Couffiens. Une espece de frénésie s'alluma dans leur sang; chacun courut aux armes, & partit avec précipitation pour aller au rendez-vous général. L'arrivée de ces recrues consola un peu Soliman : de sorte qu'avec les secours qu'il attendoit encore de Madaïn & de Basrah, il comptoit se voir bientôt en état de marcher en Syrie. Le plan de son expédition étoit déja tout disposé. Il devoit commencer par massacrer Obéidallah, que l'on pouvoit regarder comme le principal auteur de la mort de Hossein; après quoi il espéroit employer toutes ses forces contre les Ommiades, & réussir à les exterminer.

Mais après avoir attendu près d'un mois, il eut le chagrin d'apprendre que les troupes qu'on lui avoit promises ne viendroient point. Cette nouvelle si désolante par elle-

même, le fut encore davantage par les funestes effets qu'elle produisit dans son armée. Le découragement se mit dans ses troupes, & il y eut plus de mille soldats qui prirent le parti de déserter. MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.

La crainte qu'eut Soliman que ce funeste exemple n'occasionnât de plus grands désordres, lui fit prendre la résolution de mettre ses troupes en marche, & de les tenir toujours occupées. Il s'avança ainsi jusqu'à l'endroit où étoit le camp de Hossein lorsqu'il fut tué. Là, il fit à son armée un discours si pathétique sur la mort de ce Prince, & sur le malheur que les Coussiens avoient eu d'y participer, qu'aussitôt toutes les troupes se jetterent à genoux, demandant pardon à Dieu du crime qu'elles avoient commis, & firent un serment solennel de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour venger celui de Hossein, & tâcher par ce sacrifice, d'obtenir que le ciel leur pardonnât d'avoir lâchement abandonné le petit-fils de l'Apôtre de Dieu.

Soliman, charmé des dispositions de ses troupes, crut devoir en pro-

MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.

fiter pour marcher au plutôt à l'ennemi, malgré les avis qu'il reçut de différens endroits, & entr'autres de la part d'Abdallah-ebn-Yésid, Gouverneur de Couffah, qui examinant l'état des affaires avec plus de sang froid que Soliman, lui envoya un courier pour le conjurer de ne pas avancer plus avant, & même de revenir au plutôt à Couffah pour y attendre des conjonctures plus heureuses. Ce Gouverneur sans doute étoit informé des forces que Mervan mettoit sur pied; & il avertissoit Soliman, en conséquence, de ne point continuer une entreprise qui ne pouvoit être que malheureuse, ayant aussi peu de troupes à opposer à l'ennemi.

Le Général communiqua au Conseil de guerre les avis du Gouverneur; mais en même-tems il leur fit part des soupçons qu'il avoit que cet Officier étoit dans le parti d'Abdallah-ebn-Zobéir; & que la proposition qu'il lui faisoit de ramener ses troupes à Couffah, n'avoit d'autre objet que de les employer pour soutenir le parti de ce prétendu Calife.

Tout le Conseil entra dans les idées du Général, & aussitôt il écrivit au Gouverneur, pour lui faire des remercimens sur son avis : & il l'informa en même-tems, qu'il n'étoit pas possible de proposer aux soldats de retourner à Couffah ; que le souvenir de la mort de Hossein ne leur permettoit pas de penser à autre chose qu'à en tirer vengeance : qu'à son égard, il se croyoit obligé de se prêter à leur ardeur, & que du reste, il s'en rapportoit pour le succès à tout ce qu'il plaîroit à la Providence d'en ordonner. MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.

Soliman se remit en marche aussitôt après le départ du courier, & s'avança jusqu'en Mésopotamie. Il s'arrêta dans les plaines d'Ainverdah, pour y faire une cérémonie publique, dont la célébration fut cause de sa perte. Il y avoit déja quelque tems qu'il avoit proposé à ses Officiers & aux troupes, de déposer les deux Califes Mervan & Abdallah-ebn-Zobéir, & de remettre ensuite sur le trône un des descendans d'Ali. Cette proposition ayant été acceptée avec des acclamations qui Soliman dépose les deux Califes.

MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.

tenoient de la folie, Soliman avoit remis à l'exécuter, lorſqu'on ſeroit ſur les terres de l'ennemi : le pays d'Ainverdah lui paroiſſant propre pour l'appareil avec lequel il vouloit ſolenniſer cette dépoſition, il fit faire halte à ſes troupes ; & ſans penſer à prendre les précautions qu'exigeoit la prudence, ſur-tout en entrant dans un pays ennemi, il ne s'occupa que du ſoin d'une ridicule cérémonie qui eut la cataſtrophe la plus funeſte.

Il eſt ſurpris & défait par l'armée Syrienne.

Les troupes Syriennes parurent preſque ſubitement. Obéidallah qui ſut que c'étoit par ſa perte qu'on devoit commencer l'exécution du projet ſanglant qu'on méditoit contre les Ommiades, avoit obtenu de Mervan le commandement des troupes. Le Calife avoit cru ne pouvoir rien faire de mieux, que de remettre ſa défenſe entre les mains d'un homme qui avoit tant d'intérêt à ne pas ménager ſon ennemi.

Obéidallah s'étant donc montré à la tête de ſon armée, dans le tems que les troupes de Soliman ne penſoient qu'à ſe livrer à la joie & à la diſſipation, ſans obſerver ni ordre

ni discipline, il fut facile aux Syriens de former leur attaque avec le plus grand succès. Les Arabes, quoique pris au dépourvu, réussirent cependant à se mettre en bataille pour faire face à l'ennemi; mais tous leurs efforts devinrent inutiles, vis-à-vis de troupes qui avoient saisi les premiers avantages. Les Syriens taillerent en pieces les troupes de Soliman. Lui-même périt dans cette action; & il n'échappa de son armée que ceux qui se trouverent assez bien montés pour fuir avec la plus grande vitesse.

Depuis que Mervan avoit confié à Obéidallah le commandement des troupes Syriennes, ce Calife qui comptoit absolument sur la bravoure & l'activité de ce Général, ne pensa plus qu'à fortifier son autorité dans Damas, & à travailler à l'avancement de sa famille. Peu scrupuleux sur la condition qu'on avoit exigée de lui au sujet de la succession à la couronne, il entreprit de mettre sur le trône son fils Abdalmélek, à la place de Khaled, fils d'Yésid, à qui il s'étoit engagé par serment de transmettre le Califat.

MERVAN. Hégire 65. Ere Chr 684.

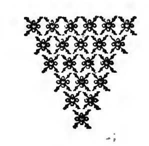
Mervan fait reconnoître son fils pour son successeur.

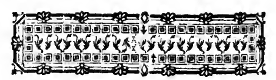
De riches présens & des promesses encore plus magnifiques lui concilierent les principaux de la Noblesse Damascienne ; ceux-ci en gagnerent d'autres, & enfin il réussit à assurer le trône à son fils. Khaled-ebn-Yésid ne fut pas plutôt informé de cette intrigue, qu'il en porta ses plaintes au Calife, & lui parla même fort durement en présence de toute sa cour. Mervan, outré de colère, oublia sa dignité, & répondit par des injures grossières. Il s'emporta même, suivant quelques Auteurs, jusqu'à l'appeller bâtard. Khaled en fureur alla porter ses plaintes à sa mère, qui calma ses emportemens, en lui promettant que dans peu, ils seroient vengés l'un & l'autre des insultes outrageantes de Mervan.

Mort de ce Calife.

En effet, ce Calife mourut peu après. Les uns disent qu'il fut empoisonné : les autres rapportent que Mervan qui étoit incommodé, s'étant un jour profondément endormi, sa femme lui mit sur le visage un gros oreiller de plumes, & que s'étant assise dessus, elle vint à bout d'étouffer ce Prince.

Le regne de Mervan ne fut que de dix mois, ou environ. Ses ennemis lui donnoient communément le surnom de *Ebn-Tarid*, c'est-à-dire, *Fils du Banni*, parceque Hakem, son père, ayant encouru l'indignation de Mahomet, pour avoir révélé un secret, avoit été condamné au bannissement par le Prophéte. Il demeura ainsi en exil sous les regnes d'Aboubécre & d'Omar ; mais il fut rappellé par Othman, à qui l'on fit ensuite un crime de ce rappel, comme ayant commis lui-même une faute énorme, en prenant sur lui de casser une sentence que l'Apôtre de Dieu avoit prononcée. MERVAN. Hégire 65. Ere Chr. 684.





ABDALMELEK
X. CALIFE.

ABDALMELEK. Hégire 65. Ere Chr. 684

Indifférence d'Abdalmélek pour le Califat.

ABDALMELEK, fils de Mervan, fut élevé au trône, immédiatement après la mort de son père, & fut installé aussitôt dans le gouvernement de la Syrie & de l'Egypte. Les Auteurs rapportent que lorsqu'on alla lui annoncer sa proclamation, il étoit occupé à lire & à méditer l'Alcoran. Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de tranquillité, & même avec une espece d'indifférence. Ce Prince voyoit avec peine que le tems du recueillement & du repos étoit passé pour lui, & que livré au soin des affaires que la dignité souveraine entraîne après elle, il ne pouvoit plus, comme auparavant, vaquer à la lecture & à la méditation qui avoient toujours fait ses délices. *Livre divin*, s'écria-t-il en refermant l'Alcoran, *il faut*

donc maintenant que je te quitte.

Dès qu'il eut pris possession du trône, il imagina des mesures pour faire respecter sa puissance, & abattre le parti des rebelles qui étoit toujours formidable, sur-tout en Arabie où Abdallah-ebn-Zobéir mettoit tout en œuvre pour se conserver le titre & les prérogatives du Califat. Abdalmélek ayant fait réflexion que les pélerinages de la Mecque ne pouvoient que nuire à son autorité, parceque c'étoit une occasion pour son rival d'attirer du monde à son parti, & que d'ailleurs les peuples pouvoient insensiblement s'accoutumer à voir Abdallah jouir de l'autorité souveraine; il résolut de défendre ces pélerinages. Mais comme il auroit été dangereux de supprimer tout-à-fait un usage religieux, sans en substituer aussitôt un autre capable d'amuser les peuples, il établit le pélerinage de Jérusalem, & fit faire en conséquence des travaux considérables à la grande Mosquée de cette ville, afin qu'elle pût contenir plus de monde. A la place de la pierre noire, que les Musulmans alloient dévo-

ABDALMÉLEK. Hégire 65. Ere Chr. 684.

Il institue le pélerinage de Jérusalem, à la place de celui de la Mecque.

ABDALMÉLEK. Hégire 65. Ere Chr. 684.

tieusement baiser à la Caabah de la Mecque, le Calife fit mettre dans la Mosquée de Jérusalem la fameuse pierre de Jacob *, dont j'ai parlé sous le regne d'Omar. Cet arrangement réussit au-delà de ses espérances, de sorte que l'on vit bientôt les Musulmans Syriens aller en foule au pélerinage de Jérusalem, qui étoit d'autant plus commode, que cette ville étoit peu éloignée de chez eux. D'ailleurs cette pratique dévotieuse étant de nouvelle institution, les peuples s'y livrerent avec une ferveur fanatique, & ils montrerent pour le moins autant de zéle pour aller baiser la pierre de Jacob, qu'ils en témoignoient auparavant pour la pierre noire.

* V. Tom. I. pag. 289.

Abdalmélek mit en même-tems des troupes sur pied, & prit des mesures pour s'opposer également aux desseins ambitieux d'Abdallah, qui cherchoit toujours à étendre son autorité, & aux entreprises de Mokthar, qui mettoit tout en combustion dans l'Arabie, pour venger les Alides & exterminer leurs ennemis.

Mokthar qui avoit été mis en

prison à la sollicitation des amis de Soliman, en étoit sorti dès l'instant qu'on eut été informé de la défaite & de la mort de ce Général. Lorsqu'il se vit en liberté, il reprit ses premiers desseins, & se mit à la tête des Alides pour faire la recherche de ceux qui avoient eu quelque part à la mort de Hossein.

ABDALMELEK. Hégire 65. Ere Chr. 684.

Mokthar est mis en liberté.

Cette recherche se fit avec une fureur aveugle qui fut cause de la perte de quantité de personnes qui n'avoient eu aucune part à la mort de ce Prince. On ne se donna pas le tems de faire les moindres informations : le seul soupçon étoit plus que suffisant pour faire prononcer l'arrêt de mort.

Il recherche ceux qui avoient eu part à la mort de Hossein.

Les principales victimes de cette sanglante expédition, furent Schamer, qui avoit, disoit-on, lancé la première fléche contre Hossein; Haulah, qui s'étoit chargé de porter sa tête à Obéidallah, & Amer-ebn-Saïd, qui avoit commandé les troupes contre ce Prince. Les deux fils d'Amer périrent aussi dans cette occasion. Mokthar leur fit couper la tête, & envoya l'une & l'autre à

ABDALMÉLEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

Mahomet-ben-Hanifiah, alors chef de la famille des Alides.

Il traita bien plus cruellement Adi, fils de Hatem, qui étoit accusé d'avoir dépouillé Hossein sur le champ de bataille : Mokthar le fit écorcher tout vif. Ces sanglantes expéditions durerent quelque tems, & l'on fit ainsi périr, par différens supplices, tous ceux que l'on put découvrir avoir eu quelque part à la mort de Hossein.

Mokthar fut cependant obligé de suspendre ses poursuites, pour penser à sa propre sureté. Il avoit presqu'également à craindre de deux endroits différens. Il se voyoit menacé par Abdallah du côté de la Mecque ; & il savoit d'ailleurs que les troupes Syriennes entroient en Arabie. Il est vrai que leur objet principal étoit de marcher contre Abdallah ; mais il y avoit lieu d'appréhender qu'elles ne commençassent par attaquer l'Irak, pour détruire d'abord le parti des Alides si redoutable aux Califes de Syrie.

Mokthar offre ses services à Abdallah, qui les rejette.

Dans ces conjonctures, Mokthar prit le parti d'écrire à Abdallah, pour tâcher de s'en faire un ami,

afin de pouvoir agir de concert contre Abdalmélek. Il manda donc à Abdallah qu'ayant appris que le Calife envoyoit des troupes pour l'assiéger dans la Mecque, il lui offroit de l'aller joindre au plutôt pour prendre sa défense. Abdallah, qui avoit lieu de se défier de Mokthar, lui répondit qu'il accepteroit avec plaisir les offres qu'il lui faisoit; mais que ce ne pouvoit être qu'à une condition, qui étoit de le faire reconnoître pour Calife par ses partisans.

ABDALMÉLEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

Mokthar, qui n'étoit nullement disposé à accepter une pareille condition, prit le parti d'agir directement contre Abdallah, & de tâcher de le surprendre. Il envoya à cet effet un corps de troupes à Médine sous les ordres de Sergiabil, & lui donna les instructions qu'il crut nécessaires pour la suite de cette entreprise.

Il envoie des troupes pour le surprendre.

Abdallah ayant appris la démarche des troupes de Mokthar, envoya aussi quelques détachemens du côté de Médine; & il chargea Abbas-ebn-Séhel, à qui il en donna le commandement, de tâcher de découvrir quel pourroit être le dessein de Mokthar: de

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

recevoir ses troupes, au cas qu'elles parussent en disposition de le servir contre les Syriens; mais aussi de ne point les ménager, s'il soupçonnoit qu'il y eût quelque trahison à craindre de leur part.

Conférence entre les Commandans des deux armées.

Abbas s'étant rendu vers Médine, rencontra Sergiabil qui étoit près d'y arriver. Il eut avec lui une conférence dont il fut très-content; car lui ayant demandé s'il ne se reconnoissoit pas pour sujet d'Abdallah, Sergiabil ne fit pas difficulté de l'avouer. Mais Abbas lui ayant proposé de joindre leurs troupes ensemble, & de s'avancer jusqu'à Dilkora où Abdallah lui avoit donné ordre de se rendre pour attaquer l'armée d'Abdalmélek, Sergiabil fit voir par sa réponse que l'aveu de sa soumission pour Abdallah n'étoit nullement sincère. Il répondit à Abbas que les ordres de Mokthar portoient seulement qu'il se rendît à Médine, & qu'ainsi il n'iroit point ailleurs sans de nouvelles instructions de sa part.

Ce refus d'obéissance jetta de si violens soupçons dans l'esprit d'Abbas, qu'il résolut dès-lors de perdre

Sergiabil

Sergiabil, & de ruiner ses troupes. Il dissimula cependant ; & feignant de n'être point surpris de sa réponse, il lui dit qu'il feroit bien de suivre ses ordres ; mais que pour lui, il alloit marcher au-devant de l'armée d'Abdalmélek, après que ses troupes auroient pris quelque peu de repos.

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

L'armée de Sergiabil s'étant trouvée sur ces entrefaites manquer de provisions, Abbas envoya généreusement à ce Général ce dont il pouvoit avoir besoin. L'abondance ayant ainsi paru tout-à-coup parmi des soldats qui avoient beaucoup souffert dans leur marche, ils quitterent aussitôt leurs rangs & se disperserent de côté & d'autre, pour avoir de l'eau & pour chercher tout ce qui pouvoit leur être nécessaire pour préparer à manger, & faire usage des provisions qu'on venoit de leur envoyer.

Abbas surprend les troupes de Sergiabil, & les taille en pieces.

Ces mouvemens ayant mis du désordre parmi eux, Abbas en profita pour faire le coup qu'il méditoit. Il tomba subitement sur les gens de Sergiabil, & en fit un horrible massacre. Le Général voulut les rallier

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

pour faire face à l'ennemi ; mais lui-même fut tué sur le champ de bataille, & l'on tailla en pieces tout ce qui se trouva autour de lui. Abbas réussit néanmoins à contenir ses troupes au milieu de ce carnage, & il y eut un grand nombre de soldats de Sergiabil à qui il accorda la vie & la liberté.

Mokthar ayant été bientôt informé de cette affreuse défaite, envoya promtement un courier à Mahomet-ben-Hanifiah, qui étoit à la Mecque. Il l'instruisit de l'échec qu'il venoit de recevoir, & lui représenta que cette perte regardant en particulier les Alides dont il étoit le chef par sa naissance, il lui offroit de le mettre en situation de la réparer promtement, s'il vouloit se présenter à la tête d'une puissante armée que les Couffiens s'engageoient de lui envoyer dans peu de tems.

Mahomet refuse de faire valoir ses prétentions au Califat.

Mahomet fut peu sensible aux offres de Mokthar. Il vivoit tranquillement à la Mecque avec les autres Alides ses parens ; & les uns ni les autres ne pensoient à exciter aucun trouble : au-contraire, ils étoient

les premiers à engager leurs amis à demeurer en paix. Mahomet remercia Mokthar de ses attentions, & du zéle qu'il avoit pour sa famille ; mais il l'assura en même-tems, qu'il étoit résolu de ne point prendre les armes ; qu'il abandonnoit sa cause entre les mains de Dieu, & qu'en attendant qu'il plût à la divine Providence de décider quelque chose en sa faveur, il ne s'occupoit qu'à faire le bien & à éviter le mal ; qu'il lui conseilloit de se comporter de-même ; de craindre Dieu, & de ne point chercher les occasions de répandre du sang.

Mokthar, qui s'attendoit à une réponse bien différente, fut fort embarrassé lorsque Mahomet lui eut fait savoir ses dispositions. Il n'eut garde de communiquer aux Couffiens la lettre qu'il avoit reçue. Il leur dit au-contraire, que Mahomet lui avoit recommandé de faire toujours ce qui étoit juste, & de combattre l'infidélité & la perfidie. Il continua donc à agir de son chef, dans une affaire où il étoit désavoué par celui même qui y avoit le plus

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

d'intérêt ; & il rassembla quantité de mécontens qui furent charmés de trouver une occasion d'exciter des troubles, sous prétexte de venger la mort de Hossein, & de rétablir les Alides sur le trône.

Abdallah fait arrêter Mahomet & sa famille.

Abdallah, qui connoissoit parfaitement les dispositions des uns & des autres, crut cependant devoir en bon politique, sacrifier à sa sureté Mahomet & les autres descendans d'Ali. Quelque peu de part qu'ils prissent par eux-mêmes aux mouvemens qui agitoient l'Arabie, ils servoient néanmoins de prétexte aux intrigues des ambitieux & des brouillons : c'en fut assez pour faire prendre à Abdallah la cruelle résolution de s'en défaire.

Mahomet-ben-Hanifiah fut donc arrêté avec toute sa famille, & environ dix-sept personnes des plus considérables de Couffah. Abdallah les fit enfermer dans une enceinte où se trouvoit le fameux puits de Zemzem *, & il leur déclara qu'il

* Les Mahométans prétendent que ce puits est à la même place où étoit la source d'eau que l'ange découvrit à Agar lorsqu'elle se retira dans le désert avec Ismaël son fils.

vouloit être reconnu Calife dans un certain espace de tems qu'il leur prescrivit ; & que s'ils refusoient d'obéir, ils pouvoient être certains qu'après le tems désigné, il n'y auroit plus de grace à espérer : qu'il les feroit tous périr, & que leurs corps seroient réduits en cendres, afin qu'il ne restât aucun vestige capable de ranimer les mouvemens des rebelles.

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685

Ces menaces ne furent pas capables d'ébranler la fermeté des Alides. Mahomet-ben-Hanifiah, quoique le premier en but à la fureur d'Abdallah, comme chef de la famille, ne perdit cependant rien de sa tranquillité. Soumis aux ordres de la Providence, il s'en rapportoit au ciel pour la décision de son sort. Quelques-uns de ceux qui étoient prisonniers avec lui, ne penserent pas de-même ; ils trouverent moyen de tromper leurs gardes, & firent passer à Couffah une lettre, par laquelle ils informoient Mokthar de la triste situation où ils se trouvoient réduits.

Mokthar envoie des troupes pour les délivrer.

Ce Capitaine prit à l'instant des mesures pour procurer leur liberté ; & afin que les troupes qu'il alloit

Abdalmelek. Hégire 66. Ere Chr. 685.

envoyer à la Mecque ne donnassent point trop de soupçon, il ne fit partir que de légers détachemens, qui arrivant les uns après les autres, ne firent aucun éclat, & ne s'embarrasserent point sur leur route. Il mit à la tête de ces détachemens un Officier de distinction nommé Abou Algiodali, qui se rendit en diligence auprès de la Mecque, n'ayant au plus avec lui que soixante & dix cavaliers; mais c'étoient des hommes d'une valeur à toute épreuve. Lorsque celui-ci fut assuré que les autres troupes étoient arrivées aux endroits qu'on leur avoit désignés, & qu'au premier signal il seroit facile de les avoir, il s'avança comme pour faire irruption dans l'enceinte de Zemzem, où les Alides étoient prisonniers.

Il étoit tems de leur donner du secours, car le tems qu'Abdallah avoit accordé étoit près de sa fin. Il fut averti dès que les troupes se présenterent pour forcer l'enceinte de Zemzem; mais il se contenta de les mépriser, lorsqu'il sut qu'ils étoient en petit nombre; & il laiſ-

sa à ses gardes le soin de les repousser. Ils s'y porterent avec beaucoup de vigueur, de sorte qu'Algiodali feignant de reculer, se retira jusqu'à l'endroit d'où il pouvoit donner le signal aux autres troupes qu'il avoit mises en embuscade. Les divers détachemens s'étant alors réunis à leur chef, Algiodali retourna à la charge avec une impétuosité contre laquelle les gardes ne purent tenir. Il étoit près de pénétrer jusqu'à l'endroit où étoit Mahomet, lorsque ce Prince accourant au-devant de lui, le pria d'empêcher ses gens d'entrer dans l'enceinte de Zemzem. Il lui représenta que cet endroit étoit sacré, & qu'il ne falloit pas souffrir qu'une terre aussi sainte fût souillée à cause de lui par le sang des Musulmans.

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

Abdallah étant arrivé sur ces entrefaites pour soutenir ses gardes, commença par menacer Algiodali, & lui dit que s'il ne se retiroit avec ses gens, il alloit sur le champ les faire massacrer. Algiodali encouragé de ses premiers avantages, lui répondit fièrement que si on ne lui rendoit à l'instant tous les pri-

Les troupes d'Abdallah sont défaites, & il est fait prisonnier.

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

sonniers de Zemzem, il alloit fondre sur les Mecquois & les tailler en pieces. Abdallah ne paroissant pas en disposition d'accorder ce qu'on lui demandoit, l'ordre fut donné : on battit ses troupes, & lui-même fut fait prisonnier.

Abdallah & Mahomet sont mis en liberté.

Les Mecquois étant accourus à la défense d'Abdallah, le combat alloit devenir plus furieux qu'auparavant, lorsque Mahomet-ben-Hanifiah s'avançant dans la mêlée, fit tant par ses instances, qu'il réussit à déterminer les Généraux à rappeller leurs troupes. Le tumulte ayant un peu cessé par ce moyen, on entra en pourparler; & enfin on conclut un accommodement. En conséquence, Abdallah fut relâché, & Mahomet avec les siens eut la liberté de sortir de la Mecque.

Mokthar envoie des troupes au-devant de l'armée d'Abdalmélek.

Pendant que Mokthar, par le ministère de ses Généraux, tiroit ainsi les Alides des cruelles extrémités où ils s'étoient vu réduits, il se trouva lui-même dans le plus grand embarras, par l'arrivée des troupes d'Abdalmélek qui s'approchoient de Couffah à grandes journées, sous les ordres d'Obéidallah.

Cependant, loin de se décourager, la vue dn péril ne fit que l'animer davantage. Il inspira la même ardeur aux Couffiens, qui ne demanderent pas mieux que de prendre les armes contre celui qu'ils regardoient comme le meurtrier de Hossein. Mokthar leur nomma pour Général Ibrahim-ben-Alaschtar ; & pour ne pas donner le tems à Obéidallah d'avancer jusqu'à Couffah, il ordonna à Ibrahim de marcher en diligence à sa rencontre, & de lui livrer bataille. ABDALMELEK. Hégire 65. Ere Chr. 685.

Cet ordre fut exécuté avec le plus grand succès. Ibrahim ayant rencontré Obéidallah dans des plaines à quelque distance de Couffah, engagea une action dans laquelle les Couffiens firent des prodiges de valeur. Les troupes Syriennes succombant sous leurs efforts, furent mises dans une déroute entière : on tailla en pieces une grande partie des fuyards ; mais il y en eut un bien plus grand nombre qui périrent en voulant passer une rivière à la nage. Obéidallah fut fait prisonnier dans le fort de l'action, & aussitôt, son arrêt de mort fut pro- Les Syriens sont défaits. Obéidallah est tué.

ABDALMELEK. Hégire 66. Ere Chr. 685.

noncé. On se conduisit à son égard comme on avoit fait à l'égard de Hossein. On lui coupa la tête sur le champ de bataille, & on l'envoya en diligence à Mokthar, qui étoit alors dans le château de Couffah. Telle fut la fin de cet implacable ennemi des Alides, qui par son fanatisme & ses cruautés, étoit devenu un objet d'exécration pour tous ceux qui conservoient quelque affection pour Hossein.

Hégire 67. Ere Chr. 686. Mokthar excite l'indignation des Couffiens par sa cruauté.

La mort d'Obéidallah ne fut pas capable d'assouvir la vengeance que Mokthar vouloit tirer des ennemis des Alides : il ordonna de nouvelles recherches dans Couffah, & dans les places voisines ; & par-tout où il en trouva, il les fit cruellement mourir, sans vouloir accorder de quartier à qui que ce fût. Le sang de ces malheureux ruisselant ainsi de toutes parts, excita enfin l'indignation des peuples. On se plaignit hautement de la barbarie de Mokthar ; & les esprits s'échauffant de plus en plus, ces mêmes Couffiens qui venoient de marcher sous ses étendards avec une espece de frénésie, furent les premiers à por-

rer des plaintes contre sa tyrannie & ses emportemens. Abdalmelek. Hégire 67. Ere Chr. 686.

Ces peuples s'adresserent à Mossab-ebn-Zobéir, frère d'Abdallah, qui séjournoit alors à Basrah, où il étoit venu par son ordre, & le prierent instamment de venir à leur secours. Mossab, charmé de trouver une occasion de venger les insultes que Mokthar avoit faites à son frère, promit aux Couffiens de marcher contre Mokthar, aussitôt qu'il auroit pu rassembler un nombre suffisant de troupes pour s'assurer du succès de cette entreprise. Ils engagent Mossab à prendre les armes contre lui.

Il écrivit en conséquence à Mohalleb, qui étoit son Lieutenant sur les frontières de Perse, & lui manda de venir promtement le trouver avec ses troupes. Mohalleb s'étant rendu à cet ordre, Mossab se joignit à lui avec un corps considérable de Basriens, & ils marcherent ensemble du côté de Couffah.

Mokthar ne fut pas plutôt informé de cette démarche, qu'il sortit de sa place à la tête de ses troupes, dans l'espérance d'avoir aussi bon marché de Mossab, qu'il avoit eu d'Obéidallah; mais les choses Mokthar est battu.

ABDALMELEK. Hégire 67. Ere Chr. 686.

tournerent tout autrement. Les deux armées s'étant jointes, il y eut une action sanglante, dans laquelle les deux partis donnerent les plus grandes preuves de valeur, & même d'acharnement l'un contre l'autre. La victoire resta long-tems indécise; cependant, les troupes de Mokthar plierent insensiblement. Ce Général fit des efforts incroyables pour les rallier, & les ramener à l'ennemi; mais ce fut inutilement. Voyant donc qu'il n'y auroit bientôt plus moyen de tenir contre un ennemi qui sembloit augmenter d'ardeur, à mesure qu'il acquéroit de nouveaux avantages, il prit le parti de se mettre promtement à couvert dans le château de Couffah, avec ce qu'il avoit de meilleures troupes.

Il est assiégé dans le château de Couffah.

Le vainqueur l'y poursuivit, & mit le siége devant la place. La valeur & l'activité de Mokthar arrêterent long-tems la fureur de l'ennemi. Les troupes, animées par l'éxemple de leur Général, se défendirent avec une bravoure surprenante. La disette des vivres ne rallentit que foiblement leur ardeur,

ABDALMÉLEK. Hégire 67. Ere Chr. 686. Sa mort.

& ils luterent plusieurs jours contre la faim, avec autant de courage qu'ils avoient fait contre les assiégeans. Mais Mokthar ayant malheureusement été tué dans une attaque, sa perte entraîna celle de la place, & les troupes se rendirent à discrétion.

Mossab usa cruellement de sa victoire. Il fit faire main-basse sur tout ce qui se trouva dans le château, & il y eut environ sept mille hommes qui furent impitoyablement égorgés.

Au reste, cette vengeance n'approchoit pas de celle que Mokthar avoit tirée de ceux qu'il avoit su ou soupçonné être ennemis des Alides. Il n'avoit jamais pardonné à aucun d'eux; & les Auteurs assurent que sans compter ceux qui avoient été tués dans les batailles, Mokthar avoit fait périr d'ailleurs plus de cinquante mille hommes. Il fut tué l'an 67 de l'Hégire, étant alors âgé de 67 ans.

La défaite de Mokthar auroit été pour Abdalmélek un événement des plus heureux, si ce n'eût pas été l'ouvrage d'Abdallah son rival. Mais

ABDALMÉLEK. Hégire 67. Ere Chr. 686. cette victoire, en leur ôtant un ennemi à l'un & à l'autre, procuroit un bien plus grand avantage à Abdallah, qui se voyant débarrassé d'un adversaire redoutable, étoit bien plus en état d'étendre son autorité en Arabie, & même de faire des entreprises hors des frontières de cette province.

Hégire 68. Ere Chr. 687. Famine en Syrie.

Abdalmélek n'ayant alors d'autre parti à prendre que de réunir toutes ses forces pour abattre ce fier concurrent, fit les plus grands préparatifs, & se disposa à marcher du côté de l'Arabie; mais ce projet devint inutile, par un fléau cruel dont la Syrie fut affligée dans ce même tems. Cette vaste province fut presqu'entièrement désolée par la famine : les maladies, qui en sont une suite nécessaire, emporterent un monde considérable, de sorte qu'Abdalmélek pendant tout le cours de cette année se vit hors d'état d'entreprendre aucune expédition d'une certaine conséquence.

Hégire 69. Ere Chr. 688. Amrou se révolte contre le Calife.

L'année suivante, le Calife se mit en campagne à la tête de ses troupes, dans le dessein d'aller attaquer l'armée d'Abdallah, qui étoit toujours

commandée par Moſſab, ſon frère, le vainqueur de Mokthar. Abdalmélek, en partant de Damas, avoit laiſſé le gouvernement de cette capitale à Amrou-ebn-Saïd ; mais celui-ci ne vit pas plutôt le Calife éloigné, qu'il commença à nouer des intrigues dans la place, & à s'y former un parti, au moyen duquel il ſe rendit maître de Damas.

ABDALMÉLEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

Dès qu'Abdalmélek fut inſtruit de cet attentat, il retourna à Damas, & vit en arrivant à quel point Amrou avoit pouſſé ſa révolte. Ce rebelle parut à la tête de quelques troupes, & voulut diſputer le terrein au Calife. Celui-ci s'étant mis en devoir de le réduire par la force, on touchoit à l'inſtant de voir les Damaſciens s'égorger les uns les autres, lorſque les femmes ſortant de leurs maiſons avec leurs enfans, ſe jetterent entre les deux partis, & ſupplierent à grands cris le Calife & Amrou lui-même, de ne pas répandre le ſang des Muſulmans, & de s'unir plutôt pour combattre les ennemis communs de la nation. Amrou, touché de cette démarche, & réfléchiſſant d'ailleurs ſur la témeri-

La révolte eſt appaiſée.

ABDALMÉLEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

té de son entreprise, ne demanda pas mieux que de mettre bas les armes. Quelques Seigneurs Syriens s'étant entremis pour appaiser cette émeute, Abdalmélek voulut bien consentir à un accommodement, & tout fut appaisé, sans que le Calife parût exiger aucune réparation de l'insulte qu'Amrou venoit de lui faire.

Amrou est tué en trahison.

Mais cette affaire n'en resta pas là: au bout de quelques jours, Abdalmélek envoya dire à ce rebelle qu'il avoit quelque chose à lui communiquer. Lorsqu'il reçut cet ordre, il y avoit chez lui une compagnie de parens & d'amis qui lui conseillerent de ne point obéir. Sa femme insista vivement sur cet avis, & représenta le danger qu'il y avoit de s'aller mettre à la discrétion du Calife. Amrou ne voulut rien écouter; il refusa même de prendre des armes, & de se faire escorter. Cependant, ayant fait un faux pas en sortant de sa maison, il en tira un mauvais augure, & il rentra pour prendre son épée; il consentit aussi à se faire accompagner d'une centaine de ses amis, avec lesquels il se rendit auprès d'Abdalmélek.

ABDALMÉLEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

Dès qu'il eut passé la première porte du palais, on empêcha d'entrer le reste de sa suite, & il n'y eut qu'un jeune domestique qui eut la liberté de le suivre. Cet événement auroit dû lui paroître d'un plus mauvais augure que le faux pas qu'il avoit fait en sortant de chez lui; mais on ne dit pas qu'il y fît la moindre attention : il continua son chemin, & entra enfin dans l'appartement d'Abdalmélek.

Ce Prince le reçut de la manière la plus gracieuse. Il le fit asseoir à côté de lui, & l'entretint avec beaucoup de douceur & de cordialité. Après avoir ainsi conversé assez longtems, Abdalmélek dit à l'un de ses gens de prendre l'épée d'Amrou. Celui-ci ne paroissant pas en disposition de se laisser désarmer, le Calife lui dit : *Quoi donc, Amrou, voudriez-vous qu'on vous vît assis à côté de moi avec votre épée, tandis que je n'en ai point? Ne seroit-ce pas me marquer une défiance qui m'est injurieuse?*

Amrou parut un peu embarrassé. Il obéit cependant & rendit son épée. Un instant après, Abdalmélek se

ABDALMÉLEK. Hégire 69. De J. Chr. 685.

tournant de son côté, & le regardant avec beaucoup de fierté, lui annonça que dès l'instant qu'il avoit été informé de sa révolte, il avoit fait serment de le mettre aux fers, s'il réussissoit à se rendre maître de sa personne. Amrou eut beau supplier le Calife, de faire réflexion qu'il étoit venu lui-même se remettre entre ses mains, & que cette confiance qu'il lui avoit témoignée sembloit exiger qu'il le traitât avec plus d'humanité, Abdalmélek tira de dessous son oreiller les fers qu'il avoit fait préparer, & aussitôt il les lui fit mettre aux pieds & aux mains.

Le Calife, peu content de l'état d'humiliation où il réduisoit un Capitaine de la considération d'Amrou, l'insulta encore, jusqu'à le frapper; & le poussa avec tant de violence contre un lit de repos, que ce malheureux Musulman en eut deux dents cassées, qui tomberent sur la place. Il y a des Auteurs qui assurent que le Calife ramassa lui-même ces deux dents, & que les montrant à Amrou, il lui dit, qu'après ce qui venoit d'arriver, on ne devoit pas s'attendre qu'il pût jamais y avoir entr'eux une

réconciliation sincère. Dès cet instant, il résolut de lui faire trancher la tête, & l'heure de la prière ayant été annoncée dans ce même tems, le Calife sortit pour se rendre à la Mosquée, & en partant il chargea Abdalazis, son frère, de faire la sanglante exécution qu'il venoit de projetter.

Abdalazis se mettoit déja en devoir de remplir l'infâme commission dont il étoit chargé, lorsqu'Amrou le voyant approcher, lui représenta avec beaucoup de douceur qu'il ne devoit pas se deshonorer par une action aussi odieuse, & qu'il feroit mieux d'en laisser le soin à un autre. Abdalazis fut touché de cette remontrance; de sorte que toute l'indignité de ce qu'il avoit voulu faire se présentant à ses yeux, il en eut tant d'horreur, qu'il jetta son épée & sortit de l'appartement.

Abdalmélek, de retour de la Mosquée, fut surpris de retrouver Amrou encore en vie. Ce Calife résolut alors d'être lui-même l'instrument de sa vengeance; il se fit apporter une lance, & porta à son ennemi un coup assez violent, qui ne fit pour-

ABDALMÉLEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

tant aucun effet. Il redoubla, mais sans succès, parcequ'Amrou avoit une cotte de mailles par-dessous ses habits. Abdalmélek s'en étant apperçu, lui dit en souriant : *Comment donc, mon cousin, vous êtes venu ici bien préparé!* Il ordonna ensuite à ses gens d'étendre Amrou par terre sur le dos, & prenant alors son épée, il choisit à son aise un endroit commode pour le percer, & le tua ainsi de sa propre main.

Mais dans le même instant, le Calife fut saisi d'un tremblement qui le fit tomber sur le corps d'Amrou, sans pouvoir se relever. Ses gens vinrent promtement à son secours, & le porterent sur un lit de repos, où il fut quelque tems à revenir.

La mort d'Amrou excite une sédition.

Pendant que tout cela se passoit dans le palais, il s'éleva au dehors quelques murmures au sujet d'Amrou. On avoit d'abord été surpris de ne l'avoir point vu venir à la prière avec le Calife. Peu après, les soupçons augmenterent; & enfin on se douta que le Calife s'étoit vengé, ou en le tuant, ou du moins en le retenant prisonnier.

Jean, frère d'Amrou, prit aussi-

tôt avec lui quelques-uns de ses amis & un certain nombre d'esclaves, à la tête desquels il alla au palais pour redemander son frère. L'entrée lui ayant d'abord été refusée, il enfonça les portes & tua quelques-uns des gardes. Le Calife eut bientôt rassemblé assez de monde pour repousser les mutins; mais afin de le faire avec moins de danger, il fit jetter par les fenêtres la tête d'Amrou, pour leur faire entendre par ce moyen que leurs efforts seroient inutiles pour sauver ce Musulman. Il ordonna aussi à quelques-uns de ses gens, de répandre quelques pieces d'argent pour occuper la populace & les esclaves; & pendant ce tems-là, ses gens battirent ceux des mutins qui vouloient toujours tenter de forcer l'intérieur du palais. Jean fut fait prisonnier dans cette occurrence, & le Calife le condamna à perdre la tête sur le champ. Mais Abdalazis le pria de différer cette exécution, afin qu'on ne pût pas lui reprocher d'avoir fait mourir dans un même jour deux de ses cousins, qui étoient l'un & l'autre de la maison d'Ommiah.

ABDALMELEK.
Hégire 69.
Ere Chr. 688.

Le Calife se rendit aux instances de son frère, & il se contenta de faire mettre Jean en prison, aussi bien que ceux de ses amis qui avoient été arrêtés dans cette émeute. Ils y resterent environ un mois, au bout duquel Abdalmélek tint un conseil pour décider de leur sort. Il étoit toujours d'avis de les faire mourir; mais la plupart des Seigneurs lui ayant représenté que ces gens-là étoient presque tous de ses proches parens, ils opinerent pour qu'on leur rendît la liberté, à condition néanmoins qu'ils sortiroient de Damas. Le Calife, suivant ce conseil, exila Jean & ses amis, sans désigner le lieu de leur exil: il leur permit de se retirer où bon leur sembleroit, & même auprès de Mossab-ebn-Zobéir son ennemi, en leur faisant cependant observer que s'ils portoient les armes au service de Mossab, & qu'il leur arrivât d'être faits prisonniers, ils seroient traités alors comme des rebelles.

Jean & ses amis se trouvant trop heureux d'en être quittes à si bon marché, accepterent avec plaisir la sentence de leur exil, & allerent se

retirer dans l'Irak auprès de Moſſab-ebn-Zobéir, qui étoit toujours ſous les armes, pour ſoutenir les droits d'Abdallah, ſon frère, contre les efforts d'Abdalmélek. ABDALMÉLEK. Hégire 69. Ere Chr. 688.

Ce Califé en effet ne ceſſoit de travailler à établir ſon autorité en Arabie, malgré les terribles obſtacles qu'il avoit à ſurmonter, à cauſe du crédit que les deux fils de Zobéir s'étoient acquis dans cette province. Cependant, loin de ſe rebuter, il porta toutes ſes vues de ce côté-là. C'eſt ce qui lui fit prendre le parti de négocier un accommodement avec les Grecs, qui entreprirent cette année de fondre ſur la Syrie. Abdalmélek ne ſe trouvant pas en état de leur faire face en continuant la guerre en Arabie, aima mieux traiter avec l'Empereur Grec, qui conſentit de ſe retirer, moyennant une ſomme de cinquante mille ducats, que le Califé s'engagea de lui payer tous les ans. Hégire 70. Ere Chr. 689. Abdalmélek fait un traité avec les Grecs.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on put parvenir à cet accommodement, auquel on employa preſqu'entièrement la ſoixante & dixiéme année de l'Hégire. Dès que cette grande affaire fut terminée,

ABDALMÉLEK. Hégire 70. Ere Chr. 689.

Abdalmélek, tranquille du côté des Grecs, s'occupa uniquement de la guerre d'Arabie, qu'il ne put néanmoins commencer que dans l'année soixante & onziéme de l'Hégire.

Hégire 71. Ere Chr. 690

Il se prépare à marcher contre Abdallah.

Son dessein étant de marcher en personne à la tête de ses troupes, il commença par faire mourir tous ceux qu'il crut avoir participé à la révolte d'Amrou. Peu après, il se disposa à partir; mais ce ne fut pas sans essuyer beaucoup de contradictions de la part de ceux de son conseil. Tout le monde convenoit qu'il étoit absolument nécessaire de porter la guerre en Arabie; mais on n'étoit point d'avis qu'Abdalmélek s'exposât lui-même au danger de cette expédition. On lui fit à cet égard des remontrances très sages. Il y avoit, disoit-on, à craindre qu'il ne se trouvât encore des mécontens, qui pourroient profiter de son absence pour exciter des mouvemens dans la capitale. D'ailleurs, le sort des armes étant extrêmement douteux, on lui fit voir quel chagrin il auroit à essuyer, s'il venoit à être battu; & à quel danger il exposoit tous les Ommiades en

général, s'il arrivoit qu'il fût tué ou fait prisonnier. ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

Le Calife ne désapprouva point leurs raisons; il leur fit néanmoins observer, qu'il ne pouvoit point s'y rendre, parceque l'expédition qu'il méditoit en Arabie demandoit d'être conduite d'une façon particulière. Il leur dit fort obligeamment, que s'il ne s'agissoit que de mettre à la tête de l'armée des Généraux d'une valeur & d'une expérience peu commune, il savoit qu'il n'en manquoit pas en Syrie, & que dans ce cas il céderoit avec plaisir à leurs remontrances: mais il ajouta, qu'il étoit à propos d'attaquer Mossab autrement que par les armes; qu'il falloit faire usage de ruse, de manége, d'intrigues; qu'à cet égard il ne pouvoit s'en rapporter qu'à lui-même, & qu'ainsi sa présence étoit absolument nécessaire, parceque voyant tout par ses yeux, il lui seroit plus facile de profiter des conjonctures & d'agir en conséquence.

Abdalmélek partit donc peu après, & alla joindre le gros de ses troupes au lieu du rendez-vous qu'il

ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

leur avoit indiqué. Il y avoit déja quelque tems que Khaled-ebn-Asfid, un de ses Capitaines de confiance, étoit parti par ses ordres pour faire quelques tentatives du côté de Basrah. Le Calife avoit aussi envoyé différens émissaires, qui étoient chargés de débaucher quelques-uns des principaux amis de Mossab. Il écrivit directement à Ibrahim-ebn-Alaschtar, & lui fit les plus grandes promesses s'il vouloit passer dans son parti ; mais Ibrahim resta toujours fidélement attaché à Mossab. Il lui présenta même la lettre du Calife toute cachetée ; car il n'avoit pas daigné l'ouvrir, se doutant bien qu'il ne s'y agissoit que de propositions qui ne pouvoient s'allier avec sa façon de penser ; en effet Abdalmélek ne lui promettoit rien moins que le gouvernement de l'Irak, s'il vouloit abandonner Mossab pour s'attacher à son service.

Le Calife rencontre les ennemis & les défait.

Abdalmélek ne reçut aucune réponse d'Ibrahim. Il apprit seulement par les nouvelles publiques, que Mossab venoit à lui à grandes journées, & que son dessein étoit de

ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

lui livrer bataille en arrivant. Le Calife alla à sa rencontre, avec d'autant plus de confiance, qu'il fut informé dans ce même-tems que Omar-ebn-Abdallah & Mohalleb n'étoient point alors dans l'armée de Mossab. Abdalmélek redoutoit la présence de ces deux Officiers, qui étoient en effet des gens de tête & de main, excellens pour le conseil, hardis & entendus dans l'exécution. Lors donc qu'il sut que ces deux Capitaines n'étoient point auprès de Mossab, il dit à ses Généraux : *Je tiens la victoire pour certaine, Mossab n'a personne actuellement qui puisse le secourir à propos.*

Les deux armées se rencontrerent enfin dans un endroit appellé *Maskem*, où l'on en vint aux mains presqu'en arrivant. Ibrahim-ebn-Alaschtar, l'ami fidéle de Mossab, donna le premier sur les Syriens; & se battit avec beaucoup de bravoure; mais il fut repoussé par Mahomet-ebn-Haroun, qui étoit un adversaire digne de lui. Il retourna néanmoins à la charge, & fit des prodiges de valeur, qui eurent enfin pour lui le succès le plus

ABDALMELEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

malheureux. Comme il s'exposoit avec la plus grande intrépidité, il reçut un coup qui le renversa mort sur le champ de bataille.

La perte de ce Capitaine entraîna celle de l'armée de Mossab. Sa cavalerie prit la fuite; les Irakiens l'abandonnerent, de sorte que tout annonçoit une déroute prochaine. Mossab, étonné de cette défection, ne savoit à quoi attribuer son malheur; mais il ne le sut que trop bien, lorsqu'on lui eut dit qu'Ibrahim venoit d'être tué. Il s'écria alors dans son désespoir: *O Dieu, je n'ai donc plus d'Ibrahim!* Il tâcha cependant de surmonter sa douleur, & fit des efforts surprenans pour ranimer ses troupes & rallier les fuyards. Voyant que sa perte étoit inévitable, il voulut du-moins tirer du danger son fils Issa, qui n'ayant encore que quinze ans, se présentoit par-tout avec toute la bravoure d'un soldat déterminé. Mossab lui dit d'aller promtement à la Mecque, pour informer son oncle Abdallah-ebn-Zobéir de la défection des Irakiens; mais Issa lui demanda en grace de charger un autre de

cette commission, & de lui permettre de ne pas l'abandonner. Ce jeune Musulman proposa ensuite à son père de faire un effort pour se retirer à Basrah dans le meilleur ordre qu'il seroit possible, & lui représenta que peut-être ce seroit un moyen de rétablir les affaires, qui vraisemblablement alloient se ruiner entièrement si l'on s'obstinoit à faire tête à l'ennemi. Mossab, qui regardoit une retraite comme un deshonneur, lui répondit : *Non, mon cher fils, il ne sera pas dit qu'un homme comme moi prenne un parti qui puisse ressembler à une fuite.* Il retourna donc contre l'ennemi avec les troupes qui eurent le courage de le suivre ; son fils Issa se jetta aussi dans la mêlée pour vaincre, ou plutôt pour mourir avec son père.

ABDALMÉLEK. Hég. re 71. Ere Chr. 690.

Cependant Abdalmélek, charmé du succès de cette journée, & en même-tems touché sensiblement de la valeur & de la brave résistance que faisoit Mossab, lui envoya dire que les affaires étant désespérées pour lui, il lui offroit quartier, & que les choses n'iroient pas plus loin,

ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ère Chr. 690.

s'il vouloit se rendre. Mossab, quoique réduit à l'extrémité, répondit fièrement que des Généraux tels que lui ne quittoient point le champ de bataille qu'ils ne fussent ou vainqueurs ou vaincus. On continua donc à se battre ; mais ce ne fut pas pour long-tems. Mossab fut tué dans cette dernière reprise, après avoir vû massacrer son fils sous ses yeux. Le reste des troupes fut bientôt dissipé, & le Calife remporta la victoire la plus complette qu'il pouvoit espérer.

La province d'Irak se soumet au Calife.

Aussitôt après, Couffah ouvrit ses portes au vainqueur, & le reste de la province d'Irak ne tarda pas à se soumettre à son obéissance. Le Calife signala son entrée dans la capitale par des traits de clémence & de générosité. Il accorda la vie à Jean, frère d'Amrou, qui méritoit cependant la mort, pour avoir passé dans le parti de Mossab après avoir été mis en liberté par Abdalmélek. Jean, par reconnoissance, lui prêta serment de fidélité, & s'attacha à son service.

Le Calife, qui avoit été informé du triste état où les Couffiens étoient

éduits, avoit fait entrer avec lui quantité de provisions qu'il leur fit listribuer. Lui-même donna un repas superbe dans le château de Coufah, & il y invita les principaux Officiers & les personnes les plus considérables de la ville. Ce fut-là que la tête de Mossab fut présentée au Calife par un soldat Syrien, le même qui avoit tué ce Général dans la dernière action. Abdalmélek voulut lui faire présent de mille ducats; mais ce soldat, par un trait de générosité peu commun, refusa de les recevoir, en disant au Calife qu'il n'avoit pas tué Mossab pour avoir une récompense, mais seulement pour la gloire d'avoir vengé une injure qui lui étoit particulière.

ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

La présence de cette tête sanglante occasionna plusieurs discours, de la part de ceux qui étoient à table avec le Calife. Il y eut entr'autres un ancien Officier qui fit une observation, dont Abdalmélek parut extrêmement frappé. Il lui dit que cette tête étoit la troisiéme qu'il avoit vu apporter dans le château. Celle de Hossein avoit été présentée

Superstition d'Abdalmélek.

ABDALMÉLEK. Hégire 71. de J. C. 690.

à Obéidallah ; celle d'Obéidallah à Mokthar, & enfin celle de Mossab à Abdalmélek. Ce récit, qui ne fut accompagné d'aucune réflexion, fit cependant un effet étonnant sur l'esprit du Calife : il le regarda comme un présage de quelque malheur qui le menaçoit dans cet endroit, de sorte que pour prévenir le sinistre augure qu'il tiroit de cet événement, il ne se contenta pas de sortir au plus vîte de ce château, il donna de plus des ordres pour qu'il fût promtement démoli.

Abdallah harangue les Mecquois sur la mort de Mossab.

La nouvelle de la mort de Mossab s'étant bientôt répandue à la Mecque, Abdallah-ebn-Zobéir, son frère, en fut sensiblement touché. Il fit part de sa douleur au peuple de cette ville, dans une harangue qu'il prononça à la louange de Mossab. Il y fit entrer l'éloge de Zobéir, leur père, & parla avec beaucoup de force sur les vertus, la piété & les grandes actions de cet illustre Musulman. Il finit son discours d'une manière qui intéressa tous les Mecquois en sa faveur. Après avoir fait un tableau détaillé de la perfidie si naturelle aux peu-

ples de l'Irak, & en particulier aux Couffiens, il mit en contraste la fidélité constante & généreuse des peuples de la Mecque, qui combattoient avec tant de persévérance pour la défense de la vérité : aussi leur promit-il une reconnoissance qui ne finiroit qu'avec sa vie ; & comme il étoit vraisemblable que les troupes Syriennes ne tarderoient pas à venir mettre le siége devant la Mecque, il protesta que s'il ne lui étoit pas possible de les repousser, il périroit du-moins le premier les armes à la main à la tête de ses chers Mecquois.

ABDALMELEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

Mais tandis que ces peuples donnoient de jour en jour de nouvelles preuves de leur attachement pour Abdallah, le parti d'Abdalmélek se fortifioit dans les autres cantons de l'Arabie. Ce Calife fit alors une acquisition très-utile dans la personne de Mohalleb, Lieutenant de Mossab, qui vint se soumettre à son obéissance, dès qu'il eut appris la mort de son Général.

Révolte des Azarakites.

Ce Capitaine étoit alors occupé à réprimer les désordres que les Azarakites commettoient dans plu-

ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ère Chr. 690.

sieurs provinces de l'Arabie. Ces Azarakites étoient une branche des Motazélites, & refusoient, comme eux, de reconnoître aucun gouvernement soit spirituel soit temporel. Il y avoit environ trois ans qu'ils tenoient la campagne, & qu'ils exerçoient toutes sortes de violences & de cruautés. Mohalleb eut avec eux des prises très-fréquentes, & pendant fort long-tems, sans néanmoins pouvoir remporter d'autres avantages que de les empêcher de s'étendre aussi loin qu'ils l'avoient entrepris.

La mort de Mossab leur donna le tems de respirer, & même de reprendre une nouvelle vigueur, par la résolution que Mohalleb avoit prise d'aller trouver le Calife pour se ranger sous son obéissance. L'hommage d'un Officier de sa considération avoit été très-bien reçu; & Abdalmélek l'avoit mis en situation de ne pas se repentir de cette démarche, lorsqu'il l'employa dans la distribution qu'il fit des différentes charges aux Grands de sa cour. Il donna à Baschar, un de ses frères, le gouvernement

de Couffah. Khaled eut celui de Basrah, & Mohalleb fut nommé Lieutenant de la province d'Ahouaz, qui fait partie du Khousistan, & il eut de plus la surintendance du tribut de toutes les places dépendantes de cette province.

ABDALMÉLEK. Hégire 71. Ere Chr. 690.

Abdalmélek partit peu après pour se rendre en Syrie. On reprit alors la guerre contre les Azarakites, & ce fut Khaled qui se chargea de la poursuivre. Il fit commander les troupes qu'il y envoya par Abdalaziz, son frère; mais le succès ne fit pas honneur à son choix. Abdalaziz fut battu, & sa femme qui avoit voulu l'accompagner dans cette expédition, fut faite prisonnière dans la déroute de ses troupes. La prise de cette femme causa une grande altercation entre ceux qui prétendoient l'avoir, à cause de sa beauté. Pendant cette dispute, un des principaux d'entr'eux trouvant mauvais que l'on fût en querelle sérieuse pour un pareil sujet, termina le différend par un coup de sabre dont il abattit la tête de cette femme.

Hégire 72. Ere Chr. 691. Les Azarakites remportent un avantage sur les troupes du Calife.

Abdalaziz, doublement accablé

ABDALMÉLEK. Hégire 72. Ere Chr. 691.

Le Calife en fait des reproches à Khaled.

par sa défaite, & par la perte de ce qu'il avoit de plus cher, eut encore le chagrin d'apprendre qu'on rejettoit sur lui l'échec qu'on venoit de recevoir. Le Calife s'en expliqua ouvertement, dans la lettre qu'il écrivit à Khaled, en réponse à celle par laquelle celui-ci lui avoit mandé le triste événement de la dernière bataille. Abdalmélek le blâma d'avoir confié le commandement des troupes à un homme aussi peu expérimenté que Abdalaziz, & lui demanda où étoit donc alors le brave Mohalleb, & pourquoi il n'avoit pas pensé à employer un Capitaine si renommé par la pénétration de son esprit, & par la sagesse de sa conduite. Il finit sa lettre par lui recommander de recruter ses troupes, afin de reprendre au plutôt la guerre contre les Azarakites; il lui enjoignit en même-tems de consulter Mohalleb sur tout le détail de cette campagne, & ne de rien entreprendre à cet égard sans le conseil de cet Officier.

Khaled se trouva un peu humilié de l'ordre que lui donnoit le Ca-

life : il s'y soumit néanmoins, & manda à Mohalleb de le venir trouver au plutôt. Ils concerterent ensemble les mesures qu'il falloit prendre pour attaquer les Azarakites avec avantage, & partirent peu après pour aller à leur rencontre.

ABDALMELEK. Hégire 72. Ere Chr. 691.

Les Azarakites sont battus.

Ils les trouverent près de la ville d'Ahouaz, jusqu'où ils s'étoient avancés. Mohalleb ayant remarqué que les ennemis avoient sur la riviere voisine un nombre considérable de bateaux, voulut d'abord s'en emparer ; mais les Azarakites le prévinrent ; & comme la plupart de ces bateaux leur étoient devenus inutiles, ils y mirent le feu pour empêcher les troupes du Calife de s'en saisir & de s'en servir contre eux. Ils se cantonnerent ensuite dans leurs retranchemens, & y demeurerent près de vingt jours, sans qu'il fût possible de les attirer au combat. Ils en sortirent enfin, & se présenterent en bataille. Il y eut alors une action des plus sanglantes qu'on eût vues depuis long-tems. Les Azarakites, après avoir soutenu avec la plus grande bravoure les efforts de leurs ennemis, furent

ABDALMÉLEK, Hégire 72. Ere Chr. 691.

contraints de plier ; & bientôt on les mit dans une déroute entière. On envoya après eux des troupes qui firent un carnage terrible de ceux qu'ils purent joindre, & ils les poursuivirent ainsi jusque dans la Perse.

Cette victoire, & les autres avantages qu'Abdalmélek avoit remportés, le mirent en situation de penser à réduire Abdallah-ebn-Zobéir, qui étoit alors le seul ennemi qui lui restât à combattre. Ce fier Musulman se soutenoit toujours sur le trône de la Mecque où il prenoit le titre de Calife, & paroissoit en disposition de ne le quitter qu'avec la vie.

Hégiage demande à commander les troupes contre Abdallah.

Abdalmélek réunit donc alors toutes ses troupes pour aller attaquer son rival, & il confia le commandement de son armée à un Capitaine nommé Hégiage, homme très-célèbre parmi les Arabes, & dont l'éloquence égaloit la valeur. Il s'étoit présenté lui-même au Calife pour cette expédition, & répondoit du succès, en conséquence d'un songe qu'il avoit fait. *J'ai rêvé*, dit-il à Abdalmélek, *que je*

saisissois le fils de Zobéir, & que je l'écorchois : ainsi, Commandant des Fidèles, ajouta-t-il, *envoyez-moi contre lui, je veux périr si je ne vous le livre mort ou vif.*

ABDALMELEK. Hégire 72. Ere Chr. 691.

La résolution avec laquelle Hégiage demandoit de marcher contre Abdallah paroissant au Calife d'un très-heureux augure pour la suite de cette entreprise, il ne fit point difficulté de lui donner le commandement de ses troupes. Hégiage se prépara aussitôt à partir pour la Mecque; & afin de faire voir aux habitans de cette ville combien peu il les redoutoit, il leur écrivit en ces termes :

Lettre qu'il adresse aux Mecquois.

Je vous avertis que je vais assiéger votre ville; je ne quitterai point vos murailles que je n'en sois le maître : je vous écouterai si vous me faites des propositions raisonnables; je sais que vous êtes sous la tyrannie d'Abdallah qui veut mourir avec son titre, fût-ce sous les ruines de votre ville; songez à votre salut.

Peu après le départ de cette lettre, Hégiage se mit en marche à la tête de ses troupes. Abdallah, de son côté, se prépara à le bien

ABDALMELEK. Hégire 72. Ere Chr. 691.

recevoir. Mais ne voulant pas attendre qu'il fût dans le voisinage du territoire de la Mecque, il envoya à sa rencontre divers détachemens de cavalerie pour le harceler durant sa route. Ces préliminaires ne furent point heureux pour Abdallah; il y eut entre les partis ennemis de fréquentes escarmouches parfaitement soutenues des deux côtés; cependant les troupes Mecquoises furent presque toujours battues. Ces avantages n'empêcherent pas le Général Syrien de rassembler dans sa marche des renforts considérables, qu'il se fit fournir par les Gouverneurs des différentes provinces, selon les ordres qu'ils en avoient du Calife.

Il assiége la Mecque.

Hégiage, muni de tant de forces, parut enfin en présence de la Mecque, & fit l'investissement de la place. Peu après, les attaques commencerent avec beaucoup de fureur, sans néanmoins aucune réussite, par la bravoure avec laquelle les assiégés se défendirent. Le siége se soutint ainsi près de huit mois, avec fort peu de succès de la part des Syriens, qui commencerent à mur-

murer des fatigues cruelles qu'ils avoient à essuyer. Effectivement, le tems étoit devenu si orageux, que les troupes qui étoient exposées aux injures de l'air, ne pouvoient plus les soutenir; mais ce fut bien autre chose, lorsqu'un tonnerre affreux se mêlant à l'orage, fit pendant plusieurs jours un fracas épouventable, & tua douze soldats dans leur armée.

ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

Découragement des troupes Syriennes.

Cet accident leur fit perdre entièrement courage. Ils crurent que le ciel se déclaroit contre leur entreprise, & que la mort de ces douze soldats étoit un présage certain de ce qui arriveroit à ceux qui s'obstineroient à continuer le siége.

Hégiage les ranime.

Hégiage se trouva alors très-embarrassé. Ce n'est pas qu'il eût la foiblesse d'imaginer que le tonnerre fût autre chose qu'un effet purement naturel; mais il s'agissoit de guérir des imaginations vivement ébranlées, & la chose n'étoit pas facile. Heureusement pour lui, la foudre tomba aussi dans la ville, & tua quelques-uns des gens d'Abdallah. Hégiage alors saisissant cette occa-

ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

sion, en profita pour rétablir les esprits de ses soldats & ranimer leur courage : *Vous voyez*, leur dit-il, *que le tonnerre n'épargne pas plus vos ennemis que vous-mêmes. La différence qu'il y a, c'est que vous obéissez à Dieu, eux au contraire lui désobéissent.* Cette courte harangue fit son effet, & les Syriens reprirent les attaques avec une nouvelle vigueur.

Abdallah est abandonné de ses deux fils.

Mais ce qui contribua le plus à les faire marcher avec ardeur à l'ennemi, ce fut lorsqu'ils furent informés du désordre qui regnoit dans la place. La désertion se mit dans les troupes d'Abdallah ; ses meilleurs amis l'abandonnerent ; & l'on vit entr'autres ses propres fils Hamzah & Hobéid arriver au camp, & demander à conférer avec Hégiage pour faire avec lui leur traité en particulier.

La mère d'Abdallah l'encourage à soutenir son entreprise.

Abdallah, dont les forces étoient épuisées par les fatigues que la longueur de ce siége lui avoit fait essuyer, tomba tout-à-coup dans le plus grand abattement, lorsqu'il se vit ainsi abandonné, & à la veille de succomber sous les efforts de

l'ennemi. Une ſeule perſonne le ſoutenoit alors, & tâchoit de ranimer ſes eſprits : c'étoit ſa mère, femme infiniment reſpectable par ſon eſprit, ſon courage & ſon attachement à ſa religion. Elle étoit petite-fille de l'illuſtre Calife Aboubecre, & avoit toujours parfaitement ſoutenu par ſa conduite la nobleſſe de ſon origine.

ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

Cette courageuſe Muſulmane, quoiqu'âgée alors de quatre-vingt-dix ans, avoit conſervé toute ſa tête, & une force d'eſprit ſupérieure à tous les événemens. Elle avoit preſque toujours participé aux différentes opérations de la défenſe de la Mecque ; & elle avoit ſurtout redoublé ſes ſoins, lorſqu'elle s'étoit apperçue du déſeſpoir auquel il paroiſſoit que ſon fils ſe laiſſoit aller. On la voyoit le ſuivre juſque ſur les ramparts de la place ; elle lui faiſoit porter des rafraîchiſſemens, & en donnoit auſſi aux ſoldats qui combattoient ſur la brèche. Sa préſence, ſes ſecours, ſes conſeils ſoutinrent pendant quelque tems le courage des Mecquois ; mais la défection de quantité d'Of-

ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

ficiers des plus considérables qui passerent chez l'ennemi, fut un coup affreux qui fit perdre tête au Général.

Il fit part à sa mère de la situation cruelle où il se trouvoit réduit; & voyant qu'avec le peu qui lui restoit de troupes, il n'avoit plus que quelques momens de résistance à opposer aux ennemis, il lui demanda s'il ne feroit pas mieux de se rendre, afin d'avoir du-moins des conditions avantageuses.

Elle s'éleva hautement contre cette proposition, & fit observer à son fils, qu'en se rendant pour sauver sa vie, il s'exposoit à devenir le mépris de la maison des Ommiades, & qu'il ne pouvoit mériter d'estime, qu'autant qu'il soutiendroit jusqu'aux dernières extrémités le parti qu'il avoit embrassé jusqu'alors. *Il faut plutôt choisir la mort*, lui dit-elle, *que de manquer à son devoir*.

Abdallah parut subitement reprendre ses esprits pendant le discours de sa mère; & dès qu'elle eut cessé de parler, il lui protesta avec vivacité, que les généreux sentimens

qu'elle venoit d'exprimer étoient précisément les siens; qu'il n'avoit jamais aimé le monde, ni desiré de vivre; & que s'il s'étoit élevé contre les Califes de Syrie, ce n'avoit jamais été que par zéle pour la Religion & pour l'honneur de Dieu. Il ajouta qu'il étoit absolument déterminé à mourir, plutôt que d'écouter aucune proposition de la part des ennemis. Il consola ensuite sa mère sur un événement qui, malgré la fermeté qu'elle témoignoit, ne manqueroit pas de lui déchirer le cœur; mais il la pria de ne pas s'affliger avec excès, & de penser seulement qu'elle avoit eu un fils qui n'avoit jamais marché sur les traces des méchans, & qui ne s'étoit jamais attiré aucun reproche. *Vous savez, Seigneur*, s'écria-t-il en s'adressant à Dieu, *que je ne parle pas ainsi pour ma justification; mais pour la satisfaction de ma mère.*

ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

Il voulut partir à l'instant pour aller terminer sur les remparts ses exploits & sa vie; mais sa mère l'arrêta, pour lui faire prendre un breuvage de musc, afin de le for-

ABDALMELEK. Hégire 73. Ere Chr. 692.

tifier. Elle lui dit que s'il étoit tué dans le combat, il devoit être persuadé qu'il mourroit martyr. Abdallah lui répondit que l'idée de la mort n'avoit plus rien d'effrayant pour lui, & qu'il n'appréhendoit seulement que d'être exposé après sa mort aux insultes de ses ennemis. Elle ne lui répliqua que par cette comparaison : *Une brebis tuée ne sent point quand on l'écorche.* Ensuite elle le congédia.

Abdallah est tué dans une attaque.

Abdallah marcha donc aussitôt contre les ennemis ; & inspirant à ses troupes la même ardeur dont il étoit animé, il combattit à leur tête, & fit des efforts prodigieux qui étonnerent les assiégeans. Il en tua un grand nombre de sa propre main ; & avec le secours des troupes qui l'accompagnoient, il vint à bout de repousser & même de culbuter dans les fossés de la place tous ceux qui se présenterent pour appuyer les premiers. Mais la multitude des assaillans l'obligea enfin de reculer à son tour ; & l'ennemi gagnant toujours du terrein pied à pied, le brave Abdallah lui faisant toujours face, en massacra

encore plusieurs avant que d'être enveloppé. Enfin ce grand homme n'ayant plus pour se défendre que sa lance & son épée, trouva moyen de tenir encore quelque tems. Il se retira dans un endroit de la Mecque où il ne pouvoit être pris par les côtés, & se battit alors avec une fureur qui empêcha l'ennemi de l'approcher. Les soldats Syriens n'osant l'attaquer de près, & n'ayant plus de fléches pour le tirer de loin, se servirent alors de tout ce qu'ils purent trouver sous leurs mains. Ils lancerent contre lui des pierres, des tuiles, des briques, & l'accablerent de façon qu'il lui fut impossible de parer leurs coups. On assure que ce grand Capitaine voyant le sang ruisseler de sa tête, s'écria : *Le sang de nos blessures tombe sur nos pieds & non sur nos talons*, voulant dire par-là, selon l'expression d'un Poëte Arabe, qu'il n'avoit point tourné le dos à l'ennemi.

Enfin, après avoir tenu encore quelque tems, il succomba sous les efforts des Syriens, qui tombant sur lui à l'envi l'un de l'autre, acheverent de le tuer & lui cou-

ABDALMÉLEK. Hégire 73. l'Ere Chr. 692. perent la tête. On alla à l'instant annoncer sa mort à Hégiage, qui aussitôt se prosterna contre terre pour rendre graces à Dieu du succès qu'il avoit accordé à ses armes.

Ce fut ainsi que termina ses jours le célébre Abdallah, après avoir possédé le titre de Calife dans la Mecque pendant neuf années entières. Tous les Historiens font l'éloge de la grandeur de son courage; mais ils conviennent en même-tems qu'il étoit extrêmement avare. C'est ce qui a donné lieu à un proverbe fort commun parmi les Arabes, qui est : qu'*avant Abdallah-ebn-Zobéir, on n'avoit jamais vu un vaillant homme qui n'eût été libéral.*

La mort de ce grand homme, & la prise de la Mecque, assurerent au Calife de Syrie la conquête de presque toute l'Arabie. Les peuples, à l'exception de quelques pelotons de rebelles, reconnurent Abdalmélek pour légitime Calife, & lui prêterent serment de fidélité entre les mains de Hégiage.

Ce Général employa l'année suivante

ABDALMÉLEK. Ere Chr. 693

Hégiage rétablit le pélerinage de la Mecque.

vante à établir de plus en plus l'autorité d'Abdalmélek ; & afin de lui concilier insensiblement les cœurs de ses nouveaux sujets, il chercha à les intéresser du côté de la religion. Il imagina à cet effet de remettre les choses à la Mecque sur le même pied qu'elles étoient du tems de Mahomet. Il fit donc démolir tout ce qu'Abdallah avoit ajouté à la grande Mosquée de cette ville, & remit ce bâtiment dans la même forme qu'il avoit été du vivant du Prophéte. Ce changement fit plaisir à un grand nombre de zélés Musulmans ; & l'on vit alors les pélerinages de la Mecque devenir plus fréquens qu'ils ne l'avoient été depuis long-tems. Abdalmélek lui-même vint y faire un voyage, & témoigna être fort satisfait de la conduite que Hégiage avoit tenue dans les arrangemens qu'il avoit imaginés.

Il soumet au Calife les restes des rebelles.

Ce Calife, peu après la prise de la Mecque, avoit déja témoigné sa reconnoissance à ce Général, en joignant en sa faveur les gouvernemens de l'Hégiaz & de l'Irak à ceux du Khorassan & du Ségestan. Hégiage,

ABDALMÉLEK. Hégire 74. Ere Chr. 693.

de son côté, avoit répondu aux bontés du Calife, en prenant toutes les mesures possibles pour ramener à son parti différens corps de rebelles, qui paroissoient de tems en tems les armes à la main. On lui reprocha seulement d'avoir exercé trop de cruautés, & sur-tout à Médine où il sembloit que ce Général eût formé le dessein d'exterminer ou de faire déserter tous les habitans. Il agit aussi durement avec ceux des Irakiens ou des Basriens qui oserent s'élever contre le Calife; & malgré les clameurs & les différentes menées des rebelles, il fut assez habile ou assez heureux pour dompter tous les ennemis d'Abdalmélek.

Hégire 75. Ere Chr. 694. Nouvelle révolte contre le Calife.

Il y eut cependant deux chefs de parti qui lui donnerent beaucoup d'embarras. L'un s'appelloit Saleh, & l'autre Schébid. Ils avoient formé ensemble une conjuration pour assassiner Abdalmélek dans un pélerinage que ce Calife étoit venu faire à la Mecque. Ils s'y rendirent donc sous le même prétexte; mais ils furent bientôt obligés de se sauver, parcequ'ils surent que leur conju-

ration avoit été découverte. Loin de renoncer à leur dessein, ils entreprirent de se déclarer ouvertement contre le Calife, & réussirent à rassembler des troupes à la tête desquelles ils commencerent par ravager la campagne dans un canton de la Mésopotamie, province qui avoit alors pour Gouverneur un ancien Officier nommé Mervan.

ABDALMELEK. Hégire 75. Ere Chr. 694.

Ce Gouverneur ayant été bientôt informé de ce désordre, résolut d'y remédier. Mais sur la nouvelle qu'il reçut que les rebelles n'avoient qu'un très-petit nombre de troupes, il les méprisa, & n'envoya contre eux que de légers détachemens, qui formoient à la vérité plus de monde que n'en avoient les rebelles; mais il s'en falloit bien qu'ils fussent en état de les forcer, parcequ'il n'y avoit point de soldat dans le parti de Saleh & de Schébid qui ne valût vingt autres Mahométans. Aussi les troupes qu'on envoya contre eux furent presqu'entièrement défaites, & leur Commandant fut tué dans une action. Cette victoire augmenta dans les chefs le goût de la révolte; ils firent

ABDALMELEK. Hégire 75. Ere Chr. 694.

de nouvelles levées; & leurs troupes qui jusqu'alors n'étoient presque composées que de fantassins, formerent alors un gros corps de cavalerie, au moyen des chevaux qu'ils avoient enlevés à leurs ennemis dans la dernière bataille.

Hégire 76. Ere Chr. 695. Les rebelles perdent une bataille.

Hégiage, indigné de l'insolence de ces rebelles, envoya des troupes sous les ordres de Hareth Alhamdani, & lui recommanda de faire les derniers efforts pour éteindre ce parti. Cet Officier les ayant joints près de Modbage, place voisine de Mossul capitale de Mésopotamie, les attaqua presqu'en arrivant, & les poussa avec tant de fureur, que Saleh le premier des chefs, & un grand nombre de ses principaux Officiers, furent tués au premier choc. Schébid pensa périr aussi dans cette action. Il fut renversé de cheval, & alloit être foulé aux pieds de sa propre cavalerie, lorsque, heureusement pour lui, ses gens réussirent à le tirer d'embarras. Dès qu'il fut remonté à cheval, il fit les plus grands efforts pour tenir contre l'ennemi; mais voyant que les pertes que ses

gens avoient faites dans le premier choc les avoient considérablement affoiblis, il prit le parti de faire sa retraite dans un château abandonné qui étoit peu éloigné du champ de bataille. Tout cela se passa avec le plus bel ordre ; & les rebelles firent si bonne contenance, qu'on n'osa les attaquer dans leur retraite.

ABDALMELEK Hégire 76. Ere Chr. 695.

On les investit néanmoins dans ce château, & l'on résolut de les y faire périr. Alhamdani fit apporter aux portes une quantité considérable de bois, & il ordonna qu'on y mît le feu, & qu'ensuite chacun songeât à prendre quelque repos, parceque l'issue du château se trouveroit assez bien gardée par les flammes, pour qu'on n'eût point à craindre que les rebelles pussent franchir cet obstacle.

Ils sont investis dans un château où on met le feu.

Cet ordre ayant été exécuté, les troupes d'Alhamdani ne penserent qu'à profiter du reste de la nuit pour se reposer, comptant bien, comme le Général leur promettoit, que le lendemain il ne leur échapperoit pas un seul de ceux qui s'étoient réfugiés dans le château.

ABDALMELEK. Hégire 76. Ere Chr. 695.

Ils en sortent & taillent en pieces l'armée du Calife.

Schébid, voyant le péril dont il étoit menacé, s'il ne faisoit un effort dès cette même nuit pour se tirer d'affaire, parla à ses gens, & les détermina facilement à tout risquer pour s'ouvrir un passage, pendant que leurs ennemis, au moyen des mesures qu'ils avoient prises, jouissoient de la plus grande sécurité. La nécessité des conjonctures animant leur industrie, ils réussirent à se faire un passage; & les assiégeans furent extrêmement surpris lorsque vers l'heure de minuit, ils virent fondre dans leur camp Schébid & ses soldats, qui firent un carnage affreux de tout ce qu'ils trouverent en leur chemin. Alhamdani fit sonner l'allarme, & rassembla autour de lui quelques troupes pour arrêter ces furieux; mais tous ceux qui se présenterent périrent sous le fer de l'ennemi. Le Général lui-même reçut un coup violent qui le renversa. Ses gens le secoururent assez promtement pour l'emporter hors de la mêlée; & comme il n'étoit que légerement blessé, il voulut encore faire une tentative pour repousser l'ennemi;

mais ce nouvel effort ne servit qu'à faire massacrer quelques-uns des plus braves de ses gens. Le reste prit la fuite, & le Général fut trop heureux de pouvoir se sauver avec eux. ABDALMELEK. Hégire 76. Ere Chr. 695.

Cette victoire rendit Schébid plus fier & plus entreprenant qu'il ne l'avoit encore été : & quoique ses troupes fussent peu nombreuses, il se crut néanmoins en état de faire tête à quiconque oseroit venir à sa rencontre. Hégiage éprouva à son tour combien ce chef de révoltés étoit redoutable. Ayant entrepris de marcher en personne pour le réduire, il eut le chagrin de se voir maltraité en différentes occasions, & d'être obligé de suspendre ses poursuites, pour attendre des renforts, sans lesquels il voyoit bien que ce formidable adversaire auroit toujours l'avantage. Il fit sa retraite à Basrah, & laissa à Schébid la liberté de la campagne.

Celui-ci en profita, & eut l'insolence d'aller attaquer Couffah avec le peu de monde qu'il avoit. Il réussit néanmoins à s'emparer de la place. Ce fut-là que Hégiage alla le Hégire 77. Ere Chr. 696. Ils prennent Couffah.

ABDALMELEK. Hégire 77. Ere Chr. 696.

chercher, lorsqu'il eut rassemblé des troupes. Il s'approcha de Coufah avec quinze ou seize mille hommes. Schébid, qui n'avoit tout au plus alors que six à sept cens hommes, eut la témérité de se présenter devant lui en bataille. Il en fut bien puni; car l'action s'étant engagée, la valeur de ce Général & l'intrépidité de ses troupes ne purent tenir long-tems contre un corps si nombreux. Les rebelles firent cependant des prodiges de bravoure; mais Schébid ayant vu périr son frère, sa femme même, & plusieurs de ses plus braves soldats, il fut contraint de prendre la fuite avec le peu qui lui restoit. Il se sauva sur les frontières de Perse, où il fut vivement harcelé par un corps de Syriens à qui il en couta cependant plus de cent soldats, que Schébid leur tua pendant qu'on le poursuivoit. Il eut bientôt de nouveaux assauts à soutenir, lorsqu'étant arrivé à un pont sur le Tigre, les Syriens voulurent lui en disputer le passage. Quoiqu'il n'eût alors que cent hommes de reste de ses troupes, il voulut néanmoins forcer ce passage;

Hégiage les défait.

Schébid, leur chef, se noie en passant le Tigre.

mais dans le tems qu'il étoit aux prises sur ce pont, son cheval s'étant effarouché, se renversa & tomba avec lui dans le Tigre, où ce grand Capitaine se noya. Son corps ayant été retiré du fleuve, on coupa la tête que l'on envoya à Hégiage.

ABDALMELEK. Hégire 77. Ere Chr. 696.

La mort de ce chef des rebelles mit fin aux troubles qui s'étoient élevés dans l'intérieur de l'Empire des Mahométans depuis Ali. Les peuples vécurent assez tranquillement pendant quelques années, c'est-à-dire, jusqu'à l'an quatre-vingt-deuxiéme de l'Hégire, qu'il y eut de nouvelles dissensions occasionnées par la haine que Hégiage avoit contre un Capitaine nommé Abdarrahman.

Hégire 82. Ere Chr. 701.

Hégiage, qui avoit envie de s'en défaire, l'envoya avec fort peu de troupes pour porter la guerre dans le pays des Turcs. Abdarrahman obéit; mais ayant reçu dans sa route un avis secret des mauvaises intentions de Hégiage, il en fit part à ses gens, & leur fit entendre que la sommission dont on venoit de les charger, n'avoit d'autre but que de

Abdarrahman est reconnu Gouverneur de l'Irak.

ABDALMALEK. Hégire 82. Ere Chr. 701.

les faire tous périr dans cette expédition. Les Officiers & les soldats, également indignés de l'odieux projet de Hégiage, résolurent aussitôt de s'en venger ; & ils commencerent par protester qu'ils ne le reconnoissoient plus pour Gouverneur de l'Irak, & ils prêterent à l'instant serment de fidélité à Abdarrahman en cette qualité.

Il se lie avec les Turcs, & prend plusieurs avantages sur Hégiage.

Abdarrahman, charmé des dispositions de ses troupes, continua cependant de marcher jusque vers les frontières des Turcs ; mais ce ne fut que pour conclure un traité avec le Souverain du pays : aussitôt après il regagna l'Irak, & il ne fit point de mystère du dessein qu'il avoit d'attaquer Hégiage, & de se venger de sa perfidie. Celui-ci ayant été bientôt informé du projet d'Abdarrahman, résolut de le prévenir, & marcha à sa rencontre avec un corps de troupes très-nombreux. Malgré cette précaution, Hégiage fut battu au premier choc ; & le vainqueur profitant de cet avantage, se jetta promtement dans Basrah, où il savoit que son ennemi étoit détesté.

ABDALMELEK Hégire 82. Ere Chr. 701.

Les habitans le reçurent avec des acclamations dont il dut être extrêmement flaté ; & même dans les premiers accès de leurs transports, ils ne se contenterent pas de renoncer à l'obéissance de Hégiage comme leur Gouverneur, ils allerent jusqu'à protester contre le serment de fidélité qu'ils avoient fait au Calife, & ils reconnurent Abdarrahman à sa place.

Hégiage, qui n'étoit pas homme à laisser à son rival le tems d'établir son autorité, tenta une seconde attaque, & fut battu comme il l'avoit été la première fois. Abdarrahman, voulant profiter de sa victoire, passa chez les Couffiens, qu'il trouva très-indisposés contre Hégiage, dont le gouvernement étoit devenu pour eux un joug insupportable. Les habitans de Couffah imiterent donc les Basriens, de sorte qu'Abdarrahman se vit également reconnu dans ces deux places. Hégiage, au désespoir de voir sa réputation ternie par tant d'avantages remportés sur lui à la tête même de ses troupes, entreprit de faire un dernier effort pour répa-

ABDALMÉLEK. Hégire 82. Ere Chr. 701.

Hégiage rassemble des troupes, & le défait.

rer des disgraces si humiliantes.

Il rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible. Son rival fit la même chose de son côté ; mais ce fut avec un bien plus grand succès, parceque la dureté de Hégiage ayant révolté la plupart des esprits, on aimoit mieux se ranger sous les étendards d'Abdarrahman, qui avoit, ou paroissoit avoir, beaucoup de douceur & de modération. Celui-ci se vit donc bientôt à la tête de cent mille hommes. Hégiage auroit eu bien de la peine à mettre sur pied assez de troupes pour faire face à tant de monde ; mais comme Abdalmélek étoit personnellement intéressé dans sa cause, il lui envoya de nombreux détachemens de Syriens, au moyen desquels il fut bientôt en état de tenir la campagne.

Les deux armées s'étant mises en marche, se trouverent en présence près d'un endroit appellé Daïrkorrah. Elles se redouterent assez l'une l'autre pour prendre chacune leur sureté. Elles travaillerent donc respectivement à se mettre hors d'insulte, au moyen de forts retranchemens dont elles revêtirent leur

camp. Ces troupes resterent ainsi près de trois mois dans la même position ; ce ne fut cependant pas sans rien faire, car il ne se passa presque point de jour qu'il n'y eût des actions particulières, & des escarmouches très-sanglantes, dans lesquelles les succès parurent assez également partagés. Mais enfin une dernière action qui ne s'étoit engagée qu'entre des détachemens particuliers, que l'on faisoit appuyer de tems en tems par de nouveaux corps de troupes, devint à la fin une bataille générale qui eut le succès le plus malheureux pour le parti d'Abdarrahman. Ses troupes furent mises dans une entière déroute. Ce Général entreprit en vain de les rallier, il fut contraint lui-même de se mêler parmi les fuyards pour échapper à son ennemi.

ABDALMELEK. Hégire 82. Ere Chr. 701.

Il alla se réfugier à Sahan, où il fut bientôt arrêté par un détachement de cavalerie qui s'étoit mis à sa poursuite ; mais Zentil, Roi des Turcs, qui avoit conçu beaucoup d'estime pour ce Général depuis le dernier traité qu'ils avoient conclu ensemble, entreprit de le délivrer,

Abdarrahman est fait prisonnier, puis sauvé par le Roi des Turcs.

ABDALMELEK. Hégire 82. Ere Chr. 701.

& il y réussit. Hégiage n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya vers Zentil pour lui demander Abdarrahman ; & en cas de refus, il le fit menacer d'entrer dans son pays avec son armée victorieuse, & d'y mettre tout à feu & à sang.

Abdarrahman se donne la mort à lui-même.

Zentil, qui ne se sentoit pas en état de résister à des troupes si nombreuses, & conduites par un Général qui ne connoissoit aucun ménagement, fut très-embarrassé de la réponse qu'il devoit faire. Il ne vouloit point s'attirer un ennemi tel que Hégiage ; il ressentoit d'ailleurs une peine infinie à lui livrer un homme à qui il avoit donné asyle dans ses états. Dans une conjoncture aussi embarrassante, Abdarrahman termina lui-même toutes les difficultés par un coup de désespoir. Ce Général craignant à chaque instant d'être mis entre les mains d'un ennemi cruel qui insulteroit à sa situation, & le feroit périr d'une mort infâme, prit le parti de terminer ses jours & ses malheurs, en se précipitant du haut de la maison que Zentil lui avoit donnée pour retraite. Après la mort de

ce rebelle, la paix se rétablit insensiblement dans l'Arabie, & tous les peuples reconnurent unanimement le Calife de Syrie pour Souverain. ABDALMELEK.

Hégiage, comblé de gloire, ne songea plus qu'à goûter les avantages de la paix qu'il venoit d'établir, & à faire respecter l'autorité d'Abdalmélek dans toutes les provinces dépendantes de son gouvernement de l'Irak. Ce fut alors qu'il fit bâtir une ville sur le Tigre qu'il appella *Vasset* ou *Vassit* : nom qui en Arabe signifie *milieu*. Il nomma ainsi cette ville, parcequ'effectivement elle est située dans un territoire qui tient le milieu entre Couffah & Basrah. Hégire 83. Ere Chr. 702. Hégiage bâtit la ville de Vasset ou Vassit.

Abdalmélek ne jouit pas longtems du plaisir de voir la tranquillité établie dans ses Etats. Il mourut l'an quatre-vingt-sixiéme de l'Hégire, âgé de soixante ans, & vers la vingtiéme année de son regne. Ebn-Athir, Auteur Arabe, rapporte que ce Prince étoit attaqué d'une maladie que les Médecins avoient déclarée mortelle, si on lui donnoit à boire : cependant la Hégire 86. Ere Chr 705. Mort du Calife Abdalmélek.

ABDALMÉLEK. Hégire 86. Ere Chr. 705.

soif étant devenue si violente qu'il lui étoit impossible de la supporter, il ordonna à Valid, son fils, de lui donner à boire. Valid, qui aimoit son père, refusa d'obéir, en conséquence de la défense des Médecins. Le Calife ayant demandé la même chose à Fatime, sa fille, Valid s'y opposa; mais Abdalmélek se mettant en colère, déclara à son fils qu'il le deshériteroit s'il ne laissoit faire sa sœur. Valid fut donc contraint de se rendre, & le Calife n'eut pas plutôt avalé le fatal verre d'eau qu'il avoit tant demandé, qu'on le vit l'instant d'après tomber dans une grande foiblesse qui l'emporta au bout de quelque tems.

Ce Calife étendit sa puissance beaucoup plus loin que ses prédécesseurs, sans néanmoins faire aucun usage des grandes qualités qu'il avoit eues avant de parvenir à la couronne. Abulféda rapporte en effet, que ce Prince perdit tout son mérite en montant sur le trône; mais il eut le bonheur d'avoir d'excellens Capitaines, par le ministère desquels ses entreprises eurent le succès le plus heureux.

On le taxa de l'avarice la plus sordide : c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Rasch-al-Hagiar*, c'est-à-dire, *sueur de la pierre.* On l'appella aussi *Aboul-Zebbad*, qui signifie, *Père des mouches*, par opposition à l'effet que produisoit son haleine sur ces insectes : on assure qu'elle étoit d'une odeur si insupportable, que les mouches qui s'approchoient de ses lévres tomboient mortes sur le champ.

ABDALMELEK. Hégire 86. Ere Chr. 705.

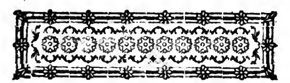
Il laissa quatre enfans qui regnerent après lui, savoir Valid, Soliman, Yésid, & Hescham. On raconte que la destinée de ces enfans lui fut annoncée par un Musulman nommé Saad, qui passoit pour être très-expert dans l'explication des songes. Abdalmélek ayant rêvé qu'étant dans la partie la plus respectable du temple de la Mecque, il avoit uriné contre la muraille, & ce même songe lui étant revenu dans quatre nuits différentes, Saad qu'il consulta à ce sujet, lui prédit que quatre de ses enfans parviendroient au Califat ; & en effet ils monterent tous les quatre sur le trône.

On assure qu'il fut le premier qui

ABDALMÉLEK. Hégire 86 Ere Chr. 705.

Ce Calife fait battre une nouvelle monnoie.

fit frapper la monnoie chez les Arabes : on ne se servoit auparavant que de celle des Grecs & des Persans. Abdalmélek fit mettre sur la sienne cette inscription : *Dites, il n'y a qu'un seul Dieu*. Cette devise étoit celle que le Calife mettoit au commencement des lettres qu'il écrivoit à l'Empereur Grec ; il nommoit ensuite le Prophéte avec la date de l'Hégire. Cette façon d'écrire ayant déplu à l'Empereur Grec, il manda au Calife de la changer, sinon qu'il feroit battre une monnoie où Mahomet seroit nommé d'une façon qui ne lui feroit pas plaisir. Abdalmélek, choqué de cette menace, & ne voulant rien changer dans la forme de ses lettres, résolut de proscrire la monnoie des Grecs, & d'en faire frapper une qui auroit cours dans ses Etats. Voilà quelle fut l'origine de la première monnoie des Arabes.



VALID.

XI. CALIFE.

VALID, l'aîné des enfans d'Abdalmélek, succéda à son père, & monta sur le trône immédiatement après la mort de ce Prince. Ce Calife, qui n'a rien fait par lui-même, est néanmoins un des plus célébres par les grandes conquêtes que les Arabes firent sous son regne. Ces peuples s'étendirent jusqu'à l'Océan Atlantique par le détroit de Gibraltar : ils entrerent en Europe & conquirent les provinces méridionales de l'Espagne *. Dans le même tems ils pousserent leurs conquêtes vers l'orient, où ils sou-

VALID. Hégire 86. Ere Chr. 705.

Conquêtes des Arabes sous le regne de Valid.

* Macine, Auteur Arabe, rapporte que dans la quatre-vingt treiziéme année de l'Hégire, un des Généraux de Valid s'empara de l'Andalousie & du Royaume de Tolède, & apporta au Calife *la Table de Salomon, fils de David, composée d'un mêlange d'or & d'argent, avec trois bordures de perles.*

VALID. Hégire 86. Ere Chr. 705.

mirent la plus grande partie des Indes en deçà du Gange ; ensuite vers le nord, où ils s'emparerent du Khouaresm, de la Transoxane, du Turquestan & autres provinces.

Hégire 88. Ere Chr. 707. Catibah s'empare du Khouaresm.

On fut redevable de ces dernières conquêtes à la valeur de Catibah-ebn-Moslem, célébre Capitaine, le premier des Arabes qui porta les armes dans le Khouaresm. Il avoit été nommé Gouverneur du Khorassan, pays contigu à cette province. Après avoir passé quelque tems à établir le bon ordre dans les contrées de sa dépendance, il forma le dessein d'immortaliser son nom en étendant les bornes de l'Empire des Arabes.

Il passa donc le fleuve Gihon à la tête d'une armée formidable, & entra sans beaucoup d'obstacles sur les frontières du Khouaresm. Il eut quelques difficultés à essuyer pour pénétrer plus avant ; les peuples prirent les armes pour la défense de leur patrie. Mais l'exemple de Catibah animant le courage de ses troupes, les Khouaresmiens ne firent que de vains efforts, & ils furent contraints de plier sous le joug.

Le Général ne se contenta pas de cette victoire. Voyant que ces peuples étoient idolâtres, il entreprit de les convertir à l'Islamisme, & il réussit. Catibah poursuivant ses conquêtes, passa l'Oxus & entra dans la Transoxane, province du Turquestan. Cette irruption subite déconcerta Magourek, Souverain de ce pays, qui n'ayant pas le tems de rassembler des troupes pour se défendre, prit le parti de se réfugier dans la fameuse ville de Samarkand, capitale de ses états.

VALID. Hégire 88. Ere Chr. 707.

Il entre dans la Transoxane.

Catibah l'y poursuivit & mit le siége devant cette place; mais il fut obligé de ne faire que la bloquer, parcequ'il n'avoit point les machines nécessaires pour former les attaques. Il ne chercha donc qu'à enfermer les habitans, de manière qu'ils ne pussent avoir aucune communication au dehors. Il voulut cependant risquer quelques assauts par les endroits qu'il croyoit les plus foibles. Cette entreprise ne réussit point; les habitans se défendirent avec beaucoup de résolution, & repousserent les Arabes avec une perte considérable.

Il assiége & prend Samarkand.

VALID.
Hégire 88.
Ere Chr. 707

Ces avantages les rendirent insolens. Ils se montrerent sur leurs remparts, & firent de fréquentes insultes aux assiégeans. On vint entr'autres rapporter à Catibah, que les assiégés disoient qu'on ne viendroit à bout de la place, que quand un chamelier (c'est-à-dire un conducteur de chameaux) pourroit la prendre.

Le Général n'eut pas plutôt entendu ce rapport, qu'il se jetta à genoux, & rendit graces à Dieu d'une si bonne nouvelle. Ses Officiers surpris, lui demanderent ce qu'il trouvoit de si avantageux dans la raillerie des assiégeans. *C'est à moi*, répondit-il, *que la conquête de cette ville est réservée, car je me souviens qu'étant fort jeune, & ayant l'esprit très-pesant, mes parens disoient quelquefois que je ne serois jamais propre qu'à être chamelier.*

L'air de confiance avec lequel Catibah prit son parti dans cette singulière occurrence, ranima le courage de ses troupes, de sorte que, quoiqu'ils manquassent de la plupart des choses nécessaires pour battre une place, ils trouverent le

moyen d'y suppléer par leur valeur & leur activité; & enfin ils réduisirent les habitans au point, que se voyant à la veille d'être forcés, & voulant éviter le pillage & la ruine totale de la ville, ils demanderent à capituler. Catibah consentit de les recevoir à composition, & ils s'engagerent de payer un tribut d'un million de dinars d'or & de trois mille esclaves.

VALID. Hégire 89. Ere Chr. 707.

Ce Général, qui étoit extrêmement zélé pour la propagation du Musulmanisme, entreprit de détruire dans cette ville l'idolatrie qui y regnoit, & d'y substituer la religion de Mahomet. Il commença par les instruire lui-même, & sut si bien les gagner, qu'il vint à bout de faire briser les idoles, pour y établir le culte d'un seul Dieu. Il leur donna ensuite des Imans, pour cultiver les semences de religion qu'il avoit déja jettées dans leurs cœurs. Peu après il fit bâtir une Mosquée superbe, où l'on prêcha hautement l'Islamisme; & ces peuples devinrent enfin des disciples zélés de Mahomet.

Il y établit le Mahométisme.

Tandis que les Généraux de Valid

VALID. Hégire 88. Ere Chr. 707.

Valid fait construire des Mosquées dans différentes villes.

portoient dans les provinces éloignées la terreur de ses armes & la religion du Prophéte, le Calife s'occupoit de son côté à honorer la mémoire de l'Apôtre de Dieu, en faisant construire dans différens endroits des Mosquées superbes, afin que les esprits des peuples vivement frappés par la majesté de ces édifices, eussent plus de respect & de vénération pour la doctrine qu'on y enseignoit.

Valid fit bâtir une Mosquée à Damas avec une magnificence vraiment royale; & pour la rendre plus spacieuse, il fit démolir l'Eglise de S. Jean Baptiste, qui appartenoit aux Chrétiens, & en employa le terrein pour augmenter sa Mosquée. Il y a des Auteurs qui disent qu'il offrit quarante mille écus aux Chrétiens pour qu'ils lui cédassent leur Eglise; mais que ceux-ci ayant refusé de la vendre, le Calife s'en saisit d'autorité, & la fit abattre sans leur rien donner.

En même-tems qu'il faisoit bâtir la Mosquée de Damas, il donna ses ordres pour que l'on reconstruisît celle de Médine, où il dépensa des sommes

sommes immenses. Il crut ne devoir rien épargner pour décorer une ville qui avoit eu l'honneur de servir de retraite à Mahomet contre ses ennemis, & dans laquelle il avoit fini ses jours, après y avoir jetté les fondemens d'une des plus vastes Monarchies de l'univers. VALID. Hégire 88. Ere Chr. 708

La Mecque, qui étoit le lieu de la naissance du Prophéte, méritoit bien aussi d'avoir part aux attentions du Calife. Il fit donc dresser le plan de l'édifice qu'il vouloit y faire élever; & après qu'il l'eut bien examiné, il envoya ses architectes en cette ville & donna ordre à Abdalaziz, qui en étoit Gouverneur, de se conformer à leurs avis dans tout ce qu'ils jugeroient à propos de faire pour la construction de cette Mosquée.

On mit aussitôt la main à l'ouvrage, & l'on fit un abbattis considérable de maisons de particuliers pour se procurer un vaste terrein quarré où l'on jetta les fondemens de cet édifice. Cela ne put pas s'exécuter sans quelque contradiction, sur-tout de la part de quelques vieux Musulmans, qui ne purent voir

VALID. Hégire 88. Ere Chr. 707. sans chagrin que l'on renonçât à l'ancienne simplicité du Prophéte, pour élever des bâtimens de goût, construits selon toutes les regles de l'art, & avec une magnificence qui leur paroissoit menacer d'introduire bientôt le relâchement dans la discipline & dans les mœurs.

Hégire 89. Ere Chr. 708. Ces plaintes n'empêcherent pas la continuation des ouvrages ; & l'on vit en peu de tems des bâtimens magnifiques remplacer les antiques masures qui avoient été habitées par les premiers Patriarches du Musulmanisme. Voici la description que les Historiens nous ont laissée des Mosquées bâties par Valid.

Ces grands édifices formoient des bâtimens quarrés, dont les dehors étoient décorés de trois ou de quatre rangs de galeries, où deux hommes pouvoient marcher de front. Chaque étage de ces galeries étoit soutenu par des colonnes fort déliées, entre lesquelles il y avoit des balcons de pierre avec des desseins à jour. Les chapiteaux des colonnes étoient travaillés dans le même goût.

Aux quatre coins de ces Mosquées il y avoit quatre tours poligones d'une architecture admirable. C'étoit-là que sept ou huit *Moëzins* * montoient deux fois le jour pour crier par les différens côtés, *Allah*, *Allah*, *&c*. C'étoit le signal qui annonçoit que l'heure de la prière publique s'approchoit, & qu'il falloit s'y préparer par les ablutions & autres cérémonies légales. On a suivi à peu près le modèle des Mosquées de Valid, dans la construction de celles que les Mahométans ont fait élever dans la suite.

VALID. Hégire 89. Ere Chr. 708.

Valid, non content d'élever des édifices à l'honneur de sa religion, eut soin en même-tems de faire instruire les peuples des pays conquis, dont la plupart étoient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Mais l'aversion qu'il portoit aux payens n'égala point celle qu'il avoit pour les Chrétiens, & surtout pour les Grecs. Il commença par défendre que l'on se servît dé-

Hégire 90. Ere Chr 709. Aversion de Valid pour les Grecs.

* C'étoient des crieurs publics qui étoient chargés d'appeller le peuple à la prière. Cela s'observe encore aujourd'hui parmi les Mahométans. Les tours, du haut desquelles on fait cet appel, se nomment, *Minarets*.

VALID. Hégire 90. Ere Chr. 709.

formais de la langue Grecque, qui jusqu'alors avoit été fort en usage dans une grande étendue de son Empire : on l'enseignoit dans les écoles, & l'on s'en servoit même dans la plupart des actes publics. Peu après il déclara la guerre à cette nation, qui venoit de lui donner de nouveaux sujets de la haïr, en recevant chez elle les Arméniens qui s'étoient révoltés contre lui.

Il leur déclare la guerre.

Les troupes de ce Prince entrerent dans la Grece, & après avoir ravagé une partie du pays, elles percerent jusque dans les provinces Romaines, où elles s'emparerent de plusieurs places de peu de défense. Le dessein du Calife étoit de faire passer son armée dans l'Asie Mineure ; mais ses Généraux l'en détournerent, par la crainte qu'ils eurent d'être surpris par les ennemis. D'ailleurs, les troupes étoient si chargées de butin, que ce fut tout ce qu'elles purent faire que de l'apporter en Syrie.

Hégire 91. 92. &c. Ere Chr. 710. 711. &c.

L'année suivante, les Musulmans porterent leurs armes dans la Galatie qu'ils ravagerent presqu'entiè-

VALID. Hégire 92. &c. Ere Chr. 711. &c.

Troubles dans l'Empire Grec.

tement, sans rencontrer beaucoup d'obstacles de la part des Grecs, dont l'Empire étoit depuis longtems déchiré par des divisions intestines. Il sembloit alors que le trône fût devenu chez eux la proie du plus fort. Celui qui l'usurpoit exerçoit toutes sortes de cruautés sur le Prince qu'il détrônoit, & peu après il devenoit lui-même l'objet des fureurs d'un nouveau concurrent qui lui ravissoit la couronne.

C'est ainsi que Justinien II. fut détrôné par Léonce, qui lui fit couper le nez & l'envoya en exil. Léonce, à son tour, fut privé de la couronne par Absimare, qui le relégua dans un monastère, après lui avoir fait essuyer le même traitement qu'il avoit fait souffrir à son prédécesseur. De nouvelles révolutions ayant reporté Justinien sur le trône, ce Prince se livra à toute la férocité de son caractère; il commit sur ses sujets des cruautés inouies, & poussa même la brutalité jusqu'à inventer des supplices nouveaux pour tourmenter ceux dont il etoit mécontent. La plupart des Princes

VALID.
Hégire 92. &c.
Ire Chr. 711. &c.

qui lui succéderent furent autant de monstres qui deshonorerent l'humanité, & qui ne sont connus dans l'histoire que par leurs crimes.

Telle étoit la situation de l'Empire des Grecs. Les peuples, qui ne suivent que trop l'exemple des Souverains, lorsqu'il s'agit de malfaire, se livroient à l'irreligion, à la débauche, à tous les crimes. Peu capables de se défendre contre leurs ennemis, ils n'employoient les forces qui leur restoient, que pour soutenir des factions & des guerres intestines qui ne produisoient d'autre effet que la désolation des villes & des provinces, & l'effusion du sang des citoyens. Du reste, les frontières se trouvoient abandonnées, les places voisines des ennemis étoient sans défense, & leur présentoient ainsi une carrière facile pour étendre leurs conquêtes sans batailles & sans siége.

Il est vrai cependant que ces peuples, animés peut-être par le souvenir de leur ancienne vigueur, parurent quelquefois vouloir sortir de leur indolence, & secouer le joug de ceux qui avoient l'audace de leur

apporter des fers jusque dans le sein de leur pays ; mais ce n'étoit qu'une lueur passagère qui s'éclipsoit promtement, de sorte que les Musulmans quoique repoussés assez vivement dans quelques conjonctures, ne tardoient pas à revenir à la charge. Ils attaquerent ainsi l'Empire des Grecs à différentes reprises, & l'ébranlerent jusque dans ses fondemens, comme on le verra par la suite de cette histoire.

VALID. Hégire 91. &c. Ere Chr. 711. &c.

Les rapides succès des Musulmans sous le regne de Valid, mériterent à ce Prince les titres de *Victorieux* & de *Conquérant*. Ce n'est pas que par lui-même il y ait eu aucune part ; mais il fut assez heureux pour avoir d'excellens Généraux, qui, favorisés de la fortune, & sagement guidés d'ailleurs par une longue expérience, réussirent dans presque toutes leurs entreprises. Leur gloire devint celle du Calife ; & ce Prince est célébre dans l'histoire, comme s'il eût paru en personne à la tête de ces expéditions, & que leur succès eût été une suite de sa bravoure ou de son intelligence dans le métier de la guerre.

Hégire 91. &c. Ere Chr. 711 &c.

Partage des Auteurs sur le caractère de Valid.

A l'égard de ses qualités personnelles, il s'en faut beaucoup que les Historiens soient d'accord entr'eux sur le portrait qu'ils en font. Les Auteurs Syriens parlent de Valid avec les plus grands éloges, & le regardent comme l'un des Princes des plus respectables de la dynastie des Ommiades. Les Arabes, au contraire, le dépeignent comme un homme violent, injuste, cruel; digne en un mot du nom qu'ils lui avoient donné de *Pharaëni Ommiah*, c'est-à-dire, *le Pharaon de la race des Ommiades* : prétendant que ce Prince avoit toutes les mauvaises qualités du Pharaon d'Egypte qui regnoit du tems de Moyse. D'autres, en nommant ce Prince, y ajoutent toujours quelque invective ou quelque malédiction : il y en a, par exemple, qui ne l'appellent que *Valid nam pélid*, c'est-à-dire, *Valid dont le nom est abominable.*

Hégire 96. Ere Chr. 715. Mort de ce Calife.

Il mourut dans la quatre-vingt-seiziéme année de l'Hégire, & la sept cent quinziéme année de Jesus-Christ, après un regne de dix à onze ans. *Il fut enterré à Damas*, dit Macine, *dans le sépulcre de la pe-*

tite porte. Le même Auteur dit que ce Prince étoit de la haute taille ; qu'il avoit le teint basané, le visage fort marqué de petite vérole, & qu'il étoit camus ; qu'aureste il avoit fort bonne mine. On ne parle point de ses enfans, mais seulement de ses femmes : l'on assure qu'il en avoit épousé soixante & trois. Hégire 96. Ere Chr. 715.

Ce fut sous le regne de ce Prince que le nom de *Sarrasins*, que l'on donnoit communément aux seuls Arabes Musulmans depuis Omar I. fut attribué en général par les Auteurs Chrétiens à tous ceux qui professoient le Mahométisme, tant en Arabie qu'en Syrie & dans les autres contrées de leur domination.

Un an avant la mort de Valid, les Ommiades perdirent le fameux Hégiage qui s'étoit rendu si formidable à leurs ennemis sous le regne d'Abdalmélek. Les Auteurs Arabes rapportent qu'il contribua aussi beaucoup par ses exploits à illustrer le Califat de Valid ; mais au-lieu d'entrer dans le détail de ses grandes actions, ils ne se sont attachés qu'à quelques traits particuliers assez peu intéressans pour l'histoire des Différens traits concernant Hégiage.

Arabes en général : ils servent seulement à faire connoître le caractère de ce grand Capitaine.

On a vu dans la vie d'Abdalmélek que Hégiage avoit terni l'éclat de ses victoires par des cruautés excessives. Le sang ne lui coutoit rien ; il sembloit prendre plaisir à le répandre, & il se vantoit même d'avoir fait mourir plus de cent mille hommes.

Cependant cet homme de sang, si redoutable à quiconque osoit lui résister en face, a par devers lui plusieurs traits de clémence qui font honneur à l'humanité.

On raconte que ce Général s'étant un jour égaré à la chasse, rencontra un Arabe du désert, dont il se douta bien n'être connu que de réputation. Pour s'amuser, il lui demanda ce que c'étoit qu'un certain Hégiage dont on parloit tant dans le pays. *Je ne l'ai jamais vu*, répondit l'Arabe, *mais je sais que c'est un homme bien cruel & bien méchant*. Hégiage un peu étonné, lui dit : *Et moi, me connois-tu ? Non*, répliqua l'Arabe. *Eh bien, mon ami*, repartit Hégiage, *apprens que je*

ſuis ce même Hégiage dont tu parles ſi mal. L'Arabe, ſans ſe déconcerter, lui demanda à ſon tour, s'il le connoiſſoit. Hégiage lui ayant répondu que non : *Eh bien*, reprit l'Arabe, *ſachez que je ſuis de la maiſon de Zobëir, dont tous les deſcendans ont des accès de folie trois jours de l'année ; & cette journée-ci eſt l'une des trois.* Hégiage tout cruel qu'il étoit, ne put s'empêcher de rire d'une défaite auſſi ingénieuſe ; & loin de punir l'Arabe de ſon indiſcrétion, il lui parla avec amitié, & lui demanda ſon chemin pour retrouver ſes gens.

Dans une pareille conjoncture, Hégiage ſe trouva à l'iſſue d'un bois autour duquel un berger faiſoit paître des moutons. Comme il étoit arrivé au galop, le bruit avoit effrayé le troupeau qui s'étoit à l'inſtant diſperſé de côté & d'autre. Le berger en fureur ſe mit à proférer des malédictions contre le cavalier qui venoit d'effaroucher ſes moutons. Hégiage l'entendit ; mais au-lieu de ſe fâcher, il ſalua ce berger en lui ſouhaitant la paix. L'Arabe, peu ſenſible à cette politeſſe, ré-

pondit toujours en colère que pour lui il ne lui souhaitoit ni paix ni bénédiction. Hégiage feignant de ne pas l'entendre, le pria de lui donner à boire, parcequ'il mouroit de soif. Le berger lui répliqua brusquement : *Si vous voulez boire, voilà une fontaine près d'ici, vous n'avez qu'à y aller vous-même y chercher de l'eau ; car je ne suis ni votre serviteur ni votre ami pour me donner cette peine.*

Hégiage prit le tout en bonne part ; & comme effectivement il avoit un besoin extrême de se rafraîchir, il alla boire à cette fontaine ; puis revenant trouver ce berger, il lui demanda quel étoit celui de tous les hommes qu'il croyoit le plus parfait : *C'est Mahomet*, répondit l'Arabe, *en dussiez-vous crever de dépit. Et que dites-vous d'Ali ?* ajouta Hégiage. *On ne peut rien dire de trop fort*, répliqua le berger, *pour exprimer l'excellence de ce grand homme cousin & gendre du Prophète.* Hégiage reprenant la parole, lui dit : *Que pensez-vous d'Abdalmélek ?* (c'étoit le Calife actuellement regnant) *& de Hégiage*

son Général, Gouverneur des deux Arabies. L'Arabe parut alors un peu embarrassé; mais reprenant bientôt sa fermeté, il répondit qu'il regardoit Abdalmélek comme un très-mauvais Prince. *Eh pourquoi donc?* dit Hégiage. *C'est*, reprit le berger, *parcequ'il nous a donné pour Gouverneur l'homme le plus méchant qui soit sous le ciel.*

Dans le tems qu'il parloit encore, il passa dans l'air un oiseau, au vol & au cri duquel l'Arabe cessa ses invectives, & regardant fixement Hégiage, il lui demanda qui il étoit. Ce Général étonné, voulut savoir la raison de cette curiosité. *C'est*, reprit le berger, *que le cri de cet oiseau m'apprend qu'il y a près d'ici une troupe de gens dont vous êtes peut-être le chef.* Il vit bien qu'il ne se trompoit pas; car toute la suite de Hégiage parut à l'instant, & chacun s'empressa de témoigner à ce Général la joie que l'on avoit de l'avoir retrouvé. Il partit presqu'aussitôt, & emmena avec lui le berger, qui sachant alors à qui il avoit parlé avec aussi peu de réserve, auroit bien voulu ne pas faire

ce voyage : mais il fallut obéir.

Le lendemain Hégiage le fit venir à l'heure du dîner, & l'obligea de se mettre à table avec lui. Il se rendit à ses ordres, & avant de se placer, il fit une prière assez singulière : au-lieu de se servir de la formule ordinaire des Musulmans, il dit : *Dieu veuille que je sorte aussi heureusement de cette table que je m'y suis mis.*

Cette prière fut remarquée ; mais Hégiage ne fit pas semblant de l'avoir entendue. Pendant le repas, il demanda à cet Arabe s'il se souvenoit de la conversation qu'ils avoient eue ensemble le jour précédent. Cette question effrayante fit une vive impression sur l'Arabe, qui commença à craindre que ce repas où il avoit reçu tant d'honneur n'eût une funeste catastrophe. Hégiage ajouta aussitôt ; *Il faut absolument que vous choisissiez tout-à-l'heure entre deux partis que j'ai à vous proposer. C'est de me reconnoître pour Gouverneur de la province, & de demeurer à mon service ; ou d'être envoyé à Abdalmélek que j'instruirai des sentimens que vous avez pour lui.*

L'Arabe rassuré par la proposition que Hégiage lui faisoit de s'attacher à lui, reprit le ton de liberté avec lequel il lui avoit parlé dans leur première entrevue, & il répondit plaisamment : *Je sais bien un troisième parti qui vaudroit beaucoup mieux que les deux que vous me proposez ; ce seroit de me renvoyer où vous m'avez pris, & que nous puissions ne nous revoir jamais.* Hégiage parut si satisfait de l'ingénuité de cette réponse, qu'il consentit à laisser partir ce berger : il le renvoya chez lui, & lui fit donner dix mille drachmes d'argent.

Un trait de fermeté à peu près semblable sauva la vie à un Officier, que ce Général avoit condamné à mort avec plusieurs autres qu'il avoit faits prisonniers dans le tems de la déroute de l'armée d'Abdarrahman. Son caractère inhumain l'ayant porté à faire faire devant lui cette sanglante exécution, il y eut un des prisonniers qui demanda à lui parler. Hégiage lui en ayant donné la permission, l'Officier lui parla en ces termes : *Ce seroit, Seigneur, un acte de justice de m'accorder ma grace ; car je me souviens qu'un*

jour Abdarrahman ayant prononcé des imprécations contre vous , & continuant d'en parler avec beaucoup de mépris , je lui représentai qu'il avoit tort , & dès cet instant j'ai toujours été brouillé avec lui.

Hégiage lui ayant demandé s'il avoit quelque témoin de ce qu'il venoit de dire , l'Officier nomma un prisonnier qui alloit subir le même sort que lui. Le Général le fit avancer , & après l'avoir entendu , il accorda la grace qu'on lui demandoit. Il demanda en même-tems à celui qui avoit servi de témoin , s'il avoit aussi pris sa défense dans le tems qu'Abdarrahman s'échappoit en invectives contre sa personne. Celui-ci continuant de rendre témoignage à la vérité , eut le courage de répondre qu'il n'avoit pas cru devoir le faire. *Eh pourquoi donc ?* dit Hégiage avec émotion. *C'est* , répondit l'autre avec fermeté, *parcequ'alors j'etois votre ennemi.* Cette franchise plut tellement au Général, qu'il accorda à celui-ci la même grace qu'à l'autre.

Il y a quantité d'autres traits qui font honneur à Hégiage ; mais il y

en a un bien plus grand nombre qui terniſſent ſa mémoire, par les cruautés inouies qu'il exerçoit ſoit à l'armée ſoit dans ſon gouvernement; de ſorte qu'il étoit beaucoup plus craint qu'aimé par tout où il commandoit.

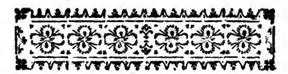
Il conſerva juſqu'à la mort ce caractère de férocité. On rapporte que durant ſa dernière maladie, il envoya chercher un aſtrologue pour ſavoir de lui, ſi par les principes de ſon art il pourroit découvrir que quelque grand Capitaine fût menacé de mourir bientôt. L'aſtrologue, après avoir réfléchi quelque tems, lui répondit qu'un fameux Général nommé *Kolaïd* devoit mourir inceſſamment. *Ah*, s'écria tout-à coup Hégiage, *c'eſt donc moi; car dans mon enfance, ma mere m'avoit donné ce nom.* L'aſtrologue loin de chercher à le raſſurer, appuya ſur la certitude de ſon art, & dit qu'il n'y avoit pas à douter que cette maladie ne l'emportât. Hégiage en colère lui répondit : *Je compte tellement ſur votre habileté, que je veux vous avoir avec moi dans l'autre monde; & je vais commencer par vous y*

envoyer, afin que je puisse me servir de vous dès mon arrivee. Il ordonna en effet qu'on lui coupât la tête : ce qui fut exécuté sur le champ.

Mort de Hégiage.

Ce Général mourut peu après, n'étant encore âgé que de cinquante-quatre ans. Cette mort arriva dans la quatre-vingt quinziéme année de l'Hégire &c, la sept cent quatorziéme de Jesus-Christ.





SOLIMAN.

XII. CALIFE.

APrè's la mort de Valid, Soliman-ebn-Abdalmélek, son frère, monta sur le trône, & signala son avenement à la couronne par des traits de clémence & d'humanité qui lui mériterent le glorieux surnom de *Mestah-al-Kaïr*, c'est-à-dire, *chef du bien* ou *de la bonté.* Il fit ouvrir la porte des prisons, & rendit la liberté à tous ceux qui y étoient détenus pour dettes, ou pour des affaires malheureuses. Il accorda cette grace sans que qui que ce soit eût d'ailleurs le moindre sujet de se plaindre ; car il eut soin de faire payer les dettes de ses propres deniers, & il accommoda les autres affaires de façon que chacun fut content.

SOLIMAN. Hégire 97. Ere Chr. 716. Soliman signale son avenement au trône par sa clémence.

Ce Calife, si recommandable par

SOLIMAN. Hégire 97. Ere Chr. 716.

la bonté de son cœur, ne l'étoit pas moins par les qualités de l'esprit, & par le talent de la parole. Le jour même de sa proclamation, il fit une harangue dont l'éloquence & la noblesse enleverent les suffrages, & donnerent la plus haute idée de ce qu'on devoit attendre d'un Prince aussi accompli.

Il réforme les Gouverneurs de provinces.

La suite ne démentit pas de si heureux commencemens, & le nouveau Calife fit voir dans toute sa conduite, une grandeur d'ame peu commune, une affection sincère pour ses sujets, & une application continuelle au bien de l'Empire. Sous les Califes précédens, la plupart des Gouverneurs des provinces étoient autant de sangsues qui s'engraissoient impitoyablement du sang des malheureux. Soliman remédia promtement à ce désordre. Il déposa ceux qu'il sut être indignes de leurs places, & leur substitua des sujets de mérite, qui peu susceptibles d'ambition ou d'intérêts, n'eurent d'autre objet que la gloire du Souverain & le bonheur des peuples.

Ce Calife reprit en même-tems

le dessein de marcher contre les Grecs, & d'aller les attaquer jusque dans Constantinople leur capitale. Il équipa à cet effet un nombre prodigieux de vaisseaux, & fit passer deux cens mille hommes, qui s'étant avancés dans la Thrace, allerent former le siége de Constantinople. Pendant qu'on l'attaquoit par terre, quinze cens vaisseaux Arabes chargés de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, parurent à la vue de cette ville, & lui ôterent ainsi toute espérance de secours du côté de la mer. Ce fut aussi par-là que les Sarrasins se disposerent à donner un assaut à la place. Mais dans le tems qu'ils s'y préparoient, Léon, surnommé l'Isaurien, qui occupoit alors le trône des Grecs, fit pousser contre la flotte Sarrasine, un grand nombre de brulots remplis de feu grégeois, qui causerent un désordre affreux dans l'armée ennemie. Les Musulmans qui ne connoissoient point les terribles effets de ces feux d'artifice qui embrasoient tout ce qu'ils rencontroient, même au milieu des eaux, furent extrêmement surpris

SOLIMAN. Hégire 98. Ere Chr. 717. Il fait assiéger Constantinople.

Mauvais succès de cette expédition.

SOLIMAN. Hégire 98. Ere Chr. 717

de voir périr plusieurs de leurs vaisseaux qui furent consumés dans un instant.

Les troupes qui formoient les attaques du côté de la terre, ne furent pas plutôt informées du désastre arrivé à leur flotte, qu'elles abandonnerent leur entreprise pour aller regagner les vaisseaux qui leur restoient, afin de se sauver pendant qu'il y avoit encore quelque espérance de se mettre en sureté. Ils se retirerent au bosphore de Thrace, d'où ils entrerent dans le port de Solerne, où ils hyvernerent. Mais par une suite du malheur qui sembloit poursuivre les Musulmans dans leur dernière entreprise, la saison devint si insupportable, que pendant près de trois mois que dura l'hyver, l'excessive rigueur du froid, & l'abondance des neiges dont la terre fut couverte durant tout ce tems-là, firent périr de misère la plus grande partie de l'armée Musulmane.

Hégire 97. Ere Chr. 716. Soliman envoie une seconde flotte qui est détruite.

Soliman, loin de se rebuter, fit de nouveaux préparatifs, & entreprit l'année suivante d'emporter Constantinople, quelque résistance

qu'on pût lui oppofer. L'armée Mufulmane fe mit donc en mer avec un nombre confidérable de gros navires, & quantité de vaiffeaux plus légers, & prit la route de Conftantinople. Cette feconde entreprife fut encore plus malheureufe que la première. L'Empereur Léon encouragé par le fuccès de l'année précédente, mit en mer quantité de ces brulots qui lui avoient fi bien réuffi, & fe prépara à réduire en cendres ce nouvel armement. Les élémens feconderent les efforts des Grecs. A peine la flotte Sarrafine eut-elle mis à la voile, qu'elle fut affaillie par une tempête affreufe qui fit faire naufrage à tous les gros navires fur les côtes de la Thrace. Les vaiffeaux les plus légers trouverent moyen d'échapper à l'orage, au moyen de leurs manœuvres; mais dans le tems qu'ils comptoient réuffir à fe mettre en fureté, ils furent abordés par les vaiffeaux des Grecs, qui en brulerent une partie & s'emparerent des autres, & tout ce que l'on trouva de Mufulmans fut cruellement maffacré.

Ce funefte événement caufa un

SOLIMAN. Hégire 97. Ere Chr. 716.

déplaisir mortel au Calife, & le fit tomber dans une langueur qui le conduisit au tombeau. La prise de Constantinople étoit l'unique objet de ses vœux ; & il étoit tellement attaché à cette conquête, qu'il compta pour rien les succès que ses Généraux remporterent dans les autres contrées.

Les Musulmans se rendent maîtres du Giorgian.

Yésid-ebn-Mahaled, un de ses plus fameux Capitaines, venoit de conquérir le Giorgian, Province de l'ancienne Hircanie. Après avoir subjugué ces peuples, il y laissa de nombreux corps de troupes pour les contenir, & il marcha ensuite vers le Tabarestan, pour s'emparer de cette province : mais cette seconde entreprise fut d'abord très-malheureuse. Akschid, qui étoit Souverain de ce pays, vint à sa rencontre, & lui livra une bataille dont il remporta tout l'avantage. Les peuples du Giorgian n'eurent pas sitôt appris la défaite d'Yésid, qu'ils se révolterent, & taillerent en pieces les troupes que le Général Musulman avoit mis en garnison chez eux. Yésid outré de cette révolte, & voulant en tirer la vengeance la plus

cruelle

cruelle, fit sa paix avec Akschid. Celui-ci, qui ne demandoit pas mieux que de voir les Sarrasins loin de ses Etats, consentit aux propositions d'Yésid, & lui fit même des présens considérables, comme il auroit pu faire à un ennemi victorieux. Il lui donna beaucoup d'argent, une grande quantité de saffran, & quatre cens esclaves, qui lui présenterent chacun un magnifique turban d'une très-belle étoffe de soie dans un plat d'argent.

Lorsqu'Yésid se vit tranquille du côté de ce Prince, il marcha dans le Giorgian contre les rebelles, & leur présenta la bataille. Leur chef nommé Marzaban n'osant pas l'accepter, alla se renfermer dans une place forte, où il s'attendoit de ruiner les troupes d'Yésid, en cas qu'il vînt l'y assiéger; mais le succès ne répondit pas à ses espérances. Le Général Sarrasin investit la place, & peu après il commença les attaques avec tant de fureur, qu'il s'en rendit maître en peu de tems. Il fit aussitôt mettre à mort tous ceux qui avoient eu le plus de part à la révolte. Marzaban & ses principaux Officiers fu-

SOLIMAN. Hégire 98. Ere Chr 717.

rent pendus sur le champ, & quatre mille des plus mutins furent passés au fil de l'épée.

La soumission de cette province, & d'autres avantages que les Musulmans remporterent dans ce même tems, auroient peut-être pu apporter quelqu'adoucissement à l'amertume que le Calife ressentoit d'avoir échoué dans son entreprise de Constantinople ; mais le malheur qu'il eut de perdre dans ce même tems son fils Ajoub, pour lequel il avoit une extrême tendresse, renouvella son ancienne douleur, & le replongea dans un abbattement dont il pressentit lui-même qu'aucun reméde ne pourroit le tirer.

Soliman désigne Omar pour son successeur.

Il pensa dès-lors aux derniers arrangemens qu'il avoit à prendre avant de sortir de ce monde ; & comme le bien de ses sujets avoit toujours fait son objet principal, il pensa de bonne heure à leur désigner un Calife dans lequel ils retrouvassent le même attachement & la même tendresse qu'il avoit toujours eue pour eux.

Soliman ne laissant point d'enfant mâle, la couronne devoit naturel-



lement aller à Yéfid fon frère, fils comme lui d'Abdalmélek ; mais ayant remarqué que ce Prince n'avoit point encore les qualités principales qui forment un bon Souverain, & le font refpecter de fes peuples, il ne balança point à l'exclure du trône, & il nomma en fa place Omar-ben-Abdalazis fon coufin germain.

SOLIMAN. Hégire 98. Ere Chr. 717.

Cette nomination ne fe fit pas publiquement ; & même l'on n'en fut rien qu'après fa mort. Quelque tems avant de mourir, il fit venir Rhagia fon Vifir, & lui ordonna d'écrire en fa préfence, qu'après une mure délibération fur le parti qu'il convenoit de prendre pour le bien de l'Empire, il déclaroit pour fon fucceffeur Omar-ben-Abdalazis, comme étant le plus digne de monter fur le trône, & qu'après lui Yéfid occuperoit le Califat.

Il figna cet acte, & le fit cacheter devant lui; & afin de s'affurer qu'on ne feroit aucun changement dans fes difpofitions, il fit affembler les principaux des Mufulmans, & leur demanda s'ils vouloient confentir à la nomination d'un fucceffeur qu'il

SOLIMAN. Hégire 98. Ere Chr. 717. avoit désigné ; mais dont il ne vouloit point que le nom fût connu avant sa mort. Tous se rendirent à la proposition du Calife, & lui promirent avec serment de reconnoître pour leur Souverain celui qu'il avoit jugé à propos de désigner.

Hégire 99. Ere Chr 718 Mort de Soliman. Ce Calife ne survécut pas longtems à ces dispositions : il mourut à Marbek, ville de Syrie, dans la quarante-cinquiéme année de son âge, après un regne d'environ trois ans. Quelques Auteurs attribuent sa mort à un mal de côté très-violent : d'autres à une indigestion. Ce dernier sentiment paroît d'autant mieux fondé, que tous les Auteurs sont d'accord sur l'extrême voracité de ce Prince, duquel on raconte à ce sujet des choses assez peu vraisemblables.

Il y en a, par exemple, qui assurent qu'il mangeoit quelquefois à son déjeûner la valeur de trois moutons rôtis ; & qu'après cela il se trouvoit encore en état de bien dîner, & de tenir table en public avec les Grands de son royaume. En général, on convient qu'il man-

geoit plus de cent livres de viandes par jour.

SOLIMAN. Hégire 99. Ere Chr. 718.

On dépeint ce Calife comme un homme de la haute taille & de très-bonne mine ; le visage blanc, le corps assez décharné, & un peu boiteux. A l'égard des qualités du cœur & de l'esprit, il n'est point d'Historien qui n'en ait fait les plus grands éloges, & qui ne l'ait regardé comme l'un des plus grands Princes de l'Empire Musulman, & des plus appliqués à procurer le bien de l'Etat & le bonheur de ses peuples.

Origine des Barmécides.

C'est au regne de ce Prince que l'on rapporte l'origine des Barmécides, famille que l'on verra paroître avec éclat dans l'histoire des Califes. Voici ce que l'on rapporte du commencement de cette maison chez les Musulmans. Un Persan, nommé Giafar, qui étoit du sang des anciens Rois de Perse, étant sorti de son pays à l'occasion des guerres civiles qui agitoient sa patrie, vint se réfugier à Damas, & implora la protection de Soliman pour obtenir un asyle dans ses Etats. Le jour qu'il fut présenté à ce Prince,

SOLIMAN. Hégire 99. Ere Chr. 718.

le Calife changea subitement de couleur, & lui ordonna de se retirer, se doutant qu'il avoit du poison sur lui. Soliman s'en étoit apperçu par le moyen de deux pierres qu'il portoit à son bras. Elles étoient attachées en forme de bracelet, & ne manquoient jamais de se choquer l'une contre l'autre & de faire un peu de bruit, lorsque quelqu'un s'approchoit du Calife avec du poison.

Giafar de son côté étoit resté fort étonné de l'indisposition du Calife, & de l'ordre qu'il en avoit reçu de se retirer. Il sut bientôt, par les mouvemens qui se firent à la cour, qu'il y avoit eu à l'audience du Calife quelqu'un que l'on soupçonnoit avoir du poison. Il fut le premier à tirer les courtisans d'embarras : il leur dit qu'il n'y avoit rien à craindre pour le Calife, & que personne n'en vouloit à sa vie : que c'étoit lui qui avoit toujours du poison tout prêt, depuis les dernières révolutions arrivées dans son pays : que s'étant vu pendant longtems menacé de périr d'une mort infâme, il avoit pris des précau-

tions pour se soustraire à la cruauté de ses ennemis : qu'à cet effet il avoit fait faire une bague, dans le chaton de laquelle il avoit fait mettre un poison si subtil, qu'en suçant un tant soit peu cette bague, il étoit sûr de périr sur le champ, & d'ôter par ce moyen à ses ennemis le plaisir de lui donner la mort. SOLIMAN. Hégire 99. Ere Chr. 718.

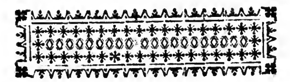
Cet éclaircissement tranquillisa toute la cour. Giafar reparut devant le Calife, & il eut dans la suite beaucoup de part dans la confiance de ce Prince. Soliman profita de plusieurs bons avis qu'il lui donna. Entr'autres reglemens qu'il fit faire dans l'Empire Musulman, il engagea le Calife à faire battre une monnoie beaucoup plus déchargée d'alliage que celle qui avoit cours dans ses Etats. En conséquence, on ordonna une refonte générale des especes. Giafar en eut la direction, & la monnoie se trouva au bout de quelque tems si parfaitement affinée, que quelque soin qu'on se soit donné par la suite pour faire la même opération, il n'a jamais été possible de parvenir au

SOLIMAN. Hégire 99. Ere Chr. 718.

même dégré de perfection.

Giafar ayant eu occasion de raconter souvent à la cour les révolutions de son pays, & les crises fâcheuses où il s'étoit trouvé réduit, au point d'être près de recourir au poison en suçant sa bague, se servoit souvent du terme *Barmek*, qui en Langue Persanne signifie *sucer*. La répétition fréquente de ce mot porta les Syriens à en faire un surnom pour Giafar; de sorte qu'on l'appelloit communément *Giafar Barméki*. De-là ses descendans, & en général ceux de sa famille, qui sont venus s'établir en Syrie, ont été appellés *Barmékides*. C'est ainsi que ce fait est rapporté par Tavarik Auteur Arabe.





OMAR II.

XIII. CALIFE.

DE's que la mort de Soliman eut été constatée, le Visir Rhagia convoqua l'assemblée des principaux Seigneurs de l'Empire Musulman, & leur présenta l'acte dont le feu Calife l'avoit fait dépositaire. On en fit lecture, & aussitôt Omar-ben-Abdalazis, qu'il avoit désigné Calife, fut proclamé d'une voix unanime, & installé sur le trône, où on lui rendit les hommages dûs à sa nouvelle dignité.

OMAR II. Hégire 99. Ere Chr. 718.

Il donna dès l'instant de son élévation des marques de son amour pour la modestie & la simplicité, & tint une conduite toute opposée à celle des premiers Ommiades, dont la plupart aimoient le luxe & la magnificence. Lorsqu'on alla

Amour d'Omar pour la simplicité.

OMAR II. Hégire 99. Ere Chr. 718.

le prendre chez lui pour le conduire en cérémonie à la grande Mosquée où devoit se faire son inauguration, on lui présenta les plus beaux chevaux des écuries de son prédécesseur, afin qu'il en choisît le nombre qu'il souhaitoit pour une solennité aussi auguste. Omar les refusa, & se rendit à pied à la Mosquée avec toute sa suite. Au retour, on voulut le conduire au palais destiné pour les Califes; mais il déclara qu'il alloit retourner dans la maison qu'il avoit coutume d'occuper.

Quelques-uns des plus considérables des Musulmans trouverent à redire à ce procédé, & le prierent de déclarer du-moins pourquoi il refusoit d'habiter un palais où les Califes ses prédécesseurs s'étoient fait un devoir de demeurer. *Je ne veux point*, répondit-il, *incommoder les parens ni les officiers domestiques de mon prédécesseur, qui habitent encore ce palais: j'ai d'ailleurs dans ma maison tout ce qui m'est nécessaire.*

Cette modestie, qui ne pouvoit partir que d'un grand fonds de bonté, n'eut pas l'approbation de

tout le monde : elle causa au-contraire un mortel déplaisir à la plupart des courtisans, qui étoient accoutumés au faste & à la magnificence. Mais ce qui lui fit le plus de tort dans l'esprit de la plus grande partie de ses sujets, ce fut la conduite qu'il tint à l'égard des amis & des descendans d'Ali.

Omar II. Hégire 99. Ere Chr. 718.

Il commença par faire restituer à la famille des Alides la terre de Fidac qui leur avoit appartenu. Mahomet l'avoit donnée pour dot à Fatime, sa fille, en lui faisant épouser Ali. Omar établit un receveur dans cette terre ; & il le chargea d'en distribuer les revenus par égales portions à tous les Alides qui vivoient alors. Cette attention pour une famille qui étoit détestée par les Ommiades, excita bien des murmures. Le Calife les méprisa ; & bientôt après il fit une démarche qui parut d'une bien plus grande conséquence.

Il restitue aux Alides la terre de Fidac.

On a vu que sous Moavias, premier Calife de la dynastie des Ommiades, le nom d'Ali fut proscrit solennellement, & que même il fut ordonné que dans les assemblées

Il supprime les malédictions contre Ali.

OMAR II. Hégire 99. Ere Chr. 718.

publiques, on fulmineroit des malédictions contre toute cette famille. Cet usage s'étoit toujours scrupuleusement observé, depuis que les Ommiades étoient sur le trône. Omar entreprit de le supprimer; & voici comment il s'y prit pour y réussir.

Il mit un Juif dans sa confidence, & convint avec lui de ce qu'il devoit lui dire en public, pour amener ce qu'il vouloit faire en faveur des Alides. Les arrangemens pris, le Juif parut un jour à la cour du Calife, dans le tems qu'il avoit autour de lui une nombreuse compagnie des principaux Seigneurs Syriens. Omar l'ayant apperçu, lui fit politesse comme à un homme qui tenoit un état considérable à Damas, & lui demanda s'il avoit quelque chose de particulier à lui dire. Le Juif lui répondit qu'il venoit pour une affaire très-importante pour lui, & qu'il avoit une grace à demander, qui étoit qu'il lui accordât sa fille en mariage.

Omar faisant l'étonné, lui répondit avec vivacité : *Eh ! comment cela se peut-il faire ? vous n'êtes pas de*

ma religion. Ali, répliqua auſſitôt le Juif, *n'a-t-il pas épouſé la fille de Mahomet? Cela eſt différent*, repartit Omar : *Ali étoit du Peuple fidéle, & le Commandant des Fidéles.* Le Juif reprenant la parole : *Comment*, dit-il, *Ali étoit du Peuple fidéle! Eh! pourquoi prononcez-vous donc tous les jours des malédictions contre lui dans vos Mosquées?*

OMAR II. Hégire 99. Ere Chr. 718.

Omar s'adreſſant alors aux principaux des courtiſans qui étoient auprès de lui : *C'eſt à vous*, leur dit-il, *de répondre à ce Juif; car pour moi je vous avoue que je ſuis fort embarraſſé.* Les courtiſans ne le parurent pas moins que lui : de ſorte que le Calife les voyant ſans réplique, leur dit : *Puiſque cela eſt ainſi, je déclare dès ce jour que je ſupprime pour l'avenir cette malédiction publique, & à la place on prononcera ce verſet de l'Alcoran : » Pardonnez-nous, Seigneur, nos fautes, & pardonnez auſſi » à nos frères qui font profeſſion de la » même foi que nous «.*

Ce changement occaſionna d'abord beaucoup de bruit, ſur-tout parmi les Ommiades, qui ne purent voir ſans chagrin, qu'un Prince de

Cette conduite indiſpoſe les Ommiades contre le Calife.

OMAR II. Hégire 99. Ere Chr. 718. leur maison osât prendre sur lui de détruire ce que le premier Calife de cette famille avoit établi, dans le dessein de procurer à ses descendans une tranquillité dont ils ne pourroient jouir, qu'autant que l'on ôteroit aux Alides toute espérance de former un parti. Tous ces bruits parurent néanmoins s'appaiser insensiblement; mais ce ne fut l'ouvrage que de la plus profonde dissimulation, dont l'on verra bientôt le Calife lui-même devenir la victime.

Hégire 100. Ere Chr. 719. La reprise des armes contre les Grecs fit quelque diversion à l'animosité des Ommiades contre le Calife. Ce Prince entreprit de faire réussir le projet que son prédécesseur avoit manqué, & il fit à cet effet les plus grands préparatifs.

Les Musulmans assiégent de nouveau Constantinople, sans succès. Dès que la saison permit de se mettre en campagne, Omar fit partir Mervan son Général, & l'envoya vers Constantinople, à la tête d'un armement des plus formidables. Mervan forma le siége, & le poussa d'abord avec beaucoup de vigueur. Mais la résistance fut très-vive de la part des Grecs, & les

aſſiégeans firent des pertes conſidérables. Le Général Sarraſin préſumant que cette entrepriſe ſeroit de longue durée, écrivit au Calife de lui envoyer de nouvelles troupes, & beaucoup de proviſions de bouche. Quatre cens vaiſſeaux de guerre bien munis partirent auſſitôt ſous les ordres de Déhac; & Mervan fut averti que ce puiſſant ſecours alloit débarquer ſur les côtes de la Thrace.

Mais malheureuſement pour les Sarraſins, l'Empereur Grec fut auſſi informé de l'arrivée de ce ſecours; & il prit des meſures aſſez juſtes pour le rendre inutile. C'étoit toujours Léon l'Iſaurien qui occupoit le trône. Ce Prince, qui de ſimple ſoldat étoit parvenu à l'Empire par ſon courage & ſon intrépidité, continuoit à donner de nouvelles preuves de ſa bravoure & de ſon expérience; & après avoir ruiné les armemens des Sarraſins les années précédentes, il eut encore le même ſuccès dans cette circonſtance.

Ce Prince fit attaquer la flotte Muſulmane pendant le déſordre &

Omar II. Hégire 100. Ere Chr. 719.

l'embarras du débarquement. Plusieurs vaisseaux Sarrasins qui se trouvoient alors sans défense furent saisis par les Grecs; les autres furent bientôt mis hors de combat, au moyen des brulots qui en embraserent une grande partie; & il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui pût s'échapper des mains de l'ennemi.

Cet événement jetta la consternation dans le camp des Sarrasins qui étoient occupés au siége. Mervan les rassura néanmoins, & les engagea à continuer les travaux avec la même ardeur qu'ils avoient témoignée dès le commencement, leur faisant entendre que la résistance des Grecs ne seroit pas de longue durée, & que la prétendue intrépidité qu'ils affectoient, n'étoit, pour ainsi dire, que les derniers efforts d'une valeur expirante.

Mais de nouveaux contretems qui arriverent coup sur coup, acheverent absolument d'éteindre le courage des Sarrasins. Mervan ayant fait reflexion que le peu de provisions qu'on avoit pu rechapper du désastre de Déhac ne pouvoit pas

durer long-tems, envoya un gros détachement vers les villes de Nicée & de Bythinie, où il comptoit pouvoir faire ressource. Cette démarche eut le succès le plus malheureux. Dans le tems que ce détachement étoit en route, il fut apperçu par des Seigneurs Grecs qui avoient abandonné leurs châteaux pour se réfugier sur les montagnes : ces Seigneurs se sentant assez forts pour tomber sur les Sarrasins, si leurs vassaux vouloient se joindre à eux, envoyerent promtement dans différens villages proposer aux habitans de prendre les armes. Aussitôt les Communes se réunirent, & marcherent sous les ordres de leurs Seigneurs, qui les ayant mises en embuscade dans un endroit où le détachement Sarrasin devoit passer, le surprirent à l'improviste & le taillerent en pieces.

D'un autre côté, les vaisseaux Grecs qui gardoient le détroit par où la mer de Marmara communique avec la Mer-noire, donnoient la liberté du passage aux différentes barques qui apportoient des vivres aux assiégés ; mais en mê-

OMAR II. Hégire 100. Ere Chr. 719.

me-tems ils tenoient en respect les vaisseaux des Sarrasins, qui n'osoient plus approcher depuis la funeste expérience qu'ils avoient faite de l'effet des feux grégeois qu'on avoit lancés sur eux. Tout passage leur étant donc fermé pour les vivres, ils tomberent dans une disette affreuse, sans cependant vouloir encore renoncer au siége. Ils lutterent ainsi long-tems contre la faim, & tâcherent de la calmer en mangeant les chevaux, les chameaux, & autres bêtes de charge : la peste, qui accompagne ordinairement la famine, se mit dans leur camp, & se communiqua même aux assiégés. Le Calife ayant appris ces tristes nouvelles, donna ordre à Mervan d'abandonner un siége aussi ruineux, & de ramener ses troupes du côté de la Syrie.

Ce retour fut aussi funeste que l'avoient été les opérations précédentes. Il fallut se défendre contre les élémens : le feu du ciel, la tempête & les vents les tourmenterent pendant leur route. Une partie de leurs vaisseaux fit naufrage, & il n'y en eut qu'environ une quinzaine

qui purent aborder dans les ports; mais ce fut avec bien de la peine, & dans le plus grand désordre. OMAR II. Hégire 100. Ere Chr. 719.

Le Calife outré d'un revers aussi affreux, attribua ce malheur à la foiblesse qu'il avoit eue d'accorder différens priviléges aux Chrétiens. Il résolut dès-lors de les traiter le plus durement qu'il seroit possible; & commença par les astraindre à observer différens usages des Musulmans. Il leur défendit, par exemple, de boire du vin & de manger des viandes prohibées par le Mahométisme. Il augmenta de moitié les contributions ausquelles il les avoit taxés, & ne voulut plus désormais s'en rapporter à leurs sermens dans les démêlés qu'ils pourroient avoir avec les Mahométans. Omar persécute les Chrétiens.

Au reste, le désespoir du Calife n'influa aucunement sur sa conduite à l'égard des Musulmans; il continua toujours de les gouverner avec la même bonté & la même douceur qu'il avoit fait à son avénement à la couronne; & lorsqu'il s'éleva quelques différends ou même quelque révolte, loin d'agir avec rigueur comme avoient fait Hégire 101. Ere Chr. 705.

OMAR II. Hégire 101. Ere Chr. 720.

la plupart des Califes précédens, il mit tous ses soins à concilier les esprits, & prit en toute occasion les tempéramens les plus capables de terminer les affaires à l'amiable.

Révolte de Schouzib, au sujet de la suppression des malédictions contre Ali.

Un Musulman de considération nommé Schouzib, s'étant révolté sous le prétexte frivole de quelques opinions au sujet de la doctrine de Mahomet, plusieurs des principaux Musulmans opinoient déja pour que l'on prît les armes afin de réduire le rebelle; mais Omar qui ne vouloit pas que l'on répandît du sang pour des opinions, représenta qu'il ne s'agissoit pas d'aller si vîte, & qu'il espéroit appaiser cette révolte par un autre moyen.

Il prit le parti d'écrire à Schouzib, pour lui mander de venir s'expliquer avec lui : *Si vous ne voulez que la réforme de la Religion & de l'Etat*, lui dit-il dans sa lettre, *venez me trouver, & nous concerterons ensemble nos vues & nos desseins sans scandale & sans trouble.*

Schouzib, qui avoit déja fait un certain éclat, n'osa pas se présenter en personne devant le Ca-

life, de crainte d'en essuyer des reproches, ou peut-être même d'être puni de sa révolte : il y envoya deux personnes de son parti, qu'il crut les plus capables de s'acquitter de sa commission.

Ces députés vinrent donc trouver Omar, & lui exposerent les difficultés de Schouzib. Elles ne rouloient que sur les procédés du Calife par rapport aux Alides : car du reste, à l'égard de sa personne, ils protesterent qu'ils n'avoient aucun sujet de plainte à alléguer, & que tout le monde le reconnoissoit unanimement pour le Prince le plus équitable. Mais ils lui représenterent que bien des personnes étoient scandalisées de ce qu'étant de la famille des Ommiades, il avoit supprimé les malédictions que les Califes ses prédécesseurs avoient ordonné de prononcer dans les prières publiques contre les ennemis de sa maison : ils ajouterent qu'en se conduisant ainsi, il n'y avoit pas lieu de douter qu'il ne condamnât hautement les Ommiades, & qu'ainsi il étoit obligé d'ordonner contre eux les mêmes malédictions qu'ils

OMAR II. Hégire 101. Ere Chr. 720. avoient fait fulminer pendant si long-tems contre les Alides.

Omar, qui ne pouvoit comprendre comment des hommes pouvoient troubler leur tranquillité & embrasser des partis violens sur la simple différence des opinions, répondit avec beaucoup de douceur : *Ce que vous me demandez regardant l'autre monde & non celui-ci, je croirois faire un grand péché si je vous l'accordois : car nous ne voyons pas que Dieu ait commandé à son Prophéte de maudire qui que ce soit. Nous ne trouvons même pas qu'on doive maudire publiquement ni en secret aucun particulier, quelque dérangement que l'on remarque dans sa conduite. Pharaon qui avoit été assez téméraire pour s'arroger l'honneur de la divinité, n'a pourtant pas été maudit publiquement. Ainsi, puisque vous me reconnoissez pour être juste & équitable, pouvez-vous exiger de moi que je maudisse les Ommiades qui sont mes parens, qui font la prière avec moi, qui observent les jeûnes, les préceptes & toutes les pratiques ordonnées aux Musulmans ?*

Les députés demeurerent sans réplique à cette réponse. Ils se jette-

Schouzib demande que

rent sur un autre objet, qui étoit encore un des prétextes de leur révolte. Il s'agissoit de la succession à l'Empire. Le dernier Calife, en nommant Omar pour regner après lui, avoit désigné Yésid pour successeur d'Omar : or ce jeune Prince ayant la plus mauvaise réputation, Schouzib & ses partisans vouloient absolument l'exclure du trône. *Seigneur*, dirent-ils à Omar, *un Prince aussi équitable que vous, doit-il, pour remplir la promesse qu'on a exigée de lui en l'élevant au trône, y placer en mourant un successeur sans piété, sans religion, tel que celui qu'on a désigné ?*

OMAR II. Hégire 101. Ere Chr. 720. Yésid soit exclu du trône.

Le Calife qui connoissoit aussi-bien qu'eux les mauvaises qualités d'Yésid, fut frappé de leurs remontrances : il tâcha néanmoins de les calmer, en leur représentant que l'événement dont il s'agissoit étoit encore éloigné, & qu'il falloit remettre entre les mains de la Providence tout ce qui concernoit l'avenir. *Seigneur*, reprirent les députés avec feu, *nous connoissons tous Yésid, & ses mauvaises qualités : que deviendra l'Empire entre les mains d'un tel Prince ?*

OMAR II. Hégire 101. Ere Chr. 720.

Omar fut si frappé de ce discours, qu'il ne put rien répondre. Il laissa seulement couler quelques larmes; puis reprenant la parole, il congédia les députés, en leur disant qu'il lui falloit du tems pour délibérer sur ce qu'ils venoient de lui dire, & que dans peu il leur feroit savoir sa réponse.

Hégire 102. Ere Chr. 721. Conspiration contre le Calife.

On ne tarda pas à être informé du détail de ce qui s'étoit passé dans cette conférence. Les Ommiades en furent allarmés, & ils craignirent que le Calife, qui étoit mécontent d'eux à cause du bruit qu'ils avoient fait dans le tems que les malédictions des Alides avoient été supprimées, ne profitât de la mauvaise réputation qu'Yésid s'étoit faite, pour l'exclure du trône, & peut-être même pour faire passer la couronne dans une autre famille. Ils conférerent donc ensemble sur leurs intérêts; & le résultat fut que l'on penseroit au plutôt à se défaire du Calife, afin de ne pas lui laisser le tems de prendre les mesures qu'ils appréhendoient.

Ils exécuterent cette infâme résolution, par le ministère d'un des esclaves

esclaves du Calife qu'ils suborne- Omar II.
rent. Ce misérable se chargea de Hégire 101.
faire prendre à son maître le poi- Ere Chr. 721.
son qu'ils lui remirent entre les mains ; & il le lui donna dans un breuvage, dont le funeste effet ne tarda pas à se faire sentir.

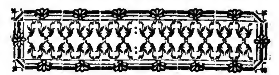
Un Auteur Arabe rapporte que ce Calife ne voulut faire aucun reméde pour sa guérison ; & qu'un de ses amis l'ayant fortement sollicité de recevoir les secours qu'on vouloit lui donner, ce Prince lui répondit : *Je suis si résigné à la volonté du souverain Etre, & si persuadé de l'infaillible & inévitable décret de sa puissance sur le terme fatal prescrit à la vie de chaque particulier, que je ne voudrois pas même froter mon oreille avec mon doigt, si ma guérison en dépendoit.*

Cette singulière résignation le conduisit au tombeau. Il mourut après avoir regné environ deux ans & demi, n'étant pas encore dans sa quarantiéme année. Il fut inhumé auprès de la petite ville de Maharat, dans un endroit qu'on appelloit autrefois le Monastère de S. Siméon.

OMAR II. Hégire 102. Ere Chr. 721.

Les Auteurs Arabes sont d'accord sur les vertus de ce Calife. Tous ceux qui en ont parlé, le dépeignent avec les couleurs les plus avantageuses ; on releve sur-tout sa douceur, sa modestie, sa frugalité & son désintéressement. Il portoit toujours des habits extrêmement simples, même dans le tems des cérémonies d'appareil.

Mogiouschon, Auteur fameux par ses visions, assure avoir vu Omar en paradis reposant sur le sein de Mahomet, ayant Aboubécre à sa droite & Omar I. à sa gauche. Etonné de voir la préférence que l'on donnoit à Omar-ebn-Abdalazis sur les deux premiers Califes, Mogiouschon en demanda la raison à un Ange, qui lui répondit qu'Aboubécre & Omar I. avoient exercé la justice & pratiqué la loi, dans les premiers tems & dans la ferveur du Musulmanisme ; mais qu'Omar-ebn-Abdalazis les avoit surpassés en mérite, ayant exercé ces mêmes vertus dans un siécle d'injustice & de corruption.



YESID II.

XIV CALIFE.

YEsid, fils d'Abdalmélek, monta sur le trône immédiatement après la mort d'Omar, dont il n'imita ni la modestie ni la sagesse. Il sembloit même se faire honneur de tenir une conduite toute opposée à celle de ce Calife, dont il ne parloit que pour en dire du mal, & tâcher de ternir sa mémoire. Il éloigna de sa cour tous ceux qui avoient eu la confiance de son prédécesseur, & il affecta même de révoquer les Gouverneurs qu'il avoit mis à la tête des provinces.

YESID II. Hégire 102. Ere Chr. 721.

Il s'éleva en Arabie dans la première année de son regne des troubles considérables, excités par les intrigues d'un fameux Capitaine nommé Yésid comme lui, & fils d'un Musulman distingué, nommé

Yésid-ben-Mahaleb excite une révolte en Arabie.

YESID II. Hégire 102. Ere Chr. 721.

Mahaleb, qui tiroit son origine des Princes du Lariſtan, petite province de la Perſe. Ces Princes, & Mahaleb à leur exemple, s'étoient rendus recommandables par leur bravoure & leur intrépidité. Yéſid, héritier de la valeur de ſes ancêtres, déclara la guerre au Calife, & entra à la tête de ſes troupes dans l'Irak Arabique, où il trouva un nombreux parti qui ſe déclara en ſa faveur.

Le Calife, dont le génie étoit peu propre pour la guerre, ſe tira néanmoins de celle-ci plus heureuſement qu'on n'auroit ôſé l'eſpérer. Il eſt vrai qu'il ne s'ingéra pas à commander lui-même ſes troupes; il remit ce ſoin entre les mains d'un de ſes frères nommé Moſſéléimah, qui ſe conduiſit dans cette conjoncture avec autant d'adreſſe que de valeur. Il réuſſit à battre les ennemis, & les mit dans une entière déroute. Ce ne fut cependant qu'après avoir eſſuyé pluſieurs actions ſanglantes, dont il ſortit toujours victorieux; mais avec plus ou moins d'avantage. Dans la première Yéſid-ebn-Mahaleb fut tué

fur le champ de bataille, après avoir long-tems disputé la victoire. Son fils, nommé Moavias, prit aussitôt le commandement des troupes, & fit tête aux Arabes le plus long-tems qu'il lui fut possible. Lorsqu'il s'apperçut que l'ardeur de ses gens n'étoit plus la même, & que la perte des principaux Officiers les avoit jettés dans le découragement, il essaya de faire une retraite, & prit la route d'Ormus, dans l'espérance de s'y mettre en sureté. Mais le Gouverneur de la place, qui étoit instruit de l'échec que ses troupes avoient reçu, refusa de lui ouvrir ses portes; ainsi Moavias se vit obligé de chercher un autre asyle. Mosséléimah, qui s'étoit mis à sa poursuite, & qui lui avoit déja tué bien du monde dans différens combats qui s'étoient donnés dans le tems de cette retraite, le harcela continuellement jusqu'auprès du fleuve Indus, où il y eut une dernière action dans laquelle Moavias ayant été tué dès le commencement, le reste des troupes fut aisément taillé en pieces par les Arabes.

Les armes du Calife eurent un

YESID II. Hégire 102. Ere Chr. 721.

Succès des Sarrasins contre les Turcs.

succès aussi heureux contre les Turcs, qui s'étoient répandus dans l'Asie, & avoient réussi à pénétrer jusque dans l'Aderbigian, qui est l'ancienne Médie. Le même Mosséléimah remporta sur eux une victoire complette &, les chassa loin des Etats du Calife.

Hégire 103. Ere Chr. 722.

Ils font une irruption en France.

Ces avantages redoublés enflerent le courage des Sarrasins, & les engagerent à porter leurs armes jusque dans les provinces méridionales de la France. Ils avoient déja réussi à y pénétrer, après s'être emparés d'une grande partie de l'Espagne. Ils surprirent la ville de Narbonne, & s'y établirent. Ils s'avancerent ensuite vers Toulouse, & en formerent le siége; mais Eudes, Comte d'Aquitaine, étant venu à leur rencontre avec une forte armée, il les contraignit d'abandonner le siége de Toulouse: & continuant toujours de les poursuivre & de les harceler avec une vigueur extrême, il les battit près de Narbonne, reprit la place sur eux, & les chassa enfin des terres de France.

Pendant que les Généraux du Calife travailloient à soutenir la

gloire de la Nation à la tête des armées, ce Prince naturellement lâche & voluptueux, passoit ses jours avec des femmes, & laissoit à ses courtisans le soin des affaires.

YESID II. Hégire 103. Ere Chr. 722.

Cause de la mort du Calife Yésid II.

Dans le nombre des femmes qui formoient sa compagnie ordinaire, il y en avoit deux entr'autres qu'il aimoit éperdûment : l'une s'appelloit Sélamah, & l'autre Hababah. Ce Prince se promenant un jour avec elles dans un jardin délicieux qu'il avoit auprès du Jourdain, s'amusa pendant quelque tems à jetter de loin des grains de raisin, que Hababah recevoit dans sa bouche avec beaucoup d'adresse. Il faut observer que le raisin de Palestine est beaucoup plus gros que celui d'Europe. Malheureusement un de ces grains s'arrêta dans la gorge de la belle Musulmane, & ferma tellement le passage de la respiration, qu'elle étouffa presque sur le champ, & mourut entre les bras du Calife.

Cet accident le plongea dans la douleur la plus amère. Rien ne fut capable de faire la moindre diversion à l'excès de son chagrin. Il chercha au-contraire à s'y entrete-

YEZID II. Hégire 103. l'Ere Chr. 722.

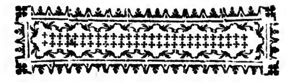
nir de plus en plus. Ce fut en vain qu'on se mit en devoir d'ensevelir le corps de cette femme, afin d'éloigner de ses yeux l'objet de son désespoir, il ne voulut jamais le permettre. Il ordonna qu'on portât ce corps dans son appartement, où il alla se renfermer aussitôt, & y demeura huit jours entiers à repaître ses yeux de cet affreux spectacle. L'horrible infection que ce cadavre répandit dans ses appartemens, faisant trouver mal ceux qui étoient obligés d'y paroître, le Calife fut contraint de consentir qu'on l'enlevât, sur les remontrances que ses Officiers lui firent qu'aucun d'eux ne pourroit plus lui rendre aucun service s'il gardoit ce corps plus long-tems.

On espéroit que l'absence de l'objet diminueroit sa douleur, & que le tems pourroit enfin la calmer; mais ses transports n'en devinrent que plus vifs, & il poussa l'extravagance au point d'ordonner qu'on exhumât le corps de cette femme, & qu'on le rapportât chez lui. Personne n'obéit à cet ordre, & il n'osa pas insister davantage. L'excès

de son affliction le fit enfin tomber en phthisie ; & ce Prince, après avoir langui pendant quelque tems, alla rejoindre sa chère Hababah, dans le tombeau de laquelle il voulut être inhumé. YESID II.

Peu de tems avant sa mort, il désigna pour son successeur Hescham, un de ses frères ; & il regla qu'après ce Prince la couronne reviendroit à Valid, son fils, qui étoit alors trop jeune pour occuper le trône. Hégire 104. Ere Chr. 723.





HESCHAM.

XV. CALIFE.

HESCHAM. Hégire 104. Ere Chr. 723.

HESCHAM-EBN-ABDALMELEK n'étoit point à Damas dans le tems de la mort d'Yésid, son frère. Son absence n'empêcha pas qu'il ne fût solennellement proclamé Calife : & aussitôt après on lui députa quelques-uns des principaux Seigneurs Syriens pour lui porter le sceptre & l'anneau royal. Ce fut ainsi qu'il apprit la mort du Calife, son frère, & son avénement à la couronne.

Il partit peu après de Raspha, ville de Syrie où étoit sa demeure ordinaire, & se rendit à Damas pour y prendre possession de sa nouvelle dignité, & recevoir les hommages de ses sujets.

Zéid fait valoir ses prétentions au Califat.

Les commencemens de son regne furent troublés par les intrigues

d'un dangereux rival qui lui donna beaucoup d'inquiétudes. C'étoit Zéid, petit-fils de Hossein, & par conséquent arrière-petit-fils d'Ali, gendre du Prophéte. Dès qu'il eut été informé de la mort d'Yésid & de la proclamation de Heſcham, il ſe rendit en diligence à Couffah, où résidoit alors un nombre considérable de partiſans des Alides. Il eut avec eux de longues conférences, dans leſquelles après beaucoup de raiſonnemens ſur la ſituation actuelle des affaires, on trouva que l'occaſion étoit favorable pour chaſſer les Ommiades d'un trône qu'ils ne poſſédoient que par uſurpation; & l'on réſolut d'y procéder au plutôt, afin de ne pas donner le tems au nouveau Calife de s'affermir dans ſa dignité.

HESCHAM. Hégire 106. Ere Chr. 725.

Il eſt reconnu Calife à Couffah.

Ils commencerent par élever Zéid au Califat, & lui prêterent ſerment de fidélité. Les Couffiens, toujours amateurs des mouvemens & des révolutions, ſaiſirent avec un empreſſement fanatique la nouvelle occaſion qui ſe préſentoit de ſignaler leur inconſtance & leur perfidie. Ils reconnurent Zéid pour

HISCHAM. Hégire 106. Ere Chr. 725.

Calife, & lui donnerent toutes les preuves d'obéiſſance & de ſoumiſſion qu'un Souverain pouvoit attendre des ſujets les plus zélés.

Zéid, qui auroit dû connoître le caractère des Couffiens dont ſes ancêtres avoient été les victimes, eut cependant la foibleſſe de fonder des eſpérances ſur les ſentimens qu'ils paroiſſoient avoir.; & ſans doute il ſe flata d'être aſſez habile pour ſe conſerver l'amitié de ces peuples, dont il s'imagina que les fréquentes défections qu'on leur reprochoit procédoient moins de leur inconſtance, que du peu de ſoin que l'on avoit pris pour ſe les attacher.

Il prit donc pour des ſentimens réels une vapeur paſſagère dont il ſe laiſſa éblouir; & il crut devoir être plus perſuadé que jamais de la ſincérité de leurs diſpoſitions, lorſqu'ayant parlé de l'importance dont il étoit d'avoir au plutôt des troupes pour ſe ſoutenir contre les Ommiades, il ſe trouva preſqu'à l'inſtant plus de quatorze mille hommes qui demanderent à marcher ſous ſes étendards.

Leurs offres furent acceptées. Zéid leur donna des Généraux : on fit tous les préparatifs nécessaires pour se mettre en campagne ; & pendant qu'on alloit marcher contre l'ennemi les armes à la main, le nouveau Calife établit en même-tems un Conseil & des Ministres pour vaquer au gouvernement de son Etat.

HESCHAM. Hégire 105. Ere Chr. 725.

Tout ce grand appareil ne servit qu'à faire éclater la révolte, & ne fut d'aucune utilité pour la faire réussir. Le Calife de Syrie n'eut pas la peine de prendre les armes pour étouffer la rébellion naissante ; ce service lui fut rendu par ceux des Arabes qui lui étoient fidéles : & il ne fut informé des mouvemens des séditieux, qu'en apprenant en même-tems que leur parti étoit absolument dissipé.

Joseph engage les Couffiens à abandonner Zéid.

Joseph-ben-Amrou, Gouverneur de Basrah, ayant été instruit du tumulte qui venoit de s'élever à Couffah, envoya en diligence de nombreux détachemens, à la tête desquels il mit d'habiles Officiers qu'il chargea de ses instruc-

HESCHAM.
Hégire 106.
Ere Chr 725.

tions. Son dessein étoit de se saisir de Zéid, avant qu'il fût en état de se défendre; & pour réussir dans cette entreprise sans troubles & sans répandre beaucoup de sang, il leur recommanda de chercher les occasions de s'insinuer auprès de quelques-uns des Principaux de Couffah, & de travailler, ou par la force de leurs raisons, ou par promesses, à les détacher du parti de Zéid.

Ce moyen réussit comme Joseph l'avoit prévu. Ses propositions furent écoutées. Les premiers qui s'y prêterent en mirent d'autres dans leur parti. On fit des réflexions sur les malheurs ausquels on alloit s'exposer, pour soutenir une révolte dont tôt ou tard les Couffiens seroient les victimes. Enfin, tout bien considéré, la plupart de ceux qui avoient paru prendre les armes avec tant d'ardeur, les mirent bas aussitôt, & promirent de ne donner aucun secours à Zéid : ainsi le parti de ce malheureux Musulman, qui sembloit devoir faire de si grands efforts pour lui procurer la couronne, ne voulut pas même lui prêter

aucun ſecours pour l'empêcher de tomber entre les mains de ceux qui venoient pour l'arrêter. En un mot, des quatorze mille hommes qui devoient ſe ſacrifier pour lui, il ne lui reſta qu'environ une douzaine d'amis qui s'intéreſſerent à ſa défenſe.

Zéid ſe voyant ainſi abandonné, entreprit néanmoins de faire tête à ſes ennemis. Ce n'eſt pas qu'il oſât ſe flater de pouvoir échapper à ceux qui étoient chargés de ſe ſaiſir de ſa perſonne ; mais il aima mieux mourir les armes à la main, que d'être fait priſonnier, prévoyant bien qu'alors il ne pourroit éviter de finir ſes jours dans les horreurs d'un ſupplice infâme.

Mort de Zéid.

Dès que les gens de Joſeph parurent pour ſe ſaiſir de lui, il ſe retira avec ſa petite troupe dans un endroit où il crut pouvoir vendre chèrement ſa vie ; & il comptoit ſi bien y mourir, qu'il s'écria en faiſant cette démarche : *Voici un événement pareil à celui de Hoſſein.* Zéid eut en effet le même ſort que cet illuſtre Muſulman, ſon ayeul. Après avoir long-tems défendu ſa

HESCHAM. Hégire 106. Ere Chr. 725.

vie aux dépens de celle d'un grand nombre de ses ennemis, il reçut un coup violent sur la tête qui le mit hors de combat. Il en mourut peu après, & fut inhumé le même jour à Couffah.

Joseph, charmé du succès de son entreprise, fut seulement fâché de ce que ses gens avoient permis qu'on accordât à Zéid les honneurs de la sépulture. Il envoya promtement un ordre d'exhumer le cadavre, & de le pendre au gibet public, pour servir d'exemple à ceux qui seroient tentés de former de pareils projets. Il écrivit ensuite à la cour de Damas, & envoya au Calife un détail de tout ce qui venoit de se passer. Ce Prince lui fit des remercimens, tels que le demandoit un service de cette importance; & il lui donna ordre de faire bruler le corps de Zéid, afin qu'il ne restât aucun vestige qui pût rappeller sa révolte. Ahias, fils de ce rebelle, se sauva du territoire de Couffah, pour éviter les poursuites des amis du Calife, & il alla se réfugier dans la ville de Balk, située au pays du Turquestan.

Mais tandis qu'on s'occupoit à éteindre le parti des Alides, il s'en éleva un autre plus formidable, ou du-moins plus heureux, puisqu'après différentes tentatives qui n'eurent d'abord que de légers succès, il réussit enfin à s'établir dans le Califat, sur les ruines de la maison des Ommiades.

HESCHAM. Hégire 105. Ere Chr. 715.

Ce parti est celui des *Abbassides*, ainsi nommés d'Abbas, fils d'Abdalmotaleh, oncle de Mahomet. Cet Abbas, après avoir fait la guerre à son neveu dans les commencemens de sa mission, étoit devenu dans la suite un de ses plus zélés sectateurs; & dans la suite il s'étoit rendu si recommandable dans sa nation, que les Musulmans en général avoient presqu'autant de respect pour lui que pour leur Prophéte. On rapporte même que les Califes Omar I. & Othman ne passoient jamais devant lui, sans lui donner des marques de la plus grande vénération; & que lorsqu'ils étoient à cheval, ils mettoient aussitôt pied à terre pour le saluer.

Hégire 109. Ere Chr. 718. Commencemens du parti des Abbassides.

Les descendans d'Abbas ne voulurent jamais reconnoître les Om-

HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728.

miades pour légitimes Califes ; & ils affecterent de les regarder toujours comme des usurpateurs & des tyrans, contre lesquels ils ne cesserent de tramer des intrigues. Il s'étoit déja élevé différentes séditions excitées par les Princes de cette maison. Il en couta la vie à plusieurs d'entr'eux, tant sous l'empire d'Omar II. que sous celui de ses successeurs, & en particulier de Hescham, dont les Généraux s'attacherent à poursuivre les factieux. Mais tout ce qu'on put faire, ce fut de les contenir : du reste, il n'y eut pas moyen de les abattre, & ils se remontrerent toujours avec une nouvelle vigueur.

Il ne paroît pas que Hescham ait pris par lui-même beaucoup de part dans ces différens mouvemens. Il n'est guères plus fait mention de lui dans ce qui concerne la conduite de son Etat ; & à l'exception de quelques changemens qu'il fit dans les gouvernemens des provinces, les Historiens ne nous instruisent d'aucun fait qui mérite d'être rapporté.

Ils disent en général que ce Prince

étoit homme d'esprit, fort enten- HESCHAM.
du dans l'administration des affai- Hégire 109. Ere Chr. 718.
res, actif, vigilant & travaillant Caractère
beaucoup par lui-même; mais en de Hescham.
même-tems ils nous le dépeignent comme un homme avare, envieux du bien d'autrui, qu'il s'approprioit souvent pour l'employer en folles dépenses.

Macine, Auteur Arabe, rapporte que jamais Calife ne fut aussi riche que Hescham en tapisseries, en robes & en habits de toute espece. *Car l'histoire porte*, ajoute-t-il, *que six cent chameaux étoient chargés de sa garde-robbe, & qu'il laissa mille ceintures à hauts de chausses, & dix mille chemises.*

Hescham, malgré l'avarice qu'on lui reproche, avoit des fantaisies qui le jettoient souvent dans d'énormes dépenses. Il avoit, par exemple, un goût passionné pour les chevaux; & il en achetoit autant qu'on lui en présentoit, pourvu qu'ils fussent excellens & de belle apparence. Il en nourrissoit quatre mille dans de superbes écuries qu'il avoit fait construire avec la plus grande magnificence. Dans

HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728.

le haut de ces bâtiments étoient les logemens des officiers & des valets qui étoient consignés pour avoir soin des chevaux.

Ses écuries & sa garde-robbe formoient donc le plus fort de sa dépense. Le reste de son argent, il l'enfermoit dans ses trésors, & lui seul en avoit la clef. Il devoit avoir en réserve des sommes prodigieuses; car Macine, que j'ai déja cité, rapporte que ce Prince avoit sept cens terres à lui, dont deux entr'autres valoient chacune dix mille dragmes de rente.

La dépense de sa table étoit extrêmement bornée. Elle étoit cependant assez bien servie; mais c'étoit en conséquence des présens qu'on lui faisoit. Lorsqu'on avoit commencé à lui en faire, c'étoit un engagement que l'on contractoit; & il savoit bien rafraîchir la mémoire de ceux qui auroient discontinué de lui envoyer ce qui pouvoit lui faire plaisir. Il entroit à ce sujet dans des détails peu convenables à un Souverain. Par exemple, un Gouverneur de place lui ayant envoyé une grande corbeille

de pêches des plus belles & des meilleures de sa province, le Calife lui écrivit pour le remercier, & en même-tems pour lui en demander d'autres. *J'ai reçu*, lui dit-il, *les pêches que vous m'avez envoyées : elles étoient d'une beauté & d'un goût admirables : je vous prie de m'en envoyer davantage incessamment, & d'avoir soin de faire bien fermer la corbeille, de peur qu'on ne m'en vole.* HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728.

Un autre Officier lui fit présent de quantité de trufes, dont quelques-unes se trouverent gâtées. Hescham lui écrivit sur le même ton qu'au précédent. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *de m'en envoyer d'autres au plutôt ; mais faites-les mettre dans le sable, afin qu'elles ne se touchent pas, car c'est leur frottement qui est cause qu'il y en a eu beaucoup de gâtées.*

On rapporte à la louange de ce Prince, qu'il étoit scrupuleux observateur de sa parole, & que dans les engagemens qu'il prenoit, soit avec les ennemis de l'Etat, soit avec ses sujets, il eut toujours soin que les articles dont on étoit con-

HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728.

venu fussent remplis dans tous leurs points.

Il observoit la même exactitude à l'égard des devoirs de sa religion, & se trouvoit le premier à tous les exercices de piété. On raconte à ce sujet que son fils ayant manqué un jour de se rendre à la prière publique, il lui en fit de vifs reproches; & sur ce que le jeune Prince allégua pour son excuse que ses gens ne lui avoient pas amené ses équipages assez tôt, Hescham lui répondit d'un ton sévère : *Il falloit y venir à pied ; & je vous défens d'y venir autrement pendant une année entière.* Le jeune Prince ne murmura point contre cet ordre, & il s'y soumit avec toute la docilité que lui inspiroit la douceur de son caractère.

Mauvaises inclinations de Valid.

Il s'en falloit bien que Valid, neveu de Hescham & désigné son successeur au trône, fût aussi aisé à conduire. Ce Prince n'avoit de goût que pour la débauche, & méprisoit toutes les pratiques de religion. Son oncle lui fit à cet égard de vives remontrances, qui n'eurent d'autre effet que de lui don-

ner beaucoup d'averſion pour la cour, qu'il quitta bientôt pour aller ſe renfermer dans une maiſon de campagne ; où il s'abandonna à la vie la plus licencieuſe avec un certain nombre de jeunes débauchés dont il forma ſa compagnie. Là il attendoit avec impatience la mort de ſon oncle, qui en effet depuis quelque tems étoit devenu fort valétudinaire.

HESCHAM.
Hégire 109.
Ere Chr. 728.

Ce tems ſi ſouhaité arriva bientôt. Le Calife qui faiſoit ſa réſidence à Raſpha, y traînoit une vie languiſſante. Il dépériſſoit à vue d'œil ; & il tomba dans une telle extrémité, qu'on le crut mort. Auſſitôt on envoya à Valid deux députés pour lui annoncer cette nouvelle, & lui rendre les premiers hommages. Ce Prince eut d'abord quelque peine à les croire ſur leur parole. Comme il ſavoit que le Calife ne l'aimoit point, il craignoit que ce ne fût un piége qu'il lui fît tendre, & qu'il ne cherchât par ce moyen une occaſion de le perdre en l'accuſant d'avoir voulu envahir le Califat de ſon vivant. Il ſe rendit néanmoins au ſerment que lui firent les dé-

HESCHAM. Hégire 109. Ere Chr. 728.

putés ; & se croyant déja sur le trône, il envoya au plus vîte à Damas quelques-uns de ses amis qu'il chargea de se saisir en son nom du trésor royal.

Mort de Hescham.

Cet ordre fut promtement exécuté. Cependant on fut fort étonné lorsqu'on apprit que le Calife, que l'on croyoit mort, ne l'étoit point. Mais il étoit tombé dans une telle foiblesse, que le peu de jours qu'il vécut encore ne furent pour ainsi dire, qu'une agonie continuelle. Etant revenu un peu à lui, il ordonna à l'un de ses gens d'aller à Damas prendre dans le trésor une somme dont il vouloit disposer avant que de mourir ; mais ceux qui s'en étoient emparés de la part de Valid refuserent de la donner ; & ils le firent d'autant plu hardiment, qu'il n'y avoit plus rien à redouter de la part du Calife expirant. Hescham, qui étoit naturellement avare, fut sensiblement frappé de voir qu'il ne possédoit plus rien dans ce monde. *O Dieu !* s'écria-t-il, *nous n'avons donc été que les gardiens du trésor pour Valid.* Ce furent-là ses dernières paroles : peu après il expira. Aussitôt

Auſſitôt qu'il fut mort, Aiyad ſon Sécretaire s'empara des clefs du tréſor, & alla les porter à Valid. Les autres Officiers prirent auſſi chacun leur parti ſur le champ, & la maiſon de ce Prince fut abandonnée au pillage. On s'y livra avec une telle fureur, que lorſqu'il s'agit, ſelon l'uſage des Orientaux, de laver le corps de Heſcham pour l'enſévelir enſuite, on ne trouva rien de ce qui étoit néceſſaire pour lui rendre ces derniers devoirs : de ſorte que ſans un de ſes affranchis, nommé Kaleb, qui fournit un drap mortuaire, ce Prince ſi riche & ſi biſarrement curieux d'avoir de tout en abondance, ſeroit mort dans une auſſi grande diſette que le plus miſérable de ſes ſujets.

HESCHAM. Hégire 125. Ere Chr. 742.

Heſcham mourut à Raſpha l'an de l'Hégire cent vingt-cinq, & de Jeſus-Chriſt ſept cent quarante-deux, après un regne d'environ vingt ans. Il laiſſa deux Princes, l'un nommé Soliman & l'autre Moavias, dont il ſera fait mention dans la ſuite de cette hiſtoire.

Nouvelle irruption des Sarraſins en France.

Ce fut ſous ſon regne que les Sarraſins firent une nouvelle irrup-

HESCHAM. Hégire 125. Ere Chr. 742.

tion en France, ſous la conduite d'un célébre Capitaine nommé *Abdalrahman* par les Arabes, & *Abdérame* par les Hiſtoriens François. Eudes, duc d'Aquitaine, qui avec le ſecours de la France avoit réuſſi à les repouſſer dans les courſes qu'ils avoient déja faites ſur les terres de ſa dépendance, fut inquiété dans la ſuite par les François eux-mêmes, qui voulurent lui diſputer ſon droit de ſouveraineté.

Eudes ſe voyant alors expoſé à être attaqué par les François, & craignant d'ailleurs de nouvelles irruptions de la part des Sarraſins, fit alliance avec un de leurs fameux Capitaines nommé Munuza, qui étoit alors Gouverneur pour le Calife dans le Puicerdan, pays voiſin des Pyrenées. Eudes négocia ſi habilement avec ce Gouverneur, qu'il le mit entièrement dans ſes intérêts, & l'engagea à ſe déclarer contre le Calife & ſes Généraux.

Le Duc d'Aquitaine, pour mieux cimenter cette alliance, donna ſa fille en mariage au Gouverneur Sarraſin, qui lui promit de le garantir de toute inſulte de la part des

troupes du Calife. Eudes, assuré de ce côté-là, fit des entreprises contre les François, & fut battu plus d'une fois par Charles Martel, qui étoit alors Maire du Palais & Prince des François.

HESCHAM. Hégire 125. Ere Chr. 742.

Abdérame ayant profité de ce tems pour faire une nouvelle irruption, fut arrêté par Munuza, mais cet obstacle fut bientôt levé. Abdérame battit ce Gouverneur, & le poursuivit jusque dans Puicerda d'où il fut obligé de se sauver. Il voulut aller se réfugier auprès d'Eudes, son beau-père. Abdérame, qui le harceloit toujours avec la plus grande vivacité, ne lui en donna pas le tems : de sorte que le malheureux Munuza se voyant à la veille de tomber entre les mains du vainqueur, aima mieux se donner la mort. Sa femme, qui étoit une Princesse d'une grande beauté, fut faite prisonnière par Abdérame, qui l'envoya aussitôt au Calife.

Ce Général entrant ensuite dans la Guienne, s'empara de Bordeaux; puis passant la Dordogne, il alla présenter bataille au Duc d'Aquitaine. Ce Prince, qui venoit de

HESCHAM. Hégire 125. Ere Chr. 742.

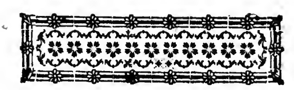
faire sa paix avec Charles Martel, auroit pu échapper au malheur qui le menaçoit, s'il eut voulu attendre les secours des François. Mais se croyant assez fort pour tenir contre les Sarrasins, il accepta la bataille, dans laquelle ses troupes furent absolument mises en déroute. Il prit le parti de se sauver, & alla à la rencontre de Charles Martel, qui étoit près de passer la Loire pour aller lui conduire du secours.

Abdérame, animé de plus en plus par ses fréquens succès, se mit à la suite du Duc d'Aquitaine, & fit des ravages affreux dans le Périgord, la Saintonge & dans le Poitou. Il se disposoit à mettre tout à feu & à sang dans la ville de Tours, lorsque Charles Martel l'ayant joint dans une plaine près de cette ville, l'empêcha d'avancer plus loin. Les deux armées resterent sept jours en présence. Les six premiers furent employés en escarmouches plus vives les unes que les autres; mais le septiéme il y eut une action générale dans laquelle l'armée Sarrasine fut presqu'entièrement taillée en pieces. Abdérame lui-même périt

sur le champ de bataille. Cette grande journée releva le courage des peuples de l'Europe, qui commencerent dès-lors à ne plus tant redouter les Sarrasins. Les Historiens fixent communément cette défaite à l'an cent quatorze de l'Hégire, & sept cent trente deux de l'Ere Chrétienne. HESCHAM. Hégire 125. Ere Chr. 742.

Quelques années après, c'est-à-dire, vers l'an sept cent trente-six de Jesus-Christ, les Sarrasins rentrerent en France & envahirent le territoire d'Avignon, & quantité de places considérables dans le Languedoc. Charles Martel les défit encore une fois, & reprit sur eux toutes les places dont ils s'étoient emparés.

Ces peuples belliqueux, loin de se rebuter de tant d'échecs, firent une nouvelle irruption en France deux ans après, & allerent ravager le pays d'Avignon & une grande partie de la Provence. Ils furent encore battus par le même Charles Martel, qui réussit à les chasser de leurs conquêtes.



VALID II.

XVI. CALIFE.

VALID II. Hégire 125. Ere Chr. 742.

LE regne de ce Calife ne présente rien de mémorable, soit par rapport aux Arabes en général, soit à l'égard de ce Prince, qui sembla ne monter sur le trône, que pour le deshonorer par son irreligion & par ses débauches.

Il avoit donné cependant les plus grandes espérances dans sa première jeunesse; & l'on rapporte que durant les commencemens du regne de son oncle Heſcham, il se conduisit toujours avec beaucoup de prudence & de sagesse. On ne remarquoit dans ce Prince ni faste ni ambition, ni même beaucoup de goût pour les plaisirs. Modeste, doux, affable, aimant l'étude & la retraite, on le regardoit comme un modéle de vertu, qui feroit

Impiété de Valid.

un jour l'honneur du trône & la gloire de la nation.

Toutes ces belles qualités s'éclipserent insensiblement. Hescham, qui avoit toujours les yeux sur ce jeune Prince qu'il chérissoit comme son propre fils, fut vivement pénétré, lorsqu'il le vit peu à peu se relâcher de ses devoirs. Il lui donna d'abord quelques avis, qui furent assez bien reçus en apparence; mais ils ne produisirent aucun bon effet. Valid continua de se déranger. La dépravation des mœurs le conduisit bientôt à l'irreligion & à l'impiété : il parloit de l'Alcoran avec mépris; & l'on assure même qu'il le foula un jour aux pieds, dans une compagnie de jeunes gens dont il avoit formé sa cour.

Le Calife, son oncle, qui l'avoit traité jusqu'alors avec beaucoup de bonté & de douceur, ne put s'empêcher de lui faire de sévères remontrances sur un fait aussi énorme. Le jeune Prince répondit au Calife avec toute l'insolence qu'inspire l'habitude du crime; & pour éviter à l'avenir de s'entendre donner de pareilles leçons, il s'éloigna de

V iv

VALID II. Hégire 125. Ere Chr. 742.

la cour, & alla se retirer dans une campagne appellée Arzak, où il demeura jusqu'à la mort de Hescham.

Ses débordemens.

Ce fut-là qu'il jouit de la malheureuse liberté de suivre ses goûts, & de se livrer à la débauche & aux plus honteux débordemens : il le fit avec d'autant moins de réserve, qu'il n'avoit pour compagnie que de jeunes courtisans, qui soit par libertinage, soit par complaisance pour l'héritier présomptif de la couronne, ne cherchoient qu'à flater ses passions, & à l'entretenir dans le désordre.

Hescham, qui étoit assez exactement informé de ce qui se passoit à Arzak, ne voulut cependant pas sévir contre Valid ; il se contenta de mander quelques-uns de ses compagnons de débauche, & leur fit les menaces les plus terribles, s'ils continuoient d'entretenir ce Prince dans le dérangement. Mais tout cela ne servit qu'à rendre le Calife lui-même plus odieux que jamais à Valid & à ses courtisans ; & ils ne s'entretenoient plus entr'eux que de l'heureux jour auquel la mort de

Heſcham les débarraſſeroit d'un cen-ſeur incommode, & feroit monter ſur le trône un Prince ſur la faveur duquel ils pouvoient fonder les plus riches eſpérances.

VALID II. Hégire 125. Ere Chr. 742.

Dès que ce tems fut arrivé, Valid partit d'Arzak, & ſe rendit à Damas pour y prendre poſſeſſion de la couronne. Sa proclamation ſe fit avec beaucoup d'appareil; & comme la retraite dans laquelle il avoit vécu avoit ſervi du-moins à cacher ſes vices aux yeux de la multitude, il fut porté ſur le trône par les vœux des peuples, & avec l'applaudiſſement de la plupart des Grands de la cour, qui comptoient retrouver dans Valid ce même Prince qui avoit donné de ſi beaux exemples de vertus, dans le tems qu'il avoit demeuré à Damas avant ſa retraite à Arzak.

Il ſe rend mépriſable à ſes ſujets.

Le nouveau Calife ne tarda pas à ſe faire connoître. Ce Prince aſſuré alors de l'impunité, qui eſt comme l'appanage de la dignité ſouveraine, ne garda plus ni meſure ni décence. Ses excès furent ſi fréquens, ſi honteux, & en même-tems ſi publics, qu'ils lui attire-

VALID II. Hégire 125. Ere Chr. 742.

rent le mépris & l'indignation de ses sujets. Ses propres parens ne purent s'empêcher de se plaindre du scandale affreux que sa conduite occasionnoit dans l'Empire. Ils connoissoient assez la dépravation de son caractère ; mais ils croyoient qu'il auroit été du-moins attentif à observer les bienséances extérieures ; & que respectant la dignité de sa place, il auroit attendu à se livrer à la fureur de ses emportemens, lorsqu'il se seroit trouvé n'avoir d'autres témoins que quelques indignes favoris qui étoient les compagnons ordinaires de ses débauches.

Mais Valid n'étoit plus capable d'aucun ménagement. Il tenoit publiquement les discours les plus licencieux. Sans respect pour les mœurs, il n'en eut pas davantage pour sa religion, & pour les différentes pratiques qu'elle recommandoit. Ce n'est pas qu'il eût pris quelque goût pour une autre religion ; il parloit de toutes avec un égal mépris, & n'en suivoit aucune en particulier.

Il fit pourtant le pélerinage de

VALID II. Hégire 126. Ere Chr. 743. Il scandalise les peuples de la Mecque.

la Mecque; mais ce fut pour porter lui-même le scandale dans un pays où on ne le connoissoit que de nom. Sachant que, selon les principes des Musulmans, qui auroient dû être les siens, il étoit également défendu de boire du vin & d'avoir des chiens, il contredit publiquement l'un & l'autre usage. Il mena avec lui beaucoup de chiens de chasse, & fit d'ailleurs plusieurs repas splendides dans lesquels il scandalisa doublement ses sujets, & par l'usage qu'il fit du vin, & par l'excessive quantité qu'il en but.

C'est une regle de tout tems observée parmi les Musulmans, que les femmes ne doivent point entrer dans leurs Mosquées; elles vont faire leurs prières dans les portiques du dehors. Valid entreprit encore d'enfreindre cette loi en faveur d'une de ses concubines. Il la fit déguiser; & non content de l'introduire dans la Mosquée, il voulut encore qu'elle fît la prière publique en sa place.

Ce trait scandaleux ne fut pas découvert dans le moment. Peut-

VALID II. Hégire 126. Ere Chr. 74*

être ne l'auroit-on jamais su, sans l'indiscrétion du Calife ; mais ce Prince ne faisant cas des crimes qu'autant qu'ils étoient accompagnés d'un certain éclat, se donna le ridicule plaisir de faire connoître aux Musulmans le moyen dont il s'étoit servi pour les tromper. Il contribua ainsi lui-même à augmenter l'horreur qu'on avoit déja pour sa personne.

On conçoit aisément que sous un tel Prince, les affaires de l'Etat devoient être dans un extrême abandon. En effet, il auroit cru perdre son tems, s'il eut fallu retrancher quelque chose de ses plaisirs pour prendre quelque part au gouvernement. Il laissoit le soin de son Etat entre les mains de ses Ministres, qui de concert avec de lâches favoris, regloient tout à leur gré, sans égard pour les loix ni pour les usages respectables de la Nation.

Les peuples murmurent hautement contre lui.

Tant de griefs réunis exciterent de violens murmures, qui occasionnerent bientôt les plaintes les plus amères. Elles furent vivement appuyées par les parens du Calife,

& ſur-tout par Yéſid ſon couſin, qui profita des déſordres & de la lâcheté de ce Prince, pour ſe faire un grand nombre de partiſans. VALID II. Hégire 126. Ere Chr. 743.

On entendit déclamer alors ouvertement contre les débauches du Calife. On diſoit publiquement que le trône étoit autant deshonoré que la religion, ſous un Prince dont la vie étoit un ſcandale continuel: que ſa conduite faiſoit gémir tous les vrais Muſulmans: que les courtiſans qui formoient ſa compagnie ordinaire étoient autant d'impies, qui répandoient la contagion dans les mœurs par leurs diſcours & par les maximes affreuſes qu'ils débitoient.

Ces plaintes ainſi répandues de toutes parts, donnerent à Yéſid les plus grandes eſpérances de réuſſir dans le deſſein qu'il avoit formé de s'emparer de l'autorité ſouveraine. Il avoit réſolu d'abord de ſe contenter de dépoſer Valid; mais faiſant réflexion qu'un Souverain détrôné eſt toujours en état de donner des inquiétudes à l'uſurpateur, il prit le parti de s'en défaire entièrement, comptant bien que la

VALID. II. Hégire 126. Ere Chr. 743.

mort d'un Prince aussi méprisable & aussi détesté ne seroit vengée de personne.

Il est tué dans une conjuration.

Yésid ayant donc murement balancé tout ce qu'il avoit à craindre ou à espérer de cette entreprise, résolut enfin de l'exécuter sans tarder plus long-tems. Il fit prendre des armes aux conjurés; & se mettant à leur tête, il marcha vers le palais, dont il força les premières entrées après un combat qu'il fallut avoir avec les gardes. Cette attaque causa un tumulte affreux, qui parvint bientôt aux oreilles du Calife. Ce Prince voyant qu'on en vouloit à sa personne, prit des armes & se mit en défense avec une partie de ses courtisans. Les conjurés ayant fait irruption jusque dans les appartemens les plus reculés, tomberent avec fureur sur le Calife, qui soutint généreusement cet assaut, & se battit avec une bravoure dont personne ne le croyoit capable. Mais après avoir long-tems disputé le terrein, il fut enfin accablé par le nombre, & tomba mort aux pieds de ses ennemis.

Telle fut la fin de l'infortuné

Valid, que tous les Historiens représentent unanimement comme un Prince grossièrement livré à toutes sortes de vices, & dans lequel on ne pouvoit distinguer aucune ombre de vertu.

VALID II. Hégire 126. Ere Chr. 743

Portrait de Valid II.

Voici en particulier le portrait que Macine nous a laissé de la personne & du caractère de ce Calife. *Il étoit*, dit-il, *de médiocre taille, blanc, beau de visage : ses cheveux commençoient déja à blanchir. Pour son naturel, il étoit impie, débauché, prévenu de mauvaises opinions, & abandonné à tous vices ; au reste grand poëte, & qui parloit fort bien, n'ayant autre pensée que de se divertir, & de passer son tems agréablement.* Le même Auteur dit qu'il laissa treize enfans, tant de l'un que de l'autre sexe.

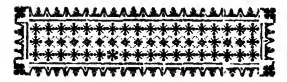
La mort de ce Calife arriva l'an cent vingt-six de l'Hégire, & sept cent quarante-trois de Jesus-Christ, après un regne d'environ quinze mois. Ce Prince avoit alors près de quarante-deux ans.

Mort de Ahias, fils de Zéid.

Ce fut dans le commencement du regne de Valid, que l'on fit mourir Ahias, fils de Zéid, qui s'étoit révolté contre Hescham,

VALID II. Hégire 126. Ere Chr. 743.
comme on a vu dans l'histoire de ce Calife. Ahias s'étant réfugié dans la ville de Balk immédiatement après la mort de son père, y demeura tranquille près de seize années. Mais il fut enfin découvert; & comme les Ommiades avoient intérêt à détruire tout ce qui pouvoit exciter des mouvemens en faveur des Alides, ils le condamnerent à mort. Il fut attaché en croix; ensuite on brula son corps, & les cendres furent jettées dans l'Euphrate.





YESID III.

XVII. CALIFE.

YESID étoit fils de Valid I. du nom, petit-fils d'Abdalmélek, & cousin germain de Valid II. dernier Calife, dont il envahit la couronne, après lui avoir ôté la vie. YESID III. Hégire 126. Ere Chr. 743.

Ce nouveau Calife fut proclamé à Damas sans aucune opposition. Le regne de son prédécesseur avoit tellement aigri les esprits, qu'on lui eut obligation d'avoir délivré l'Empire d'un monstre aussi odieux; & quoiqu'il ne fût parvenu au trône que par un assassinat, ce crime fit son mérite & lui gagna les suffrages des principaux de la Syrie, qui vinrent d'eux-mêmes le reconnoître pour leur Souverain, & lui prêterent serment de fidélité.

Les choses ne se passerent pas si tranquillement dans les autres pro- Les peuples se soulevent contre le Calife.

YESID III.
Hégire 126.
Ere Chr. 743.

vinces de l'Empire. Il s'y éleva des mouvemens qui menaçoient d'un orage prochain. Yésid en fut bientôt instruit, & prit de sages mesures au moyen desquelles il réussit à appaiser les dangereuses fermentations dont les esprits paroissoient agités. Elles étoient d'autant plus à craindre, qu'elles avoient pour prétexte le spécieux motif de venger la mort d'un Souverain indignement assassiné par des factieux, dont le chef s'étoit servi pour envahir la couronne.

Mais la raison principale qui faisoit appréhender la prise des armes, c'est que les prétendus vengeurs de la mort de Valid II. avoient à leur tête un Capitaine redoutable, non-seulement par sa bravoure & son expérience, mais encore par les prétentions que sa naissance lui donnoit droit de former; c'étoit le fameux Mervan, originaire de la maison des Ommiades. Il est vrai qu'il ne tenoit à la famille regnante que par une branche collatérale; mais c'en étoit toujours assez pour disputer le trône, & pour l'enlever si le succès répondoit aux efforts.

qu'il étoit en état de faire.

Yésid se tira d'embarras en habile politique : il ne chercha point à faire entendre raison à des peuples mutinés, qui en sont ordinairement peu susceptibles : son principal point de vue se fixa sur le chef, & il crut avec raison qu'en le gagnant, tout le reste de la faction seroit bientôt dissipé.

YESID III. Hégire 125. Ere Chr. 743.

En conséquence de cette résolution, il noua une négociation avec Mervan ; & après quelques conférences, il parvint à se l'attacher, en lui donnant le gouvernement de Mésopotamie, un des plus considérables de l'Empire. Aussitôt Mervan renonça à toute faction ; & les rebelles se voyant privés de leur chef, & ne prévoyant point pouvoir trouver ailleurs quelqu'un d'assez habile pour occuper sa place, se disperserent insensiblement ; & cet orage si redoutable fut ainsi dissipé.

Le Calife dissipe les rebelles en gagnant leur chef.

Yésid n'eut pas un succès aussi heureux dans l'entreprise qu'il fit contre les habitans d'Emesse, qui avoient affecté de prendre le deuil

Les Emessiens persistent dans leur révolte.

YESID III.
Hégire 126.
Ere Chr. 743.

le plus solennel après la mort de Valid. Le Calife leur fit savoir que leur conduite lui déplaisoit, & qu'ils feroient bien d'en changer. Les Emessiens firent peu de cas de ces avis. Yésid irrité envoya des troupes pour les réduire; mais cette démarche ne réussit point. Au contraire, les Emessiens sortirent de leur ville en ordre de bataille, tuerent trois cens hommes des troupes du Calife, & chasserent le reste jusque sur les confins de leur territoire.

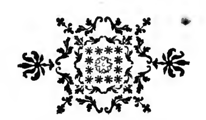
Mort du Calife.

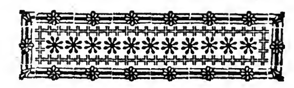
On ne voit point que cette affaire si malheureusement commencée ait eu aucune suite. Au reste, le Calife n'eut pas le tems de former ni de suivre aucun projet d'une certaine conséquence: il ne fit, pour ainsi dire, que se montrer sur le trône; il mourut après l'avoir occupé cinq mois & quelques jours.

Macine, qui donne un tableau de la figure & du caractère de chaque Calife, dit que celui-ci étoit basanné, maigre, de taille médiocre, & qu'il portoit une barbe peu garnie. A l'égard des talens de

l'eſprit, le même Auteur donne à entendre qu'il en avoit, & qu'il s'énonçoit avec autant de force que de grace. Il étoit d'ailleurs très-ſcrupuleux à garder ſa parole, & rendoit exactement juſtice à ceux qui s'adreſſoient à lui. On lui donna le ſurnom de *Al-Nakès*, qui veut dire, *mauvais Payeur*, parceque s'étant trouvé dans une grande diſette d'argent, il diminua la ſolde des troupes, que ſon prédéceſſeur avoit conſidérablement augmentée.

YESID III. Hégire 126. Ere Chr. 743.





IBRAHIM.

XVIII. CALIFE.

IBRAHIM. Hégire 127. Ere Chr. 744.

IBRAHIM, frère du Calife précédent, monta sur le trône immédiatement après la mort de ce Prince, & eut un regne encore plus court; car il ne jouit de la couronne que pendant deux mois & quelques jours. A peine étoit-il installé, que Mervan prit les armes, & entreprit de lui ôter la couronne. On vient de voir que ce même Mervan s'étoit déja révolté contre Yésid, & que l'on avoit trouvé moyen de l'appaiser en le faisant Gouverneur de Mésopotamie. Un gouvernement de cette importance le mit en état de reprendre son ancien projet. Ce Prince s'étant acquis l'estime & l'affection des peuples de sa dépendance, avoit commencé par faire des

IBRAHIM. Hégire 127. Ere Chr. 744.

levées considérables d'hommes & d'argent, & s'étoit formé un nombreux corps de troupes, parmi lesquelles il avoit établi la discipline la plus exacte. C'étoit, disoit-il, pour repousser les ennemis de l'Etat, & en particulier les Alides, dont le parti, quoique souvent écrasé, paroissoit cependant se relever sur ses propres ruines, & méditoit toujours de nouvelles entreprises contre la Puissance regnante.

L'intérêt des Ommiades que Mervan paroissoit prendre si fort à cœur, ne l'avoit pas empêché d'attaquer Yésid; & on le vit reprendre les armes contre le successeur de ce Prince, qui étoit cependant de la famille des Ommiades, aussi-bien que Mervan lui-même.

Mervan sollicite les peuples de le reconnoître pour Calife.

Ce Prince ambitieux, qui vouloit cette fois-ci mettre fin à son grand projet, & faire tomber la couronne sur sa tête, profita de la foiblesse du Prince nouvellement élu, pour représenter que ce Calife étant absolument dépourvu des talens nécessaires pour soutenir la dignité de sa place, les ennemis

des Ommiades ne manqueroient pas d'en profiter pour ruiner cette maison, & faire passer la couronne dans une autre famille; qu'ainsi il étoit important de penser au plutôt à déposer le nouveau Calife, & à mettre en sa place quelqu'un des Ommiades qui eût assez d'intelligence, de courage & de force pour relever la gloire de ce nom, qui avoit souffert de vives atteintes par le peu de mérite de la plupart des derniers Califes.

Ces remontrances firent leur effet. On applaudit au dessein qu'il venoit de proposer; & dans l'ardeur que chacun témoignoit pour soutenir la gloire des Ommiades, on dit à Mervan que de toute cette famille il n'y avoit plus que lui qui fût capable de paroître sur le trône avec dignité; & qu'ainsi il n'y avoit plus à délibérer : qu'ayant sous ses ordres des troupes aussi nombreuses & aussi dévouées à son service, il falloit se mettre à l'instant en campagne, & terminer promtement cette grande affaire. Mervan, charmé de voir son projet si bien reçu, se mit aussitôt en marche

che pour ſe rendre à Damas. IBRAHIM. Hégire 127. Ere Chr. 744.

En paſſant par Emeſſe il fut ſalué comme Calife par les habitans de cette place, qui lui donnerent en même-tems quelques renforts de troupes pour l'aider dans ſon expédition. Il continua enſuite ſa marche vers Damas.

Les Emeſſiens le reconnoiſſent.

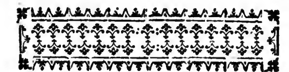
Ibrahim ne fut pas plutôt inſtruit de ces terribles mouvemens, qu'il arma au plus vîte pour aller à la rencontre de ſon ennemi, & lui livrer bataille. Il ſe vit bientôt à la tête de quatre-vingt mille hommes, avec leſquels il marcha audevant des rebelles. Mais les troupes de ce Prince ayant été levées à la hâte, & ſe trouvant ſans diſcipline, & ſans chef capable de les commander, elles ne furent d'aucune utilité au malheureux Ibrahim. Il montra cependant de la bravoure & de la fermeté, & combattit avec plus de valeur qu'on ne s'y ſeroit attendu; mais le brave Mervan n'eut pas de peine à diſſiper toute cette multitude mal ordonnée. Ibrahim ſe voyant ſans reſſource, prit le parti de la retraite, & alla promtement ſe renfermer à Damas.

Mervan défait l'armée d'Ibrahim.

IBRAHIM. Hégire 127 Ere Chr. 744. Ibrahim est déposé du Califat.

Mervan s'étant mis à sa poursuite, fut bientôt en présence de la place. Il se disposoit à en faire le siége, lorsque les habitans qui ne vouloient point s'exposer aux horreurs du pillage, ouvrirent leurs portes & se rendirent. Mervan prit aussitôt possession de la place ; & la premiere chose qu'il fit ensuite, fut de déposer solennellement le Calife. Cette affaire se passa sans aucun tumulte, & Ibrahim se vit réduit à mener une vie privée. On lui donna en conséquence le surnom de *Al-Maklu*, c'est-à-dire, *le Déposé.* Ce fut ainsi que se termina le Califat de ce Prince, après un regne d'environ deux mois & demi.

Les Auteurs sont partagés sur le tems que vécut Ibrahim après sa déposition. Les uns disent qu'il fut tué au bout de trois mois ; d'autres assurent qu'il ne mourut que cinq ans après, dans la cent trente-deuxiéme année de l'Hégire.



MERVAN II.

XIX. CALIFE.

MERVAN, II. de ce nom, étoit fils de Mohammed, & arrière-petit-fisl de Mervan I. & par conséquent il appartenoit à l'illustre famille d'Ommiah.

MERVAN II. Hégire 127. Ere Chr. 744.

Ce Prince, l'un des plus grands Capitaines de son tems, étoit en état de relever la gloire de sa maison, par la bravoure & l'intrépidité dont il avoit donné des preuves dès sa plus tendre jeunesse; mais principalement depuis qu'il s'étoit établi en Mésopotamie. On lui donna le surnom d'*Al-Hémar*, c'est-à-dire *l'Ane*; nom qui bien loin de signifier un naturel stupide & lourd, tel qu'est celui de cet animal, dénotoit au-contraire la vigueur, la force, le courage du

Surnom donné à Mervan.

MERVAN II. Hégire 127. Ere Chr. 744.

Général que l'on nommoit ainsi. C'étoit une allusion que l'on faisoit aux ânes qui se trouvent en Mésopotamie ; province où ces animaux sont gros, robustes, infatigables, & très-propres à servir au milieu du tumulte des armes dont ils ne s'étonnent point. Telle étoit la raison pour laquelle on avoit donné à Mervan le surnom d'*Al-Hémar* : & l'on disoit communément de ce Prince : *L'Ane de Mésopotamie ne sait ce que c'est que de fuir à la guerre.*

Cet illustre Capitaine, qui avoit reçu de la nature un cœur grand, généreux, magnanime, ne put voir sans indignation la foiblesse, la pusillanimité, la vie licencieuse de quelques-uns des derniers Ommiades qui avoient occupé le trône. Animé du desir de redonner à sa famille cet ancien lustre dont elle avoit été décorée autrefois, il crut devoir arracher la couronne à des Princes qui la deshonoroient ; & la mettant sur sa tête, il résolut de faire voir à l'Empire Musulman, qu'ils avoient enfin un Souverain digne de les commander.

Mais par un contraste surprenant, & dont on ne peut trouver la raison que dans l'abîme des décrets mystérieux de celui qui dispose à son gré des empires & des couronnes, les Ommiades qui s'étoient toujours soutenus sous des Princes foibles & sans vertus, trouverent leur ruine sous le gouvernement d'un des plus grands hommes qui eussent encore occupé le trône. En un mot, c'est à lui que finit la dynastie des Ommiades. La couronne leur fut enlevée pour toujours, & elle passa sur la tête des rivaux de cette famille.

MERVAN II. Hégire 127. Ere Chr. 744.

Après la défaite d'Ibrahim, Mervan entra en triomphe dans Damas; déposa ce Prince, comme j'ai dit, & fut à l'instant proclamé Calife à sa place; l'Egypte, la Syrie, la Mésopotamie, & autres provinces suivirent l'exemple de Damas : elles reconnurent Mervan pour leur Souverain, & parurent disposées à lui prêter les secours nécessaires pour le soutenir dans sa nouvelle dignité.

Mervan est reconnu Calife dans toutes les provinces.

Ce Prince en avoit besoin; car le commencement & la suite de

MERVAN II. Hégire 127. Ere Chr. 744.

son regne ne furent qu'un enchaînement continuel de guerres, de factions & de troubles, qui ne finirent qu'à sa mort. Il eut des ennemis non-seulement parmi les Alides; mais même parmi les Ommiades, dont quelques-uns prirent les armes pour le punir de son usurpation, & venger la mort d'Ibrahim.

Il se défait de ceux qui refusoient de le reconnoître.

Hakem & Othman, l'un & l'autre fils de Valid, leverent des troupes & attaquerent Mervan. Leur audace fut bientôt punie; le Calife les battit, les fit prisonniers; & pour n'avoir rien à craindre davantage de la part de ces Princes qui paroissoient aimer les mouvemens, il les fit mourir l'un & l'autre.

Hégire 128. Ere Chr. 745. Il bat Soliman, & le fait prisonnier.

Il eut le même succès contre Soliman, fils du Calife Heſcham, qui lui avoit livré bataille à la tête d'une armée assez considérable. Mervan remporta sur lui une victoire complette; plus de six mille hommes furent taillés en pieces, & Soliman lui-même fut fait prisonnier. Celui-ci éprouva la générosité du vainqueur, qui lui accorda toute

sureté pour sa vie, aussitôt qu'il eut consenti à le reconnoître pour Calife. Il le retint cependant prisonnier; & lorsqu'il partit de Damas pour se rendre à Harran, ville de Mésopotamie, où il faisoit son séjour ordinaire, il emmena avec lui Soliman & Ibrahim qu'il avoit aussi fait prisonnier après l'avoir déposé du Califat. L'histoire ne parle plus de ce dernier, & il passa le reste de ses jours dans une telle obscurité, que l'on ignore, comme j'ai déja dit, s'il mourut trois mois après sa détention, ou s'il vécut jusqu'à l'an cent trente-deux de l'Hégire. Macine rapporte d'après d'autres Auteurs, que Mervan lui fit subir le supplice de la croix.

Soliman s'échappe, & se jette dans le parti d'Ibrahim.

A l'égard de Soliman, quelque liberté que le Calife lui accordât, & quelque belles promesses qu'on pût lui faire pour la sureté de sa vie, il ne crut pas devoir s'en rapporter à la bonne-foi de Mervan. Indigné d'ailleurs de le voir sur un trône auquel il croyoit avoir plus de droit, comme descendant en ligne directe d'un Prince qui l'avoit

MERVAN II. Hégire 128. Ere Chr. 745.

occupé avant lui, il ne put pas supporter plus long-tems le séjour de la cour du Calife. Il s'en déroba secretement, & partit avec quelques-uns de ses plus fidéles amis, pour se rendre auprès d'un Alide fameux, nommé *Ibrahim-ebn-Mohammed*, que les partisans d'Ali, & ceux de la famille d'Abbas, autrement nommés *Abbassides*, reconnoissoient pour Iman ou souverain Pontife des Musulmans, dignité dans laquelle il avoit succédé à Mohammed son père.

Soliman & ceux qui l'avoient accompagné le saluerent en cette qualité. Bien plus, ils le reconnurent pour Calife, & lui prêterent serment de fidélité. Soliman fit connoître ensuite à ce Prince les Officiers qui avoient bien voulu s'attacher à sa fortune, & il lui fit remarquer en particulier un Musulman fameux nommé Abou-Moslem, au sujet duquel il lui dit : *Afin de vous donner une preuve non équivoque de la sincérité de mes intentions, je vous présente cet Officier, que j'ai engagé à quitter la cour de Mervan pour suivre mon exemple.*

Cet Abou-Moslem étoit un Prince de la race des Ommiades, qui s'étoit fait une grande réputation à la cour de Mervan. Quoiqu'il fût encore jeune, le Calife l'avoit fait passer rapidement aux premiers grades militaires, & lui avoit donné le gouvernement de Mésopotamie, l'un des plus considérables de l'Empire Musulman. On ne dit point quelle fut la cause qui le détermina à quitter la cour de Syrie, sans aucun égard pour les intérêts de sa famille, & contre la reconnoissance qu'il devoit au Calife son parent & son bienfaiteur, à qui il étoit redevable de la haute fortune dont il jouissoit. Ces motifs ne furent que de foibles obstacles contre les insinuations de Soliman : Abou-Moslem se laissa séduire, & passa au service des Abbassides. Ibrahim le reçut avec la plus grande distinction, & le nomma Gouverneur du Khorassan.

MERVAN II. Hégire 128. Ere Chr. 745. Il débauche Abou-Moslem au Calife.

Lorsqu'on fut informé dans l'Arabie que Soliman & Abou-Moslem avoient abandonné le parti des Ommiades pour se joindre aux Alides & aux Abbassides, qui s'étoient at-

Hégire 129. Ere Chr. 746. Empressement des révoltés à soutenir Ibrahim.

MERVAN II. Hégire 129 Ere Chr. 746

tachés à Ibrahim ; on vit arriver à Hunaïn, où il faisoit sa demeure, un nombre considérable de Musulmans qui vinrent lui offrir leurs services : & comme il ne se trouvoit point alors en situation de faire une figure convenable à sa dignité, chacun d'eux contribua de la meilleure partie de ses biens pour le mettre en état de représenter. Ils firent même construire une Mosquée, parcequ'il n'y en avoit point encore à Hunaïn. Enfin, Ibrahim se vit en peu de tems à la tête d'une cour brillante, à laquelle il ne manquoit plus que des forces pour se soutenir contre un rival aussi redoutable que le Calife de Syrie.

Il fait un pélerinage à la Mecque.

Ibrahim, au-lieu de fixer toute son attention sur un point aussi important, parut plus curieux de se montrer avec éclat aux peuples de l'Arabie, que de pourvoir à sa sureté dans sa retraite de Hunaïn. Il projetta un pélerinage à la Mecque, & l'annonça de loin, afin que chacun de ses partisans eût le tems de s'y préparer. Ce fut moins de sa part un voyage de dévotion, qu'une démarche d'appareil pour se faire

voir dans toute la pompe de sa dignité. En effet, il parut à la Mecque avec une suite nombreuse, beaucoup d'équipages, quantité de chameaux & de bêtes de charge qui portoient toutes sortes de provisions : enfin rien n'y manquoit pour le faste & pour la commodité ; mais on n'avoit point pensé à avoir de bonnes troupes pour assurer la marche de cette caravanne. MERVAN II. Hégire 129. Ere Chr. 746.

Mervan, qui avoit des émissaires de toutes parts, fut informé de ce voyage, dans le tems même qu'il ne s'agissoit encore que du projet. Il envoya promtement, de Harran où il étoit, un courier à Damas, pour ordonner de sa part au Gouverneur de mettre en campagne un camp volant de troupes d'élite, & de les mettre en embuscade sur la route de la Mecque à Hunaïn. Cet ordre fut exécuté avec une extrême promtitude ; cependant les troupes Syriennes n'arriverent au lieu de leur destination qu'après qu'Ibrahim & sa suite se furent rendus à la Mecque. Hégire 130. Ere Chr. 747

Le Commandant du détachement Syrien eut ainsi tout le tems de La caravanne est dissipée & Ibrahim

MERVAN II. Hégire 130 Ere Chr. 747

est fait prisonnier.

préparer l'embuscade, pour attaquer la caravanne à son retour ; & il se comporta si adroitement, & avec tant de secret, que rien ne transpira de son dessein. Ibrahim & son cortége étant partis de la Mecque pour retourner à Hunaïn, les Syriens qui les attendoient au passage, sortirent tout-à-coup de leur embuscade ; & fondant avec impétuosité sur cette troupe qui étoit presque sans défense, ils massacrerent ceux qui voulurent résister, & mirent tout le reste en déroute.

Ibrahim fut fait prisonnier dans cette conjoncture : cette prise étoit le principal objet de Mervan. Aussi avoit-il bien recommandé, qu'en cas de résistance on se gardât bien de frapper Ibrahim ; mais que l'on prît toutes les mesures possibles pour l'avoir en vie. Il n'y eut donc que la suite de cet Iman qui eut à souffrir dans cette vigoureuse attaque. Après le massacre de quelques-uns des principaux de sa cour, on vint à bout de le saisir ; & dèslors on se mit peu en peine du reste, on les laissa fuir sans chercher à les poursuivre.

Cet illustre prisonnier fut conduit aussitôt à Harran, & présenté au Calife, qui ordonna sur le champ qu'on le chargeât de chaînes & qu'on le mît en prison. Ibrahim prévoyant dès-lors que sa perte étoit certaine, fut cependant moins effrayé du péril qu'il couroit de perdre la vie, que des troubles qui pourroient s'élever parmi les Alides & les Abbassides, s'il venoit à mourir sans se désigner un successeur. D'un autre côté, il ne pouvoit voir sans une extrême douleur, que les Ommiades possédassent tranquillement le trône, tandis qu'il y avoit encore dans sa maison des Princes capables de leur disputer, & même de leur arracher la couronne.

MERVAN II. Hégire 130. Ere Chr. 747.

Ibrahim plein de ces idées, tenta, quoique dans les fers, à se déclarer un successeur. On ne sait pas avec certitude comment il s'y prit, cependant quelques Auteurs assurent qu'il trouva moyen d'écrire à Aboul-Abbas son frère, pour l'informer de sa situation, & pour lui marquer qu'il ne manquât pas de faire valoir le droit que sa naissance lui donnoit au Califat, & que par cette

Ibrahim désigne Aboul-Abbas pour son successeur, & il est reconnu.

MERVAN II. Hégire 130. Ere Chr. 747.

lettre il le défignoit pour regner après lui.

Cette lettre fut fidélement rendue à Aboul-Abbas, qui la communiqua auffitôt aux partifans de fon frère, & en général à tous les amis de fa maifon. On déplora le fort malheureux d'Ibrahim, d'être tombé entre les mains d'un ennemi tel que Mervan; mais pour ne pas perdre le tems en plaintes que les conjonctures actuelles rendoient abfolument inutiles, on procéda au plutôt à l'inauguration d'Aboul-Abbas. Les Abbaffides s'étant réunis, le proclamerent Calife à Couffah avec la plus grande folennité; & afin que ce nouvel Iman ne fût point expofé au même malheur que fon frère, on eut foin de lever un nombre confidérable de troupes pour veiller à fa fureté.

Hégire 131. Ere Chr. 748.

Pendant que ces mouvemens fe paffoient en Arabie, Mervan déliberoit fur la conduite qu'il tiendroit à l'égard d'Ibrahim. Il y avoit quelques-uns de fes amis qui lui confeilloient de fe contenter de le condamner à une prifon perpétuelle, parcequ'en le faifant mourir,

comme le Calife paroiſſoit en avoir deſſein, on riſquoit de faire ſoulever tout le parti. Mais Mervan leur fit obſerver, qu'en retenant ce Prince en priſon, toute l'Arabie prendroit les armes pour demander ſa liberté, au-lieu que ſa mort pourroit terminer le différend, & appaiſer toute révolte.

MERVAN II. Hégire 131. Ere Chr. 748.

Il prit donc le parti de faire mourir Ibrahim; ainſi il ne fut plus queſtion que de choiſir le genre de mort qu'on lui feroit ſubir: car le ſang de l'Iman de la Religion étant quelque choſe de ſacré aux yeux du peuple, Mervan ne voulut pas qu'on pût lui reprocher de l'avoir répandu. Il choiſit donc un ſupplice où il n'y avoit point à craindre d'effuſion de ſang. Les uns diſent qu'il fit noyer Ibrahim, d'autres qu'il lui fit mettre la tête dans un ſac plein de chaux vive, dont il fut bientôt étouffé.

Mervan fait mourir Ibrahim.

Lorſqu'Ibrahim ſe vit au moment de perdre la vie, il ne fit point de myſtère des moyens qu'il avoit pris pour donner à Mervan un rival capable de lui ſuſciter de terribles affaires, & de tirer une vengeance

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

solennelle de ses cruautés. Il dit donc publiquement que c'étoit Aboul-Abbas son frère qu'il avoit choisi pour lui succéder, & que ce Prince devoit être actuellement en possession de sa dignité.

Cette mort souleve les peuples.

Cette déclaration fit peu d'effet sur Mervan. Il la regarda comme la menace d'un désespoir impuissant qui n'auroit aucune suite : mais les choses tournerent tout autrement. Les partisans des Abbassides, loin de se laisser effrayer par le traitement cruel que le Calife venoit d'exercer sur leur Iman, entrerent en fureur contre Mervan, & publierent par-tout qu'il falloit venger la mort d'Ibrahim : que le Calife venoit de violer toutes les loix à son égard, & qu'enfin il étoit tems de rendre au légitime héritier un trône dont les Ommiades n'avoient jamais été que les usurpateurs.

Ces clameurs fortifierent considérablement le parti d'Aboul-Abbas ; il vit arriver auprès de lui un grand nombre de mécontens qui ne demandoient qu'à marcher sous ses enseignes, & à se sacrifier pour son service.

Pendant que ce formidable ennemi des Ommiades s'établissoit à Couffah, il en parut un autre dans la Perse, qui prit le titre de Calife. Celui-ci s'appelloit Zulcimin, selon quelques-uns, & Soliman, selon d'autres. Quoi qu'il en soit, ce nouveau Calife, sans avoir une grande réputation de bravoure, fut assez adroit pour se former un parti nombreux, en séduisant les esprits par une doctrine spécieuse, qu'il présenta aux peuples sous l'appas le plus capable de la faire réussir.

MERVAN II. Hégire 131. Ere Chr. 749.

Zulcimin excite une révolte dans la Perse.

Il leur prêcha que l'homme étoit né libre ; que la liberté étoit de droit naturel & primitif, & qu'ainsi les esclaves & autres domestiques étoient en droit ou plutôt dans l'obligation de secouer le joug, & même de massacrer leurs maîtres, s'ils refusoient d'embrasser la doctrine qu'il annonçoit.

Sa nouvelle doctrine lui attire beaucoup de partisans.

Des maximes si favorables à la multitude exciterent bientôt les plus grands mouvemens. Il y eut dans la Perse un soulevement presque général des esclaves ; & chacun s'empressa de se ranger sous la protection d'un Prince qui se donnoit

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

pour le restaurateur des priviléges de l'humanité.

Zulcimin met Cathibad à la tête de ses troupes.

Lorsque Zulcimin se vit à la tête du nombre prodigieux de troupes que sa doctrine lui avoit acquis, il pensa à en faire usage ; & comme il se rendoit assez de justice pour savoir qu'il n'étoit pas en état de les commander par lui-même, il eut du-moins assez de discernement pour leur donner des Généraux d'une valeur & d'une expérience consommée. Il avoit alors auprès de lui le fameux Cathibad, Capitaine renommé, que nous avons vu rendre de si grands services aux Ommiades sous le Califat de Valid I. On ne dit point pour quelle raison il avoit abandonné leur parti pour passer dans celui de Zulcimin ; mais ce qui est certain, c'est qu'il le servit avec autant de zéle & d'ardeur, qu'il en avoit montré lorsqu'il portoit les armes pour les Ommiades.

Mervan envoie une armée contre lui.

Mervan fut bientôt informé des troubles qui agitoient son Empire, tant en Perse qu'en Arabie. Sans s'effrayer de voir ce déchaînement presqu'universel, il crut trouver

dans son courage & dans ses troupes assez de ressources pour réduire les rebelles. Il fonda aussi les plus grandes espérances sur les différens intérêts qui partageoient ses ennemis, dont les uns favorisoient le Calife de Couffah, & les autres celui de Perse. Cette division lui faisant présumer qu'il pourroit les battre en détail, il commença par faire attaquer Zulcimin par une armée de cent mille hommes, qui avoient pour Général un Capitaine célébre nommé Iblin, que Mervan regardoit comme l'homme le plus capable de faire tête à Cathibad.

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

L'armée du Calife est défaite.

Ces deux Généraux, charmés l'un & l'autre d'avoir une occasion de se signaler, ne tarderent pas à se joindre. L'armée de Mervan étoit plus forte, c'est-à-dire, plus nombreuse que celle de Zulcimin. Cette supériorité n'empêcha pas Cathibad de commencer l'attaque : le premier choc fut poussé avec tant de vigueur, qu'il décida absolument de la victoire. Iblin fut défait, & ses troupes mises en déroute, sans qu'il lui fût possible de les rallier.

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

Ce premier avantage fut suivi d'un autre presqu'aussi considérable. Iblin ayant rassemblé les débris de ses troupes, & reçu du secours de la part de Mervan, fit un nouvel effort contre Cathibad, dans la résolution de réparer la honte de sa premiere défaite. Mais il fut encore battu dans cette conjoncture, dont le succès fut cependant mêlé d'une cruelle amertume pour les vainqueurs, par la perte qu'ils firent de leur Général. Dans le cours de l'action, Cathibad qui montoit un cheval fougueux, ayant été emporté vers l'Euphrate qui étoit débordé, il tomba dans un fossé profond où il fut noyé sans pouvoir être secouru.

Mort de Cathibad.

Abdallah ravage la Mésopotamie.

Tandis que Mervan étoit occupé à faire face aux troupes de Zulcimin, il eut à se défendre en même-tems contre les attaques d'un ennemi redoutable qui avoit pris les armes pour appuyer le parti d'Aboul-Abbas, Calife de Couffah. C'étoit le fameux Abdallah, fils d'Abbas, oncle de l'Iman Ibrahim, d'Aboul-Abbas & d'Abou-Giaffar. En armant contre le Calife de Sy-

rie, Abdallah vouloit venger la mort de l'Iman son neveu, & assurer le Califat aux deux autres, en les établissant sur les ruines des Ommiades dont il avoit juré la perte. Il parut donc subitement en Mésopotamie, & fit le ravage dans cette province.

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

Mervan, quoique déja suffisamment occupé par les affaires qu'on lui suscitoit en Arabie, & par la guerre qu'il faisoit actuellement contre Zulcimin, se mit néanmoins en campagne avec une armée nombreuse, pour combattre, ou du-moins pour contenir Abdallah, & empêcher qu'il ne désolât entièrement la province où il venoit de faire irruption.

Le Calife s'avança jusqu'à Mossul, ville considérable de ce pays, & il établit son camp dans la plaine de Tubat, à peu de distance de l'endroit qu'occupoit alors l'armée d'Abdallah. Mervan ayant envoyé reconnoître l'ennemi, crut devoir temporiser, & ne point chercher à faire d'entreprise qu'il n'eût reçu des nouvelles de ce qui se passoit à l'armée d'Iblin, qui étoit

Le Calife marche en personne pour s'y opposer.

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

alors en présence des troupes ennemies. Le Calife ne s'appliqua donc qu'à se bien retrancher, & à se mettre absolument hors d'insulte. Du reste, il attendit à regler ses mouvemens, sur le bon ou le mauvais succès de ses armes dans la Perse.

Il ne tarda pas à être éclairci du malheureux sort de ses troupes. On vint lui apprendre qu'elles avoient été mises dans une déroute entière; qu'Iblin son Général de confiance avoit été tué dans l'action, & que Yésid qui s'étoit chargé du commandement après la mort de ce Général, avoit péri presque dans le même-tems. Cette affligeante nouvelle le pénétra de la plus vive douleur. Cependant, reprenant tout-à-coup son courage ordinaire, il résolut de décamper, & d'aller à la rencontre de l'ennemi victorieux. Cette démarche devenoit même alors en quelque façon nécessaire, parcequ'on l'informa que Zulcimin voulant profiter de l'ardeur de ses troupes, s'étoit mis à leur tête, après la mort de Cathibad, & s'avançoit en diligence, comptant mettre bien-

Il va à la rencontre de Zulcimin.

tôt par ſa défaite le comble à la victoire qu'il venoit de remporter. La crainte qu'il eut de ſe trouver attaqué d'un côté par Zulcimin, & harcelé de l'autre par Abdallah, qui étoit peu éloigné, lui fit prendre le parti d'aller audevant de cet ennemi qui venoit le chercher : il comptoit d'ailleurs en avoir bon marché, tant à cauſe du déſordre qu'une grande victoire occaſionne ſouvent parmi des troupes, que par rapport au peu d'idée qu'il avoit de la bravoure de Zulcimin.

Il eſt défait.

Cependant il fut bien trompé dans ſes eſpérances : les deux armées s'étant enfin rencontrées, Zulcimin fit bruſquer une attaque, & la pouſſa avec une vigueur ſi ſurprenante, que les troupes de Mervan furent enfoncées à diverſes repriſes. Quelques efforts que pût faire ce Calife, ſes ſoldats lâcherent pied de toutes parts ; & ſans les ſages précautions qu'il avoit priſes, ſon armée auroit été taillée en pieces. Mais lorſqu'il avoit vu l'ennemi en diſpoſition de livrer bataille, il avoit fait jetter promtement un pont ſur le fleuve Zaban qui ſe trouvoit derrière lui

MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

& par ce moyen, il se ménagea une retraite qui lui sauva la vie, aussi-bien qu'à un grand nombre de ses troupes.

Il est vrai que l'extrême lassitude des ennemis contribua aussi beaucoup à assurer la retraite de Mervan ; car s'ils n'avoient pas été épuisés de fatigue & de carnage, & qu'ils eussent pu suivre les Syriens jusqu'au fleuve, ils auroient massacré ce qui en restoit, ou du-moins ils les auroient tellement harcelés au passage, que dans le désordre affreux de la déroute, la plupart se seroient précipités dans le fleuve, & auroient péri dans les flots. Mais la fortune qui réservoit Mervan à de nouveaux malheurs, parut le favoriser dans cette triste conjoncture. Il recueillit donc sans beaucoup d'obstacles les débris de son armée ; & aussitôt il fit rompre le pont, pour ôter aux ennemis les moyens de venir les attaquer. Zulcimin, de son côté, ne chercha pas à pousser plus loin ses avantages. Il fit reposer quelque tems ses troupes sur le champ de bataille, & peu après il se retira dans la Perse, comptant

comptant bien qu'après une pareille défaite, Mervan n'oseroit pas l'y venir troubler. MERVAN II. Hégire 132. Ere Chr. 749.

Ce Calife néanmoins trouva bientôt moyen de se remettre en forces. Il lui arriva des renforts considérables de Syrie & autres endroits circonvoisins ; & enfin il se rétablit de façon, qu'il se vit en état de penser à réparer les disgraces que le sort des armes lui avoit fait éprouver. Zulcimin s'étant retiré, Mervan ne fut pas tenté d'aller le chercher ; il jugea plus à propos de marcher contre Abdallah qui continuoit toujours à désoler la Mésopotamie. Les troupes de celui-ci étoient partagées en deux corps, dont l'un étoit commandé par Abdallah lui-même, & l'autre étoit sous les ordres d'Abou-Moslem. Il retourne en Mésopotamie avec de nouvelles troupes.

Ce fut contre ce dernier que Mervan résolut de marcher d'abord. Il fut secondé dans ce dessein par tous les amis des Ommiades qui cherchoient une occasion de punir Abou-Moslem, qui étant de leur maison, avoit indignement abandonné leur parti, pour passer dans celui des Abbassides. Hégire 133. Ere Chr. 750.

MERVAN II. Hégire 133. Ere Chr. 750. Ses troupes se dispersent.

Cette démarche n'eut pas un succès plus heureux que les précédentes ; mais ce fut l'effet d'un événement singulier, qui fut une preuve évidente que la fortune étoit absolument déclarée contre le malheureux Mervan. Les deux armées s'étant trouvées en présence auprès de Mossul, le Calife s'écarta seul un moment, & monta sur une hauteur pour observer l'ordre, la contenance & le nombre des ennemis, aussi-bien que la situation du terrein.

Tout paroissoit favoriser ses vues, & il se promettoit une victoire certaine, au moyen des évolutions qu'il résolut de faire en conséquence de sa découverte. Mais avant de revenir joindre ses troupes, il fut obligé de mettre un instant pied à terre. En descendant de cheval son sabre sortit du foureau & fit en tombant un bruit dont le cheval fut tellement effarouché qu'il prit le galop à toutes brides & s'en retourna seul rejoindre l'armée Syrienne.

Mervan prévit dès l'instant la funeste impression que cet accident alloit faire sur ses troupes : en effet,

dès qu'on vit arriver ce cheval ſans son maître, on imagina que le Calife avoit été tué, ou du-moins qu'il avoit été fait priſonnier. L'allarme ſe mit parmi les Syriens, & une terreur panique s'emparant ſubitement de leurs eſprits, en vain les Généraux firent des efforts pour les raſſurer, la conſternation & l'effroi les avoit tellement ſaiſis, que toute cette grande armée ſe diviſa en pluſieurs corps, qui ſe diſperſerent de côté & d'autre ſelon leurs intérêts ou leur caprice.

MIRVAN II
Hégire 133.
Ere Chr. 750.

Le Calife vit tout ce déſordre ſans pouvoir y remédier : il fit cependant toute la diligence poſſible pour tâcher de réparer ce malheur. Il accourut à ſes troupes, & mit tout en œuvre pour les rallier. Ses prières, ſes remontrances, ſes menaces, ne firent aucun effet ſur des eſprits troublés; & il fut trop heureux lui-même de trouver un cheval pour ſe ſauver avec la multitude, & ſe mettre en ſureté.

Abou-Moſlem, charmé d'un événement qui lui aſſuroit la victoire à ſi peu de frais, ne voulut pas

MERVAN II. Hégire 133. Ere Chr. 750.

se donner la peine de les tailler en pieces dans leur déroute; il envoya seulement un détachement de troupes légeres pour augmenter la terreur & le désordre parmi les fuyards. Effectivement, il ne fut pas besoin d'un plus grand nombre de troupes pour achever de ruiner l'armée Syrienne; & Mervan n'eut d'autre ressource que d'aller promtement se renfermer à Damas, qui étant la capitale de ses Etats, pouvoit lui procurer un asyle assuré contre la poursuite de ses ennemis.

Damas refuse de recevoir le Calife.

Mais par une suite de l'infortune la plus marquée, ses propres sujets refuserent de lui donner retraite dans sa capitale. Effrayés de la nouvelle qui s'étoit répandue que l'armée d'Abdallah s'avançoit à grandes journées vers Damas, & que dans peu cette place seroit affiégée, ils représenterent à celui qu'ils reconnoissoient cependant pour leur Souverain, que n'étant pas en état de se défendre contre les ennemis, & ne voulant pas d'ailleurs exposer mal à propos ni leurs vies ni leurs biens, ils étoient résolus d'ouvrir leurs portes aux vainqueurs, &

qu'il n'avoit qu'à se retirer promtement, s'il ne vouloit pas tomber entre leurs mains.

Mervan II. Hégire 133. Ere Chr. 750.

Mervan sentit bien vivement un coup aussi affreux; cependant il ne se laissa point abattre par sa mauvaise fortune. Ce grand Capitaine prenant le seul parti qui lui restoit de libre dans une extrémité aussi pressante, abandonna la ville pendant la nuit, & emporta avec lui ses trésors & ce qu'il pouvoit avoir de plus précieux : il fut suivi de quelques-uns de ses parens, & d'un certain nombre d'amis & de courtisans qui eurent assez de courage pour partager ses infortunes.

Il se retire en Egypte.

Il se retira en Egypte avec toute sa suite. Il espéroit qu'étant Souverain de ce pays, il pourroit y trouver un parti fidéle qui l'aideroit à rétablir ses affaires, ou qui lui procureroit du-moins des facilités pour se maintenir dans cette province. En effet, il eut lieu d'être content des Egyptiens; ils le reçurent chez eux avec plaisir, & parurent disposés à lui donner tous les secours dont ils pouvoient être capables. Il commença donc à jouir d'un peu

Hégire 134. Ere Chr. 751.

MERVAN II. Hégire 134. Ere Chr. 751. de repos, dont il ne pouvoit manquer de sentir tout le prix, après avoir essuyé des revers aussi accablans.

Mais le terme fatal étoit arrivé. Il n'y avoit plus de bonheur à espérer pour lui ; ses malheurs ne devoient finir qu'avec sa vie. Saleh, frère d'Abdallah, qui avoit été chargé de le poursuivre jusqu'à Damas, avoit laissé reposer ses troupes pendant quelque tems dans les environs de cette ville. Ce fut de-là qu'il informa son frère de la retraite de Mervan en Egypte ; & il lui manda que s'il vouloit lui envoyer des troupes promtement, il comptoit arriver assez tôt pour attaquer ce Calife avant qu'il se fût fortifié.

Saleh va l'y attaquer.

La défaite entière de Mervan, & l'extinction des Ommiades, formoit un objet assez intéressant pour que Abdallah ne négligeât aucun moyen d'y parvenir à quelque prix que ce fût. Il envoya donc à Saleh les secours qu'il lui demandoit, & aussitôt ce Général prit sa route vers l'Egypte.

Il le défait.

Mervan marcha fièrement à sa

rencontre, à la tête d'un corps de troupes dont l'ardeur & le zéle sembloient l'assurer du succès de cette entreprise. Il fondoit aussi de grandes espérances sur ce que Saleh n'ayant jamais commandé en chef des armées nombreuses, il ne pourroit éviter de faire des fautes dont il seroit facile de profiter; mais toute l'expérience de Mervan ne lui servit de rien dans cette conjoncture. La brusque impétuosité de Saleh fit un effet surprenant sur les troupes Egyptiennes; leur résistance ne servit qu'à en faire massacrer un plus grand nombre : & enfin, après une action très-longue & très-sanglante, la fortune se déclara pour un Général encore jeune, qui remporta une victoire complette sur un Prince que l'on reconnoissoit pour le plus grand guerrier de son tems.

MERVAN II. Hégire 134. Ere Chr. 751.

L'infortuné Mervan, après avoir fait dans cette bataille des exploits d'une valeur étonnante, périt avec un grand nombre de ses principaux Officiers, qui ne voulurent pas lui survivre. Le corps de ce Calife ayant été trouvé par-

Mort de Mervan.

MERVAN II. Hégire 134. Ere Chr. 752.

mi les morts sur le champ de bataille, on en coupa la tête que l'on envoya à Abdallah. Telle fut la fin malheureuse du brave Mervan, Prince dont la générosité & la grandeur d'ame brillerent également dans ses défaites & dans ses victoires. Il mourut l'an cent trente-quatre de l'Hégire, & sept cent cinquante-deux de Jesus-Christ. La dynastie des Ommiades finit en sa personne, après avoir subsisté depuis l'an quarante & un de l'Hégire, c'est-à-dire, pendant l'espace de quatre-vingt-treize ans.

Ce Calife laissa deux enfans, sur le sort desquels les Auteurs sont peu d'accord. Il y en a qui disent que l'un de ses fils se retira en Espagne, où il fut le fondateur de la Monarchie des Ommiades : & que l'autre prit un établissement dans l'Arabie heureuse. Macine dit au-contraire que le fils aîné de Mervan fut tué en Ethiopie, où il s'étoit retiré ; & que l'autre, après avoir été long-tems en prison, recouvra enfin sa liberté, & mourut peu de tems après à Bagdet, où il fut inhumé.

La dynaſtie des Ommiades fut remplacée par une autre qui eſt célébre dans l'hiſtoire ſous le nom de *Dynaſtie des Abbaſſides*, laquelle fut redevable de ſon établiſſement aux ſoins d'Abdallah, vainqueur de Mervan. Ce fut lui qui mit ſur le trône les Princes de ce nom, & qui affermit leur autorité par les cruelles meſures qu'on va lui voir prendre pour la ruine entière de la maiſon d'Ommiah.

MERVAN II. Hégire 134. Ere Chr. 751.

Fin du Tome II.



TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce second Volume

A

B

C

D

E

F

G

H

Y

Z

Fin des Tables de Matieres du Tome II.

